UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01530446 2

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/leroisauvage00luca

LE ROI SAUVAGE

DU MÊME AUTEUR :

La disgrace de Nicolas Machiavel — 2e édition 1913. Mercure de France. *Couronné par l'Académie Française. Prix Bordin.*

La Chronique sans gloire. 1920. Delesalle, éditeur.

HSP.
L9336r

L'ESPAGNE AU QUINZIÈME SIÈCLE

J. LUCAS-DUBRETON

LE ROI SAUVAGE

Tout chant triste le délectait.

210179
11:3:27

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN

De ce volume
il a été tiré 1212 exemplaires
dont 12 ex. sur vergé Arches filigrané
numérotés de 1 à 12

A Maurice BARRÈS

PRÉFACE

J'essaie ici, comme je l'ai fait dans « la Disgrâce de Nicolas Machiavel », de composer autour d'un homme le tableau d'une époque. Il m'a semblé intéressant de connaître de plus près la fin du moyen âge espagnol que nous n'apercevons guère qu'à travers les romantiques. Cette étude n'est pas décevante : en suivant le Roi Sauvage des landes de Castille aux jardins d'Andalousie, le drame espagnol, le drame de la reconquête, prend une intensité particulière. Il y a dans cette terre une vertu de passion, une vertu de mélancolie, inconnues des nations pures latines.

Dans le premier chapitre, on trouvera l'esquisse. Dans les suivants, certains traits sont précisés.

PRÉFACE

J'essaie ici, comme je l'ai fait dans « la Disgrâce de Nicolas Machiavel », de composer autour d'un homme le tableau d'une époque. Il m'a semblé intéressant de connaître de plus près la fin du moyen âge espagnol que nous n'apercevons guère qu'à travers les romantiques. Cette étude n'est pas décevante : en suivant le Roi Sauvage des landes de Castille aux jardins d'Andalousie, le drame espagnol, le drame de la reconquête, prend une intensité particulière. Il y a dans cette terre une vertu de passion, une vertu de mélancolie, inconnues des nations pures latines.

Dans le premier chapitre, on trouvera l'esquisse. Dans les suivants, certains traits sont précisés.

CHAPITRE I

Le chemin de Ségovie

Mi Segovia.

HENRI DE CASTILLE

CHAPITRE I

Au commencement du XIXe siècle, les Américains ont découvert l'Espagne. C'était un devoir de reconnaissance. Ayant abordé à Cadix, porte d'Orient, ils remontèrent jusqu'à Grenade. Là ils s'arrêtèrent, ils étaient fixés, croyaient avoir trouvé l'Espagne dans cette Espagne amphibie. Au pied des Tours Vermeilles, ils inventèrent de sombres histoires à faire peur aux enfants, suivirent les pas des nobles vizirs, collectionnèrent dans les patios de l'Alhambra les gouttes du sang versé dans les révolutions de harem, recensèrent les soupirs moresques, publièrent enfin toute une sensiblerie qui voulait être orientale, un clinquant de bazar, un souk d'exposition.

Longtemps ces nouveaux conquistadores ont enchanté Grenade. Sous leurs bavardages petits-romantiques, leurs puérils souvenirs d'étagère, sous leur torchis d'érudition, disparaissaient l'élégance des formes, la finesse grêle et fraîche du Generalife... L'œuvre de Washington Irving en Andalousie est, à tout prendre, de la même qualité que celle de Ruskin en Italie : leurs conceptions de touristes esthètes ne leur ont pas permis de contempler d'un œil pur les plus beaux spectacles du monde. — Un Français du temps de Louis XIV déclarait ne voir, dans la lumière de Grenade, que le regard de sa maîtresse : c'était aimable et en disait presque autant que tous les *Contes de l'Alhambra.*

Mais un nouveau conquérant se présente. Prescott, américain du Massachussets, s'avise que le règne d'Isabelle la Catho-

lique est le centre de l'histoire d'Espagne, que, pour comprendre Grenade, il faut connaître celle qui l'a vaincue. Aveugle, il se fait lire les chroniques, travaille dix ans dans ce désert alors inconnu du xve siècle espagnol, mais le beau de son livre reste encore la préface : sans atteindre la grandeur de celle d'Augustin Thierry aux « Dix ans d'études historiques » — la plus émouvante confession de notre littérature — elle revêt cependant une simplicité tragique qui force le respect. Par ailleurs, la vie qu'il écrit de la plus catholique des reines nous apporte des faits, moins de compréhension : ce n'est pas impunément qu'on applique une morale hétérodoxe à la conduite d'une castillane du moyen âge, qu'on juge l'inquisition du point de vue de Luther ou de Calvin (1).

Grenade reste enchantée, elle fait délirer ceux qui la viennent voir. Quand c'est un poète, tout est bien. On se lasse du pittoresque du mayoral ou du zagal qui accompagnent la diligence, de la pouillerie des ventas ; les plaines de la Manche seraient vides sans don Quichotte, mais voici l'Orient : Gautier s'épanouit, sa joie déborde en épithètes sonores. Je le vois, au patio des orangers, sur l'alameda, chez les gitanos de l'Albaycin, promenant sous le soleil son costume aux paillettes étincelantes.

Lorsque le voyageur s'appelle Quinet, le temps s'assombrit, mais le charme agit toujours. Après avoir traversé l'Espagne catholique, s'être obstiné à ne voir partout qu'un peuple enchaîné à une religion morte, avoir contenté sa manie d'apocalypses, sa fureur de divination dans la plaine de Bailen, le rhéteur-historien s'humanise au seuil de l'Alhambra ; l'enfer royaliste se mue en paradis républicain et c'est dans la langue des Mille et une nuits qu'il chante la résurrection de l'Espagne : « Félicité ! Félicité ! ». Un instant Quinet oublie l'hor-

(1) Même insuffisance, à cet égard, chez Ticknor, *Hist. de la Litt. esp.*, trad. Magnabal. 3 vol. Paris, 1864-72.

reur de la Rente, l'ignominie de la Banque, la lâcheté des bourgeois ses concitoyens : ce n'est pas le moindre miracle qu'ait accompli Grenade (1).

Ainsi, quand ils débouchent de France en Espagne, ils tiennent déjà leur apothéose. La triste Castille sera un prélude sombre, sévère, un chant liturgique qu'interrompront, au passage de Burgos, quelques fanfares guerrières (2). A Tolède, des variations sur une mélopée more, une cantilène juive, puis une longue mélodie de solitude, une *serranilla*, qui préparera la grande explosion de joie et de lumière, le final de gloire sous le soleil d'Orient.

L'Espagne du Nord, qu'ils le veuillent ou non, c'est pour eux la déshéritée, la sœur pauvre. Sans doute, les immenses plaines coupées de montagnes aiguës, ridées, dont la peau saigne par endroits, le fleuve jaune qu'accompagne un mince cortège de peupliers étiques, la tristesse de ces hautes terres où l'homme n'a rien entre le ciel et lui, — tout cela ne peut laisser indifférents ceux qui vivent aux jardins de France. Dans leur premier élan, ils voudraient la comprendre, l'aimer, cherchent le lieu où bat « son cœur de granit » (3), mais sa beauté trop rude les effraie ; alors, ils se rabattent sur le pittoresque — ce qui avoue leur défaite, — ou bien, imaginant que ce pays n'est qu'un vaste cimetière, entonnent au milieu d'un peuple de fantômes un chant de révolution.

Au lieu de pleurer la honte de la France à Bailen, pourquoi

(1) Il ne faut pas oublier le *Paris à Cadix* de Dumas, tout entier voleurs, escopettes et cuisine. C'est une façon de voir l'Espagne qui peut se réclamer de Cervantès et de Quevedo.

(2) Ozanam s'en est tenu à Burgos : il était trop malade pour aller plus avant. Son esprit était saturé de moyen âge et il a parlé admirablement du Cid. Cf. *Pèlerinage au pays du Cid*, ap. *Mélanges*, Lecoffre, 1859, t. I, p. 3-90. — *Correspondance*, Lecoffre, 1881, II 450 sqque, et Lucas-Dubreton, *Ozanam à Burgos* (ap. *Revue Critique des idées et des livres*, 25 avril 1921).

(3) Quinet. *Mes vacances en Espagne*, 1846, p. 22.

ne pas s'arrêter, un peu plus au nord, au champ de bataille de Las Navas ? (1). Ce lieu sacré, placé à la limite des deux Espagnes, eût peut-être su les retenir. Un enfant inspiré de Dieu guide les chevaliers, une croix de feu apparaît dans le ciel : l'apôtre Saint-Jacques combattra pour son peuple. Alors tous, Castille, Aragon, Navarre, réunis dans cette plaine étroite, enserrée de montagnes, oublient leur haine, fondent la foi commune. Là, dans les premières années du XIIIe siècle, l'Espagne prend conscience de sa mission, une Espagne sainte est née qui doit reconquérir sa terre : « l'Espagne est la conquête du Christ. » — Mais les voyageurs notent à peine ce conflit de deux mondes : à l'horizon, une trouée de lumière les invite ; ils préfèrent suivre dans sa fuite l'amiramomelin légendaire et sa tente de soie rouge cramoisi.

Vers l'Est, un autre champ de meurtre les appelait, dont la signification n'est pas moindre : Montiel, où se dénoue le drame des frères ennemis. Don Pèdre, élevé dans un sérail, curieux d'exécutions sommaires, traînant après lui une manière de harem, vivant dans un palais musulman, c'est le chrétien abâtardi par l'Orient, le vrai bâtard. L'autre, Henri de Transtamare, est le catholique du Nord, l'homme de la vraie foi. Lorsqu'au petit jour, dans le camp sous Montiel, il poignarde son frère, c'est encore l'Infidèle qui est vaincu.

Il y a un royaume des Espagnes, mais surtout deux Espagnes : celle des cloîtres, celle des jardins. Laquelle sera reine ? C'est la tragédie du moyen âge. Lutte épique d'où naissent tout un art, toute une littérature ; et ne croyez pas que la prise de Grenade y mette fin. L'Orient n'est qu'assoupi, non abattu. Par cette étroite brèche de la Sierra Morena, qui aurait droit à sa légende comme celle de Roncevaux, à travers cette plaine la plus grasse de sang à tous les âges, l'Orient envahit encore la

(1) Cf. *Primera Crónica General*, éd. R. M. Pidal. Madrid, 1906. — § 1.010 à 1.021. — Mariana. *Histoire d'Espagne*. Liv. XI.

terre chrétienne, son esprit flotte sur celle qui fut sienne... Nous voyons ce dur peuple du Nord, habitué aux conquêtes, tomber dans un engourdissement sans exemple ; cette vie, tout à l'heure épandue sur la péninsule, il semble qu'elle se dissolve. Alors, mais alors seulement, sous Henri IV de Castille, sous Philippe IV, Charles II, l'Espagne semble un immense cimetière. « L'avenir pend devant elle comme un haillon » (1).

Peuple étrange, unique dans l'histoire, qui doit conquérir sa terre, qui va conquérir un monde et qui n'a pas assez de vie pour lui-même. Race rude, faite de disparates, mêlée de curieux débris comme ces maragatos que Dozy nous a fait connaître (2), de peuplades quasi-fabuleuses comme celles des Batuecas et des Jurdes (3), race la plus riche en héros, qui dépensa peut-être la plus grande somme d'énergie, mais aussi féconde en affaiblis, en demi-hommes. La terre où vécurent ceux de cette race, c'est l'Espagne sans mesure : « Neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer » — mais elle ne se livre pas.

En Italie, tout vient à votre rencontre ; au seuil de la ville, dans la campagne, les images, les souvenirs, les traditions s'offrent à vous accompagner. Les âges là-bas parlent d'eux-mêmes. Dans la lumière jeune de ce vieux monde, il fait bon se laisser mener : la sociabilité vous entoure.

L'accueil de Burgos aura-t-il cette grâce simple, ce sourire d'ami ? La Navarre, tout à l'heure, gardait une allure française ; le lien avec la patrie n'était pas encore rompu et je retrouvais chez ses montagnards, le profil d'aigle volontaire

(1) *Deutéronome*. XXVIII. 66.

(2) Peuple de muletiers. Cf. Dozy. *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*. — Leyde. 1860 I. 137. — Borrow. *Bible in Spain*, Dent. éd. s. d. p. 210. — Ford. *Gathering from Spain*. p. 88.

(3) Cf. Borrow. *op. cit.* p. 106. Sur la légende des Batuecas, v. de Latour *Valence et Valladolid*. 1877. p. 327.

et rapace que l'on voit à ses princes de la maison de France (1). Mais, après avoir franchi le passage de Castille, les rochers noirs et rouges de Pancorbo, je n'ai devant moi qu'une plaine aride, jaunie çà et là de blés anémiques, une désolation qui se farde. Quelques arbres couchés par le vent du Nord, le grain qui pourrit au milieu des champs, une maison tassée sous la rafale, une chèvre qui fait la stérilité autour d'elle ; au loin, les montagnes déchiquetées qui annoncent l'inquiétude, le tourment de ce peuple écrasé sous la neige ou le soleil torride. Monts d'inquiétude, plaines de désolation : préface à cette ville froide et morte, où le vent souffle au visage des relents de pourriture, ville trop grande pour ceux qui l'habitent encore, distendue aux pieds de sa cathédrale. — Mais ce grand corps immobile vaut qu'on l'interroge. Voyez, au portail del Sarmental, les quatre évangélistes : penchés sur leur table d'écolier, ils écrivent, écrivent inlassablement sous la dictée du Christ. Rien ne saurait les distraire. Ils n'ont point cette attention sereine, parfois un peu détachée, ce sourire de félicité qui éclaire, à la façade de Notre-Dame de Paris, leurs frères, les écoliers de France. Aucune image plaisante — aucun fleuve même riche de gloire, aucune prairie même belle de fécondité — ne les détournerait de leur travail. Austères, enfoncés dans la Parole et dans la Foi, la nature n'existe pas pour eux. Si vous voulez connaître ceux qu'ils enseignèrent, entrez dans le chœur sombre de Burgos. Voici le noble Velasco, armé de pied en cap, connétable et bon catholique. Tandis que tous semblent abandonner la lutte contre les infidèles, il continue de guerroyer aux frontières d'Andalousie ; il meurt, l'année même où Gre-

(1) V. le tombeau de Charles le Mauvais à la cathédrale de Pampelune. Les Castillans du xve siècle n'aimaient pas les Navarrais : « Navarre, plus « fertile que ses voisines, mais pour cela ne produit pas de meilleurs « enfants », dit A. de Palencia. — Comp. L. Gracian *Criticón*. éd. Cejador. I p. 39. « Des hommes, plus courts que les Navarrais mêmes, corpulents « sans substance ».

nade est prise, et ses armes, portées par d'étranges barbares, à la fois singes et hommes, disent la victoire de la foi. — C'est cette victoire encore que proclame, dans ce même chœur de Burgos, l'évêque Alfonso de Carthagène, savant homme, habile controversiste car né de juifs, et si dur aux juifs qu'il en devint célèbre. Tous deux, le soldat, le prêtre, combattent le même combat à leur manière : à coups de masse d'armes ou de décrets de concile.

La cathédrale n'est point seule à donner de tels enseignements. A deux pas, cette église qui se cache en honteuse dans une rue déserte, ce refuge d'éclopés où l'on ne baptise que les enfants du petit peuple, c'est l'un des lieux les plus saints d'Espagne ; deux autels seulement l'égalent. Là, à Santa Gadea, le chevalier, le roi jurent de rester fidèles à leur parole. C'est l'église du Serment (1).

Soumission entière à l'Evangile, combat éternel pour le triomphe de la croix, fidélité inébranlable au seigneur et au Seigneur des seigneurs,

Al Rey de los reyes sigue
Su siervo el rey...,

mépris, ou tout au moins indifférence pour les bienfaits de la nature : c'est cela que répondent les églises, les tombeaux, les maisons fortes, les « solares » des chevaliers, tout ce monde de pierres ou pieuses ou guerrières. Ce que l'on entend dans la capitale déchue, ce n'est pas seulement un romance héroïque à la louange d'un héros douteux comme le Cid de Bivar, c'est un acte de foi au milieu des armes. Ici repose la jeune Espagne de la première reconquête ; sur ce sol nu, elle a planté son premier étendard. Cette cathédrale, qui semble tout d'abord une cathédrale française transplantée en Castille, est en réalité la première pierre de la foi espagnole sur la terre reconquise.

(1) Il y a eu, jusqu'au règne d'Isabelle, trois églises du serment, « juraderas » : St Vincent d'Avila ; St Isidore de Léon ; Ste Gadea de Burgos.

Cette grande austérité, cet insouci de plaire ont effrayé les hommes du nouveau monde : aussi, leur connaissance d'Espagne a-t-elle une source plus lointaine et moins pure. Au milieu des jardins, sous les arcades en fer à cheval, il est agréable d'imaginer de petits romans bicolores, des gracieusetés hispano-moresques (1).

Si vous voulez développer l'exemple de Burgos, suivez le chemin qui mène au monastère de san Domingo. La terre est d'abord d'un jaune pâle, mais à mesure que vous approchez des montagnes, elle devient d'un gris sombre traversé çà et là de veines rouges. Un abandon, une solitude presque absolus ; à peine, au relais, une venta couverte d'un capuchon de plâtre d'où la fumée s'échappe, comme une chose vivante. De hautes murailles de roches dominent la vallée, âpres sur les pentes, terminées en plateau ainsi qu'une immense tribune. Et, de fait, ce sont là les tribunes des héros légendaires. D'un bord à l'autre, ils s'interpellent : « Tu mourras, parjure, fourbe et traître ! », crie le bâtard Mudarra Gonzalez au meurtrier des infants de Lara. Nous sommes ici au cœur d'un des plus beaux chants épiques de l'Espagne : autour de Burgos, de Bardadillo, de Salas de los Infantes, se déroule le poème funèbre des sept infants décapités par leur oncle « un à un, dans l'ordre de leur âge, ainsi comme ils naquirent ». Là aussi, le bâtard fabuleux, né pour leur vengeance, d'un seul coup d'épée fend jusqu'à la ceinture l'infidèle Ruy Blasquez (2).

Cette légende de guerre et de sang, brodée sur le thème de l'honneur, de l'amour filial nous accompagne jusqu'à Silos. — N'attendez pas un de ces monastères haut-placés, qui se découpent sur le ciel, monastères stylites comme ceux d'Italie, un Mont-Cassin, un Monte-Oliveto, dont la gravité s'adoucit de lu-

(1) Les Américains ont recommencé le travail des artistes espagnols du XVIe et du XVIIe siècle (Ginés Pérez de Hita par exemple).

(2) Cf. *Prim. Cron. Gen.* § 736-752. R. M. Pidal. *La leyenda de los Infantes de Lara.* Madrid, 1896.

mière. C'est au creux d'un cirque de montagnes pelées, toujours grises ou rouges, que se cache la maison du saint. Le long du torrent, quelques genévriers, des aunes perdus au milieu des pierres, effeuillés, écorcés par les chèvres. Il n'y a d'aimable ici que le tintement des clochettes de bronze. Le vent s'engouffre dans cette cuve fantastique, menace le maigre clocher de l'abbaye ; au-delà, sur les pentes de la montagne, des pierres blanches marquent les stations d'un Calvaire.

Dans un paysage où tout semble en lutte : le vent avec le rocher, la couleur avec la couleur, où rien ne se fond, où les ombres ont des duretés inattendues (1), comment imaginer une foi à l'aise, foi de chapelle ou de bibliothèque ? Le cloître roman de Silos, placé au centre du cirque, n'exprime point une paix aussi poussièreuse ; son saint n'est pas seulement un ascète contemplatif, c'est un moine armé, casqué, qui a combattu les mores. Ceux-ci, on les connaissait à Silos, ils n'étaient point des figures de rhétorique pieuse. Les captifs, délivrés par le saint thaumaturge, montraient leur chair brûlée au fer rouge, leur corps flagellé par des lanières de cuir hérissées de pointes, leurs mains aux ongles arrachés, leur bouche édentée ; ils contaient comment, sur la tombe de leurs ancêtres, les infidèles décapitent les prisonniers chrétiens (2). Alors, sous ces arcades au dessin robuste, se forme la légende de San Domingo ; un poète naît, le premier grand poète de Castille, Berceo. L'œuvre de ce prêtre du XIIIe siècle n'a pas le charme parfois un peu mou des vies de nos saints français ; bien que « saturée d'une atmosphère claustrale », elle est forte d'une sève populaire, d'un enthousiasme héroïque (3). Ces moines crucifiés, démem-

(1) Voyez l'œuvre de Zurbaran (Musée de Cadix par exemple).

(2) Comp. le massacre des moines de S. Pedro de Cardeña. ap. *Prim. Cro. Gen.* § 732.

(3) Menendez y Pelayo, *Antologia de poetas liricos castellanos* (1908). II. p. XLI sqque. — *La vida de S. Domingo de Silos*. ed. Fitz-Gerald. — Bibl. des H. Et. n° 149.

brés par l'infidèle sont les frères des premiers martyrs ; ils ont leur place auprès d'Hippolyte, de Laurent, de Sainte Engracia et de Sainte Eulalie : dans le cirque de Silos, ce sont vraiment les jeux du cirque. — Mais, à côté de ces visions sanglantes, d'un réalisme brutal où pas un détail n'échappe, quelle visions lumineuses ! Voici que San Domingo, soleil des Espagnes, reçoit le prix de son courage et de sa fidélité : sur un pont de verre, jeté sur deux fleuves, l'un blanc comme le cristal, l'autre plus vermeil que le vin des prairies, des anges guerriers offrent au saint les couronnes que lui envoie le Seigneur (1). Voici encore Saint Jacques le chevalier, Saint Millan l'astucieux, qui, montés sur des chevaux blancs, vêtus d'armures telles que jamais mortel n'en vit, délivrent la Castille du tribut des soixante vierges que les chrétiens doivent aux mores. Poème de massacres, poème paradisiaque, une divine comédie moins nourrie de science et de scolastique, dans laquelle l'art n'occuperait que la seconde place, et la foi la première : tel apparaît ce chant épique, chrétien de l'Espagne.

Les monastères de la Rioja ont retenu la vie de S. Domingo rimée par Berceo : ils y retrouvaient leurs héros, leurs guerres, le tableau de leurs souffrances, mais aussi les miracles que Dieu fit en leur faveur, les récompenses divines. Silos devient pour eux un centre de foi et d'énergie : dans son cloître au nom si grave, les malheureux, les hésitants viennent reprendre confiance, les fidèles se confirment. — Un jour, Silos reçut un étrange visiteur : c'était un pauvre chevalier, mauvais diplomate, père disgracié, fort peu chrétien au fond et trop curieux des secrets de nature, qui vivait entouré de mores et de juifs à la manière de son contemporain le roi Frédéric II de Souabe. Alphonse le Sage resta cinq jours au couvent et quand vint le soir du cinquième jour, il demanda l'abbé et lui dit : « Je veux

(1) Cop. 229. — Il y a là un souvenir du « passage du pont » qui apparaît dans la mythologie mazdéenne. Cf. Henry, *Le Parsisme*. Dujarric. 1905. p. 206.

« m'en aller demain, s'il plaît à Dieu, et je prierai cette nuit, « vêpres et matines devant le corps saint ». Et le roi resta, les genoux pliés devant le corps saint, jusqu'à ce que matines fussent terminées. Cette même nuit, San Domingo apparut au roi qui lui demanda de baiser ses mains, ce à quoi le saint consentit. Ensuite le roi lui demanda comment il devait vivre avec les princes ses voisins, et San Domingo lui répondit par ces mots du second Psaume : « Reges eos in virga ferrea ; et tanquam vas « figuli confringes eos » (1). Le roi se réveilla et vit que c'était l'aube...

Ce saint qui prêche la force, cette aube d'énergie, voilà ce qui donne son sens au cloître. Ici, point de ces mélancolies à fleur de peau, comme celle qu'inspire le paysage cendré de Monte-Oliveto (et ne sait-on pas, là-bas, qu'un de ces légers voiturins d'Asciano vous rétablira, en quelques minutes, dans la joie des vallées de Toscane ?), rien non plus de la fameuse mélancolie espagnole. Tout ici est sévère mais vigoureux, l'air d'héroïsme qui si longtemps a passé sur cette terre n'est pas encore dissipé ; la foi qui s'y exprime est une foi combative qui justifie, devant Dieu, le massacre et la guerre, la foi d'un peuple d'avant-garde...

Je quittais Silos au matin : sur le cloître humide, une vapeur planait. Les moines étaient à l'office et j'entendais, à travers la porte de la chapelle, monter les notes graves du chant grégorien (2). Le père portier, un bénédictin de France qui vit ici depuis plus de trente ans, me prit par la main : « Avez-vous « admiré *mon* cyprès ? dit-il. Il y en avait trois naguère que « j'avais apportés de Burgos, que j'avais plantés moi-même.

(1) Tu les régiras avec une verge de fer et comme le vaisseau du potier tu les briseras. — Cf. *Vida y milagros del Thaumaturgo español... Santo Domingo Manso*. Milag. IV et D. Férotin, *Histoire de l'abbaye de Silos* Leroux, 1897.

(2) Silos est l'un des rares couvents où se soit maintenue, pure, la tradition de ce chant : « le rythme du discours ». Cf. Collet. *Le Mysticisme musical espagnol au* xvie *siècle*. Alcan, 1913. p. 47.

« Deux ont péri, mais voyez celui-ci ! Des gens disent que c'est « l'arbre de la mort. Les malheureux ! n'est-ce pas l'arbre de « la résurrection ? » Et, en effet, il est magnifique, l'unique cyprès du couvent, il s'enlève d'un jet vers le ciel au-dessus des tombes et des vapeurs troubles du matin. — Le mot de Silos, je crois bien que le père portier me l'a donné.

L'Espagne de Burgos est une Espagne héroïque-aristocratique. Au-delà, elle reste héroïque mais devient populaire. Berceo, malgré tout son respect pour le savoir des clercs, échappe au canon traditionnel des rimeurs de cloître ; il parle la langue du peuple, ses images sont de la vie du peuple : pour prix de sa peine, « avoir été le jongleur de San Domingo », il ne demandera qu'un verre de bon vin (1). En même temps, les droits du moine, du paysan s'affirment, s'opposent aux droits des seigneurs, et n'est-ce point juste ? Chacun ne reconquiert-il pas sa terre par lui-même, pour lui-même ? Chacun ne gagne-t-il pas le ciel par sa vertu, avec l'aide du même Dieu ? La violence ne peut rien là-contre et San Domingo répond au roi de Navarre qui veut le traiter en sujet :

> Puedes matar el cuerpo, la carne maltraer,
> Mas non as en las almas, rey, ningun poder. (2)

Ainsi, par le ministère des saints et de leurs cloîtres, l'ardeur chrétienne des chevaliers conquérants s'accroît d'une ardeur populaire : la jeune Castille de ce moment dont le peuple prie et combat est proprement le sanctuaire de l'Eglise militante. A Silos, on croit toucher le fond le plus pur du catholicisme espagnol.

Pourtant, dans ce couvent du désert, qui semble né d'une inspiration sans mélange, j'ai découvert parfois un accent étran-

(1) Cf. cop. 490. S. Domingo aux approches de la mort : « Mas le plogo con ellas que con truchas cabdales ».

(2) Tu peux tuer le corps, maltraiter la chair — mais tu n'as sur les âmes, roi, aucun pouvoir.

ger. Sur les chapiteaux du cloître se déroulent les scènes de l'Ecriture : images toutes simples, qui parlent droitement, parfaitement intelligibles. Mais quel étrange cadre les emprisonne ! Sans doute je retrouve ici les cigognes qui si longtemps nichèrent au haut du clocher, bêtes familières qui avaient leur place dans la vie de Silos ; mais que signifient ces êtres fantastiques dont les contorsions se résument en symétrie, cette floraison exubérante, en apparence inextricable, peuplée d'oiseaux inconnus, lourde de fruits ? Comment un moine, nourri des symboles chrétiens, pourrait-il imaginer un langage aussi complexe, une représentation religieuse aussi échevelée ? Je serais tenté de croire que les sculpteurs des images de Silos furent des infidèles ou travaillèrent sur les dessins des infidèles. Si, dans les scènes sacrées, ils se contraignent encore, respectent l'ordre et la règle, parlent chrétien, leur nature profonde reparaît dans les enlacements, les accouplements qui font à la gravité de l'Ecriture comme un cortège bachique. La profusion ici trahit l'Orient et non seulement l'Orient des Arabes, mais par delà l'Arabe, l'Orient des Sassanides, la Perse (1). Une fois même, l'artiste a avoué : ce Christ, à la barbe annelée, revêtu d'une stole persique, est-ce le Christ de San Domingo ?

Sournoisement, le vaincu s'installe près du vainqueur : on n'y prend pas garde. Il est insinuant : on l'écoute. Ce mécréant est habile : on s'en rapporte à lui. Peu à peu il s'impose. Le vieux tronc catholique va disparaître sous les rameaux d'Orient. Passez de Silos à Tolède : c'est une chose faite.

Double capitale, gothique et chevaleresque, mais que d'autres

(1) Certaines décorations des chapiteaux sont semblables à celles des poteries persanes du temps des Sassanides. — Touchant l'influence de la Perse sur l'Espagne : Cf. Jourdain : *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, Paris, 1819, p. 88-95. A. Franck : *Etudes Orientales*, Lévy, 1861, p. 277. M. Dieulafoy : *L'art antique de la Perse*, Paris, 1885, t. V p. 145 sqque, et *Espagne* : Coll. « Ars Una », Hachette, 1913, ch. I-III. — Un coffret d'ivoire du xie siècle ayant appartenu à Silos et aujourd'hui au musée de Burgos est signé : Mohamet fils de Zeiyan.

conquérants, les mores et les juifs, ont marquée de leur sceau, Tolède n'est plus un secret pour nous. Gautier passe vite : un instant de mélancolie au haut de l'Alcazar, mais en bas il cueille le pittoresque à pleines mains. C'est son affaire, il ne cherche pas plus loin. Quinet s'attendrit au chant des galériens qui, sur le pont Saint-Martin, frappent leurs fers en cadence, et ces fers, comme il est naturel, deviennent pour lui les chaînes catholiques qui entravent l'Espagne. Quant à Antoine de Latour, son livre semble une tapisserie semée de fleurs aimables et vieillottes, qui ne recouvrirait pas grand chose. Tolède exige plus de constance et plus de profondeur. A de longs intervalles, Maurice Barrès a interrogé cette ville énigmatique et depuis *Greco*, Tolède a sa place sur notre carte d'Espagne.

Les chevaliers de Burgos, les moines guerriers ont laissé derrière eux leur cathédrale, leur cloître, leur maigre ruisseau du Nord. Les voici au bord du Tage ; dès les premiers pas, un souvenir de trahison les accueille. Là, en effet, dans les jardins au pied de la montagne, le roi goth Rodrigue surprit la fille du comte Julien qui se divertissait avec ses compagnes (1) : il fut saisi d'amour et, ne la voulant point pour femme, la prit pour concubine. Le comte irrité jura de se venger ; d'accord avec l'évêque don Oppas, il appela les mores. Sans doute, le roi Rodrigue fit rude pénitence pour apaiser le ciel : la légende assure qu'il se fit enterrer vivant en compagnie d'une couleuvre à deux têtes qui lui dévorait le cœur et le ventre, mais l'Espagne était conquise. — Ce n'est pas assez de cette trahison d'un seigneur et d'un prêtre : Tolède est riche en maléfices. Le plateau sur lequel elle se dresse recouvre une immense caverne : « *El monte que sirve de asiento á la ciudad está casi todo* « *hueco* ». Dans l'ombre s'élaborent les sciences mystérieuses

(1) « Elles disputaient qui d'entre elles avait plus gentil corps et se « dénudaient... » P. del Corral ap. Pelayo *Tratado de los romances viejos*, 1903, I, p. 164 sqque. Cf. *Prim. Cr. Gen.* § 554.

par lesquelles on force la nature sans s'adresser à Dieu. Les conquérants entrevoient un monde nouveau, encore obscur, mais plein de promesses. Les mores, les juifs les entourent, leur décrivent cette vie cachée. Eux d'abord craignent pour leur âme ; un jour de fête, assassinent la maîtresse de leur roi parce qu'elle est juive, trop belle et qu'elle doit être sorcière (1), mais peu à peu ils s'abandonnent. — « Pourquoi, dit le More vaincu, « vivre ainsi dans l'inquiétude, pêle-mêle avec vos femmes et « vos chevaux, dans ces hautes salles sans lumière ? (2). « N'est-il pas plus doux d'entendre le bruit de l'eau qui coule « de la fontaine, de reposer au pied de ces murs blancs ornés « de dessins où le regard se perd ? » — Et le juif : « Chanterez-« vous toujours les martyres, les combats ? N'êtes-vous point « las de ces rimes sanglantes ? Voici des poètes de ma race « qui savent parler votre langage et vous enseigneront de plus « molles harmonies qui pénètrent le cœur » (3). La légende a fixé ce moment de Tolède: celui de la première abdication du chrétien devant l'Orient. Un aigle descend du ciel, jette un tison ardent sur la maison enchantée ; il bat des ailes pour attiser la flamme. La maison n'est plus que cendre. Alors surviennent des oiseaux noirs, si nombreux que « leur vol fait se lever la « cendre et qu'elle se répand sur toute la face de l'Espagne et « tous ceux sur qui elle tombe sont comme oints de sang. Ce « fut le premier signe de la destruction d'Espagne » (4).

Depuis, la maison enchantée s'est relevée, l'ennemi a triomphé : à Tolède, les plus riches synagogues, les plus actives où, dès la fin du XIIIe siècle, règne la Kabbale ; les philosophes hermétiques, les seigneurs, voire les archevêques magiciens. « A Paris, on apprend les arts libéraux, à Bologne les codes, à

(1) Cf. Graetz. *Juifs d'Espagne*, Lévy. 1872. Comp. *Prim. Cr. Gen.* § 1.006.

(2) Cf. *Prim. Cr. Gen.* § 791.

(3) Yehouda Halevi.

(4) Cf. Pelayo. *Trat. rom.*, I., 162. Comp. *Prim. Cr. Gen.* § 559-564.

« Salerne les médicaments, à Tolède on apprend les dia-
« bles... » (1). Ce dangereux savoir a renouvelé les chevaliers, les moines de Burgos. Au bord du Tage, leur ravissement dut être semblable à celui des Croisés, barbares du Nord, entrant à Constantinople. Leur rudesse s'amollit à ce souffle d'Orient. Le juif est là qui sert de truchement entre l'Arabe et eux, leur présente des poèmes, des livres, tout un monde de sciences, la somme du plus grand travail intellectuel qu'ait connu le moyen âge. Ils s'assouplissent et ils s'affinent. Cet univers, que naguère ils croyaient formé par une seule volonté, leur apparaît mystérieux, changeant, rempli de forces ennemies : le théâtre d'un éternel combat. Ils sentent qu'en eux-mêmes le même combat se livre, ils distinguent, ils choisissent. Mais cette nourriture est trop forte pour eux. Hommes d'une seule foi, les voici livrés au doute ; hommes d'un seul bloc, les voici qui se dispersent. Ils cherchent à tâtons, trébuchent, se réfugient dans leur croyance ancienne, mais s'ils persistent, s'ils parviennent à saisir une parcelle de cette nature secrète, quelle joie victorieuse, quel orgueil nouveau les soulève ! Leur vie désormais n'est plus qu'une lutte entre le bon et le mauvais amour, ils n'ont plus besoin des poètes juifs, ils ont leur poète à eux, et ce n'est plus Berceo, c'est un poète tout neuf, un religieux d'une autre pousse : Juan Ruiz, archiprêtre de Hita.

Je voudrais imaginer la vie de cet homme extraordinaire. Ce qu'on sait de lui se réduit à ce qu'il a bien voulu nous dire et il est discret. Il apparaît seulement que son gîte fut, trop sou-

(1) C. de Heisterbach ap. Pelayo. *Historia de los Heterodoxos españoles*, 1879, I, 576. — Cf. Graetz. *Hist. des Juifs*. Durlacher, 1893, IV, 233-245. Je ne vois guère que le paisible Cristo de la Vega, reposant dans la plaine, couronné de cyprès, le moderne Panthéon de S. Juan, trop mondain, fleuri et d'un triomphe trop facile, qui aient échappé à l'empreinte étrangère. Mais il faut se souvenir qu'ici, dans la maison de doña Luisa de la Cerda, Sainte Thérèse commence à écrire sa vie ; que, Madrid étant devenue la tête de l'Espagne, Calderon ne se résout qu'avec peine à quitter la cité impériale.

vent à son gré, la prison. — Fut-il moine goliard, libre-penseur, moraliste s'offrant en victime expiatoire, étalant ses péchés, battant sa coulpe sur la place publique ? Un peu de tout cela sans doute et plus encore. Il ne faut pas le cloîtrer dans une catégorie : il a trop de vie, il déborde, il est variable comme les saisons.

Ce poème immense embrasse tout (1). Placé sous le vocable du Christ et de la Vierge, il s'ouvre par une prière la plus humble et la plus pure. Les *Gozos de S. Maria*, c'est, près de cent ans avant Villon, la plus belle musique pieuse qu'ait écrite un poète. Mais, quand vient Pâques, que le soleil se lève plus clair, que sa couleur est plus noble, ce n'est pas Dieu que célèbrent les hommes, les oiseaux, les fleurs. Non, « tous, en « chantant, vont recevoir l'Amour », Hita comme les autres ; il s'humilie devant Vénus :

> Señora doña Venus, muger de don Amor,
> Noble dueña, omíllome yo, vuestro servidor (2).

Alors pêle-mêle, déchaînés, les prêtres, les chevaliers, les juges, les jongleurs, les fanfarons, les faméliques, suivis du troupeau des bêtes exemplaires que le moyen âge a élevées à la dignité d'hommes, entrent dans la danse ; après eux, les prudes, les femmes de condition, les paysannes, les nonnes, les moresques ; — tous et toutes conduits par le mauvais amour, par cette étonnante figure qu'Hita a créée, qui restera le grand premier rôle de la littérature espagnole : Trotaconventos, l'entremetteuse.

Cet archiprêtre fantastique a beau travailler sur un modèle de basse latinité, le *Pamphilus* (3) ; sous sa main le modèle

(1) *Libro de Buen Amor*, éd. Cejador y Frauca. Madrid, 1913, 2 vol. — Cf. Fitzmaurice-Kelly. *Lecciones de Literatura española*. Madrid, 1910, p. 30-66.

(2) Cop. 585, 1225.

(3) Cf. l'étude sur *le Pamphile* par A. Baudouin. Librairie Moderne, 1874.

craque, le cadre est trop étroit pour son génie. Tout lui parle, tout l'intéresse : médecine, musique, astrologie (bien qu'il s'en défende), jongleries, danses. Tout ce qu'il touche prend vie ; il sait plus que personne, mais son savoir ne l'étouffe pas, il a bien trop de vigueur pour cela. En dix strophes, il nous met au fait de la musique de son temps, puis repart à la découverte : aucun ordre, le mètre sans cesse est rompu. Après une chanson montagnarde, une *serranilla*, voici que le ton devient épique : un combat, non point celui que chanta Berceo, mais celui de don Carnal (la chair) contre doña Quaresma. Des chrétiens il nous mène aux arabes, aux juifs, aux « troteras » moresques, disserte savamment sur la nécessité de la confession, l'esthétique féminine, pour revenir aux clercs, à leurs vices dont il a une connaissance particulière. Et il se sait coupable. Quand vient l'automne, il rentre en lui-même, veut s'amender : « Voyez comme j'ai mal agi, ô mes frères... *Nemo sine cri-* « *mine vivit*, dit Caton. N'imitez point mon exemple :

Mys ojos no verán luz
Pues perdido hé á Cruz, (1)

« mes yeux ne verront pas la lumière, car j'ai perdu la Croix. « Cherchez la voie de Vérité, *viam veritatis...* » Et de bonne foi, il la cherche, médite, déroule en nobles strophes le Mystère de la Passion... mais, l'instant d'après, comme il voit une nonne en prière, il s'écrie : « Qui donna à la blanche « rose habit et voile noirs ? » Sans doute, c'est l'épouse du Seigneur et « le péché de nonne est un péché mortel », mais l'instinct est plus fort : « Ah ! Dieu ! puissé-je être ce pécheur ! « — et faire ensuite pénitence » (2).

Ce livre étrange qu'on ne peut lire que par bribes, si divers et touffu, n'a, je crois, d'équivalent dans aucune littérature. C'est Villon et c'est Rabelais, une encyclopédie du sentiment,

(1) Strophe 115.
(2) Comp. Quevedo *El gran Tacaño*. Cap. XXII.

de la sensation, de la science et tout cela soulevé, entraîné par une multitude de rythmes, une abondance poétique sans égale. Quelle prodigieuse lumière jette sur son siècle cet espagnol du Nord ! Tout à Dieu, sentant la douleur du Christ comme la sienne propre, dévôt à la Vierge avec des accents inconnus jusqu'alors, puis bondissant de la chrétienne à la moresque, — car tout animal veut avoir compagnie de femelle (1) — riant, goguenardant, chantant en castillan ou en arabe, contrefaisant le rabbin, les chanoines au chœur, il est à lui seul tout un monde, ce Bacchus chrétien : c'est l'éclatement de la Nature (2).

Cette joie devant l'existence, ce don inouï des images, cette multiplicité des inclinations, ces disparates font aussi sa faiblesse. Hita ne laisse pas une œuvre, mais un monstre d'œuvres rivales, un chaos génial où se heurtent les instincts et les croyances, la bête et l'homme. Mais lisez l'histoire de son temps, regardez ses contemporains. Le spectacle est le même, aussi chaotique, aussi déconcertant. La source vive où les moines, les guerriers, trouvaient naguère la certitude, la paix, où ils se confirmaient dans l'excellence de leur mission, n'est point tarie sans doute, mais des mains étrangères l'ont troublée (3). De là cet émiettement, cette dispersion ; le pacte de Las Navas est rompu : plus d'élan unanime, plus de communion héroïque devant l'ennemi. Parfois un homme, un roi les ressaisit, les entraîne ; après la victoire du Salado, les frontières chrétiennes touchent la mer. A la fin du XIVe siècle, la ruine des Mores semble certaine ; partout enserrés, un dernier effort les rejettera de l'autre côté du détroit (4), mais ce dernier effort, on l'attend

(1) C'est le titre d'un de ses chapitres. — L'archiprêtre luxurieux est un type ancien : cf. *Prim. Cr. Gen.* § 711.

(2) Et il semble bien qu'il s'en doute. Cf. strophe 70.

(3) F. Perez de Guzman dira, plus tard, pour excuser les faiblesses de ses héros : « Comme chacun est avant tout avide des biens de nature... »

(4) D'autant plus que le royaume de Grenade est travaillé par l'anarchie. Cf. Altamira. *Hist. de España*, 1909. II, p. 207.

un siècle ; la guerre sainte dure, mais sans fruits. Quelques faits d'armes, plus de conquête.

Mérimée a raconté avec son impassibilité coutumière le règne le plus sanglant de cette période sans gloire. L'histoire de don Pèdre de Castille est une succession de tragédies à la turque, tragédie des vassaux révoltés contre leur roi, tragédie des frères ennemis. La guerre de Grenade y tient peu de place ; c'est en Aragon, dans le royaume de Valence, qu'il faut chercher des champs de bataille ; les derniers alliés de don Pèdre contre son frère seront les mores. Histoire de sérail, de bâtards, de favorites, où un esclave vient à point nommé abattre la victime ; odyssée d'un tyran malheureux et féroce, trahi et trahissant : nous ne sommes pas en Espagne, mais dans le palais d'un sultan.

Avec Henri de Transtamare, la chronique reprend une allure chrétienne, mais ce bâtard catholique n'a point les mains libres, il a trop de peine à se maintenir au milieu de ses ennemis. Le meurtre qui l'a porté au trône, l'impureté de son origine semblent le frapper d'incapacité, lui et ses enfants. Il n'agit que par la France ; son fils Jean se fait battre honteusement par les Portugais ; son petit-fils est un être falot, infirme, qui meurt à 27 ans sans avoir rien fait. Lisez l'historien de don Pèdre, d'Henri, Pero Lopez de Ayala. Jamais scènes de lâcheté ou d'effroi, trahisons, tueries, même de femmes, ne furent contées avec une aussi superbe indifférence, une aussi parfaite insensibilité. Ce grand seigneur a des mains de glace (1) ; scrupuleux, il ne vous fait pas grâce d'un détail, se hasarde rarement à juger, ne s'émeut jamais. On conçoit que Mérimée ait trouvé dans sa chronique la matière qui lui convenait : une histoire terrifiante rédigée comme un texte de loi (2). Cette

(1) Lorsqu'il trahit don Pédre, il écrit : « Les affaires du roi n'allant « pas de bonne façon, nous décidâmes de le quitter avec dessein de ne « jamais revenir ». *Cronica*, anno 1366. Ch. IV.

(2) Stendhal ignorait l'espagnol — et c'est dommage : Ayala l'eût satisfait.

sécheresse prodigieuse, cette démarche hautaine au milieu des flaques de sang, sont la marque de la *déviation* espagnole.

Sans doute, on se bat encore de l'autre côté de la Sierra Morena : dans les places-frontières, des capitaines d'aventure rompent la trêve, guerroient où la guerre est encore ouverte, mais ce sont des enfants perdus qui, après avoir razzié le pays, se retirent derrière leurs murs. — Quand le jeune roi commence à régner, on le mène en grand appareil faire une démonstration militaire sur la terre des mores, mais, le plus souvent, on s'en tient à la parade, à quelques combats singuliers, et l'on retourne à Séville se reposer et se réjouir.

Ce n'est point là, aux portes de l'Andalousie, que respire l'Espagne du xve siècle : choisir ce pays comme initiation à cette période confuse, tâcher de comprendre le relèvement de l'Espagne dans la chapelle de Grenade où, sous les fioritures italiennes, reposent les Rois catholiques, c'est une faute de méthode. Le drame est ailleurs : avec Burgos, avec Tolède, vous tenez les extrémités du fil. Burgos, première étape de la conquête. Tolède, première étape de la corruption. Entre les deux, l'exaltation d'Avila, la mélancolie de Ségovie.

Un Castillan m'a dit un jour : « Ne cherchez pas l'Espagne ailleurs que dans mon pays ; l'Andalous est contaminé par le Midi, le Catalan par la France. Nous seuls, Castillans, sommes véritablement espagnols ». — Ces paroles d'orgueil me revenaient sans cesse à l'esprit tandis que, dans les chroniques, je suivais la pente du moyen âge finissant. Je ne m'étais engagé qu'avec crainte dans ce chemin stérile, tortueux, que me décrivaient les historiens modernes : « Prenez garde, me disaient-ils, c'est ici la tristesse, la honte espagnole. N'attendez point d'images plaisantes, de combats héroïques, de nobles prières. Rien n'égaiera votre route, même pas une chanson. C'est la bassesse, la lâcheté, la trahison, pis encore, l'imbécillité. — Mais allez plus avant : voici qu'apparaît la nouvelle reine, Isabelle, montée sur son char de victoire, entourée

de palmes et de lauriers, suivie du more enchaîné, du juif baptisé. Voici la gloire de l'Espagne ! voici sa résurrection ! »

Je n'ai point suivi ces docteurs du triomphe. Nos chroniques françaises du xve siècle ne se distinguent pas par l'élévation des idées, les exigences morales, l'exquis de la sensibilité : elles demandent peu au cœur. Il serait peut-être excessif de demander plus à leurs sœurs espagnoles. Et puis, ne faut-il pas se méfier de ces gloires subites, de ces éclatements inattendus, aveuglants, qui surviennent en pleine histoire ? Je crains qu'on n'obscurcisse l'obscur à dessein, qu'on ne méprise tout un monde pour mieux en exalter un autre : ce ne serait pas la première injustice que nous aurait valu ce goût simpliste du contraste.

Je renonce donc, ô docteurs, à ces beaux coups d'épée que nous rapporte la légende ; je renonce au chant des guerriers, aux actions de grâce des prêtres ; je renonce au cortège triomphal. J'accepte cette médiocrité, cette bassesse que vous me dénoncez : peut-être ce qu'il y a de foncier chez un peuple apparaît-il plus clairement dans l'abattement de la défaite que dans l'ivresse de la victoire. — Je me suis laissé porter par ces chroniques ingrates : elles ne m'ont pas conduit aux jardins d'Andalousie mais aux friches de Castille. Là est leur Espagne, là leur champ de bataille.

Si vous voulez connaître l'aspect de cette terre, en dessiner la ligne générale, arrêtez-vous à mi-chemin entre Burgos et Tolède, à Medina del Campo. C'est une triste bourgade noire, tassée autour d'une grande place carrée qui, depuis des siècles, sert de champ de foire. Mais, à côté, sur la colline, se dressent les ruines du château, la Mota de Medina, amas de briques rouges, écornées, rongées, trouées çà et là d'ouvertures rondes. Citadelle célèbre dans les annales de Castille : pour le roi, contre le roi ; sans cesse prise et reprise, achetée et revendue, on se la dispute comme la citadelle-reine : par

elle, on tient le pays. Mais cet édifice bancal qui flamboie sous un ciel trop bleu a une autre valeur qui n'est pas de stratégie. Là fut établi le tribunal de l'inquisition, là Isabelle pleura la folie de sa fille, là elle finit, désenchantée, inquiète, défendant au peuple de prendre le deuil. Combien de sentiments divers flottent encore autour du donjon délabré ! Haines de races, haines de guerre civile ; croyance menacée, victorieuse ; brisement du cœur, déchirement d'une mère devant son enfant qui délire ! (1). Ce lieu est un digne prologue à la tragédie de Castille, — et voyez comme il la résume.

Au nord, le plat pays que domine Simancas, autre château mais humanisé en bibliothèque. On sent que l'homme de droit, l'homme de papier est proche. Voici sa ville, établie au bord de la rivière, Valladolid. Ici, c'est la froideur, la rectitude : un vêtement de juriste, de canoniste, ample, austère, — comme cette audiencia où eut lieu le mariage des rois catholiques, ou cette monstrueuse masse de Saint Benoît, dont les contreforts retombent, s'aplatissent en pattes d'éléphant : une dévotion qui avorte. Mais parfois se découvre le vêtement de parade, rehaussé d'or et de broderies, à San Pablo semé d'étoiles, au collège de S. Grégorio où des rideaux de pierres ajourés en dentelles dissimulent les salles noires où l'on formait les cuistres. Valladolid, ville de justice, « quicio de la justicia », ville d'administration, et aussi ville d'exécution : tout le cycle du despotisme espagnol s'y déroule. Dans ses palais, ses maisons, des inquisiteurs, des familiers d'inquisition, des greffiers, des procéduriers ; sur ses places, des échafauds. Ville de parchemins, de feu et de sang — et tout cela dans le silence : suivez Madame d'Aulnoy au spectacle des autos-da-fé. Les charmants attelages qui vous conduisent à travers cette collection de droit, en parole et en action, ne suffiront point à vous faire sourire.

(1) Et c'est là que fut enfermé César Borgia avant d'aller mourir à Viana. Cf. Pastor. *Hist. des Papes*, trad. fr., Plon, 1904, VI, p. 226.

A l'ouest, du côté du Portugal, saluez Tordesillas, où Jeanne la folle, après avoir erré des années traînant avec elle le cadavre de son époux, vint attendre la mort (1) ; Castronuño, repaire de bandits qui fut aussi capitale populaire, planté sur son rocher au dessus du Douro ; Toro victorieuse avec sa citadelle de pierres roses — et voici la frontière, Zamora la moresque mal déguisée en chrétienne, dont la cathédrale geint sous le poids d'un minaret ; ville des savetiers, patrie des ânes, fleurant l'huile, le cuir et la pastèque, avec ses rues bordées d'échoppes, ses maisons couleur de pain cuit dégringolant vers le fleuve vert.

La plaine s'élève peu à peu vers le Sud. Au loin, appesantie sous le soleil, dort la grande école de l'Espagne, aussi fleurie, enrubannée qu'autrefois. La lumière a fané ses couleurs, il s'exhale même de ces délicatesses un parfum un peu fade : ainsi un coffret ciselé avec amour, abandonné et vide. Sachons gré à Salamanque de voiler sa science sous d'aussi aimables dehors. Pourtant n'abuse-t-elle pas ? N'est-elle point fatigante, cette vénérable institutrice, par la profusion des ornements qu'elle développe à l'infini comme un thème de rhétorique ? Je lui pardonne beaucoup en l'honneur de Fr. Luis de Léon qui, s'il n'avait été aussi entravé d'humanités, aurait droit au titre de grand poète d'Espagne, et j'observe, d'autre part, que le destin a placé, auprès de cette officine de sciences, dans les gorges des montagnes, le peuple des crétins, des Batuecas.

Quittez maintenant cette ville de plaine et de bacheliers. Regardez aux frontières de la Vieille et de la Nouvelle Castille. Dans un paysage fauve, se dresse une acropole couronnée de bastions ; autour d'elle la plus complète solitude, non plus celle de Salamanque, mais une solitude élevée, tourmentée. Aux portes d'Avila, le contraste qu'offrait Silos se développe,

(1) Cf. Hérélé, *Ximenès*, trad. fr., 1869, p. 309.

s'agrandit. Dans cette nature en révolution, où l'horizon se découpe en arètes vives, les sentiments prennent une acuité particulière, la dévotion s'aiguillonne : l'ordinaire, le journalier ne résistent pas sous la poussée d'une passion plus véhémente que partout ailleurs. Mais ce n'est pas aux dépens de l'ordre : la lumière d'Avila n'est point celle de la torche fumeuse que porte, en titubant, l'archiprêtre de Hita. Avila de los Caballeros, Avila de los Reyes, Avila de los Santos : sous ces trois formes vous retrouverez toujours un héroïsme cristallisé. Ximena Blasquez qui, vêtue en guerrier, sauve sa patrie du more ; Blasco Ximeno qui meurt pour avoir aimé la justice sont les ancêtres de Sainte-Thérèse : elle les résume et les rehausse. Cette couronne de bastions, cette cathédrale dont le chevet se transforme en rempart, elle en a fait le château de son âme, sept fois fortifié, sept fois démantelé sous le souffle de Dieu (1).

Ainsi, du haut de l'alcazar castillan, se reconstitue fragment par fragment la figure de l'ancienne Espagne : pays de montagnes, religieux ou guerrier ; pays de plaine où se forme le basochien. Chaque point de l'horizon apporte son histoire : Zamora, les luttes épiques contre les mores ; Toro, la victoire qui consolide l'unité ; Avila, Valladolid, Salamanque, le reflet des grands jours du siècle d'or et, à sa suite, la clientèle famélique du roman picaresque. Mais il manque un trait à cette figure, une partie à cette symphonie : où retrouver la Castille du moyen âge agonisant ?

La mélancolie espagnole a ses paysages classiques. Le plus notoire, le paysage-type, c'est celui qui entoure le monstre de Philippe II, « la caserne des cénobites ». Quinet, devant l'Escurial, s'écrie : « Ci-gît l'Espagne : elle a été assassinée en cet endroit par le Saint-Office. De profundis... » (2). Gautier

(1) Sa vie, écrite par elle-même, montre combien cette mystique fut directrice ordonnée et pratique.

(2) *Mes vacances en Espagne*, p. 124.

s'ennuie cordialement devant ce monument « le plus maussade qu'on puisse rêver » et c'est par conscience de reporter qu'il en fait une très lasse description (1). D'autres ont réussi à ne pas vociférer, à ne pas bâiller : ils ont trouvé dans cette immense grisaille, cendres et pierres, la plus complète expression de l'âme castillane (2). C'en est peut-être l'expression la plus grandiose dans l'austérité, mais une expression seulement. La fin de Charles-Quint nous laisse une note différente ; la retraite qu'il choisit après son abdication est plus reculée, moins bâtie, Yuste dans les montagnes d'Estrèmadure. Mais cette solitude voulue, il la secoue de sa passion ; tempétueux, colérique, il descend souvent des hauteurs de la prière aux affaires temporelles : l'empereur se débat contre l'anachorète. Solitude entre des moines, un majordome (qui n'en peut mais), un brasseur, d'innombrables serviteurs ; c'est une nouvelle face du désenchantement espagnol (3). Combien d'autres paysages pourraient nous solliciter, tout imprégnés encore de tristesse inquiète ou bien abandonnés, minables à vous serrer le cœur ! L'Espagne n'en est point avare : le plateau noir qui entoure Madrid, le château qui surplombe la pouillerie du Manzanares et que seul Goya sut animer, les jardins déserts d'Aranjuez, ou encore le couvent fortifié de Guadalupe où vinrent méditer Colomb, Pizarre et don Juan d'Autriche...

Charles-Quint, Philippe II et les pauvres Philippes qui en descendent jusqu'au minus habens Charles II, toutes ces têtes couronnées ont été travaillées d'une même nostalgie multipliée par les mariages dans la même famille. — Elle leur venait de loin : c'est au delà de Charles-Quint, au delà d'Isa-

(1) *Tra los Montes*, 1843, I, p. 122.

(2) Chateaubriand, *Mémoires d'outre tombe*, III. Liv. I. — M. Barrès, *Un amateur d'âmes*.

(3) Cf. Mignet, *Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, Didier, 6e édition, 1863, et Gachard, *Retraite et mort de Charles-Quint*, 2 vol., Bruxelles, 1855.

belle même qu'il faut en chercher l'origine ; c'est, je crois, dans ces tristes années qui précèdent l'émancipation de l'Espagne que nous trouverons la source première de la mélancolie espagnole.

Au pied des murs rouges de Medina, se déroule vers l'Est un océan de terres mornes ; elles ondulent à l'infini ainsi qu'une étoffe lourde et molle : pas une âme, pas une respiration sous ce soleil implacable. Ce n'est point l'uniformité, le silence opulent de nos plaines de Beauce où, si l'on ne voit pas l'homme, on le sent tout prêt à cueillir les beaux fruits de la terre. C'est presque une solitude marine ; la colline crayeuse qui surgit au milieu de ce moutonnement semble un phare mais sans guetteur ; aucune voix sur cette grande mer figée.

Pourtant, c'est là que me ramènent sans cesse les chroniques, là qu'elles m'invitent à suivre la trace des armées. A deux pas de Medina, je touche leur champ de bataille, Olmedo. Un village, des murailles en ruine ; autour, la plaine creusée par endroits de ravins profonds aux bords relevés en vagues. Derrière, un colline cônique reliée à une autre colline terminée en plateau. Un voyageur du xve siècle rapporte que les habitants vivaient « en bêtes brutes », sans se soucier de la religion (1). Et le moyen de s'en étonner ? Connaissaient-ils autre chose que la force, ces malheureux placés au confluent des fleuves ennemis ? Une armée descend de Medina, l'autre de la colline d'Olmedo, elles se heurtent dans la plaine : la lice est toute prête où se dénoue la guerre civile. — Depuis, les barbares ont réappris la religion. Au moment où je passe, le glas sonne au clocher d'un monastère ruineux : c'est la première voix que j'entends. Et pourtant la couleur n'est point de deuil, ou bien, c'est, si l'on veut, le deuil éclatant qu'on portait naguère à Florence. Toute la gamme des jaunes, depuis le jaune vif,

(1) Cf. Pelayo, *Heterodoxos*, I, 541.

presque rouge, des monts de Tolède, jusqu'au jaune délavé, flavescent des hauts plateaux de Burgos. C'est en vérité la couleur nationale dont toutes les variétés se résument ici sur ce drapeau de Castille (1).

A Coca, un château trapu, bossué de mâchicoulis. Dans cette citadelle confortable, dont la maçonnerie a, de tout temps, fait l'admiration des visiteurs (2), vécut, à la fin du xve siècle, l'archevêque Fonseca, prélat magnifique qui « aimait avoir autour de lui pierres précieuses, perles, joyaux d'or et d'argent et autres choses belles à la vue, singulières de perfection » (3). Ce goût du rare, du délicat, ce raffinement prennent, dans la nudité environnante, une allure baroque, mais ce baroque a son histoire. On conte que Lucullus détruisit Coca, et le souvenir du potentat d'Orient, miracle de luxe et d'élégance, rejoint, à travers les siècles, au bord de ces ravins fangeux, celui de l'archevêque aux pierres précieuses.

Plus j'avance vers la frontière de la Nouvelle Castille, plus ce château coffre-fort m'apparaît un défi à la pauvre nature que je traverse. De petits bois de pins développent leur éventail vert, parfaitement découpé sur la terre argileuse. Ces maigres oasis rendent plus sensible encore la rudesse du pays ; plus un ton dégradé — où sont les *sfumature* italiennes ? — les couleurs se juxtaposent sans transition. Après S. M. de Nieva, bourgade abandonnée où se réunirent un jour les cortès de Castille, on ne rencontre plus rien de vivant ; le trophée est proche du désert. Le paysage qui jusqu'alors montrait une sorte d'équilibre, se trouble, se convulse ; les vagues de terre deviennent plus fortes. A Medina, c'était la houle ; ici, presque la tempête... Tout à coup, au détour d'un sentier, la sierra se découvre, donnant à cette terre en folie comme une leçon

(1) Il disait vrai, cet artiste castillan : « Plus je peins jaune, et plus je peins castillan. »

(2) Twiss en 1772 et de nos jours M. Dieulafoy.

(3) Fernando de Pulgar, *Claros Varones de Castilla*, éd. de 1775, p. 89.

de rectitude, barrant l'horizon d'un bout à l'autre, comme une lame. Sur sa masse noire se détache le donjon d'un château.

Il ne faut pas atteindre Ségovie par le Sud, par Madrid : c'est la découvrir petitement, presque par trahison. Il faut l'aborder de front, par Medina. Ainsi sa physionomie prend toute sa force, elle apparaît comme une chose unique en Espagne.

Par un de ses côtés, Tolède touche à la fertilité : au delà de San Juan de los Reyes la colline s'adoucit, vient mourir au milieu des vergers ; les oliviers alternent avec les arbres fruitiers : c'est un réjouissement qui fait rebondir l'esprit. Ségovie, elle, a coupé le câble. Deux torrents l'enserrent, qui se rejoignent sous l'alcazar, rongeant le basalte. Leurs noms sont beaux : l'Eresma, rivière d'anachorète, le Clamores, torrent des clameurs. Au milieu du plateau désert d'où je regarde la ville, c'est une image de Camoëns, un fragment de l'épopée de la mer qui me vient à l'esprit : galère abandonnée dans le décor sombre des montagnes.

Sur le rocher, voici le château-avant : naguère rempart contre les mores, puis bastion de guerre civile, demeure royale ornée avec amour, qu'un incendie a détruite et qu'on a rebâtie pour abriter de jeunes officiers et de vieilles archives (1). Il reste pourtant hidalgo malgré son badigeon rose, s'avance fièrement contre le vent, « muy galan » ; château gaillard en somme,

(1) Cf. la description avant l'incendie ap. Vayrac, *Etat présent de l'Espagne* (Amsterdam, 1719), I, 333. — Twiss y voit encore les cinquante-deux statues de bois peint, représentant les rois d'Espagne : « Tout est si bien doré que cela paraît neuf. » (*Voyage en Portugal et en Espagne*, Berne, 1776, p. 105). Ici fut enfermé plusieurs années le duc de Guise « pour les suites funestes de son entreprise contre l'Espagne à Naples » (Retz, *Mémoires*, éd. Champollion-Figeac, IV, p. 110). — Comment oublier Gil Blas ? Il connut ici le malheureux Cogollos (Liv. IX), remarqua des fenêtres de sa prison que l'ortie et le chardon paraient les bords fleuris de l'Eresma et que la plupart des terres étaient incultes — ce qui se trouve vrai. — Cf. *Diable Boîteux*, ch. XIX.

château royal dont tous les autres ne sont que les satellites : Medina et ses briques rouges, Coca et ses merlons, Turuégano et ses tours de calcaire jaune supportant une église romane, Pedraza, Cuéllar. Mais, pour ces nobles châteaux ruinés, cet alcazar est un roi trop neuf.

En revanche, la poupe de Ségovie appartient aux archéologues. Ceux-ci vous diront quel miracle d'équilibre soutient encore l'immense aqueduc et ses arches de granit. Il me suffit qu'il termine dignement la galère ségovienne ; dans le granit romain s'encastrent l'image de la Vierge et celle de Saint Sébastien : ainsi au château-arrière des vaisseaux de Sa Majesté règnent les divinités protectrices.

Sur les flancs de l'Alcazar, des ormes, des peupliers remontent le torrent, semblent vouloir grimper à l'assaut de la ville. Je les suis et me voici sur la terrasse haute, au bout de la longue rue qui traverse Ségovie de part en part. Complet abandon qu'anime seulement, à midi et le soir, le va-et-vient des élèves officiers. L'air de la montagne n'est point favorable à ces futurs guerriers. Ils sont propres et pâles, sanglés dans leur vareuse à l'allemande, imperturbables et mécaniques, voilant mal leur mélancolie sous une rigidité militaire, — et, en effet, travailler dans cet exil, au milieu des pierres mortes d'un autre âge, n'est-ce pas trop demander à cette toute jeunesse qui doit rêver de *flamencos* madrilègnes ? Car, plus on va, plus on se persuade qu'ici rien d'essentiel n'a changé depuis le jour où, sur la plaza Mayor, Isabelle fut proclamée reine de Castille. Les savants ne nous ont point encore restitué la Ségovie médiévale. Je crois qu'ils n'y auront pas beaucoup de peine ; mais, quoi qu'ils fassent, il faudrait l'âme de Michelet pour faire lever la vie de ces pierres réassemblées.

Les linguistes, les historiens des mœurs sont d'accord pour reconnaître que cette province est l'une des plus arriérées. Les traditions y restent vivaces ; les modes de culture, les instruments de travail, primitifs. Naguère, elle était au premier

rang : ses laines, ses draps étaient renommés sur les foires d'Espagne, à Medina del Campo, à Astorga, à Palencia, à Burgos (1). Chez elle, on frappait monnaie : c'était la trésorière du royaume et elle le vêtait. Depuis, tout est parti ; elle n'a point bougé. Tandis que Madrid s'élevait, Ségovie s'endormait, se momifiait dans l'éternelle répétition des mêmes gestes ; elle ne voulait point connaître d'autres outils que ceux de ses pères, son cœur se refusait à cette impiété et j'imagine que les paysannes vêtues de bure, que je vois passer secouées au pas de leur mule, ont tissé elles-mêmes l'étoffe de leur robe, ainsi que le font leurs sœurs, les rudes femmes catholiques des montagnes du Valais.

Immobilité, mais le temps passe. Ces pierres qui semblent avoir le soleil au dedans se descellent, s'effritent et tombent (2). L'Escurial c'est la mélancolie debout, Ségovie la mélancolie des ruines. Sur quatorze paroisses, me dit-on, six sont fermées car elles porteraient malheur aux fidèles ; on ne soutient les autres qu'à force de chaux. J'ai fait le tour de cet hôpital : à S. Agustin, il ne reste que les quatre murs, l'abside est béante ; le clocher de S. Estéban s'est effondré, on l'a recouvert d'une bâche noire ; San Juan, S. Lorenzo, S. Millan, S. Martin même, l'église-mère, ne valent guère mieux : pour qu'elles ne s'écroulent pas, il a fallu murer les arcs, les bourrer de plâtre. Aussi voyez, au cloître extérieur de S. Lorenzo, cette danseuse vêtue d'une longue robe plissée, les bras arrondis au-dessus de la tête : sa beauté est du même ordre que celle de la Vénus sortant de l'onde que nous avons admirée à Rome. Mais les jambes de cette Salomé sont empêtrées dans un magma sans nom et les petits Pablos de Ségovie, les *Laza-*

(1) « Rafinada en Segobia » : proverbe espagnol. « D'autant que les bons draps se raffinent à Secobie. » (Brantôme, *Dames galantes*, VIIe discours). Sur les foires cf. Altamira, *op. cit.*, II, 217.

(2) Et les orages. Qui veut voir de beaux orages de montagne aille à Ségovie.

rillos de l'endroit, grands joueurs de pelote, insultent innocemment cette pauvre figure (1). — On me dira : « C'est le sort des églises du moyen âge. Elles ne durent qu'en changeant pièce à pièce comme le vaisseau de Thésée. Il leur faut autour d'elles un peuple de médecins ». Ce langage est connu, il date de 1850 ; c'est celui d'une école d'historiens que le gothique a déçus. Mais il n'a que faire ici : presque toutes les églises ségoviennes sont des églises romanes, simples et sobres, sans « scolastique de pierres » ; elles sont de la famille des églises françaises, parlent la même langue. Il ne faut pas oublier, en effet, que la cour de Castille fut, un temps, une cour française : Sanche le grand de Navarre, Alphonse VI de Castille et ses gendres bourguignons appelèrent les moines de Cluny qui, au XIe siècle, régnèrent en maîtres sur les églises d'Espagne, changèrent le rite (2), l'écriture et bien d'autres choses — ce qui peinait fort l'excellent D. M. Menendez y Pelayo. Je sais bien que, dès le XIIe, ils commençaient à perdre du terrain, mais l'élan était donné : ce n'est point seulement par les chansons de geste que nous sommes liés à l'Espagne (3). S. Martin, S. Lorenzo ne brillent pas par la profusion des ornements, les contorsions de pierres ; leurs images sont d'une venue toute naturelle, rien du parfum oriental qui persiste à Silos. Leurs arcades trapues, leurs colonnes jumelées rappellent nos lieux saints de Provence, Saint Gilles bâti comme elles sur un plateau qui domine la grande mer des garrigues. Il y a

(1) Et je ne parle pas des églises abandonnées : S. Columban, S. Sebastian, surtout les Templiers, église héroïque dans laquelle personne n'entre plus qu'au jour où une princesse du sang daigne venir de Madrid passer la revue de ces vétustés.

(2) Sur la légende du rite mozarabe, cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 872.

(3) Cf. Pelayo, *Ant. lir.*, II, p. XV. — *Heterod*, I, 365 sqque. — Pourquoi se lamenter, disputer de questions de priorité ? Nous n'enlevons rien à l'Espagne en affirmant que nous lui avons donné Roland ; elle ne nous enlève rien en affirmant qu'elle nous a donné le Cid. Faut-il encore rappeler les polémiques sur l'originalité ou le plagiat de *Gil Blas* ?

même ici un sens de familiarité qui n'existe pas toujours chez nous : le cloître n'est point lieu de retraite ; il sort, entoure l'église, invite le peuple. Ainsi San Martin, sa galerie ouverte sur la rue et son saint bénissant les paysans qui passent.

L'honnête bibliothécaire Diego de Colmenares, qui vivait au XVIIe siècle, nous a conservé les traditions de Ségovie. Elles n'ont pas l'allure héroïque, guerrière des légendes d'Avila, ne connaissent pas les grandes envolées de sublime. En revanche, point de cavernes, d'artifices magiques, point de ces macabres découvertes qui sont le thème constant des légendes tolédanes ; le roi chrétien se promenant, au bord de la rivière, avec la belle juive ne retire pas de l'eau le crâne d'un enfant (1). Les histoires ségoviennes sont simples et sobres, parfaitement édifiantes. Lisez celle de San Frutos et de ses frères ; rien de moins compliqué, c'est un fragment de la Légende Dorée. Ces jeunes gens riches distribuent leur avoir, choisissent le désert autour de Ségovie pour y vivre dans la prière. Les mores les découvrent, les décapitent. On avait perdu leurs corps, on les vénérait sans savoir où ils reposaient, lorsqu'en 1461, un carrier qui travaillait dans l'église cathédrale remarqua que la paroi auprès de l'autel de Santiago rendait un son creux. Il y fit un trou pas plus grand que le doigt et par cette ouverture infime sortit une odeur si suave qu'en un instant « elle remplit le temple et tous les assistants de joie et de consolation ». C'était San Frutos et ses frères. On ouvrit les portes de l'église et le peuple remercia le Seigneur (2). — Même simplicité, même candeur dans le miracle de Maria del

(1) Légende d'Alphonse VIII et de la juive de Tolède. Cf. DE LATOUR, *Tolède et les bords du Tage*, 1860, p. 255.

(2) COLMENARES, *Hist. de la insigne ciudad de Segovia*, éd. 1846, II, 300. Comp. la légende de Burgos, d'une même venue mais héroïque. Lorsqu'à S. Pedro de Cardeña on ouvre le tombeau du Cid, une odeur délicieuse se répand, une pluie abondante rend la fertilité à la Castille. V. également la légende du juif et du cadavre du Cid. — *Prim. Cr. Gen.*, § 959-61-62. — DOZY, *Recherches sur l'hist. d'Espagne*, 1860, II, p. 252.

Salto : cette juive fut accusée d'adultère et condamnée par les juges de sa race à être précipitée d'un rocher. Elle était innocente, se recommanda à la Vierge et arriva saine et sauve au fond du précipice. On la baptisa et elle vécut saintement le reste de sa vie. Colmenares place cette légende dans la première moitié du XIIIe siècle, c'est-à-dire au temps de la pleine prospérité des églises ségoviennes et aussi de la synagogue juive : ainsi elle prend toute sa valeur exemplaire, légende de zélateurs destinée aux infidèles.

Il y avait autrefois une coutume charmante en Castille : quand l'architecte prenait possession de la fabrique, on lui donnait un doublon d'or en lui disant : « Recevez-le en signe de votre travail et comme sûreté de ce que le Seigneur Dieu, en l'honneur et gloire de qui on commence à élever cette église, suppléera le reste aux prières de sa glorieuse mère ». C'était tout son Vitruve, observe Pelayo. Tout son Vitruve, sa gloire et sa faiblesse : la matière ici a pris de sérieuses revanches sur l'esprit (1).

Voici un peuple dévot, attaché plus qu'aucun autre à ses traditions et qui, sans bouger, laisse tomber la maison de ses pères. Il mérite d'être vu de près. — Ne le cherchez pas sur la place devant la cathédrale, centre petit-bourgeois de Ségovie, orné d'un kiosque qui remplace l'échafaud où Isabelle fut jurée reine héritière de Castille ; le répertoire classique écorché par de jeunes barbares ne sait pas trouver le chemin de son cœur. Ségovie est ville de ruraux, non de boutiquiers ou de fonctionnaires. Mais descendez dans l'entrepont, puis à

(1) Cf. Pelayo, *Hist. de las Ideas Esteticas*, 3e éd., 1910, II, 294. — L'évêque de ces ruines a pour siège une solide bâtisse du XVIe siècle, lourde d'ornements. Il ne peut rien, dit-il, pour entretenir ces reliques d'une foi trop abondante. Le pays est pauvre, le budget de l'Espagne a d'autres soucis. Alors les vieilles églises romanes, modestement groupées autour de la bien portante cathédrale, s'effondrent ; on leur voile la face. Heureuses encore si elles sont recueillies par un artiste qui les aime comme Daniel Zuloaga.

la poupe de la galère. Là, sur la place de l'Azoquejo, j'ai vu, un jour de fête, le peuple de Ségovie. L'Azoquejo, c'est son milieu, c'est là qu'il vend, qu'il achète, qu'il s'amuse ; il y retrouve la vie d'autrefois, le souk des mores, le ghetto des juifs, toute une activité qui flotte encore dans l'air. D'étroites rues descendent sur la place qui s'arrondit en cuvette, au fond l'aqueduc et son double rang d'arches à travers lesquelles apparaît la montagne noire. On entendait là comme une rumeur de volière : des femmes, des jeunes filles aux châles jaunes ou rouges ; des hommes aux boléros bleus, coiffés de chapeaux de feutre côniques, la jugulaire sous le menton, en tenue de service. Voici les rameurs, quel fandango vont-ils nous danser ? — Une musette préluda, à laquelle se joignirent une flûte et un tambour de basque. Je retrouvais les instruments (gaita, odrecillo, pandero) dont joue, dans son grand poème, le mélomane-archiprêtre de Hita, et leur chant prenait ainsi une harmonie plus lointaine. Les femmes s'étaient réunies au bas d'une des ruelles. En cadence, deux d'entre elles se détachaient du groupe et s'avançaient vers le milieu de la place, les mains unies ; puis deux autres les suivaient. Le rythme de leur danse était presque celui d'une procession, avec de subits arrêts comme devant un reposoir. Plus un rire sur ces visages, qu'ils fussent de femme, de jeune fille ou d'enfant. Les hommes, accotés aux murs, regardaient imperturbables. Dans tout cela une gravité parfaite, de même que s'il se fût agi d'une danse sacrée. — Qu'eût dit Gautier à un pareil spectacle ? (1). Où sont les enlacements, les déhanchements, les claquements de talon et la souplesse de ces fameux bras ambrés, armés de castagnettes ? Fallait-il venir ici pour trouver la danse la plus chaste, la plus dénuée d'animalité que jamais paysans aient dansée ? A Ségovie, la frénésie espagnole est une légende.

(1) Il a négligé Ségovie, comme Quinet et tant d'autres après eux.

Regardez-les, d'ailleurs, ces danseuses qui semblent officier. Ce sont de solides filles, semblables à la montagnarde que rencontra ici même, il y a près de six cents ans, l'archiprêtre vagabond : tête forte, cheveux d'un noir brillant, yeux profonds, « la trace de leurs pas est plus grande que trace d'ourse » (1). Mais ce curieux du mauvais amour est sans doute resté insensible à la noblesse de l'attitude, à la hauteur du regard qui transfiguraient, l'autre dimanche, les paysannes de Ségovie.

Cette danse austère, cette procession rythmée qui se déroule au pied des grandes arches de l'aqueduc, ces yeux sévères, ce respect dans le divertissement, tout cela n'est-il pas d'accord avec le pays d'alentour ? Comment un peuple exilé, courbé sur une terre ingrate et toujours soumis à la voix de Dieu, pourrait-il se réjouir sans mesure ? A deux pas, la stérilité, la montagne nue.

Mais voici le drame : cette pauvreté, cette stérilité, c'est son œuvre. L'Espagnol a le sens du stérile, il ne comprend ni l'arbre, ni la plante ; il brûle l'un, abandonne l'autre aux bêtes ; c'est l'homme du charbon, de la chèvre, du mouton : on ne peut retenir dans sa fureur de raser la terre ce grand maître en dévastation (2). Les villages de la province s'étaient unis naguère pour profiter en commun des champs, des pâturages ; ce fut la *Comunidad y tierra de Segovia* (3). Cette organisation fort sage a obtenu, après des siècles, un résultat inattendu : faire du plateau de Ségovie une manière de désert. Quand venait l'été, on voyait passer les troupeaux qui, des

(1) Hita, *op. cit.*, strophe 1012. V. les illustrations de don Quichotte par D. Vierge.

(2) Les administrateurs du Sud-Algérien le savent bien, qui ont été obligés de protéger les oasis contre les espagnols qui brûlaient les *bétoums*, la principale richesse.

(3) Cf. Carlos y Lecea, *La Comunidad y tierra de Segovia*, 1893, et Peyot, *Las Hermandades de Castilla y Leon*, 1913.

plaines de la Manche et de l'Estrèmadure, se dirigeaient vers les pâturages du Nord. Chaque troupeau de mille brebis était gardé par cinq bergers et cinq chiens ; les paysans devaient leur laisser une route ouverte à travers leurs vignobles, leurs oliviers, leurs champs ; et tout berger avait le droit de couper une branche de chaque arbre, soit pour construire sa hutte, soit pour faire du feu. Ainsi, du haut des remparts, les Ségoviens regardaient défiler sur leurs champs dévastés le troupeau rouge, le troupeau royal : « le précieux joyau de la couronne » (1).

Sortez maintenant de la ville, montez à Zamarramala, la mauvaise montagne où souffle le mauvais air. Les brebis du roi ont travaillé en conscience, elles l'ont tondue ras la terre contribuable, n'y ont laissé que les pierres, une mince croûte de boue gercée, percée par le roc (2). L'arbre que vous rencontrez semble un enfant perdu, échappé au désastre. Pauvreté sainte, irrémédiable ! Consentez à vivre quelque temps dans cette désolation et vous comprendrez le silence de ces montagnards, leur regard fixe et grave. *La su propia casa es el atahud*, sa maison à lui est le cercueil, dit un poète du moyen âge qui chanta la pauvreté (3).

Vers Madrid, la montagne dessine sur le ciel le profil d'un cadavre couvert d'un suaire. Les gens du pays ne s'y sont point trompés, ils ont l'horizon qui leur convient, lui ont donné son baptême funèbre : *la Mujer muerta*, la Femme morte.

(1) Cf. Twiss, *op. cit.*, p. 78. La coutume était encore en vigueur en 1764. *Troupeau rouge*, car on couvrait la laine des brebis avec de la terre rouge dissoute dans l'eau pour la rendre impénétrable à la pluie et au froid.

(2) Colmenar le constate déjà dans ses *Annales d'Espagne*, Amsterdam, 1741, t. II, p. 117.

(3) Ruy Paes de Ribera, ap. *Cancionero de Baena*, Madrid, 1851, p. 310. — Cf. p. 321. « E muere biviendo mill vezes al dia... » Et meurt vivant mille fois le jour.

C'est dans ce cadre que vécut, au milieu du xve siècle, un prince étrange, le dernier prince du moyen âge espagnol. Avec lui finit la dynastie des Transtamares, dynastie née d'un meurtre. Il règne en titre vingt ans et ne laisse dans l'histoire qu'un nom ridicule : Henri IV de Castille, dit l'Impuissant. — Jamais homme, il me semble, n'a accumulé sur sa tête une pareille somme de mépris : les chroniques contemporaines, la poésie populaire, la poésie de cour, les annalistes espagnols : Garibay, Mariana, les historiens modernes s'accordent à nous le montrer comme un monstre de bassesse ou d'imbécillité, sans foi ni loi, ami du more, du juif, ennemi de Dieu (1). Je lui cherche, dans l'Europe de ce moment, un équivalent, un répondant et ne lui en trouve point : les tyrans italiens, même les plus éloignés du christianisme, les Malatesta par exemple, les bourreaux d'Angleterre ont une allure de férocité, un raffinement auxquels celui-ci n'atteint pas. Les princes ivrognes d'Allemagne ne peuvent lui être comparés : il ne buvait pas de vin. La folie de Charles VI, le désastre et le relèvement de la France, toute notre évolution se développe sur un autre plan. Faut-il aller plus loin, lui juxtaposer une figure plus proche ? Je songerais parfois à Louis XIII, celui que nous dévoilent Tallemant des Réaux et Saint-Simon, ou, plus encore, à Louis II de Bavière. Mais ces rapprochements à travers les siècles ne peuvent servir qu'à accentuer un trait, ne refont pas l'homme.

Après l'avoir suivi dans sa solitude, ce roi méprisé de ses contemporains, bafoué par la postérité, m'apparaît uniquement, totalement espagnol. Il a même, dans l'histoire de son temps, une physionomie toute nouvelle qui, lorsqu'on la replace dans l'atmosphère de Ségovie, lorsqu'on songe aussi à l'effrayante hérédité qui pesait sur l'Espagne à la fin du moyen âge, prend une valeur tragique incomparable. — C'est Michelet qui a dit : « l'Espagnol est dédaigneux de se comparer » : je ne m'effor-

(1) M. Sirges (*Enrique IV y la excelente Señora*, Madrid, 1912) est le premier qui ait tenté de réagir contre cet universel mépris.

cerai pas de faire un roi sombre pour mieux admirer une reine éclatante ; je désire simplement, de bonne foi, restituer ce lycanthrope d'une espèce inconnue, cet être sauvage, obscène — au sens où les latins l'entendaient —, l'ancêtre de la mélancolie espagnole.

L'histoire d'un peuple, ce sont les phases de ses maladies. De Burgos à Tolède, nous avons suivi les progrès du malaise castillan : le catholicisme militant des chevaliers s'est, par la conquête même, imprégné d'islamisme, de judaïsme ; sur l'âme chrétienne s'est greffé le fatalisme musulman. Ces alternatives d'énergie, de renoncement, d'abâtardissement s'expliquent par les sursauts de ce corps malade. Au temps d'Henri IV, la crise est particulièrement grave. A mesure que l'on avance dans la lecture des chroniques, l'Espagne apparaît comme un monstre d'inconséquences, une fièvreuse que rien ne contient dans son délire. Une chronique italienne, celle de Villani par exemple, semble un théorème agrémenté d'images plaisantes. La vie de Florence se déroule avec la méthode et la ponctualité d'une vie de boutiquier derrière son comptoir : quelques faillites, banqueroutes plus ou moins frauduleuses et aussi la grande loi de la concurrence. Mettez en face une chronique espagnole, celle de Jean II, père d'Henri IV, celle d'Henri lui-même : c'est un tissu d'actions folles, une succession ininterrompue de courage insensé et d'abattement prodigieux, un héroïsme magnifique qui s'écroule en une lâcheté sans égale. Sauf dans les chroniques éloquentes, qui ont une sorte de ligne générale, qui sont proprement des biographies (celle d'Alvaro de Luna, entre autres, la plus belle), le récit est fragmentaire, sans ordre, étonnamment concis ou effroyablement bavard : ces princes, ces chevaliers, ces prêtres s'agitent, pactisent, trahissent ; c'est le grouillement d'une foule qui ne sait où elle va, un meeting d'aliénés.

Mais ceci n'est que de première vue. Si les chroniques espagnoles ne nous présentent pas l'histoire avec une complaisance d'ordre, elles ont en soi une vertu directrice que l'on saisit

après un certain commerce avec elles : le sens de l'honneur, un goût persistant du courage et de la fidélité, et encore et toujours la dévotion qui couve sous la cendre. Si nous nous persuadons que l'histoire d'Espagne au moyen âge n'est qu'une mosaïque de biographies individuelles, mêlées, confuses, mais que parmi cette poussière de grandesse, de peuple, il subsiste encore un sentiment général d'honneur et de foi, nous pourrons peut-être donner un sens à cette discordance. En France, les grands seigneurs féodaux sont peu nombreux, mais redoutables : leurs terres sont d'un seul tenant. Dans l'Espagne du XVe siècle, le nombre des grands est infini, leurs terres disséminées et chacun veut tenir la première place (1). De là, la difficulté de retrouver une idée directrice, de saisir le fil dans l'enchevêtrement de l'écheveau.

J'ai choisi, parmi tant de figures qui se pressaient autour de moi, celle de ce roi sans gloire parce qu'elle fait apparaître plus manifeste le divorce de la Puissance et du Peuple, qu'elle marque avec une force particulière le désordre des esprits. Mais j'aurais pu, peut-être, élire telle autre personnalité aussi véritablement royale : le grand-prêtre Carrillo, le favori Pacheco, car il ne manque à ce drame castillan aucun des premiers rôles indispensables.

Dans son encyclopédie tragi-comique du pessimisme qu'il a intitulée le *Criticon*, le jésuite Lorenzo Gracian, maître en allégories, compare les princes vraiment catholiques à l'unicorne « qui purifie les eaux empoisonnées en y baignant sa pointe » : Ferdinand, Isabelle, Philippe III qui chassèrent mores, juifs et morisques surent se montrer bons unicornes (2). Henri IV de Castille n'a rien de la « bête de salut » ; sous son règne, les sources restent empoisonnées. On imagine qu'avec ce titre de Roi encore respecté, il aurait pu ressaisir son peuple, redresser

(1) Sur le caractère spécial de la féodalité espagnole, cf. ALTAMIRA, *op. cit.*, p. 8.

(2) *Op. cit.*, I, 227.

ces énergies dévoyées, rallumer le flambeau. Mais voyez sa solitude : il passe à côté de ses sujets, vit en marge ; c'est une ombre. Deux écrivains nous racontent le détail de sa vie : l'un chroniqueur d'opposition, chanoine haineux ; l'autre chapelain officiel qui voudrait être bienveillant (1). Il est un point sur lequel ils s'accordent : lorsqu'ils nous dénoncent l'incroyable isolement du roi. Parmi les chevaliers, il n'est pas chevalier : tournois, pas d'armes, devises le laissent indifférent ; il chevauche à la moresque, à la légère, non à la castillane sur un cheval bardé de fer, harnaché, empanaché. Pis encore, à une époque de brutalité, il a une sorte de respect de la vie humaine, refuse d'exposer ses soldats. Parmi les prêtres, il n'est point croyant : il n'a qu'une dévotion d'habitude, de minces pratiques, rien du cœur (2) ; son goût véritable est pour ses gardes mores, ses juifs convertis. Parmi le peuple, il n'est pas souverain : il hait le faste, s'habille mal, de couleurs lugubres, sans collier, sans insignes, s'entoure de gens de peu, ne comprend rien à la pompe extérieure, est simple, et cela, le peuple ne le pardonne pas. Parmi les femmes, on ne sait, au vrai, ce qu'il fut ; mais elles lui coûtèrent sa couronne. En tout, divorce, déséquilibre. Il semble un étranger venu d'une autre terre, un exilé ayant perdu tous les traits de sa race ; le prêtre, le chevalier disent : « Ce n'est pas notre roi, c'est « un bâtard » (3). Mais regardez de plus près. Si cet être étrange paraît hors de son peuple, c'est qu'il est plus malade que tout son peuple, qu'il porte en lui trop d'instincts contra-

(1) Alonso de Palencia, *Crónica de Enrique IV*, trad. castellana por D. A. Paz y Melia, 4 vol., Madrid, 1904-1908. — Cf. l'excellent travail de D. A. Paz y Melia, *El Cronista A. de Palencia*, Madrid 1914. Diego Enriquez de Castillo, *Crónica del Rey D. Enrique el Quarto*, 2e éd. Madrid, 1787.

(2) De même Charles II. Cf. *Mémoires de Villars*, éd. Morel-Fatio, Plon, 1893, p. 271. — Parfois Henri se moque, appelle les parchemins ecclésiastiques « peaux de brebis ou de chèvre bourrées de ridicule » (Palencia, *op. cit.*, I., 209).

(3) Palencia le dit en propres termes.

dictoires. Sur cette face rude, hirsute, dans ce regard inquiet, oblique, éclate le trouble de l'Espagne. Un roi de finesse, de férocité savante termine notre moyen âge français ; ici, un roi apathique, impuissant. Il ne concilie pas, ne rectifie pas les efforts, les croyances contraires, les appétits désordonnés de sa nation ; chez lui les forces vives s'aplatissent, s'annulent. Ce n'est point un grand fleuve où viennent se rejoindre des torrents ennemis, où leur furie s'apaise. C'est, au milieu d'arbres échevelés, un marais immobile d'où monte la fièvre.

Pourtant toute sa vie, il eut un vivace amour : Ségovie. Il l'appelle *mi Segovia* et c'est l'un des rares accents de tendresse qu'il laisse échapper ; ici, le silencieux parle. Tout jeune, à quatorze ans, on la lui a donnée et jamais son amour ne s'est ralenti. Il en parle comme d'une maîtresse parée de tous les dons de la nature et de la fortune, sans égale dans l'univers : qui veut se faire aimer, doit aimer Ségovie (1). Lui, si étranger à tout ce qui est ornement, plaisir des yeux, il travaille à l'embellir, dote ses églises, élève des monastères, recherche les reliques, les tableaux de sainteté, se fait chrétien pour elle : c'est une châsse devant quoi il s'agenouille (2). « Il la posséda avec telles marques d'amour, dit un Ségovien, « qu'étant de caractère retiré pour le peuple, chez nous il était « plus citoyen que roi. Il venait souvent à l'église majeure « alors toute proche de l'alcazar et assistait à l'office divin « dans une stalle particulière du chœur ; à son entrée, les « chanoines savaient bien qu'ils n'avaient autre mouvement « ou révérence à faire que d'incliner la tête, et continuaient « l'office (3) ». Il les a connues dans leur jeunesse, les églises

(1) Palencia, II, 83.

(2) Il achète pour elle des tableaux flamands, en particulier « le Triomphe de l'Eglise sur la Synagogue », donné en 1454 au couvent du Parral, actuellement au Prado. Cf. M. Dieulafoy, *Espagne*, p. 191. La vie d'Henri donne toute sa valeur au choix de ce tableau.

(3) Colmenares, II, 288. Cf. Castillo, *op. cit.*, p. 292 : indulgences pour la construction de la cathédrale de Ségovie.

romanes de Ségovie, il n'a pu passer à côté d'elles sans être saisi par leur simplicité accueillante ; dans leur chœur qu'il a orné, dans la familiarité de leur cloître, cet infidèle fait un geste de croyant.

Mais voici qu'un autre roi se montre. Suivez-le dans son palais. Il l'a construit, bien loin de l'alcazar, des tours féodales, au-dessus de l'aqueduc, du quartier des juifs ; là, dans le patio encore debout, une seule décoration subsiste : des arabesques de plâtre compliquées, contournées, au milieu desquelles éclate une grenade ouverte. Ainsi se dévoile l'autre face du roi-citoyen : l'ami du juif dont il ne craint pas le ghetto ; l'ami du more dont il adopte l'art ; entre eux, comme un reproche, l'emblème sanglant de l'Espagne avant Isabelle.

Plus je l'observe cet homme à face léonine (1), mieux je comprends qu'il ait choisi pour retraite, non Burgos ou Tolède, mais cette ville défendue par une enceinte de montagnes, abandonnée dans la solitude comme l'héroïne merveilleuse des légendes. Par Ségovie, on le touche cet apathique ; par elle s'éclaire un moment cette âme fermée, effrayée par le monde, les armes et la cour. Quelquefois, il se lassait d'être citoyen, descendait à S. Antonio el Real, monastère franciscain qu'il avait fondé, et suivi de valets, traversait la grande plaine stérile qui sépare Ségovie des monts de Balsaïn. Il y avait là une forêt fameuse de pins, de chênes que l'on ne défrichait jamais pour y laisser vivre en liberté les sangliers, les ours, les cerfs et les daims (2) ; elle était enclose de murs,

(1) « Face de singe », dit Palencia. Le document publié par Paz y Melia, *op. cit.*, d'après un manuscrit de Stuttgart, permet d'affirmer que singe est inexact. — V. également la reproduction du sceau d'Henri : t. I. de la *Chronique de Palencia*. — Pour les monnaies à l'effigie d'Henri, v. Saez monje de S. Domingo de Silos *Demostracion historica del verdadero valor de todas las monedas... durante el reynado del Señor D. Enrique IV*, Madrid, Sancha, 1805, p. 427.

(2) Hita connaissait bien Balsaïn ou Valsaïn, *Vallis sapinorum* : il y suit avec don Carnal la trace des troupeaux qui viennent des pâturages

personne n'y pénétrait et ce roi, pourtant débonnaire, châtiait sans pitié les paysans qui se hasardaient à y couper du bois. Ses précautions étaient prises : aux carrefours, des cavaliers armés éloignaient ceux qui demandaient à le saluer, à traiter avec lui quelque affaire. Il ne voulait voir d'autre face humaine que celle de son veneur. Alors il s'élançait à pleine course dans la forêt, à travers les rochers, les eaux vives du val de Lozoya ; il respirait ce grand air intact, vivait doublement dans cette nature inculte, loin de l'homme, près de la bête (1). Le soir, il s'arrêtait au monastère du Paular, œuvre d'un more de Ségovie, Abdherrâman, ou bien à l'ermitage qu'il s'était fait construire et qu'il avait placé sous le vocable de San Ildefonso : les deux repos de ses deux âmes.

Depuis, Balsaïn a bien dégénéré. Ces « monts de chasse », si respectés d'Henri, ont eu le redoutable privilège de plaire aux cours espagnoles : Philippe II y a une maison de campagne et c'est là que Velasquez peint le portrait de l'infant qui fut, un jour, l'espoir du royaume, Balthazar Carlos. Tous ces princes tristes sont chasseurs forcenés. « Le Lerma et les « bois ont la royauté », disait-on sous Philippe II et le mot reste toujours vrai ; le nom seul du favori change : au lieu de Lerma, Pacheco, Olivares. Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Charles II, si faible et quelque peu bancal, qui ne se transfigure lorsqu'il chasse avec son grand veneur et son premier

d'Acudia ou de Calatrava (*op. cit.*, II, p. 115-116, note). — Cf. Palencia, II, 105. Fureur d'Henri lorsqu'il apprend que son demi-frère Alonso tue trop de gibier.

(1) Les montagnes de Ségovie sont au théâtre la terre élue des « salteadores » des bandits. V. p. ex. D. Juan Ruiz de Alarcon, *El Tejedor de Segovia* ap. *Tesoro del Teatro Español*, éd. Ochoa, Paris, Baudry, 1838, t. IV, p. 525 sqque. Drame effroyable, cadavres défigurés. V. notamment la chanson Ya se salen de Segovia — Cuatro de la vida airada... (IIe Parte, p. 573)

écuyer (1). Tant d'honneurs ont accablé la forêt : on n'y rencontre plus les pins immenses qui faisaient l'admiration du chroniqueur ; peut-être ont-ils servi de mâts aux vaisseaux de l'Invincible Armada. Maintenant de larges clairières s'ouvrent, où, du milieu des fougères, se dressent les minces fuseaux d'arbres enfants, fuseaux dorés des sapins, argentés des bouleaux. Le soleil perce le mystère et l'ombre qu'on ne retrouve que plus haut, dans la montagne, au-dessus des fontaines de la Granja.

Mais il y a ici un tel levain de mélancolie que ceux-là mêmes qui sont étrangers, qui ne souffrent pas de la maladie espagnole, viennent y respirer et Ségovie nous prend au cœur quand nous y retrouvons Philippe V, que nous errons dans le parc qu'il s'est fait dessiner par un français. Quelle détresse dans ce Versailles raté ! Le roi ne pouvait vivre à Madrid. « L'amour de la France lui sortait de partout », c'est Saint Simon qui le dit. Lui, grave, solitaire, mesuré au milieu de ses sujets qu'il ne comprend pas, veut se refaire un palais à l'image de celui de Louis XIV. Il est à un de ces moments de crainte, d'hésitation où l'on ne voit plus le chemin devant soi ; il a d'étonnants scrupules, se croit usurpateur, veut renoncer à la couronne parce qu'il l'a reçue d'un roi qui n'en était pas propriétaire. Les jésuites mêmes n'arrivent pas à le tranquilliser. Alors, pour se raccrocher à l'existence, reprendre pied, il se crée un autre milieu, une atmosphère factice où il retrouvera un peu de celle de ses jeunes années. Il demande des artisans français et comme chantier leur donne le coin le plus sombre d'Espagne, une plaine nue au pied des montagnes : c'est proprement une retraite hors du royaume qu'il veut, un terrier d'animal royal. Auprès de l'ermitage d'Henri, il fait

(1) « Sire, allez à la chasse aux français, ce sont les pires de tous les loups ! », crie un paysan à Philippe IV. Cf. Hume : *La Cour de Philippe IV*, trad. fr., Perrin, 1912, p. 188 et 332. — Villars, *op. cit.*, p. 211.

bâtir un palais à flèches, à dôme, le fait orner de délicatesses à la française, de nudités grêles et mutines, un amas de misères qui sentent le plâtre et le chiffon. Même sous un soleil de printemps, tout neuf et gaillard, ces pauvretés ne prennent pas vie : ces envolées de parisiennes transplantées dans ce paysage farouche ont la mine défaite de mondaines battues par la tempête. Pourtant, il ne faudrait pas grand chose pour que les jardins prennent une sorte de grâce, qu'on y reconnaisse une ligne, une ordonnance ; mais ce quelque chose, c'est tout : c'est la patine de Versailles, la vieillesse dans la gravité. Ici, quels maigres arbres ! des nains de cour falots, mal poussés sur un sol ingrat ! Des quinconces anémiques, et au milieu de tout cela des groupes bâtards de Girardon, disséminés dans les bassins, Vénus qui ne sont pas à l'échelle des montagnes qui les entourent, porcelaines perdues dans un retable espagnol. La Granja de Philippe V est une absurde, une triste farce de roi nostalgique qui veut, coûte que coûte, retrouver sa patrie. L'artisan français (1) a perdu la tête dans cette Thébaïde ; il croyait ressusciter Versailles en Castille et n'a fait qu'une « folie » de banlieue.

Cependant, voyez comme elle s'entoure, cette Granja. Au-dessus des vasques de marbre qui s'étagent aux flancs de la montagne, voici la forêt de pins. Tout semble majesté, mais cette perspective magnifique fait mieux ressortir le néant de la demeure royale, sa face rose, ses boursouflures, ses rigolades de ci-devant. Philippe V eut pourtant un orgueil : les eaux de la Granja, une surprise de la reine Elisabeth, montent plus haut que celles de Versailles. Triomphe facile : la Guadarrama a sans nul doute le pas sur Marly.

Ainsi, à trois cents ans de distance, ce roi français que le sort et la politique balancent sur un trône étranger, rejoint un roi espagnol, dernier d'une race. Tous deux ont eu le

(1) Boutelet pour les jardins.

même amour, cette nature écartée les a pris tous les deux. Un pareil accord en dit plus que bien des pages de chronique ou d'histoire. La tristesse sort de partout dans cette anse de Castille. C'est un paysage qui appelle les inquiets, les timides, les incomplets, ceux qui ratiocinent, qui règnent avec angoisse ou ceux qui savent qu'ils ne règnent qu'en nom (1). — Echo, silence auguste de Versailles, belles lignes parallèles, bassins harmonieusement disposés : reposoirs des yeux ; divinités parlantes habilement distribuées, ordonnance somptueuse des ifs, des marbres, des bâtiments, allées droites, ombreuses où passe encore toute une noblesse, combien je vous sens dans votre plénitude au milieu des tristesses de ce Versailles ségovien ! Mais ce roi tortu — il avait les pieds qui se coupaient en marchant — m'en devient sympathique. Il avait essayé de vous faire surgir de terre pour respirer dans l'exil un air de France, oublier ses noirs espagnols. Comme il a mal réussi et quelle indicible impression d'avortement ! Sa femme a tenté une chose aussi absurde : à quelques kilomètres de là, elle a élevé sur le roc un château, Riofrio. Elle a voulu, elle italienne, refaire un palais Pitti dans la sierra. Le château est debout, carré, solide et froid, monstrueux repaire de troglodytes, percé de mille fenêtres ouvertes sur le désert, désert lui-même.

Ségovie garde à travers les âges la même figure : une pareille fixité dans le caractère ne peut s'expliquer que par cette absolue solitude. Tous ceux qui la touchent, ceux qui la recherchent, sont atteints du même mal ; elle convient à une certaine catégorie de malades. Henri de Castille le premier l'a comprise, adoptée, aimée. D'autres le suivront, espagnols ou français, et toujours Ségovie leur dispensera ce qu'ils lui demandent : un espace où se développe leur désenchantement. On s'étonne de ne pas trouver ici les pas de René, d'Obermann.

(1) C'est là que se retira la régente Christine. Quand le voyageur anglais Borrow passa à la Granja, les sangliers venaient aiguiser leurs défenses aux piliers des portiques. Ceci aux environs de 1836.

Au retour de Balsaïn, Henri est apaisé, il consent qu'on l'approche, mais à ce moment même où il joue son rôle de roi, répare les torts, rend la justice — lui dont descend toute justice — son étrangeté perce encore. Qu'on l'aborde, mais que nul ne lui baise la main : il déteste cette marque de servilité, parle à son peuple d'égal à égal. Les courtisans disent qu'il est fou. Il ne tutoie personne ; primat d'Espagne ou valet de chenil le trouvent toujours aussi mesuré, courtois ; sa voix douce a toujours la même inflexion. Un pareil sens de politesse, un tel mépris des coutumes apparaissent choses inouïes ; Palencia le chroniqueur se perd en conjectures sur les causes de cette extravagance. D'ailleurs, l'accès de sociabilité dure peu : « toute conversation de gens lui donne peine » (1). Alors il presse le pas à travers la plaine dure et sèche, aux crevasses profondes, va retrouver son autre paradis de silence : le Parral.

Au milieu de la brume des documents exhumés par Colmenares, j'ai découvert un matin une description toute joyeuse et ensoleillée. Le consciencieux bibliothécaire, oubliant un moment « les trois mille écritures du roi Henri », ses archives, ses actes de donation, fondation et le reste, nous sort de la poussière, nous transporte dans une vallée délicieuse, « où « l'on jouit de soleils entiers l'hiver, et au printemps de ruis- « seaux et promenades si amènes qu'ils ont donné naissance « au refrain :

« De los Huertos al Parral
« Paraiso terrenal...

« Des jardins du Parral, paradis terrestre (2) ». Ce refrain, cette animation d'un historien austère qui lâche ses papiers pour aller respirer à la campagne, ce matin de fraîcheur, tout cela me donnait bon espoir et tandis que je suivais la ligne

(1) Castillo, p. 5.
(2) Colmenares, II, p. 278 sqque.

des peupliers qui bordent les murailles de Ségovie, un épisode des Lusiades me revenait à la mémoire, un épisode très simple qui m'a toujours touché. Vasco de Gama et ses compagnons, ayant échappé aux embûches du roi de Calicut, font voile vers Lisbonne. Leur cœur se serre en songeant aux écueils semés sur la route, à ces mers que nulle génération n'a ouvertes devant eux : reverront-ils jamais la tour de Bélem? Alors, voulant procurer aux nouveaux Argonautes quelque délice et quelque délassement, la déesse de Cypris fait surgir des flots une île divine émaillée de fleurs, la peuple de ses nymphes, et les guerriers lusitaniens oublient la patrie absente et les longs jours de solitude au milieu de l'océan sans limite. Y aurait-il donc, ô Colmenares, auprès de la galère ségovienne, une île fortunée ? Vais-je surprendre un sourire sur la face du roi sauvage ?

La première image du Parral est une image d'orgueil. Ce ne sont point des saints portant leur phylactère, ce n'est point Dieu enseignant, bénissant qui vous accueille au portail de l'Eglise : ce sont les emblèmes des seigneurs. Les deux rectangles de pierre rose où s'inscrivent les armes des fondateurs remplissent presque toute la façade : d'un côté, celles du favori Pacheco, figurant un chaudron, car il avait une armée à lui, nourrissait ses hommes ; de l'autre, celles de sa femme, le jeu d'échecs bleu et or des Portocarreros (1). Un chaudron, un jeu d'échecs : quelle préface à une église ! L'Espagne seule, pays le plus catholique, a le secret de ces impiétés : l'art héraldique absorbe tout, il s'impose à la divinité même, et je reconnais au seuil de ce couvent de hiéronymites la même grandiloquence, le même appareil surchargé de casques, de feuillages, de timbres, d'écussons, de magnificences temporelles qu'aux frontispices des livres espagnols : l'hidalgo passe avant le chré-

(1) L'échiquier : souvenir du champ où l'on a combattu. Cf. B. Moreno de Vargas : *Discursos de la nobleza de España*, Madrid, 1659, p. 77-78.

tien. Quelle page de missel que celle-ci, où le seigneur, loin d'être l'humble donateur agenouillé offrant au Christ ou à la Vierge son église en miniature, dresse ses armes à la place d'honneur réservée à Dieu !

Tournez la page. Le spectacle change. A côté de cet orgueil qui touche aux étoiles, voici l'abîme de désolation : l'histoire d'Espagne en raccourci. L'église du Parral a été ravagée, non par des hétérodoxes iconoclastes, mais par des Vandales chrétiens. Dans le chœur, le rétable de bois sculpté et son amoncellement de scènes pieuses montent encore vers la lumière ; mais, à deux pas, quelles scènes de massacres, quelles spoliations irréparables ! Les chapelles s'ouvrent béantes ; la pierre de l'autel taillée, débitée ; les enjolivements gothiques rasés, rabotés ; les chérubins annonciateurs de gloire amputés ; et, çà et là, les trous noirs laissés par les chevilles de fer. Les archéologues s'en sont donné à cœur joie dans cette riche église d'un favori puissant : tout ce qui dépassait, ils en ont fait leur bien. Montez à la tribune. Les stèles des morts se dressent encore aux parois, portant des noms illustres : Moralès, Solis ; leur modestie seule les a préservées, mais les chapelles seigneuriales semblent des tombes profanées. Dans l'ombre passe une lueur froide et pâle éclairant le suaire de l'église. Au chœur seulement, un rayon franc fait vivre les apôtres postés aux corniches, heureuses divinités trop haut placées pour être cambriolées.

Pourtant le favori-fondateur règne : son tombeau, celui de sa femme vêtue en franciscaine, celui de sa fille morte dans l'habit des nonnes, portent les seules figures profanes que l'on rencontre dans cette cité mise à sac. Il triomphe, participe de la grandeur de ce rétable de gloire, et sa majesté solitaire, seule entière au milieu de ce démembrement, fait mieux apparaître l'absolu désastre où elle vit. L'Espagne, en vérité, fait bien les choses : son paradis, elle le met en coupe réglée,

elle en arrache les arbres, les fruits, n'en laisse que la carcasse, une carcasse ignorée qu'elle abandonne auprès d'une montagne stérile.

Paradis du Parral, si riche des reliques que Jean II, Henri IV vinrent y déposer, quel effort d'imagination il faudrait pour vous replacer en lumière ! Vous n'êtes qu'une maison d'orgueil tombée au plus bas de la décrépitude ; vous n'avez même pas cette espèce de licence religieuse, ce libertinage d'un lieu sacré qu'offre à Burgos le monastère de las Huelgas (1), parc aux cerfs déguisé en couvent, haras de vierges dont le corps vêtu de bure est destiné aux amusements princiers. Vous n'êtes même pas une maison de plaisir que l'âge a transformée en maison de vertu.

Et vos cloîtres ? Il y en avait trois : cloître d'entrée, étroit, défiant, portier ; l'autre plus ample, accueillant ; le troisième enfin, cloître des moines, de la vie journalière, promenade de pierre autour du jardin et de la fontaine. Maintenant, les balustrades s'écroulent, l'herbe soulève la pierre, la jette à bas ; des voûtes en berceau pendent des tripes de plâtre ; la fontaine ne laisse plus sourdre le moindre filet d'eau ; la vigne-vierge victorieuse s'accroche aux fûts décapités. Là-haut, une gargouille de zinc, apposée par une main malhabile, grince en se demandant si elle va tomber. — Les cellules des moines sont percées de part en part comme après un siège ; les plafonds craquent. J'en vois un, fait de poutres sculptées, peint de couleurs vives : il abritait la chapelle des Aguilar, les hirondelles y font leur nid ; en face, une chapelle a été brûlée et les tronçons calcinés menacent votre tête... Jumièges même, où les arbres poussent sur les arcs des absidioles, n'a point un aspect pareillement dévasté : c'est un mort-aristocrate, lavé, ratissé, qui garde sa dignité. Et pourtant, au cloître majeur du Parral, toutes les grandeurs se donnent rendez-vous. Voici

(1) Sur sa fondation, cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 1.006.

les tombeaux des deux chevaliers qui entrèrent les premiers à Madrid : Fernan Garcia de la Torre et Diaz Sanz de Quisada auquel le roi permit de porter en ses armes une tour blanche sur champ d'azur, surmontée d'une étoile. Voici la tombe de Diego de Colmenares qui espérait dormir dans une modeste église de Ségovie son paisible sommeil de bibliothécaire et qu'on a bousculé jusqu'ici. Voici Juan Bravo, *comunero*, révolutionnaire. Tous, chevaliers, savants, révoltés sont venus pourrir sur ce champ de bataille où le temps et l'archéologue sont vainqueurs. Les voûtes crevées, les figures gothiques effacées, le favori et sa famille n'éblouissant plus que des murs vides, et l'herbe qui s'insinue, qui monte : un magnifique Piranèse.

De la loggia où les hiéronymites venaient prendre le soleil, le vaisseau de Ségovie apparaît tout entier. Ici, vous pouvez faire le compte des valeurs ségoviennes : terre tondue, bois qui ne valent guère mieux, pierres croulantes, oasis razziées. Le bâtiment fait eau. Seule l'Espagne peut donner de pareils spectacles ; seule, elle a assez d'orgueil et aussi de sobriété pour paraître indifférente à sa misère, dissimuler les trous de la cape (1). Transportez Quevedo dans ce paysage ; vous comprendrez ses énigmes, son humour fait de plaisanteries funèbres et de piété ascétique. — Aucune nation n'a subi une histoire pareille, aucune n'a supporté un tel choc de civilisations diverses. Des esprits ennemis ont combattu sur elle, ont absorbé ce qu'elle avait de force : il ne reste que des pierres, un silence après la mêlée. Ce peuple vit au milieu de ses ruines, se plaît dans ses ruines : c'est son milieu naturel. Madrid, Barcelone, les ports ensoleillés de la Méditerranée sont un monde nouveau, d'administration, de révolution, de commerce ; mais le capital historique de l'Espagne ne réside que dans ses villes

(1) C'est le cavalier que Lazarillo connut à Tolède, se pavanant, un brin de paille à la bouche en guise de cure-dent, pour faire croire qu'il a dîné. — Cf. *El gran Tacaño* de Quevedo, le rire de la misère.

tombées. On suit ici la courbe de cette histoire : piété effrénée, détresse, renoncement. Le juif, le more ont fait Tolède. Le chevalier inquiet, irrésolu, désarmé a fait Ségovie : c'est là qu'il s'est retiré, qu'il a vécu, hors de sa plus grande patrie, dans l'isolement. Je comprends maintenant pourquoi les plaines qui descendent de Medina ne m'apportaient aucun souvenir, pourquoi ce coin d'horizon restait muet : un désert ne se raconte pas lui-même.

Fin d'une race et aussi fin d'un âge à laquelle assiste un roi impuissant : j'aimerais reconstituer cette époque (1) qui, à mon sens, éclaire mieux que toute autre, et de plus haut, cette âme faite de foi et de doute, d'orgueil et de dépression, l'âme de Charles-Quint, de Philippe II, des rois espagnols, jusqu'à ce roitelet tari, vidé peu à peu de tous les ressorts de sa race, Charles II... Et la France viendra qui essaiera de ranimer le cadavre.

(1) C'est, en somme, la vraie préface à don Quichotte.

CHAPITRE II

Le Livre des Exemples

« A toi je le dis, ma fille; comprends-le, ma bru. »

Proverbe castillan

Sous l'épine se cache la rose, noble fleur.
Sous lettre vilaine se cache savoir de grand docteur.

L'ARCHIPRÊTRE DE HITA

CHAPITRE II

La littérature espagnole est un jardin de plantes rares qui n'ont leurs pareilles dans aucun jardin d'Europe. Hita et son grand souffle d'univers remplissent tout un siècle. Quand les rois catholiques auront donné à leur terre sa forme définitive, naîtra cette étonnante Célestine, la première tragi-comédie espagnole et la première peut-être en étrange beauté (1).

C'est que l'abondance des commentaires sacrés, des exégèses, des sommes, la sécheresse des chroniques, le figé de la poésie de cour n'ont pas stérilisé l'esprit de ce peuple admirable. Sans doute il conserve jalousement ces richesses anciennes, ne détruit point les traditions qui le supportent, l'humus des temps passés : il demeure fidèle à la scolastique, et en cela même il présente un phénomène presque unique dans l'histoire des littératures européennes. Mais cette fidélité, ce respect d'un savoir caduc, ne l'empêchent point de réagir : il a des ressources inconnues, des inventions inouïes, des vues soudaines qui confondent, et cela bien avant l'avènement du grand siècle, de cette toute-puissance déjà rongée de décadence. Aussi voyons-nous, aux temps mêmes de confusion, de marasme, surgir, du milieu des plantes obscures, quelque fleur droite et belle, riche d'une sève renouvelée. Dans cet antique jardin d'Espagne, c'est Hita, c'est Rojas que l'on découvre tout

(1) Ecoutez pourtant A. de Latour regardant, dans la cathédrale de Tolède, l'édition originale de *la Célestine :* « Ce livre immonde qu'on ne serait pas venu chercher là... » (*Tolède*, p. 119).

d'abord : l'un maître de la nature, Orphée d'un moyen âge tumultueux ; l'autre, créateur d'un dramatique tout neuf, historien incomparable des mœurs, qui nous donne la vie du dernier moyen âge et celle du nouveau monde qui se fait. Mais entre ce prêtre et ce bachelier, assez semblables par l'inspiration, car ils sont tous deux d'une venue populaire — entre ces deux glorifications de Dieu, du destin et de la nature, — apparaît une figure d'une autre qualité, une figure de grand seigneur qui fait œuvre de grand écrivain. Les *Generaciones y semblanzas* de F. Perez de Guzman, livre écrit par un noble à la honte de la noblesse, sont le plus véritable miroir de la société espagnole au milieu du xve siècle (1).

Regardons la France de ce moment : le livre de Guzman n'en monte que plus haut. Un peuple qui se reconstitue, une nation qui retrouve ses limites, les vassaux rebelles s'humiliant devant le roi-procureur, l'unité française devenant une réalité. Mais, avec cet affranchissement, qu'est devenu notre esprit ? Une pesanteur de rhétorique insipide, une barde de graisse bourguignonne et flamande, l'envahit, le recouvre ; il semble devenu une chose vieillie, sentencieuse et poncive, un monument de sagesse poussièreuse. Ses élégances dévient en contorsions, ses gentillesses en fadeurs, sa joie prend une allure de kermesse, kermesse de pédants. C'est un règne de Brid'oisons, de poètes ventrus, de patauds qui veulent jouer aux délicats : Villon est une flamme légère dans cette atmosphère de cuisine (2).

En Espagne, le grand spectacle, c'est la littérature qui le

(1) Madrid, Imprenta real de la gazeta, 1775.

(2) Il faut faire une place à part à Charles d'Orléans, prisonnier qui ne reconnaîtra pas sa patrie :

« Le monde est ennuyé de moi
Et moi pareillement de luy... »
« Se demourroy quoy
En ma vieille peau... »

donne. Guzman réagit contre la rhétorique, contre ce produit monstrueux qu'est la chronique croisée de rhétorique : il a l'idée toute neuve de regarder autour de lui, de montrer les hommes de son temps tels qu'ils furent, sans complaisance ; il prend le parti de dire le vrai et, prudemment, ne publie son livre qu'à la mort de ses modèles. Aussi ce mémorial figuré, ce registre individuel ont-ils une valeur de représentation inestimable, une portée de vie immédiate, non découpée à la mesure des années, non déformée au degré des faveurs. En adoptant cette manière droite, Guzman a écrit l'histoire plus sûrement, plus vraiment qu'en procédant à la manière des chroniques.

On l'a comparé à Saint-Simon et la louange n'est pas excessive. Tous deux, grands seigneurs et honnêtes gens, fort attachés à leurs privilèges mais loyalistes, ayant une égale horreur des parvenus qui s'ornent d' « ancêtres de parure » ; tous deux, doués d'une vision nette qui se traduit sans transition sur le papier. Dans leur façon de comprendre l'histoire, on découvrirait semblable analogie : ils choisissent l'homme comme raccourci du temps, c'est un tableau qui n'est fragmentaire qu'en apparence, qui en réalité embrasse le tout. Les Generaciones de Guzman sont à la chronique de Jean II ce que sont les Mémoires de Saint-Simon au journal de Dangeau. J'ignore si, lors de son ambassade à Madrid, le noble duc et pair a ouï parler du premier biographe de la société castillane, son illustre prédécesseur ; je ne le crois guère, car on se préoccupait peu, à la cour de Philippe V, de l'ancienne littérature ; mais il est agréable de réunir sur la terre d'Espagne ces deux aristocrates : leurs œuvres s'appellent tant par la communauté du propos que par la hauteur de l'exécution.

Guzman déroule devant nous sa galerie. Au début, un roi malade, blond et blanc, grave, n'aspirant qu'à la paix et qui récolte la guerre. A la fin, un roi lâche et mou, non dénué d'es-

prit, mais d'une indifférence quasi-monstrueuse lorsqu'il s'agit de gouverner. Henri III, Jean II : voici les têtes de l'Espagne pendant plus de cinquante ans. Autour d'elles gravitent des seigneurs félons, faméliques ou thésauriseurs, des gouverneurs qui pactisent avec le more, des archevêques qui sont plus à l'aise sous l'armure que sous le pallium, des parvenus qui bafouent les nobles et devant qui l'on s'incline ; çà et là, quelque maniaque ou même un honnête homme qui n'a pas d'histoire, dont la vie toute simple est un sujet d'admiration. Ayant fait défiler tout son monde, Guzman cherche à conclure et il ne trouve que paroles de tristesse ; il voudrait des raisons d'espérer et n'en voit guère que dans la miséricorde de Dieu. Sachons-lui gré d'un pareil sérieux ; il ne s'en tire pas avec des finesses, des combats d'Orgueil contre Foi, de Faux-Semblant contre Vérité ; il ne chante point sa peine en petits vers légers, en subtilités un peu falotes, à la manière de Charles d'Orléans. Il a plus de cœur et de nerfs. Vous ne trouverez point chez lui la froideur d'Ayala, son oncle, reporter de massacres, non plus d'ailleurs que le sourire désabusé de Comines. Il n'a pas le don italien de démonter et remonter la machine humaine, politique. Il est plus rude peut-être, moins avisé, mais, soutenu d'une croyance juvénile, il a le sens de la patrie.

C'est pourquoi, lorsqu'il s'agit de restituer l'Espagne du roi Jean II, je m'en rapporte volontiers à lui : un aristocrate qui reste chevalier en ce sens qu'il approuve la limitation du pouvoir royal (1), qui, en revanche, trouve honteux le règne des favoris ; un féodal individualiste qui, pour le bien de la patrie, fait violence à ses sentiments, préconise le renforcement de l'Etat aux dépens des particuliers, est à coup sûr une figure neuve, curieuse, mieux encore sympathique ; avec elle, l'histoire impersonnelle du moyen âge se personnalise, prend un corps : on a un homme devant soi.

(1) Cap. XXX.

Guzman, chrétien authentique, voit l'origine de tous les maux de l'Espagne dans la trahison du comte Julien, l'appel au more ; c'est pour lui le péché originel, la plaie toujours vive que des siècles de guerres n'ont pu guérir. Depuis, la vertu est bannie, le lien mystique qui unissait le roi à son peuple est rompu, les chevaliers placent « la conscience et l'amour de la « patrie après l'amour du gain ; Castille est sous la seigneurie « de l'intérêt ». Or, qui règne sur ces avides, ces grands sans vergogne, « qui troublent la rivière pour y faire plus riche « pêche ?» En titre, un prince qui, pendant quarante-sept ans, du jour où son père meurt à Tolède jusqu'au jour où il meurt lui-même à Valladolid, n'eut jamais « couleur ni saveur de Roi ». En fait, un favori aux solides épaules, qui a tout dans sa main, spirituel et temporel, qui amasse sans cesse, justifiant son insatiabilité par cette autorité évangélique : *Quidquid venerit ad me, non ejiciam foras*, ce qui viendra à moi, je ne le repousserai pas.

C'est entre ce roi sans force et ce favori que des fanatiques ont appelé « le plus noble roi sans couronne », entre cette nullité et cette toute-puissance, que s'est formé Henri IV de Castille, qu'il a appris son temps : leur vie, le drame qui la dénoue, ce fut pour lui le Livre des Exemples, le manuel en action destiné au dauphin.

Suivons Guzman, grand seigneur qui se désespère sur le sort de sa patrie ; visitons avec lui les tombeaux de ces mauvais bergers de l'Espagne. Jean II est à Miraflores près de Burgos, Alvaro de Luna à Tolède, dans la chapelle de Santiago. Ces lieux de repos, leur nom même, conviennent à ces morts, sont faits à leur taille.

Il semble qu'à Miraflores la Castille renonce un instant à sa sévérité. Une allée d'ormes conduit au couvent bâti sur une colline de sable rouge. Des peupliers, des cyprès l'entourent, une fraîcheur acide qui repose et désaltère, un jardin d'ombre

au-dessus de la plaine torride. L'extérieur est simple, sans faste, à peine quelques clochetons gothiques : le xve siècle ne nous a point habitués à une pareille mesure. Dans le patio, au seuil de l'Eglise, les chartreux cultivent des roses et l'on imagine, dans ce cadre de fleurs, une maison de paix et de silence, une nécropole royale dénuée de toute redondance. Mais la piété d'Isabelle la Catholique en a disposé autrement. Elle a élevé à son père le double monument d'une double gloire : gloire du roi régnant, gloire du roi défunt. Un rétable doré, une sépulture de marbre, un monde de saints, de prophètes, de rois et de reines disséminés au milieu des ogives, des rameaux, des écussons, une flore et une faune qui se mêlent, une cascade d'églises, de chapelles minuscules enrubannées, festonnées, une multitude de détails traités avec une impitoyable conscience, en un mot un remue-ménage de richesses qui étonne puis harasse. Comment les chartreux peuvent-ils s'accommoder d'un pareil voisinage ? C'est Jean II que je cherche au milieu de cette cour bruyante. Le voici, en manteau de cérémonie : le visage plein, les yeux légèrement exorbités (ainsi ceux de sa fille), la bouche forte, la lèvre inférieure tombant à l'espagnole, le menton lourd, — une figure bourguignonne sans grand relief, dont on trouverait l'équivalent à Dijon ou à la cathédrale de Bourges. Gisant, on a tenté de lui donner plus de noblesse (1), mais on sent l'homme d'un sang pauvre. Haut de taille, il est étroit de ceinture, peu vigoureux en somme. Et pourrait-il en être autrement ? Son père, Henri le Dolent, meurt tout jeune, sa vie n'est qu'une infirmité. Sa mère, une virago anglaise pourtant, aime trop le vin et la bonne chère, meurt paralytique. Tel est l'héritage qu'il recueille. Au moral, il n'est pas séduisant : « De l'opinion de ceux qui l'ont connu, dit Guzman, il était

(1) Son chroniqueur dit : « Il avait le goût de la prestance, portait sans cesse un long bâton. »

« d'un naturel cupide et luxurieux et encore vindicatif, mais « le courage lui manquait pour l'exécution ». Ses vices sont ceux d'un homme de cour : latiniste, poète, musicien, se plaisant fort dans la société des beaux esprits, bel esprit lui-même dont le règne enrichit le trésor des « finesses » espagnoles (le comte de Puymaigre s'est déjà extasié sur ce point), ignorant par ailleurs tout ce qui est gouvernement, action : roi fait pour être domestiqué : une merveille de non-valeur royale. Isabelle a donné à ce pauvre homme la maison qu'il demandait, elle l'a vêtu d'un brocart pesant sans lui faire grâce d'une broderie, elle l'a enseveli au milieu de sa cour qui n'est pieuse qu'en apparence, sous un amas d'ornements où il y a du charmant mais où rien n'est résolument solide ni beau ; il suffirait, pour compléter ce mausolée, d'inscrire sur les banderoles de marbre ou de bois les innombrables petits vers, *cantigas*, *desires*, *preguntas* qui remplissent le Cancionero de Baena, tout ce bagage qui ne pèse pas bien lourd et qui est pourtant le plus clair de la richesse du roi Jean II (1). Ainsi m'apparaît Miraflores, oasis des fleurs : dehors de religion dans la paix d'une nature aimable ; chœur d'apparat, magnificence qui déborde, vision dorée qu'assombrit seulement le souvenir de Jeanne la Folle, qui, à cet endroit même, fit ouvrir le cercueil de son mari pour s'assurer que les flamands ne lui avaient pas volé le cadavre bien-aimé (2).

Le favori s'est construit une demeure moins mondaine, plus guerrière : tout chez lui est à la chevalerie, à la piété chevaleresque. Saint Jacques distribuant des coups d'épée règne dans la chapelle de Tolède ; autour de lui, les insignes des écus d'armes, les coquilles qui rappellent son intervention à la

(1) Cf. portrait de Jean II, ap. Guzman, *op. cit.* — De Puymaigre, *La Cour littéraire du roi Jean II*, 2 vol., Paris, 1873. — Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, p. 67.

(2) Autre souvenir : d'après la légende, Memling serait mort à Miraflores.

bataille de Clavijo (1), les croix fleuries semblables à celle qui apparut dans le ciel le soir de Las Navas ; le croissant de lune, emblème d'Alvaro (2). Son tombeau est presque modeste pour un homme qui toucha de si près à la royauté : aux angles, des chevaliers de l'ordre de Santiago, à ses pieds un page. Lui-même est étendu, drapé dans le manteau de Grand Maître, les mains croisées sur son épée. C'est bien celui que nous décrit avec admiration le chroniqueur : « petit « de corps, très délié, les jambes bien faites, le bassin bien « à la mesure du corps, le cou droit, l'œil joyeux mais regar- « dant longtemps les choses, tout vif en sorte qu'il paraissait « qu'il était tout nerfs et os » (3). C'était un cavalier admirable et sans peur ; dans les fêtes, les tournois, les jeux, il n'avait pas son pareil ; à la cour, il était gracieux et de bonne mine, toujours fort soigné de sa personne, composait des vers à la louange des dames, improvisait, était inventif en matière de divertissements ; les femmes l'adoraient et il savait garder le secret de ses amours. — Il n'est point beau sans doute, mais voyez sa bouche trop grande, son front large, ses larges mains : la vie de ce petit homme chauve est toute d'action, d'appétit. Il n'a point cessé d'amasser pendant trente-deux ans, il a eu à sa dévotion un roi qu'il respectait en apparence, qu'au fond il méprisait ; il a dissimulé et s'est acquis la domination de l'Espagne. « Il avait assez de cœur et de hardiesse pour « en user et il la garda si longtemps qu'il se l'était convertie « comme de nature » (4).

(1) Cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 629.

(2) Vargas, *op. cit.*, p. 76-77. Il s'était fait construire un sépulcre de bronze, *mécanique* : sa statue était couchée dessus, mais quand la messe commençait, la statue mue par un ressort se mettait à genoux. Cette merveille fut détruite au cours des guerres civiles. Cf. de Latour, *op. cit.*, p. 110.

(3) *Crónica de D. Alvaro de Luna*, 2e éd., Madrid, Sancha, 1784. — Cap. 68.

(4) Guzman, *Portrait d'Alvaro de Luna*.

Ce grand maître, ce connétable n'est point de pure noblesse : il est bâtard d'un seigneur d'Aragon et d'une femme des montagnes de Cuenca, qui, au dire de Palencia, vendait facilement ses faveurs. De là peut-être sa force : il est noble par son père, peuple par sa mère. S'il a le don de persévérer dans ses desseins, de suivre une idée au milieu de l'incohérence de son temps, c'est qu'il est de la famille de l'antipape Luna, le plus têtu des antipapes, qui, enfermé dans Peñiscola, son dernier ilôt, ne veut pas abdiquer sa dignité et excommunie bravement la chrétienté entière (1). D'autre part, il est avide, n'est jamais assouvi : « tout ainsi qu'un hydropique « jamais ne perd la soif », jamais il ne se lasse de convoiter, gagner. Le jour où le roi lui donne, ou, pour mieux dire, celui où il prend une grande ville ou une dignité, ce même jour il prend une lance au roi, si elle est vacante, en sorte que prenant le plus, il ne dédaigne pas le moins. Ainsi se dilate et croît son patrimoine, comme la peste s'attache aux lieux voisins (2). A lui seul il possède plus que tous les grands du royaume, et l'on peut imaginer les haines qu'il soulève. Pourtant, il tient tête à cette noblesse qu'il a désétablie, feint parfois de se retirer, est exilé trois fois, mais revient plus fort que jamais : il se sait indispensable.

A côté des richesses à fleur de terre dont s'orne Miraflores, la haute chapelle de Tolède semble un sanctuaire dépouillé. Mais il y a ici un élan, un jaillissement, une grâce nerveuse qui sont bien des grands jours de l'Espagne : on y respire

(1) Cf. les vers de Gonzalo de Medina sur Benoît XIII, l'antipape Luna : « Veslo agora dó esta ascondido — Dentro en Peñyscola desaventurado — Ereje, çismatico e descomulgado — E todos los suyos d'èl se han partido ». (Baena, p. 390).

(2) Guzman, *loc. cit.* Sur la lance, cf. Quicherat : *Rodrigue de Villandrando*, Hachette, 1879, p. 9. — C'est une unité composée d'un homme d'armes (celui qui porte la lance) lequel en conduit deux ou trois ou quatre autres. Aux combattants à cheval s'ajoute un tiers ou un quart de fantassins.

plus à l'aise que dans la nécropole royale à l'atmosphère plate, confinée. Sur ces deux tombeaux, sur la face de ces deux gisants, reparaît le dualisme espagnol, cette double nature dont j'ai marqué l'évolution de Burgos à Tolède.

Que pouvaient, en regard de ce petit chevalier tout dru, le roi Jean II et sa graisse ? Ils étaient battus d'avance et de fait la victoire de Luna sur son maître est la victoire la plus complète d'un homme sur un homme que l'histoire ait enregistrée. La vie du roi fut un asservissement, une vie en fonction de la vie d'un autre, qui cessa avec la vie de l'autre, une dépendance monstrueuse (1). Les contemporains assistaient à cet étrange spectacle d'un prince annulé par un bâtard : « Il se soumit en tout point et sans « aucune mesure aux ordres et conseils du connétable, avec « plus d'obéissance que jamais un fils humble n'en eut pour « son père, ou un religieux pour son abbé ou prieur. Certains « voyant cet amour si spécial, cette confiance si excessive, « pensèrent qu'il y avait là art et malice de sortilèges » ; et c'est bien là l'explication simple, naturelle que trouvèrent la noblesse, le peuple. La légende diabolique de Luna est née de son vivant, elle s'est formée en même temps que sa fortune, elle a fait de lui agissant, combattant, une sorte de démiurge flottant entre la réalité et le fantastique. Il y avait à cela une double raison : d'abord la main-mise sur la personne du roi ; ensuite l'énergie du favori, la continuité de son effort, sa ligne de conduite ; au milieu d'un peuple d'affolés, tirés à hue et à dia par la guerre civile, cette intelligence qui procédait par ordre et qui réalisait, semblait un phénomène incroyable ; ce ne pouvait être que le résultat d'une intervention surnaturelle, un privilège acquis par des voies inconnues, et le Castillan de

(1) Les fabricants de romans du XVIIe et du XVIIIe siècle ne s'y sont pas trompés. Cf. *Histoire secrette du connétable de Lune*, Amsterdam, 1730. *Histoire de D. Juan Deuxiesme, roy de Castille*, par le sieur DU CHAITELAC. Paris, 1640.

Tolède dénonça aussitôt le pacte infâme qui unissait Luna à Astaroth, le don qu'il avait fait de son âme au « magicien « prodigieux ».

Voici ce qu'on murmurait dans le palais, ce qu'entendait le jeune Henri : le connétable est une furie infernale, jamais il ne dort, ne prend de repos ; bien qu'il n'ait pas un grand corps, il tient en son cœur engloutis par enchantement cent autres cœurs de vaillants et courageux chevaliers du temps passé ; de là son audace, sa témérité, son animosité. On l'a vu se lancer à bride abattue sur un pont de planches pourries et fendues, long et étroit, sur lequel des piétons n'osaient s'aventurer, et arriver sain et sauf sur l'autre rive : comment l'eût-il fait sans magie ? Et voici qui est plus grave : il tient enfermé dans une fiole un esprit familier qui lui révèle l'avenir ; aussi jamais n'est-il pris au dépourvu. Il force le roi à porter une bague sous le chaton de laquelle Sa Majesté est représentée dans une posture ridicule à la queue d'une bourrique (1)... Tous ces bavardages de palais, ces griefs qu'un chroniqueur déclare puérils, ont pour nous une importance : ils proclament la valeur de Luna, son mépris profond de la majesté royale, la conscience qu'il a de sa supériorité ; baptisant merveille diabolique ce qui n'est que l'effet d'une manière de sagesse et de courage, ils le mettent au rang des chevaliers d'Espagne (2).

Le règne de Jean II, c'est l'anarchie en action. Quand son

(1) Cf. Abarca, *Anales de Aragon*, ap. *Cr. Luna*, p. 475, « *...é le mostró dentro del anillo al mismo Rey pintado, é una aca : y el dicho Rey le estaba besando (en parte, cuyo nombre no se permite à la decencia de esta Historia)* ». — *Cr. Luna*, p. 240. — Palencia, p. 8.

(2) Comp. Philippe IV et la situation d'Olivares. A un degré plus bas, c'est celle de Luna. On dit qu'il y a du sortilège dans son influence, qu'il devrait être couvert du *Sambenito*, car il tient le roi par sorcellerie. Olivaris le sent, affecte une piété rigoureuse, communie chaque jour. Il a dans sa chambre un cercueil entouré de cierges, s'y couche et fait chanter le *De profundis*. Il parle en capucin (Hume, *op. cit.*, p. 250).

père meurt, il a deux ans. La régence est dévolue à son oncle, honnête homme sans grande valeur, « tardif et traînant, patient « et apathique », mais homme de loyauté qui acquiert même un certain renom en Andalousie, à Antequera. Le tuteur disparu — il devient roi d'Aragon — la reine-mère lui succède, mais « elle se gouverne mal », boit trop : on la trouve morte un matin dans son lit. Dès lors, le sens du règne est fixé : qui possédera le roi ? Les cousins, les infants d'Aragon, don Juan, don Enrique qui ont en Castille de riches apanages ? Les nobles du conseil de régence, les favoris du roi défunt : le gros camérier Velasco au visage enluminé, le bon connétable d'Avalos, joyeux et gaillard, l'amiral Enriquez, fougueux, colérique, Pedro Manrique, gouverneur de Leon, dont l'archevêque Roxas disait qu'autant Dieu l'avait diminué en corps, autant il l'avait accru en esprit ? (1) C'est une partie d'échecs à laquelle nous assistons : prendre le roi, c'est la grande affaire. Grâce à Luna, le nombre des joueurs est bientôt limité.

Amené à la cour par son oncle, primat de Tolède, il devient page à dix ans, séduit tout le monde, dompte les chevaux : un jeune Alexandre. Les donzelles l'adorent, Jean II ne peut se passer de lui : lorsqu'il quitte la cour, il emporte toute gentillesse et toute allégresse. En 1420, l'infant d'Aragon, D. Enrique, fit un coup de maître : avec l'aide de Pero Niño, sorte de condottiere doublé d'un corsaire qui avait appris la tactique en combattant les barbaresques, il prend le roi à Tordesillas. Réveillé en sursaut, le roi s'étonne du procédé ; on chasse ses officiers, on le met en tutelle, du matin au soir il est surveillé, mais on lui laisse Alvaro et dès lors il accepte sa servitude (2). Luna au contraire n'accepte pas, il veut le roi pour lui et voici « la belle finesse » qu'il invente pour

(1) Voyez tous ces portraits dans Guzman.

(2) *Cr. Luna*, p. 17 et 35. *Crónica del señor rey don Juan secundo de este nombre*. Valencia 1779, p. 163-164. *Cr. de D. Pedro Niño*, Madrid, Sancha 1782. Parte III Cap. IX.

libérer son maître et lui-même. L'infant était fiancé à la sœur du roi ; Alvaro fait presser le mariage, il sait qu' « avec une « nouvelle épouse les matins sont plus longs dans le lit » ; la surveillance se relâche en effet et un beau jour, sous prétexte d'aller à la chasse, Alvaro s'enfuit avec son roi et va se réfugier dans un château du voisinage. Le résultat ne se fait pas attendre : venu à Madrid pour se justifier, l'infant est emprisonné, Luna fait connétable.

Il sait se maintenir dans sa dignité, met la main à tout, rapporte tout à lui et cela naturellement : « pas une heure le « roi ne voulut entendre ni travailler au gouvernement » (1). Quatre ans après son élévation à la connétablie, une coalition des grands exige du roi son éloignement : on ne lui reproche rien, sinon son trop grand pouvoir. Luna quitte la cour sans crainte. Lui parti, les seigneurs débridés mettent la Castille en coupe réglée ; Jean ne sait comment satisfaire ces rapaces, il a perdu son âme avec son favori : il le rappelle. Les grands acharnés les uns contre les autres finissent par le rappeler aussi. Il se fait prier, joue au modeste, dit qu'il quitte la partie. Puis ce sont les fêtes du retour, l'arrivée à Turuégano au milieu d'une escorte princière, l'embrassement, l'attendissement du roi.

La lutte reprend : châteaux enlevés, trahisons, traités, incursions en Aragon, en Andalousie où l'on ne se tue point, où l'on se contente de dévaster le pays ; entre temps, pas d'armes absurdes comme ce *Paso Honroso* tenu au pont d'Orvigo par le chevalier Suero de Quiñones et douze gentilshommes : prototype de Don Quichotte mais sans flamme (2). C'est un perpétuel recommencement, un piétinement : un seul avance, Luna qui s'enrichit, « se dilate » chaque jour, comme dit

(1) Guzman, *loc. cit.*

(2) Cf. récit du Paso Honroso à la suite de *Cr. Luna*. Comp. *Cr. Juan II*, p 340-352 et Oliv. de la Marche : *Mémoires*, Gand, 1566, p. 172-177 et 278 pour les pas d'armes en Bourgogne.

Guzman, et tâche, durant les suspensions d'armes, de mettre un peu d'ordre dans l'administration (1).

En 1439, il commet une faute, fait arrêter le gouverneur Manrique qu'il trouve décidément trop remuant. Manrique s'étant échappé, une nouvelle ligue réclame son exil. Cette fois, l'acte d'accusation est net : concussion, péculat, usurpations, assassinats, et pour finir, magie. On rappelle à Jean qu'il ne doit pas laisser flageller son peuple par un indigne : « le roi « des abeilles n'a pas d'aiguillon » (2). Or, au moment même où Luna s'éloigne, un nouveau joueur entre en scène, un enfant de quinze ans, Henri de Castille. Il était né en pleine guerre civile à Valladolid, dans une posada de la rue Teresa Gil. La rue existe encore, c'est l'une des plus sombres de la ville, loin des magnificences de San Pablo, toujours dans la boue ou la poussière : un triste berceau pour un enfant royal (3). Luna avait mis la main sur lui comme sur le reste, s'en était fait donner la garde, la camareria mayor ; il connaissait la méthode : tenir lui-même le père et tenir le fils par une créature qui lui fût tout dévouée. Mais il choisit trop bien ; Juan Pacheco qu'il donna comme compagnon de jeu à Henri de Castille était à bonne école, il prit le fils du roi pour lui seul (4).

On venait de marier Henri à l'héritière de Navarre. C'était alors un fort garçon, bien découplé, le teint brun, les cheveux blonds, les yeux gris un peu troubles, le nez cassé (suite d'une chute), la mâchoire saillante, « ce qui faisait paraître « concave le profil de sa tête » (5) : au total, un gaillard mais

(1) Ord. de Guadalajara, ap. *Cr. Juan II*, p. 361, anno 1436.

(2) *Cr. Juan*, 401.

(3) L'ayuntamiento a donné le nom d'Henri à l'une des ruelles qui débouchent dans la calle Teresa Gil, en face du couvent de Porta Cœli : hommage modeste, presque honteux.

(4) *Cr. Juan*, p. 407. *Cr. Luna*, p. 129. Palencia, I, p. 8.

(5) Palencia, I, p. 13

point beau. Son père lui avait donné Ségovie l'année précédente, il y avait trouvé sa joie et si on l'eût laissé à lui-même, maître de ses goûts, il eût passé son temps à la chasse, loin de la cour. Mais il avait pour les partis une trop grande valeur. C'était l'être le plus malléable du monde, qui acquiesçait, qui s'abandonnait aussitôt que l'on faisait montre d'autorité. On se le disputa : Luna croyait que Pacheco travaillait pour lui. Ce fut sa seconde faute. Un jour, on apprit qu'Henri se déclarait contre son père, contre le connétable : les rebelles avaient un drapeau.

Révolté malgré lui, c'est ainsi qu'Henri fait son entrée dans l'histoire. Son premier geste est d'un faible, un enfant de son âge le mène (1) ; on le vit bien à Medina. Le roi et Luna s'étant retranchés dans la ville, l'armée ennemie y pénètre par trahison. Jean n'hésite pas, il sait qu'en lui on respectera toujours la majesté royale et supplie Luna de fuir. Le connétable s'y résout sans trop de difficulté : l'heure est mauvaise, il montre le dos contre son habitude. Jean sort du palais armé, descend sur la place. Les grands, vainqueurs, jettent leur lance à terre, lui baisent les mains ; pas une minute il n'est en péril ; les soldats « au moment même où ils ont coutume d'être le plus « impudent », lui font révérence, disant : « Le roi est délivré « du démon, il a la liberté de sa personne et la liberté de son « cœur » (2). En réalité, cette délivrance fut une servitude d'un nouveau genre, détaillée, ordonnée heure par heure par un conseil de tutelle à la tête duquel on mit Henri et sa mère, une aragonaise qui faisait le jeu des nobles. Mais Luna, de son côté, travaille ; il a un ami dans la place, un prêtre astucieux qui veut être quelque chose, Barrientos. Par lui il atteint Pacheco, puis Henri qui, en un tour de main, devient de révolté

(1) Pacheco est né en 1423, Henri en 1425.

(2) *Cr. Juan*, p. 437. — Palencia, I, p. 25. — Guzman, *op. cit.* : Portrait de Jean II.

fidèle, lâche ses amis de la veille, favorise la fuite de son père (1).

Alors la partie reprend, mais les rôles changés. D'une part, le favori, le roi et son fils. De l'autre, la tourbe des mécontents, les cousins, les grands, anciens exilés, anciens prisonniers : le camp de la rancune. Luna sent le moment venu de régler les comptes définitivement ; il a pour lui l'argent, les soldats ; il peut déployer l'étendard de la fidélité, parler au nom du seigneur naturel et, cette fois, on ne se contentera pas d'escarmouches, on ne laissera pas les religieux, les femmes s'entremettre, prêcher la concorde entre les deux armées. C'est dans la plaine d'Olmedo, dans le champ-clos de Castille que le choc a lieu. Henri monté à la légère, à la *gineta*, donne le signal. On est au mois de mai ; une poussière dense et âcre, la poussière de cette plaine crayeuse, argileuse, empêche les combattants de se voir, les oblige à frapper en aveugles. Luna est blessé à la jambe, l'infant Enrique, le plus passionné des nobles, a la main transpercée d'un coup d'épée. Vers le soir, les rebelles débordés se dispersent autour d'Olmedo. Journée peu meurtrière : trente-sept morts et « presque tous gens de mé- « diocre état ».

Il s'agissait maintenant de récompenser les bons serviteurs. Pacheco fait demander par Henri le marquisat de Villena pour lui-même, la maîtrise de Calatrava pour son frère Giron, (lequel eut dans la suite de plus hautes ambitions). Quant à Alvaro, il se paie largement : l'infant Enrique, maître de Santiago, étant allé mourir misérablement de sa blessure à Calatayud, il exige sa succession. A Avila, les prieurs et commandeurs de l'ordre, revêtus de leur chape blanche, l'élisent au mépris de toutes les règles et Luna chevalier fait la veillée des armes dans l'église S. Salvador (2). Il est alors véritablement

(1) Le roi feint d'être malade, échange avec Henri les conventions établies par Luna. *Cr. Juan*, p. 477.

(2) Cf. *Cr. Juan*, p. 491 sqque. — *Cr. Luna*, p. 141. — Palencia, I, 50.

roi, unit à la dignité militaire une sorte de dignité religieuse ; il est l'homme le plus riche du royaume. Mais tant d'honneurs lui font perdre sa prudence, « cautèle et feintise », il parle trop haut, déplaît et les griefs contre lui se précisent. La reine de Castille étant morte de façon mystérieuse, le corps couvert de taches, d'ampoules violettes, on l'accuse de l'avoir empoisonnée, et de fait cette mort d'une ennemie venait trop à propos consolider sa situation (1). Le roi veuf, il l'empêche d'épouser une fille de France, lui impose une portugaise dont le roi ne voulait pas mais qu'il fallut bien prendre. Un pareil asservissement réveille la haine ; Pacheco estime qu'on ne lui fait pas la part assez belle, recommence à jouer d'Henri, à l'opposer à son père. Alors Luna recourt aux grands moyens ; avec un disciple on peut toujours s'entendre : « Soyons amis, « dit-il à Pacheco, j'ai le père, vous avez le fils ; à nous deux « nous sommes les maîtres de l'Espagne ». Une entrevue est décidée à Tordesillas pour la pacification du royaume, on y convoque les seigneurs les plus dangereux en spécifiant qu'ils devront être montés à mule et non à cheval. Quelques-uns furent assez simples pour s'y rendre et, comme dit un soi-disant contemporain, « le pain de la noce fut dur pour eux » (2). On les enferme, on envoie leurs femmes en plat pays pour les avoir à discrétion, on distribue leurs biens aux fidèles. Jean, Henri parlent. Luna, Pacheco agissent (3). Tel fut le guet-apens de Tordesillas, guet-apens classique dans les annales du quinzième siècle, opération politique que Pacheco offrit à son seigneur mais dont celui-ci ne semble pas avoir compris tout

(1) Mariana (Liv. XXII) croit plus simplement que la reine « menait une vie trop peu régulière : elle avait mauvaise réputation ». Palencia, I, p. 69, dit que sur l'ordre d'Alvaro, une duègne versa du poison dans une potion que la reine avait coutume de prendre pour se purifier le sang.

(2) *Centon Epistolario del Bachiller F. Gomez de Cibdareal*, Madrid, 1775, p. 164.

(3) *Cr. Juan*, p. 529. Palencia, I, 79.

le sens ; et cependant, pouvait-il recevoir un meilleur enseignement, méditer un exemple plus riche, voir plus clairement quelle était la méthode la plus expédiente de gouverner ces hommes ?

Guzman, rappelant les faits et gestes de Luna, observe avec mélancolie que « l'antique et louable coutume des Castillans « en est venue à ce point que, pour avoir la dépouille d'un « parent ou ami, on consent à l'empoisonner ou à le tuer » (1). Mais les grands dépouillés ne se laissèrent pas faire ; ce fut une nouvelle levée de boucliers et, chose plus grave, le peuple s'en mêla.

Tolède la première osa déclarer qu'elle ne voulait pas être à la merci du connétable ; Tolède, couronne des Espagnes, qui eût dû être la plus loyale, la plus respectueuse de la volonté du roi et de son favori. Mais la paix qu'elle nous offre aujourd'hui est celle d'un cratère éteint : derrière ces murs jaunes, recuits, s'agitait naguère un peuple de forcenés, une multitude d'ardents : vieux chrétiens, nouveaux chrétiens, juifs et mores. Dans les rues étroites, un contact incessant aiguisait les passions de ces races ennemies. Il suffisait d'une insulte, d'une atteinte aux libertés et tout éclatait. Luna, ayant besoin d'argent pour la guerre d'Andalousie, imposa à Tolède une contribution d'un million de maravèdis. Mais le peuple n'entendait pas être traité comme les nobles à Tordesillas ; l'emprunt était contraire aux privilèges de la ville ; il était bien résolu à ne pas payer. Alors intervint l'anonyme, le maître de l'émeute, en la personne d'un marchand d'outres. C'était un peu comme nos bouchers de Paris, ces marchands d'outres de Tolède ; ils portaient la révolution enfermée et, le moment venu, la laissaient échapper : c'étaient les nouvelles divinités populaires. « *Soplava el odrero y alborotarse ha Toledo* », le marchand

(1) Machiavel dira la même chose en termes équivalents. Cf. *La disgrâce de N. Machiavel*. Mercure de France, 1913, p. 136.

d'outres souffle et Tolède se soulève. On sonne le tocsin, on prend les armes. La maison du notable Alonso Cota qu'Alvaro avait chargé du recouvrement de la taxe est pillée, brûlée : comme par hasard, le vent pousse la flamme sur le quartier de la Madeleine où habitent les plus riches marchands, on en profite pour se défaire des créanciers, des nouveaux chrétiens, anciens juifs. Le gouverneur de Tolède pour le roi, Sarmiento, voyant où en sont les choses, n'hésite point, passe à la révolution : il fait emprisonner les bourgeois, leurs femmes et leurs filles, les torture et s'approprie leurs biens : d'homme du roi devient dictateur populaire. Jean somme Tolède de rentrer dans l'obéissance, on lui ferme la porte, on tire à boulet sur lui en criant : « Attrape cette orange ! » Quant à Sarmiento, il connaît son monde et répond qu'il n'ouvrira que si Luna est renvoyé, faute de quoi la ville se donnera au prince Henri de Castille. Pacheco veillait, tenait Henri tout prêt. Celui-ci se présente au pied des murs, on le reçoit comme le vrai seigneur. Une fois de plus, le fils triomphe du père pour le plus grand bien des nobles et du peuple. Triomphe mitigé d'ailleurs, car Sarmiento ne lui cède que deux portes, garde les autres et aussi l'Alcazar, d'un mot reste le chef. Des bourgeois trop confiants étant rentrés dans la ville, les gens de Sarmiento les dépouillent, les traînent dans les rues : « Qui veut acheter ces exilés, « disent-ils, qui rentrent dans la cité malgré la défense de « Pero Sarmiento ? » Henri assiste au spectacle, mais il a les mains liées, ne peut rien ; alors, désabusé, il part pour Requena à la poursuite d'un sanglier qu'on lui a signalé. Au bout de quatre jours, on vient le rappeler en hâte : Tolède traite avec le connétable.

Le souffle de révolution était passé, Sarmiento était gorgé. « des souterrains montaient les plaintes des torturés qui de- « mandaient justice ». La ville avait peur, retombait au servage, attendait le premier maître venu. L'accord se fait entre

Henri et son père, on délivre les bourgeois, on met en quartiers le soldat qui avait tiré sur son roi, on en traîne deux autres sur la claie, on emprisonne deux chanoines qui s'étaient trop distingués dans l'émeute. Mais le beau fut le départ de Sarmiento : il avait cédé à condition d'emporter ce qu'il avait volé. Il fallut pour cela deux cents bêtes de somme et les Tolédans virent passer sous la porte Visagra tout ce bagage de richesses, or, argent, joyaux, étoffes de Hollande, de Flandre, et de Bretagne — tout leur bien qui s'en allait (1).

Cette révolte de 1449 rend un son nouveau dans l'histoire d'Espagne : un moment le roi légitime est injurié, bafoué, lui qu'on respectait encore dans le tumulte de Medina. Cette révolte, c'est le premier découronnement de Tolède : peu à peu, la capitale gothique perd son renom de fidélité, elle devient la Barcelone de ce temps, nationaliste et libertaire. Sous Charles-Quint, elle sera la ville des comuneros : sa dernière lutte, son dernier mot avant la mort.

La paix faite, Luna prend l'Alcazar, les portes : c'est dans l'ordre, son règne va recommencer. Mais, depuis Olmedo, depuis Tordesillas, ce n'est plus le même homme. Lui qui, jusqu'alors, a vaincu par la sagesse, par « le bienfait du temps » comme dira Machiavel, qui a cédé lorsqu'il le fallait et cela sans colère, sans manifester une passion quelconque, qui a détourné le roi des exécutions sommaires, détruit dans le palais la tradition turque que D. Pèdre y avait implantée (2), le voici qui apparaît impatient, puis violent, vindicatif, qui prend ouvertement figure de despote. J'ai admiré dans ses actes cette maîtrise de soi, ce don de l'artifice, de la discrétion, et aussi cette merveilleuse continuité de la pensée, cette constance dans le propos ; mais maintenant c'est un nerveux que j'ai devant moi, qui

(1) *Cr. Juan*, 336, 341-44. — Mariana, Liv. XXII. Sarmiento finit mal, le voleur fut volé. On le condamna même à mort. Il mourut misérable, paralytique.

(2) Guzman le reconnaît, bien que peu tendre pour Luna.

montre son dedans humain, qui se détermine trop vite, homme de spontanéité et non de réflexion : un mauvais joueur.

Suivre dans le détail la chute de ce petit homme trapu qui chevauche l'Espagne depuis trente ans, serait une étude curieuse, un chapitre du « Doctrinal des Favoris ». Les contemporains ne cachent point leur stupéfaction : la ruine de Luna leur apparaît chose impossible ; la main de Dieu seule peut accomplir pareil miracle, rompre l'enchantement par quoi il tient le roi et le royaume asservis. Nous trouvons pourtant, dans les chroniques, quelques raisons moins métaphysiques. Luna croyait avoir la reine à sa dévotion, il l'avait faite, elle était jeune : une enfant à mener. Or l'enfant prit nettement parti contre lui, conspira avec les nobles. Luna avait trop l'habitude de dominer pour tolérer chez les autres, même une velléité d'indépendance : que cette petite fille osât ne point obéir quand son vieux mari obéissait, c'était une rébellion insupportable. Un jour il s'emporta, lui déclara : « Je vous ai mariée, je vous déma- « rierai » (1). Mais la reine était aimable, Jean en était fort épris, il se soumettait plus volontiers à cette tutelle féminine, fraîche et neuve, qu'à celle du favori « qui avait perdu les grâ- « ces de la jeunesse » (2) ; il présentait l'image classique du roi caduc esclave de la jeune princesse. Luna faisait son possible pour les éloigner l'un de l'autre, surveillait leurs épanchements au grand scandale de la Cour. Et ce fut une nouvelle maladresse. Naguère, il savait ménager à son maître des divertissements de toute sorte ; entre deux campagnes, il le cloîtrait à las Huelgas,

(1) *Cr. Luna*, p. 475 (Appendices).

(2) Palencia, I, p. 7, 75, 108. — « Le roi Jean depuis son plus tendre âge s'était livré aux mains de D. A. de Luna, non sans quelque soupçon de quelque lien indécent et de lascives complaisances de la part du favori dans sa familiarité avec le roi... L'âge avancé du Maître (Luna) le privait des antiques séductions qui lui avaient ouvert le chemin de la faveur. » Comp. *Cancionero de Obras de Burlas provocantes à risa*. Londres, 1841 sur « la ley italica » et Palencia, II, p. 30 : Histoire de Luis Mendez de Sotomayor.

« où, communément, il y avait grande troupe de généreuses et « nobles religieuses, de gracieuses dames, duègnes et donzelles « lesquelles savaient faire agréables services aux rois et « princes » ; d'autres fois, il lui amenait sa femme, à point nommé, comme il le fit à Tolède (1) ; il songeait à tout, faisait tous les métiers bénévolement : c'était le secret de sa puissance. Maintenant il devenait un magister morose, un majordome soupçonneux, surveillant l'alcôve — et la table pour éviter l'abondance ; il avait pris de mauvaises habitudes, ne gardait plus avec le roi, même un semblant de respect. Jean a pris soin de dresser lui-même le monument de sa faiblesse, le compte de son abaissement : « Mon palais est « désert, lit-on dans l'acte d'accusation contre Luna, lui « seul est entouré d'une escorte princière ; c'est lui qui « donne toutes les faveurs, investit de toutes les dignités, et on « lui baise la main, non à moi ; il m'entoure de gens de basse « condition qui m'espionnent, il empiète sur tout, dérobe mes « revenus, gagne sur le service de ma table, le traitement de « mes serviteurs. Il reste couvert devant moi, à cheval il marche « à ma hauteur » (2), et l'exposé des griefs continue sur le ton pleurard d'un élève maltraité par son maître (3).

Luna a contre lui la cour, les nobles. Sa mansuétude à l'égard des juifs lui vaut la haine du peuple. Il est remarquable de voir avec quel soin il évite toute persécution contre eux, combien il les ménage, comme il annule en fait toutes les mesures antisémites édictées par le pouvoir royal ou par le pape (4). Il compte sur les juifs pour refaire un trésor à l'Espagne, tâche

(1) *Cr. Luna*, p. 238-252.

(2) *Cr. Juan*, p. 565. *Cr. Luna*, p. 474 (Appendices). Guzman, *loc. cit.* A qui attribuer cette subite clairvoyance, si ce n'est à la jeune portugaise qui veut régner librement ?

(3) Je préfère le ton artiste du romancero : « Tu t'es élevé sur la mer de ma grâce comme une blanche écume... »

(4) Edit de 1408 de la régente Catalina. Bref d'Eugène IV en 1442.

à les domestiquer mais sans rudesse ; il sait très bien que là seulement on trouve de l'argent. Fort peu croyant, il ne peut s'associer aux passions populaires, va jusqu'à faire ratifier par Jean II un règlement destiné à restaurer l'école juive, l'étude du Talmud, et interdit sagement aux juifs et surtout aux juives de porter des vêtements luxueux pour ne pas surexciter le peuple (1). Jusqu'au bout, il resta fidèle à cette politique, et Henri de Castille fut, en ce sens, son disciple. Mais, sous quels traits pouvaient-ils apparaître aux vieux chrétiens, ce prince et ce noble qui prenaient Israël sous leur protection ?

Entamé de partout, Luna reste plein de confiance. Autour de lui, c'est le silence, une noblesse qui n'ose plus lever la tête, qui se le tient pour dit. Pourtant une famille, celle des Stuñiga, comtes de Placencia, lui était encore résolument hostile. Tolède pacifiée, Luna se tourne contre elle : ce sera le dernier coup d'épée, après quoi le grand nivellement d'où il surgira seul : « le plus noble roi sans couronne ». Mais les gens qu'il trouve devant lui ont une solide carrure, ce sont des énergiques, ennemis des traités, des compositions : tout le contraire de ces nobles pactisants qu'il méprise. L'aïeul était un seigneur « qui en peu de paroles concluait bien », fort soucieux de sa réputation. Le père, « homme de bon sens, chevalier hardi qui « n'estimait que la hardiesse » (2) ; celui-ci commence par déclarer qu'il ne fera pas la guerre « à la manière exquise », mais à feu et à sang ; il somme Henri de lui prêter main-forte, mais l'autre, conseillé par Pacheco, se dérobe. Stuñiga s'adresse alors à Jean qui hésite, voudrait mais n'ose. La reine intervient, la comtesse de Ribadeo, nièce de Placencia, s'écrie que « chacun « doit venir donner son coup à la bête féroce ». On finit par arracher au roi l'ordre écrit de « prendre le corps du connétable « et, s'il se défend, de le tuer ».

(1) Règlement de 1432. — Cf. Graetz, *Hist. des Juifs*, IV, p. 343 et 358.
(2) Cf. Guzman, ch. VIII. — F. de Pulgar, *Claros Varones de Castilla*, Madrid, 1775, ch. XI. — *Cr. Juan*, p. 356.

Luna était à Burgos : peu de temps auparavant, Jean II, par scrupule de conscience, lui avait suggéré d'aller faire un voyage dans ses terres, mais il avait refusé. Il savait pourtant qu'on tramait quelque chose contre lui, était inquiet. « Quel « chien rouge, dit-il un jour, a changé les sentiments du roi « à mon égard ! » Contrairement à sa coutume de ne point tuer sans utilité, il avait fait assassiner un ancien serviteur qui le trahissait, et, chose plus grave, il avait choisi pour cette opération le jour du vendredi saint (1). Or le mercredi de l'octave de Pâques, au matin, il entendit un grand bruit sur la place devant sa maison. On criait : « Castille ! liberté pour « le roi ! » A demi-vêtu, il s'approche d'une fenêtre : « Par- « bleu ! dit-il voyant les deux cents soldats de Placencia, « voilà de belles gens ! » Au même instant, une flèche vient frapper le rebord de la fenêtre : il était fixé. Ce ne fut pas un beau siège ; on eût dit un bourgeois traqué qui se défend comme il peut : bûches lancées sur les assaillants, landiers de cuisine servant à desceller les dalles du patio pour faire provision de pierre. Sur la place, d'ailleurs, on ne répond pas. Le fils de Placencia, qui porte dans son gantelet gauche l'ordre de tuer Luna s'il résiste, fait demander la permission d'attaquer. Le roi refuse. Comme toujours, on en vient au traité : un chevalier et l'évêque de Burgos sont envoyés en parlementaires. L'évêque commence un discours mais aussitôt Luna l'interrompt : « Taisez-vous, évêque, quand des chevaliers parlent ; « quand d'autres à jupes longues comme les vôtres prendront « la parole, ce sera votre tour ». Après négociations, il se rend, Jean donnant sa foi qu'il ne sera fait aucun mal ni à lui ni aux siens. Cette foi royale, tous savent ce qu'elle vaut. Un familier de Luna, Gonzalo Chacon, lui dit : « Laissez ces affaires de pa- « piers et fuyez. » Luna répond à la romaine : « Le roi mon « seigneur m'a fait, il peut me défaire à son plaisir ».

(1) On simula, il est vrai, un accident.

Dès lors, le ton s'élève et tout s'apprête pour une belle mort « Certains content que, pour prendre les hermines, les chas- « seurs bêchent la terre autour de leur gîte et sur cette terre « jettent de l'eau afin qu'il se forme de la boue. Cela fait, ils « entrent en chasse, délient les chiens. L'hermine cherche à « fuir et au moment qu'elle croit être en sûreté, elle trouve « cette muraille de boue. Alors, pour ne point tacher sa belle « blancheur, elle revient sur ses pas, se rend aux chasseurs et « aux chiens qui la prennent et la tuent ». Ainsi le noble connétable : il se rend, mais en chevalier, proprement, bellement. Revêtu de l'armure princière que lui donna le roi de France, monté sur « son plus vaillant, son plus pompeux cheval » qu'il a fait harnacher, caparaçonner aux armes de Santiago, le paternoster dans une main, entouré de ses gens, il s'apprête à paraître devant son seigneur. L'autre qui, devant la porte de la cathédrale, attend la fin du tumulte, ne s'en soucie pas ; il faut persuader à Luna qu'il risque fort à sortir ainsi au milieu de ces soldats déchaînés qu'on empêche de faire leur métier. Alors il se résigne, attend ; mais voyant passer aux côtés du roi le riche évêque d'Avila, Fonseca, c'est encore contre le prêtre qu'il tourne sa colère : « Par cette croix, don petit évêque, « don Obispillo, tu me le paieras », mais l'homme de Dieu sans sourciller : « Je vous jure que je suis aussi étranger à « tout cela que le roi de Grenade ». Les prêtres mêmes se moquent, n'ont plus peur. Il comprend qu'il ne lui reste qu'une voie de salut : avoir un entretien avec Jean, ressaisir cet être faible et gras qu'il conduit depuis des années ; comme tous les déchus, il veut essayer une fois encore de la présence réelle (1), mais Jean a sa réplique toute prête : Luna lui a toujours conseillé de ne point parler à ceux qu'il a fait prendre. Ce mot l'achève. Tandis qu'il passe la nuit enfermé avec deux

(1) Même attitude d'Olivares disgrâcié avec Philippe IV. Et la reine intervient.

familiers et deux petits pages (1), le roi, à l'autre bout de la maison, se fait ouvrir ses coffres, compte l'or, l'argent, les joyaux. — Dans ce hourvari de Burgos, je cherche en vain Henri de Castille : pas un moment sa figure n'apparaît. Pacheco, dans l'ombre, attend la fin de la tragédie, se réserve : avec un démon comme Luna, on peut s'attendre à tout, on est habitué à ses retours de fortune. Pourtant le prisonnier est sous bonne garde à Portillo, dans une cage de bois : le roi l'a confié aux Placencia, les grands hommes du jour, et s'en est allé dans les terres de son connétable, collectionnant ses dépouilles inlassablement, avec une sorte d'âpreté sénile (2). Restait le procès, la mise en scène nécessaire. L'affaire fut rapidement menée, car on se méfiait. Douze docteurs se réunissent et décident que Luna, usurpateur de la couronne royale, tyran, concussionnaire, doit par justice être égorgé, avoir la tête coupée et exposée sur un échafaud pour servir d'exemple à tous les grands du royaume.

De Portillo, on le traîne à Valladolid, ville jurée des exécutions. Il va, monté sur une mule, lui le chevalier ! Sur la route, il rencontre deux religieux ; l'un Alonso de Espina, grand convertisseur d'hérétiques, le salue et lui dit : « Le « monde récompense ses serviteurs, mais le monde n'est qu'une « vision, un songe et des Saints ont été martyrisés pour le ser- « vice de Notre Seigneur... » Il répond : « Béni sois-tu, Dieu et « Seigneur, qui gouvernes le monde ». A Valladolid, une surprise l'attend : on l'héberge dans la maison de celui qu'il a fait assassiner ; la veuve, les parents, les enfants l'in-

(1) « Il avait les yeux pleins de larmes ; pourtant personne ne pensait qu'il fût prisonnier mais bien qu'il était dans sa plus grande prospérité. » En prison, quatre hommes d'armes le veillent avec une torche et après la veille, quatre autres reçoivent la torche en sorte qu'ils paraissent jouer à « vivant je te la donne » (la course du flambeau). Cf. le document publié par Paz, *op. cit.*, p. 5-7.

(2) Il fut d'ailleurs mal reçu à Escalona, fief de Luna.

sultent. Ce fut sa plus douloureuse station. Le lendemain, au petit jour, il entend la messe très dévotement et communie. Puis il demande à boire ; on lui apporte des cerises, il en mange quelques-unes et boit une coupe de vin pur. Il monte sur sa mule et précédé de hérauts qui crient : « Ceci « est la justice que mande faire le roi notre seigneur ! » il traverse la Cal de Francos, la Costanilla et arrive sur la place où l'échafaud est dressé. Il met pied à terre, monte les marches et voit une table couverte d'un tapis noir, une croix au milieu, autour des torches allumées. Il s'agenouille et adore la croix, puis se relevant, fait deux fois le tour de l'échafaud. Sur la place, aux fenêtres, il y avait une infinité de gens venus de tous les villages pour voir cette chose extraordinaire et peu à peu la pitié montait... Luna donne à son page Moralès son anneau, son chapeau, puis, avisant parmi la foule Barrasa, écuyer d'Henri, il lui crie : « Viens ici. Te voilà à regarder « la mort qu'on me donne : va dire au prince Henri mon sei- « gneur qu'il donne à ses serviteurs meilleure récompense que « celle que me donne à moi le Roi mon seigneur ! » Le bourreau s'approche, tenant une corde pour lui lier les mains, mais Luna détache sa ceinture et dit : « Attache moi avec ceci et « fais attention d'avoir un couteau bien affilé pour me dépê- « cher prestement » — puis : « Dis-moi. Ce crochet qui est là- « haut, pourquoi l'a-t-on planté là ? » et le bourreau : « Pour « y mettre votre tête après que vous serez égorgé ». Il répond seulement : « Quand je serai égorgé, qu'ils fassent du corps « et de la tête ce qu'ils voudront » (1), puis il commence à dégrafer son pourpoint, arrange les plis de son manteau qui était de camelot (2) bleu fourré de renard, s'agenouille et, étendant

(1) D'après Palencia, il aurait dit, montrant sa tête : « Voilà la hampe de ce drapeau ». — Sa conscience ne le laissait point en paix : il légua 20.000 florins au roi pour l'indemniser « des biens qu'il avait mal acquis » (*Cr. Luna*, p. 351).

(2) Camelot : tissu de peau de chameau ou de chèvre avec fils de soie ou d'or. Altamira, *op. cit.*, II, 286.

peu à peu les jambes, dit à l'un des hérauts : « Assieds-toi « sur mes pieds que mon cadavre ne reste pas en posture « inconvenante ». Le bourreau lui demande pardon, lui donne paix, puis enfonce le poignard dans la gorge, détache la tête et la plante sur le crochet de fer. Ainsi se confirma le proverbe : « Au more défunt, un grand coup de lance ». La tête resta exposée neuf jours, le corps trois ; on avait placé à côté un bassin pour recueillir les aumônes qui serviraient à l'enterrement. Le troisième jour, les Frères de la Miséricorde vinrent le prendre sur une civière et l'emmenèrent hors la ville à l'ermitage de Saint-André où l'on enterre les malfaiteurs. Il y resta peu de temps. On le transporta au monastère de Saint-François à Valladolid puis, sur les instances d'un religieux, le corps et la tête réunis furent ensevelis dans la chapelle de Santiago, à Tolède. Quand, en 1808, un tailleur de pierre de la cathédrale entra dans le caveau des Luna, il vit le squelette du connétable assis au milieu des autres membres de sa famille : sa tête était posée devant lui sur une table.

Ainsi finit la gloire du Maître et Connétable Alvaro de Luna, premier des grands seigneurs naturels de l'Espagne, qui possédait plus de soixante-dix villes, avait trois mille lances à sa solde, décidait de la paix ou de la guerre. Jamais, dit un poète, on ne vit « pareille éclipse de lune » : toute la Castille en fut assombrie. Un des juges qui l'avaient condamné, mourut de remords et par son ordre, on plaça sur son tombeau une tête de cire en mémoire de celle qu'il avait fait tomber injustement. Un saint homme le vit en songe parmi les élus et plus tard les chroniqueurs firent remarquer qu'en ce même mois de mai qui fut celui de la passion du connétable, les Infidèles entrèrent à Constantinople (1).

(1) Cf. *Cr. Luna*, 327-384-467. *Cr. Juan*, 555-564 (le meilleur récit). Palencia, I, 114-123. — Prescott, *Hist. du règne de Ferdinand et d'Isabelle*, trad. fr., Paris, Didot, 1861, I, p. 46. — Mariana, *op. cit.*, Liv. XXII,

Le cadavre disparu, Jean II fait sonner partout sa délivrance (1). En même temps, il presse la liquidation de l'héritage, accepte de partager avec la veuve : il a hâte de jouir de sa liberté, de sa richesse. Mais, comme un vieil enfant, il exagère, ne se contient plus, à table ni ailleurs. Au palais, les seigneurs, les médecins ne cachent pas leur inquiétude ; le roi a cinquante ans, il est débilité par de mauvaises humeurs, a des fièvres quartaines, et ne laisse pas passer un jour sans caresser sa femme. Le nouveau précepteur, Barrientos, et le prieur de Guadalupe, gens médiocres, n'osent lui faire de remontrances : la chute de Luna les a instruits. On a prédit au roi qu'il vivrait quatre-vingt-dix ans : dès lors, il s'en donne à cœur joie, amasse de l'argent, fait ripaille et, tout chaud de fièvre et de nourriture, va retrouver sa jeune reine. Il fait si bien qu'au mois de juin il meurt à Valladolid, un an après son connétable.

Cette fin fut un sujet de réflexion pour l'Espagne. Le remords l'a tué, disaient les amis d'Alvaro. Le connétable avait du bon, disaient les nobles : c'était un frein pour notre roi, il l'empêchait de s'adonner à ses vices. Des deux morts, le supplicié apparut le plus grand. Sa puissance et son néant étaient une source inépuisable de lieux-communs, auxquels ni les chroniqueurs ni les poètes n'échappèrent. Juan de Mena, poète officiel, lui consacre des coplas dans son Labyrinthe, « au « septième ordre de Saturne ». Un autre, plus populaire, compose le testament du maître de Santiago, où Luna proclame sa déchéance (2). Sa personne tout entière devient une sorte de divinité tombée ; on la chante comme l'Espagne même

et les histoires romantisées citées plus haut. Luna avait 100.000 doblas d'or de revenu annuel, environ 4.700.000 fr. d'après Prescott. V. aussi DE LATOUR, *Tolède*, p. 112.

(1) On a dit, sans preuve, qu'il avait eu des scrupules le matin de l'exécution, avait voulu y faire surseoir.

(2) Las mis manos que besadas — Fueron de comendadores...

qui avec lui a perdu toute gentillesse, toute grandeur (1). Cette mort théâtrale, à l'espagnole, a profondément frappé le peuple. Ce fut une grande représentation, ce noble exécuté par son seigneur et mourant avec un souci constant de la tenue, de la dignité — de la postérité. Il fallait être un mécontent comme Guzman pour se plaindre que « son attitude et ses « paroles tendîssent plus à réputation qu'à dévotion ». De fait, il touchait les poètes parce que poète lui-même et mécène ; les chevaliers parce qu'il était chevalier, n'avait jamais été blessé aux épaules (2) ; peut-être aussi les élèves en magie, car Luna n'est-ce pas la Triple Hécate ? Certains l'appréciaient pour des raisons plus profondes, sentant qu'il avait voulu quelque chose : faire une Espagne qui se tînt debout, donner une cohésion à ce monstre effrité, à cette poussière de royaumes. Jean II reste un lâche, Luna devient un héros national, une figure du romancero.

Henri n'a point participé à l'exécution. Pacheco, voulant garder une apparence de netteté, ne pas arriver au pouvoir avec du sang sur les mains, avait séquestré son prince, à Ségovie sans doute, et ne l'avait lâché qu'au dernier moment pour qu'il allât saluer son père moribond. Jean hésita, dit-on, à laisser la couronne à Henri, il ne l'aimait guère et en avait sujet. Puis sa jeune portugaise venait de lui donner un enfant et pour ce fils malingre de la plus aimée des femmes, il avait une prédilection particulière. Mais Henri était trop fort : révolté, il avait les nobles pour lui et soit crainte, soit sagesse de la dernière heure, le roi n'osa le déshériter (3).

Ainsi, en 1454, à vingt-neuf ans, Henri fut juré roi de Cas-

(1) Mi cabeza tan nombrada — Por todo el universal — Mando en un clavo cabdal — Que à todos sea mostrada... Baena, p. XXXIX. Cf. tout le cycle de Luna dans le romancero-artiste (Ochoa, *Tesoro de los Romanceros*, Paris, 1838).

(2) *Cr. Luna*, p. 388.

(3) Cf. son testament ap. Sitges, *op. cit.*, p. 60.

tille. Il n'avait pas notion de ce qu'est gouverner ; il avait toujours suivi, il avait été un appoint de guerre civile, n'était rien par lui-même. Il n'avait qu'un goût marqué : la chasse et aussi la solitude. Le règne de son père se terminait par le triomphe de l'anarchie et il ne le voyait pas. Le peuple commençait à vouloir, à protester et il ne l'entendait pas. Le moyen de dompter les nobles, Luna le lui avait montré à Tordesillas, et il ne s'en était pas soucié. Son père avait fait périr le seul homme du royaume et il n'avait point compris les conséquences de cette mort. Tout ce livre des exemples, qui depuis quinze ans se déroulait, page par page, sous ses yeux, était pour lui lettre morte. Il arrivait au pouvoir, vide d'expérience, avec des yeux qui n'avaient point vu.

CHAPITRE III

La Fête et le Deuil

Je balle sur gentille musique,
Et mes danses concertées
Sont bien douces ambassades
Que j'envoie au cœur.

Dialogue entre l'Amour et un vieillard.

Dedans mon livre de pensée
J'ai trouvé escripvant mon cueur
La vraye histoire de douleur
De lermes toute enluminée.

CHARLES D'ORLÉANS

CHAPITRE III

Alonso de Palencia, ancien « secrétaire de latin » du roi Henri de Castille, commence sa chronique en ces termes : « Je dois raconter des évènements que ma plume se refuse « à écrire. L'abjection du sujet me décourage, mon âme répu- « gne à ce que l'obligation m'impose ». Ce digne moraliste, qui trahit sans vergogne son maître et fait son possible d'honnête homme pour le discréditer auprès du pape, a, entre autres défauts, celui de manquer de bonne foi (1). Le règne d'Henri n'est point, d'un bout à l'autre, un tissu d'ignominies, un abîme de noirceur, quelque chose comme le Tartare de l'histoire espagnole ; il eut son aube, sa jeunesse confiante. La place était nette : le cadavre de Luna reposait à Tolède, celui de Jean II, le roi malsain (2), hors les murs de Burgos ; le drame avait son dénouement, il fallait que l'Espagne fît peau neuve.

Le premier geste d'Henri est d'ouvrir les portes des prisons, de faire cesser l'exil, d'organiser la paix. On voit reparaître des figures depuis longtemps oubliées : d'anciennes dupes de Tordesillas, comme le galant comte d'Alva, d'anciens ennemis

(1) Son excellent historien, D. Paz y Melia l'appelle « paladin résolu de la justice et de la vérité, personnalité éminente du xve siècle ». La louange semble excessive. Il suffit que Palencia soit, à ses moments, parfait narrateur, sans pourtant approcher d' « un Tacite plus vengeur que justicier » comme le voulait Pelayo. Mais Pelayo faisait preuve d'une indulgence particulière pour tout ce qui avait senteur d'humaniste.

(2) Le mot est de Palencia, I, 56.

du connétable comme ce perpétuel agité, l'amiral don Fadrique, ou le comte de Treviño. Les serviteurs de la nouvelle maison veulent avoir leur part : les chapelains du prince Henri devenus chapelains royaux n'entendent point déchoir, céder la place aux anciens : le roi apaise ces querelles, garde tout le monde à sa solde, dépense sans compter ; les nobles, les gens de petit état s'agenouillent devant lui, veulent lui baiser les mains. Il semble qu'une fidélité, une loyauté unanimes l'entourent, que les sujets aient retrouvé leur souverain, « le roi des abeilles « sans aiguillon ». Tout à l'heure l'anarchie triomphait, maintenant elle paraît vaincue : c'est une autre Espagne qui se montre.

Et simultanément la tradition héroïque se renoue : lorsqu'elle n'est plus divisée, l'Espagne parle de reconquête. Aux Cortès de Cuellar, la guerre sainte est décidée ; une seule pensée réunit les nobles ennemis et, en leur nom, le marquis de Santillane, « Phœbus à la cour et Annibal au camp », remercie le roi d'avoir convié le royaume « à de si grands et si- « gnalés exercices de bonté » (1). Le marquis, poète et chevalier, avait trouvé le mot : exercices de bonté. On en avait perdu l'habitude, on se dépensait en exercices de guerre profane et les mores envahissaient périodiquement le territoire. On ne les inquiétait pas car on avait d'autres affaires sur les bras ; le prince Henri le savait mieux que tout autre, lui qui avait laissé, sans bouger, massacrer les garnisons de Benamaurel et de Benzalema (2). Pour rester en paix avec sa conscience, l'hidalgo exaltait le courage des alcaides des frontières, mais, chaque année ou presque, arrivait en Castille la nouvelle d'un succès des infidèles, d'une hécatombe de chrétiens. Le premier moment de honte passé, il se justifiait comme il pouvait, répétait avec les gens du Conseil du roi qu' « il était bien préfé- « rable de perdre ces villes, étant donné la dépense qu'en-

(1) Puigan, *op. cit.*, portrait de Santillane. — Castillo, p. 17.
(2) *Cr. Juan*, anno 1446, p. 521.

« traînait leur entretien », que la guerre là-bas coûtait trop cher (1). Mais ce n'était que sophismes : au fond, il souffrait de cette plaie toujours ouverte, il en souffrait d'autant plus qu'il savait les mores affaiblis. La guerre d'Andalousie restait populaire. Il appréciait la qualité de gloire qu'elle rapportait, vivait sur son souvenir. Voyez les poètes, le romancero : les vrais accents lyriques, c'est aux victoires chrétiennes que nous les devons.

En 1410, sous un soleil de mai, le mois glorieux des Espagnols, l'infant D. Fernand, oncle du roi, a mis en déroute 80.000 soldats, 5.000 ginétaires mores ; Antequera est prise, l'étendard d'Isidore de Leon flotte sur la citadelle, la mosquée est bénite ; la vallée s'ouvre sur Grenade, au milieu des vergers, des arbres en fleurs et le peuple chante : « Si ! ganada es Antequera — Oxala Granada fuera ! » (2).

Puis c'est la victoire de la Higuera, dans la plaine même de Grenade. On est en juillet. Au matin le roi, ses chevaliers voient la ville infidèle, un monde nouveau se lève pour eux, une lumière inégalée que la Castille ne leur offre jamais.

« Quels sont ces châteaux ? Ils sont hauts et resplendis-
« sent. — C'est l'Alhambra, seigneur, et l'autre la Mosquée.
« Les autres, les Alixares (la citadelle) travaillés à merveille :
« le more qui les faisait gagnait cent doubles par jour et les
« jours où il ne travaillait pas, il en perdait autant. L'autre
« est le Generalife, jardin qui n'a pas son pareil. L'autre les
« Tours vermeilles... »

Alors, devant cette splendeur d'Orient, l'homme du Nord faiblit, il est prêt à abandonner une partie de son royaume et voici ce que dit à Grenade le Jean II du romancero :

Si tu voulais, Grenade, — je me marierais avec toi.
Je te donnerais en gage et dot — Cordoue et Séville...

(1) *Cr. Juan*, anno 1447.

(2) Oui ! Antequera est prise — Plût à Dieu que ce fût Grenade ! — Cf. Guzman, portrait de D. Fernand. *Cr. Juan*, anno 1410. — Pelayo.

Mais la moresque répond :

Je suis mariée, roi don Juan — je suis mariée et non veuve.
Le more qui me possède — me porte grand amour...

Le poète arabe a répondu au poète chrétien (1) : la Higuera fut un combat stérile, comme tant d'autres livrés sans ordre aux frontières, mais que le nombre des morts, les prouesses chevaleresques firent adopter par le peuple. Juan de Mena, homme de latinité, retrouve, en le racontant, une libre allure, un élan sincère : « O magnifique guerre, — Où devraient se « fondre nos querelles, — Où les nôtres vivent en mourant — « Pour la gloire dans les cieux et le renom sur la terre ! ». Cette persistance d'un sentiment vrai, d'un mode épique au milieu des marchandages de guerre civile, nous l'avons déjà notée dans les chroniques : les noms des héros ne sont point perdus. On raconte la mort du comte de Niebla noyé sous Gibraltar en voulant sauver ses soldats (2), celle de Diego de Ribera qui étendit plus près de Grenade « la robe de l'Espagne », les hauts faits de l'alcaide de Lorca, Alonso Fajardo, de tous ces hommes des frontières, sans argent, sans secours, toujours en campagne, eux et leurs enfants : images des premiers conquérants de Castille. Naguère, les chevaliers, qui avaient envahi la terre des mores, portaient suspendues à l'arçon de leur selle les têtes de ceux qu'ils avaient tués et lorsqu'ils traversaient les villages, ils les jetaient aux enfants pour leur apprendre la haine de l'Infidèle. A Lorca, ville forte grimpant sur une colline de sable d'or, citadelle moresque entourée d'une oasis, j'ai trouvé un souvenir semblable : en 1452, lors de la bataille des Alporchones, on vit sortir de la ville un

Romances, II, 180 sqque, dit par erreur qu'il y avait 50.000 ginétaires. Guzman dit 3.000.

(1) Cf. *Primavera y Flor de Romances*, Berlin, 1856, I, 250. — *Cr. Juan*, anno 1431. — R. M. Pidal, *L'épopée castillane*, trad. H. Mérimée, Colin, 1910, p. 174. — Pelayo, *op. cit.*, p. 188.

(2) Mena, *Labyrinthe*, cop. 160. *Primavera*, I, 256.

vieil hidalgo accompagné de ses douze fils dont les plus jeunes avaient huit ou neuf ans. On s'étonnait : il était si vieux, ses enfants si petits, et les mores si nombreux, mais il répondit gaiement : « J'emmène ces douze lévriers pour qu'ils se nour-« rissent de sang more et prennent du souffle pour la ba-« taille » (1). Ce hidalgo des frontières, Henri eût pu le connaître ; peut-être son histoire lui fut-elle rapportée par Santillane qui avait l'expérience de cette guerre lointaine, y emmenait aussi ses fils, leur donnait la même forte nourriture : « Capitan de la frontera — Cuando la vez postrimera — Metio « Huelma a sacomano... » Tous ces souvenirs revivent autour d'Henri : dans cette trêve des partis, il envisage la possibilité d'une grande entreprise. Santillane redevient poète, le supplie de ne pas renoncer : « Faites telles œuvres, ô roi, que votre « nom reste dans les mémoires » (2). Alors le roi solitaire, le roi craintif est soulevé d'un désir de gloire ; il veut retrouver les traces des conquérants, d'Alfonse XI *El del Salado* le dernier grand vainqueur au nom de la croix, apporter aux enfants perdus l'appui de son armée, de son nom. Il quitte Ségovie, ses chasses, ses chiens, choisit comme « emprise » une grenade ouverte qu'il fait graver sur son écu et à la tête de quatorze mille cavaliers, de quatre-vingt mille soldats (3), part pour l'Andalousie.

Il ne la connaissait pas, ou peu. Dans sa jeunesse seulement, alors qu'il suivait le parti de son père, il avait poursuivi des rebelles jusque sous les murs de Lorca. Maintenant il subissait le charme de cette toute-puissante nature. C'était autre chose que l'horizon de Castille, ces larges plaines coupées d'eau, ce verger, ces champs de Grenade ondulant à l'infini. Il voyait des arbres, des fruits, toute une richesse offerte ; il découvrait

(1) Ticknor, *op. cit.*, I, 409. Pelayo, *op. cit*, p. 201.

(2) *Obras de Santillana*, éd. Amador de los Rios, Madrid, 1852, p. 292.

(3) Sur les différences entre Castillo et Valera touchant l'importance de l'armée, cf. Paz, p. 444.

la clémence du ciel, la douceur de vivre. Tout cela le touchait, le transformait : à voir dans la lumière de leur patrie les ginétaires mores qui composaient son escorte, il comprenait mieux la beauté de l'Orient. Il comparait aux pesants gens d'armes castillans, hommes de fer qui tombés ne pouvaient se relever — tel un picador dans l'arène —, ces souples cavaliers, aux gestes libres, élégants ; il aimait leur désinvolture. Eux, loin de la triste Castille, retrouvaient les étapes de leur jeunesse, les sources où ils s'arrêtaient, l'horizon blanc de leurs montagnes et la mer verte de leurs champs ; ils recommençaient leur vie d'autrefois.

Ainsi, toujours entouré d'infidèles, sur cette belle terre d'infidélité, le roi chrétien oublie peu à peu qu'il veut être roi conquérant ; il s'arme à la légère, ce que la coutume défend aux rois et aux grands, chevauche à l'écart avec ses deux cents mores dont il est le seul capitaine. De tactique, de bataille il n'est plus question : c'est une promenade, un divertissement. Les mores apportent des figues, du raisin, du lait et du miel ; la caravane s'arrête et le roi, assis sur le sol, jambes croisées, mange avec eux. Un jour même, tandis qu'il se repose dans un jardin au son de la musique, il est sur le point d'être pris. Pendant trois ans, au printemps (1), il vient en Andalousie sous prétexte de conquête, fait halte dans la vega de Grenade ou de Malaga. Tolérant d'abord que ses soldats fassent la razzia, il s'avise ensuite que ravager ce paradis est une monstruosité (2), ne peut se résoudre à attaquer, à verser le sang : il est sans force au milieu de ces grandes plaines ensoleillées.

(1) « En été, les habitants de Grenade portent de blanches coiffures en sorte qu'à les voir le vendredi dans la mosquée, on dirait de blanches fleurs en un champ fertile sous la douce atmosphère du printemps. » *Benaliatib* ap. Altamira, II, 366.

(2) Palencia assure qu'on coupait les oreilles à ceux qui détruisaient les arbres, volaient les fruits. I, p. 185-186 et 251. Cf. Castillo, p. 20

Les Arabes, les Castillans ne comprennent plus. Quel est donc cet homme qui, venu pour la guerre, évite soigneusement tout ce qui est la guerre ? L'émir de Grenade qui, de l'Alhambra, a vu s'avancer sur ses terres cette innombrable armée, se rassure : « La première année, dit-il, j'aurais tout offert, jus- « qu'à mes enfants, pour avoir la paix. Aujourd'hui je ne « donnerai rien » (1). Quant aux Castillans, le mécontentement grandit parmi eux : le roi les ignore, il ne quitte pas ses mores, les imite en tout, leur permet tout. L'un d'eux Mofarrax enlève à Séville une jeune fille chrétienne ; les parents viennent demander justice au roi qui ne veut rien entendre. Le more garde la chrétienne « pour ses plaisirs ». Peu à peu les grands s'insurgent : ils se sentent doublement blessés, comme croyants, comme chevaliers. Il n'y a plus de discipline militaire, tout est à la moresque, le vêtement, l'ordre de marche, la nourriture, le coucher et le reste (2). Est-ce pour favoriser cette parade que le pape Calixte a donné au roi le chapeau et l'épée, envoyé les bulles de la croisade, accordé des indulgences à ceux qui combattront, qui mourront pour le triomphe de la foi ? (3). Un jeune homme, P. de Velasco, veut en finir avec cette comédie, prendre le roi, aller de l'avant, mais Henri averti se réfugie à Cordoue. Les conjurés font buisson creux (4) ; il ne fut pas même question de rechercher les cou-

(1) Prescott, I, 147.

(2) « La honteuse mollesse dont les mores abusent contre les lois de nature, la familiarité du roi avec eux donnaient aliment aux rumeurs. » (Palencia, I, 173 et 190). Les mores, eux, se plaignaient de l'invasion des mœurs castillanes : dès le xive siècle, un arabe reproche à ses frères andalous de ressembler aux Galiciens en costumes, ornements, us et coutumes, allant jusqu'à mettre images et simulacres à l'extérieur des murs, dans les édifices et appartements plus reculés. Cf. Pelayo, *Rom.*, II, 255.

(3) « Indulgences aux vivants et aux morts : chose inouïe en Espagne », observe Mariana, L. XXII.

(4) Parmi eux se trouvait le comte d'Alva qu'Henri venait de tirer de prison.

pables. — Les campagnes se succèdent, aussi vaines : pas de bataille rangée, quelques escarmouches où parfois tombe un chevalier trop aventureux. Le roi alors n'a pas une parole de regret ; on raconte que Garcilaso de la Vega, grand tueur de mores, ayant été blessé au cou d'une flèche empoisonnée, Henri vint assister à son agonie : « Allons voir la force du « poison, aurait-il dit, on m'a assuré qu'il produit d'horribles « gesticulations », et en effet, cette agonie ressembla à la rage (1). L'anecdote nous vient de Palencia : peut être est-elle calomnieuse, mais quels pouvaient être, à l'égard du roi, les sentiments des nobles, campés sous les murs d'une ville ennemie, inertes, inutiles, figurants et non acteurs ? Pourtant ils n'osent récriminer : « Notre silence, leur dit un jour l'amiral « D. Fadrique, est de triste présage, indigne de notre noblesse, « car vous connaissez tous la honte qui nous entoure et les « bêtes mêmes ne l'ignorent pas ». S'ils ne se révoltent pas, s'ils acceptent ce renom de lâcheté, c'est que Cordoue, Séville leur apportent une diversion : des fêtes, des tournois, des combats de cour au lieu de la guerre véritable. Le roi Henri se remariait.

En 1440, il avait épousé Blanche de Navarre et l'on gardait au palais le souvenir des noces de Briviesca : pas d'armes de cent chevaliers vêtus de manteaux blancs ou de manteaux de couleur ; cortège accompagné de ménestrels, de tambours, timbales et trompettes ; festin magnifique où des chasseurs, des pêcheurs déposaient aux pieds de la Princesse les bêtes encore palpitantes ; danses à la lumière des torches qui faisaient de la nuit le jour ; dons magnifiques à chaque convive, anneaux d'or sertis de diamants, étoffes précieuses. Comme à l'avènement des rois, on avait vu les juifs s'avancer au devant des époux portant la Thora, les mores le Koran : fête la plus belle du

(1) Palencia, I, 283. Castillo dit au contraire qu'Henri furieux aurait ordonné la razzia (p. 24).

règne où l'Espagne égalait les splendeurs de Bourgogne (1). Mais toute la joie s'était tournée en tristesse lorsqu'on avait appris que « la Princesse était restée telle qu'elle naquit ».

Le chroniqueur a noté qu' « Henri resta fort étranger à toute « affection conjugale. Bien clairement le démontraient, dit-il, « ses chiches relations avec son épouse, sa conversation à cha- « que instant interrompue, son front soucieux, son goût des « excursions lointaines non moins que son extrême négligence « dans le vêtement ». Il en fut ainsi pendant douze ans ; il n'avait point changé de vie, chassait, guerroyait à la suite de Pacheco ; le palais, pour lui, c'était Balsaïn, le Pardo. La princesse, elle, restait cloîtrée avec quelques duègnes (2). Après Olmedo, on parla de divorce : la reine Isabelle y poussait, proposait comme femme sa nièce Juana, infante de Portugal. En 1453, d'un commun accord, le divorce est prononcé, confirmé par l'archevêque de Tolède Carrillo, au nom du pape.

Document curieux que cette sentence de libération : on ne s'y fait aucun reproche. Le roi affirme sa bonne volonté pendant plus de trois ans (3) ; d'autre part, deux matrones à ce déléguées ont constaté que la princesse était « virgen incorrupta como « avia nacido », et une enquête menée à Ségovie a démontré qu'Henri avait eu, avec d'autres femmes, « conocimiento de « varon a muger » (4), tout comme un autre. La conclusion s'impose : un charme sépare Henri de sa princesse ; on travaille à le rompre, on fait appel à la médecine occulte, aux électuaires, potions, compositions propres à dénouer l'aiguillette ; la boutique de la Célestine n'en manquait point. Sans

(1) *Cr. Juan*, p. 408 sqque.

(2) Palencia, I, p. 12 et 64.

(3) « Dando obra con todo amor e voluntad fideliter a la copula carnal ». Cf. Sitges, *op. cit.*, p. 48 sqque. Comp. l'histoire de Guidobaldo de Montefeltro, duc d'Urbin, et celle de G. Galeas Sforza, ap. Bayle, *Dict.* Art. Isabelle de Gonzague et Isabelle d'Aragon.

(4) La sentence ne laisse aucun doute : « Que tenia su verga viril firme et solvia su debito e simiente viril como otro varon ».

doute, on essaya d'un mélange d'épines de hérisson broyées avec de l'huile, remède souverain pour ce genre de maux (1). Mais rien n'y fit ; les oraisons pieuses auxquelles on eut recours furent aussi peu efficaces : Henri restait ensorcelé (2). Il lui fallait une autre femme : l'héritière de Navarre repartit donc comme elle était venue, cédant la place à la nouvelle reine. — Juana de Portugal avait quinze ans, on vantait sa beauté ; un seigneur de Bohême, qui la vit à Olmedo, nous dit que c'était « una linda señora morena », une jolie femme brune (3). On comptait beaucoup sur elle pour délivrer le roi, aussi on la prend sans dot « se contentant de la femme seule » ; on lui permet d'amener avec elle douze donzelles, une duègne, une gouvernante et les servantes dont elle a besoin. Henri va l'attendre à Cordoue, mais, apprenant qu'elle doit coucher à Posadas, il part déguisé surprendre sa reine. Elle le reçut, dit-on, allègrement et pendant quatre heures ils se firent des amitiés (4).

Les seigneurs que nous montre Guzman dans son livre sont pour la plupart des hommes austères, silencieux ; « s'ils sont « adonnés aux femmes », ils le sont en guerriers, ne raffinent pas, sont peu sensibles à la grâce féminine ; une seule chose les touche, le point d'honneur. On retrouve en eux les descendants de ce roi Alfonso, qui menait sa femme Urraca à coups de poings et à coups de pieds (5). Au milieu de ces nobles

(1) *Célestine, édit. cit.*, I, 83.

(2) Même histoire en 1688. L'ambassadeur de France en Espagne écrit à Louis XIV : « Un certain moine dominicain... eut une révélation que le roi (Charles II) et la reine étaient charmés. Il était question de lever le charme. La cérémonie était horrible... » (Lettre du comte de Rebenas, ap. P. Clément, *La police sous Louis XIV*, 1866, p. 228).

(3) Cf. *Voyage du baron de Rosmithal*, dans les Libros de Antaño, t. VIII, p. 162.

(4) Valera. *Memorial de hazañas*. Cap. VII.

(5) « Pede suo me percussisse... faciem meam suis manibus sordidis multoties turbatam esse ». *Hist. Compostellana*, ap. *Crónica de Avila*, Madrid 1870, p. 35.

désœuvrés, l'arrivée de Juana, de sa suite fut une révolution. Ces jeunes femmes avaient un accoutrement étrange. On les voyait passer, dans les rues de Cordoue, bonnet ou « carmagnole » en tête ; d'autres, cheveux au vent avec un simple ruban de soie, ou bien coiffées à la moresque, à la biscaïenne. Certaines portaient la dague, l'épée ou la lance, jouaient à l'amazone, se drapaient dans une cape (1). Les courtisans restaient ébahis devant cette invasion de modes nouvelles, admiraient cette désinvolture féminine et guerrière ; les moralistes s'offusquaient ; bientôt tous furent subjugués. Les amazones, en effet, n'étaient pas cruelles ; elles donnèrent le ton aux fêtes de Cordoue et les Castillanes les imitèrent. Ecoutez Palencia : « Ce n'étaient que colloques solitaires avec leurs galants. Leur « vêtement déshonnête excitait l'audace des jeunes gens. Leurs « éclats de rire, le va-et-vient des valets porteurs de gros- « siers billets, la voracité dont elles faisaient preuve nuit et « jour étaient plus fréquents dans leur compagnie que dans « les mauvais lieux. Le reste du temps, elles le donnaient au « sommeil quand elles ne le passaient pas à se couvrir le corps « de fards et de parfums, et cela sans en faire le moindre « secret ; au contraire elle se découvraient les seins jusqu'au « nombril et depuis les doigts de pied, les talons et les jambes « jusqu'au haut des cuisses, à l'intérieur et à l'extérieur, « elles prenaient soin de se peindre de fard blanc afin qu'en « tombant de leur haquenée, ce qui arrivait souvent, brillât « en tous leurs membres une uniforme blancheur » (2).

Ainsi se transformaient les mœurs espagnoles ; croyons-en les auteurs des traités de morale, ce sont toujours eux qui nous

(1) Lettre au prince de Viana, ap. Sitges, p. 70. Saint-Evremond parlera encore du « goût d'Afrique » de la galanterie espagnole.

(2) Palencia, I, 194 sqque. — « Les dames mettaient de la poudre de musc dans leurs chapins, et quand passaient des jeunes gens, elles appuyaient du pied et la poudre sortait, emmuscant la rue... » Notes à la Bible d'Arragel (1430) ap. Altamira, II, 295.

renseignent. L'exemple des portugaises ne fut pas perdu et l'on entendra plus tard le docte Fray Hernando de Talavera dénoncer en chaire les monstrueuses modes féminines, les résilles d'or et de soie, les bandeaux couvrant les oreilles, les tresses cerclées d'or, les coiffes crêpelées, les linons fins de Cambrai, les fermails et joyaux qui ornent le front, les pendeloques et colliers, les corselets brodés d'or, les gorgières transparentes qui laissent voir les seins, les chapins castillans ou valenciens, les socques peintes qui servent aux mondaines à rehausser leur taille (1). Dans toutes ces élégances, « cet ap- « pareil d'impudicité », il y a un peu de l'héritage de Juana et de ses femmes. La cour de Castille s'aère, s'affine, oublie, un moment dans l'histoire, d'être la plus étriquée, la plus guindée d'Europe et si nous pouvons imaginer, dès le xve siècle, une Espagne autre que celle de la golille — celle de Philippe IV : l'Espagne du carcan — c'est peut-être à la « linda « señora morena » que nous le devons.

L'archiprêtre de Hita eût pris plaisir à ces noces de Séville, de Cordoue ; ses dieux y triomphaient : don Carnal et don Amor ; il y eût trouvé de quoi contenter ses goûts : repas extravagants, femmes vives et faciles, petit corps et grand amour (2). C'est vraiment son peuple qui défile devant nous, celui que guide le mauvais désir. Je n'en veux pour exemple que le poète Alvarez Gato qui fait broder sur son manteau un chant d'orgue, porte « un collier d'or avec des lettres », sur son casque une ville pour cimier (3) et ne craint pas de se

(1) *Tratado del vestir* ap. Los Rios. *Hist. de la Lit. esp.*, VII, 362. — Alhambra, II, 296, 337 et 545. — Pour la complexité des artifices féminins, cf. *la Danse de la Mort* (de 1520), ap. Los Rios, VII, 326.

(2) Como en chica rosa esta mucho color... — Como en poco balsamo yase grand buen olor — Assy en chica dueña yase muy grand amor (cop. 1612).

(3) Tel autre, moins courtois, porte pour cimier « un dragon qui a avalé la moitié d'une femme, la tête et le buste restant en dehors et la devise dit : « Celle que vous voyez souffrir — c'est parce qu'elle donna — à l'un ce qui paraît — à l'autre ce qui est caché » (cf. Paz, p. 371).

faire hérétique pour l'amour des dames, refusant de dire qu'il y a d'autres dieux qu'elles sur la terre comme au ciel (1). A table, ils ne se contraignent plus ; auparavant ils se nourrissaient, ils deviennent mangeurs exigeants. Le code culinaire écrit sur l'ordre du roi don Pèdre d'Aragon le cérémonieux et que la Castille avait adopté, devient une antiquaille ; si l'on en croit le bachelier A. de la Torre, le règne d'Henri marque l'avènement des artistes en cuisine : les vins, les potages sont si nombreux que la mémoire ne peut retenir leurs noms ; on colore les mets pour réjouir la vue, on les parfume pour contenter l'odorat : délicatesses inouïes qui laissent loin derrière elles « le manger unique diversement préparé » que recommandaient les anciens *meges*, le petit vin rouge de Toro, le vin blanc de Madrigal qu'Hita estimait par dessus tous les autres (2).

Et ce n'est pas dans la froideur de Burgos, dans la platitude de Valladolid, dans l'austérité du cloître roman de las Huelgas que se déroule la bacchanale. Le Midi, si longtemps dédaigné, prend sa revanche. C'est à Séville, que Jean II ne visita jamais durant ses quarante-sept ans de règne, c'est dans l'alcazar, sous les arcades du *patio de las donzellas*, dans les jardins plantés d'orangers et de palmiers que les Castillans fêtent les noces de leur roi. Encore une fois, la vierge des cloîtres est vaincue. Ce palais, ces fontaines, ces entrelacs, ces stucs colorés, ces jeux délicats d'ombre et de lumière, toute cette finesse les enchante ; s'ils retrouvent la cour orientale de don Pèdre, ses justices, le cadavre de son frère don Fadrique, ils revoient aussi doña Maria de Padilla, la maîtresse uniquement aimée, la plus

(1) « Por vos, señoras, por vos — Mi fece hereje con Dios — Adorandoos mas que a él. » Luna avait déjà dit : « Si Dios nuestro salvador — Oviera de tomar amiga — Fuera mi competidor... » Cf. Pelayo, *Ant. lir.*, VI, préf., p. 49. — Los Rios, VII, p. 128. — Baena, préf. p. 82.

(2) *Vision Delectable*, p. 391 (Bib. de Aut. Esp., t. XXXVI. Madrid, 1907). — Hita, II, 106, 177 notes.

belle épouse sans couronne, pour l'amour de qui fut sacrifiée une fille de France :

> A Medina-Sidonia envio — que me labren un pendon
> Sera de color de sangre — de lagrimas su labor.
> Tal pendon, doña Maria, — se hace por vuestro amor (1).

La suite de Juana fut la providence des grands d'Espagne ; parmi les portugaises, chacun trouva sa Maria de Padilla : le duc de l'Infantado eut Isabelle Enriquez ; P. Hurtado, Leonor de Quiros. L'évêque de Calahorra, Mendoza, le futur cardinal d'Espagne, choisit pour maîtresse D. Mencia de Castro, dont il eut deux enfants qu'il fit légitimer par le pape, malgré leur origine sacrilège (2). Restait le roi. Au milieu de ces couples en fête, sa figure détonne. Il apparaît vêtu de noir, sa chevelure épaisse enfermée sous un bonnet. Les artifices de toilette n'existent pas pour lui (3), c'est un homme des bois égaré dans un palais. A son arrivée à Séville, il a peur de la foule, se dérobe, entre dans la ville par un guichet de l'alcazar ; la pompe, les acclamations le font fuir. On conçoit dès lors quelle peut être sa popularité. Son mariage est l'occasion de nouvelles plaisanteries ; on va dénicher les secrets de l'alcôve, on les répand sur la place : la reine Juana n'a pas été plus heureuse que la reine Blanche, elle est restée telle qu'à sa naissance ; « ce mariage est une triste farce » (4). Les seigneurs se mettent de la partie : « Il y a trois choses que je ne me baisserais pas pour ramasser dans la rue, dit l'un

(1) *Primavera*, I., 221. — Vers que le romancero met dans la bouche de Blanche de Bourbon, femme de Pierre le Cruel. Cf. Pelayo. *Trat. de rom.*, II. 123.

(2) Sitges, p. 68.

(3) Ennemi des « calamistratos crines » et des bains, « balneorum inscius » Rodrigo Sanctius, append. à Castillo, 129.

(4) Pal. 195-196. On n'avait pas montré les draps comme la coutume l'exigeait et comme cela eut lieu le lendemain des noces d'Isabelle la Catholique. Cf. Valera, cap. 52. Sitges, p. 66.

« d'eux : la virilité du roi Henri, la prononciation du marquis « (Pacheco qui bégayait), la gravité de l'archevêque de Séville « (Fonseca qui était affligé de tics nerveux) ». Sans doute ces propos des nobles ou du peuple sont rapportés au roi ; lui, d'ordinaire si indifférent à ces bavardages, se sent piqué au vif et sa réponse est prompte. Un jour, on apprend que la roi a une maîtresse, doña Guiomar de Castro, donzelle de la reine, fille d'un noble portugais.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que D. Guiomar était de beauté singulière ; Castillo dit seulement que la reine Juana était encore plus belle. Elle portait un nom prédestiné, un nom d'héroïne de romance. Au xve siècle, les jongleurs contaient comment une infante more appelée Guiomar avait séduit par sa beauté les Douze pairs de France ; combien en sa présence, tandis qu'après le bain elle faisait sa toilette, Charlemagne souffrait de sa caducité. Ou bien ils la montraient chevauchant sa haquenée, vêtue d'un bliaud blanc, d'un blanc brocart fourré de blanc cendal, bordé de pierreries, au cou un collier qui valait une ville. Ses cheveux paraissaient d'or fin au milieu d'un cristal, elle portait sur la tête une guirlande de joyaux qui n'avait point son égale (1). — Ainsi doña Guiomar, maîtresse du roi de Castille. Elle va, couverte de bijoux, distribuant les faveurs, traînant après elle une foule de courtisans qui portent ses couleurs. Bientôt, il y a un parti de la reine, conduit par Pacheco, un parti de la favorite à la tête duquel on voit l'archevêque de Séville et son perpétuel hochement de tête. Guiomar agit sans précaution vis-à-vis de la reine, passe résolument avant elle, ce que l'autre supporte mal. « Souvent, elle porta la main sur D. Guiomar avec colère », dit Castillo. Un jour le scandale éclate : on donnait une course de taureaux en l'honneur de la favorite. La reine défend à ses femmes de s'y rendre, mais Guiomar méprise l'ordre et

(1) Pal., I, 206. Castillo, 39. Pidal, *op. cit.*, 167. Pelayo, *Rom.*, II, 361.

paraît, trônant sur un balcon élevé. Juana, irritée, va l'attendre au bas de l'escalier, la saisit par les cheveux et la frappe à coups redoublés. La favorite crie, Henri accourt, prend sa femme par le bras si rudement qu'elle tombe évanouie. On la crut morte un instant et le roi en témoigna du regret (1). Il fallait séparer ces compatriotes : sagement Henri installe sa maîtresse à deux lieues de Madrid, lui donne état de Señora et va souvent se réjouir avec elle.

Cependant, quand vient le printemps, on retourne dans la plaine de Grenade ; mais ce n'est pas seulement une démonstration militaire, c'est une cavalcade où les dames ont leur rôle : revêtues d'armures, elles jouent à la guerre. Au siège de Cambril, Juana, heaume en tête, écu au poing, lance deux flèches contre les mores. L'endroit s'appelle désormais Hoya de la Reina. L'ennemi se met au diapason, fait assaut de courtoisie : à Jaen, Henri reçoit du roi de Fez de riches présents, harnais, coiffes, parfums rares, civette, résine odorante. Guerre en dentelles plus inoffensive que toute guerre civile, fête andalouse, mascarade où l'infidèle habille le chrétien. — A la fin, pourtant, on se lasse ; quelques nobles prenaient la guerre au sérieux, s'étaient emparés de Gimena ; il y avait des braves comme l'alcaide d'Andujar, Pedro de Escavias, qui ne comprenaient pas qu'on vînt de si loin pour donner des coups d'épée dans le vide. Le more demande à traiter : il paiera douze mille doubles par an et donnera la liberté à six cents captifs (2).

Il semble qu'une campagne aussi médiocre, sans faits d'armes, d'où l'on ne rapportait pas une once de gloire, eût du faire baisser encore le crédit du roi. Jamais cependant il n'a eu pareille renommée : c'est le beau moment de son règne. Le pape Calixte le considère comme le meilleur prince de la

(1) Rosseeuw St Hilaire, *Histoire d'Espagne*, Furne, 1844, V, 286.
(2) Pec., I, 260. Castillo, 24.

chrétienté, car dans l'indifférence générale que n'a pu secouer la prise de Constantinople, lui seul part en guerre contre le Croissant. Il a renouvelé son alliance avec la France, la Navarre, l'Aragon. Les Basques mêmes, le peuple le plus indépendant d'Espagne, l'appellent pour terminer leurs différends. Henri va les trouver, il est à l'aise au milieu de ces montagnards, de ces marins ; il leur plaît par sa rusticité et les soumet sans peine.

Entouré d'une cour magnifique, favori du pape, en paix avec ses voisins, recevant le tribut des mores, arbitre de ses sujets : ainsi apparaît le premier Henri de Castille ; et, à ce moment même, la Catalogne vient se donner à lui.

La révolution catalane est à la fois une tragédie domestique et une tragédie populaire. D'une part, un roi qui hait son fils, son héritier légitime. De l'autre, un prince aimable qui meurt victime de son père et de sa marâtre. Entre eux, un peuple ardent, combatif, qui veut le maître que la loi lui donne, non un autre ; pays fort peu mystique qui sait son droit, goûte sa liberté et pour la défendre, risque tout. Passez de Madrid à Barcelone : l'air n'est plus le même. Il a, au bord de la Méditerranée, je ne sais quoi de vif, de neuf ; la démarche des femmes n'est plus la démarche grave et lente des paysannes de Ségovie ; elle a pris quelque chose d'alerte, presque d'aérien. Les physionomies passent, en un instant, du sérieux au plaisant, traduisent sans transition les sentiments les plus contraires : une promptitude de mimique étonnante. Vous ne voyez guère les Catalans dormant comme des lézards ou ruminant, les yeux fermés, dans le soleil : ils vont et viennent, trafiquent, construisent, acclament, conspuent, toujours secoués d'une passion nouvelle. A Saragosse, au bord du fleuve vert, dans le vaste champ de boue taché d'arbres pauvres qu'il traverse, ou bien encore sous les coupoles de la Seo, dans l'ombre peuplée de piliers gigantesques, on respire encore

l'atmosphère de Castille, une mélancolie stagnante. A Barcelone, il semble que tout cela ait disparu. — Quant il s'agit de l'Espagne moderne, il est d'usage d'exalter la Catalogne. Les fanatiques du mouvement, les croyants de l'évolution opposent volontiers cette province trépidante à la Castille amorphe. Dans les ports ensoleillés, au milieu des matelots, des coltineurs, dans cette lumière où éclate la beauté des fruits du midi, dans la voix des paquebots, ils découvrent l'Espagne vivante, la seule, d'après eux, qui mérite l'admiration, l'Espagne en travail et non l'Espagne en léthargie. Ils ont raison peut-être, mais dans la mesure où l'intérêt d'une bourse de commerce est supérieur à celui d'une église gothique. Pour l'historien, ce qui est remarquable ici, c'est la permanence du caractère, cette figure toujours semblable à travers les siècles. Peuple de la mer, fait par la mer, le premier à se donner des lois, à rédiger ses coutumes ; peuple averti, qui distingue : dès 1227 il a son code de navigation, dès 1413 connaît le régime des droits différentiels (1) ; il s'est tôt répandu au dehors, il a un esprit de commerce et un esprit d'aventure. Au XIVe siècle, on voit une poignée de catalans défendre l'empire grec contre les turcs, s'établir en Asie-Mineure, chasser les français de Morée : c'est une croisade inimaginable — aussi folle mais moins tragique que la croisade des enfants — dont on douterait presque, s'il n'y avait pour nous la conter cet extraordinaire Ramon Muntaner, le plus franc des chroniqueurs. Aventuriers, parfois héroïques, comme lorsqu'ils firent couler leurs vaisseaux à Gallipoli pour se forcer à vaincre et à ne retourner chez eux que par terre (2), mais aussi gens de liberté, fort chatouilleux sur leurs privilèges. Le mécanisme politique est ici tout autre qu'en Castille : des castes, des classes nettement

(1) Et aussi peuple le plus sobre d'Espagne — d'après Palencia.

(2) On n'avait pas vu cela depuis Agathocle en Afrique. Cf. MONCADA, *Expedicion de los Catalanes*... Madrid, Sancha, 1777. — R. MUNTANER, ap. Buchon (Panthéon Littéraire), Paris, 1841

séparées qui ont chacune leur voix (brazo) aux cortès ; une bourgeoisie qui s'élève sur les ruines d'une noblesse, un prolétariat qui s'émancipe. Ces trafiquants, ces marins sont des hommes de droit pour qui l'atteinte au droit justifie la révolution ; dans certains cas, ils proclament la légitimité de l'insurrection ; libérer un prisonnier injustement condamné est un haut fait, désobéir à un ordre injuste est un devoir ; on trouve chez eux un peu de notre jargon de 89 (1).

Comment un peuple semblable pourrait-il se développer à l'aise dans l'horizon des montagnes de Castille, dans les plaines monotones où l'esprit se rétrécit, s'assèche ? Il est libéré du more, la reconquête est pour lui un mot quasi vide de sens, sa foi est calme. Il est entraîné au delà : son horizon, c'est Naples, la Sicile, l'Italie (2) et si nous ne voulons voir que l'ensemble, c'est bien un souffle italien qui l'anime. A côté de la rigidité castillane, Barcelone apparaît une république italienne : mobile, tumultueuse, mais aussi pratique, pesant dans sa balance le pour et le contre froidement ; un moment idéaliste, prodigue d'elle-même et l'instant d'après calculant avec l'âpreté d'une

(1) Ceci s'applique principalement à Barcelone « tête de Catalogne », ville du « citoyen honoré ». Sur la décadence de la noblesse, l'avènement de la bourgeoisie et la guerre sociale des paysans en Catalogne, cf. Altamira, II, 128 sqque.

(2) Et aussi les pays barbaresques. L'hôtelier du bohémien Rosmithal lui conseille de sortir, non seul, mais en troupe pour éviter que les pirates ne le cueillent par les rues et, le traînant à leurs bateaux, ne le vendent comme esclave. Le même Rosmithal ajoute : « Barcelone ne me fit pas révérence car elle méprisait les lettres et sceaux de mon roi et me chargea en sa douane plus que tout autre... Je reconnus que de vrai ne sont que rustres et juifs, car au lieu d'apprécier l'honneur et la délicatesse, ils mettent tout leur souci à amasser grands trésors avec ou sans justice... en sorte que les lettres de recommandation adressées à certains nobles de ce pays ne me servirent pas à grand chose... Les Catalans sont les plus perfides et mauvais des hommes et tels qu'il n'y en a pas sur terre. Nous avons parcouru trois provinces d'infidèles, barbares, sarrasins, grenadins et parmi eux nous étions plus en sûreté que parmi les Catalans. » Cf. Paz, p. 167 et 366.

ménagère. Les voyageurs du xve siècle le savent bien, qui ont affaire aux douaniers catalans. Cette constante susceptibilité dans l'amour de la liberté, cette passion toujours prête qui se traduit en actes, ce sentiment vivace du doit et de l'avoir, c'est ce qui marque le plus profondément la Catalogne. Elle n'a point changé depuis le jour où elle se révolta contre le roi d'Aragon, exigea la liberté du prince de Viana. Aujourd'hui comme au xve siècle, elle s'oppose aussi fortement à la Castille que la Castille s'oppose à l'Andalousie. Barcelone est devenue une sorte de colonie qui nourrit la métropole. Comme elle admet difficilement ce privilège, que la révolution est son état normal, on la soumet à un régime spécial, on la comprime et elle rend. En 1454 elle est déjà une révoltée, ne tolère pas qu'on lui impose un maître qui n'est pas le sien, se tourne vers le roi de Castille, le roi des chasses, des forêts, l'homme de la morte Ségovie, lui demande d'être son seigneur. C'est un nouveau monde qui s'offre ; le vent du large passe sur la vieille terre immobile.

Je retrouve dans l'histoire de Carlos de Viana et de son père le roi Jean II d'Aragon (1), la même ligne, la même allure que dans celle de don Carlos et de Philippe II. Les deux Carlos, les deux victimes, ont les mêmes traits : jeunes, sensibles, amoureux, mais ce sont des figures vêtues de deuil, des héros sacrifiés. Dans le domaine des idéologies (2), ils représentent la liberté meurtrie par le despotisme et j'imagine que Schiller eût pu construire un Carlos de Viana, aussi raisonneur et métaphysicien que le Carlos que nous connaissons, mais l'inquisition d'Etat n'existait pas encore et le final de la tragédie manquait.

Maigre de visage, avec un air modeste, une certaine tendance

(1) L'infant D. Juan, l'ancien révolté de Castille.

(2) Dans la réalité, le Carlos de Philippe II est loin d'être sympathique. Cf. Gachard *Don Carlos et Philippe II*, 2e éd., Lévy, 1867 et le livre classique de Forneron. *Histoire de Philippe II*, 3e éd., Plon, 1887, 4 vol.

à la mélancolie, une douceur de manières telle qu'il semble qu'il ait tout pour être un prince véritablement parfait, voilà le portrait qu'on nous donne de Viana (1). Ce délicat est nourri de scolastique et de poésie, vit au milieu des éthiques anciennes, traduit Aristote ou bien écrit l'histoire de Navarre, sa couronne et aussi sa passion. Son maître est un Pétrarque du xve siècle, qui met des syllogismes en vers, mais dont parfois le platonisme de littérature cède sous la poussée d'un sentiment vrai ; Ausias March, poète valencien, chante l'amour et chante la mort : le cycle même de Viana (2). Ce prince élégant et fleuri est le seigneur naturel des peuples de Catalogne, mais son père le tient exilé en Sicile ; il y vit dans les souvenirs de la Grèce, composant des vers, des chansons, entouré de belles filles qui essaient de lui faire oublier sa patrie (3). Le roi d'Aragon l'autorise à s'approcher jusqu'à Majorque. C'était tenter Dieu : Majorque est le prolongement oriental de Barcelone, le jardin parfumé de la grande cité. Ce qui devait arriver arriva : le 31 mars 1460, Viana fait son entrée dans la ville, en triomphe. Le peuple avait son prince, voyait son droit réalisé. Le roi d'Aragon n'osait broncher devant cet enthousiasme, mais, à la fin de l'année, il prend sa revanche : les cortès sont convoquées à Lerida, Viana s'y rend, est fait prisonnier.

Ce fut comme un coup de fouet pour les catalans. Ils n'eurent pas une minute d'hésitation : des députés partent pour Lerida, réclament la liberté du prince. Si la première ambassade ne réussit pas, ils en enverront une autre, puis une autre jusqu'à ce qu'ils aient satisfaction. Le roi croit échapper en voyageant

(1) Marineo Siculo, ap. Prescott, I, 129.

(2) Cf. Los Rios, VI, 489. Pelayo : *Hist. de las ideas esteticas*, II, 222. Altamira, II, 352.

(3) On lui connaît au moins deux maîtresses : la Cappa dont il eut un fils qui fut évêque, et Maria de Armendáriz (Zurita : *Anales*, Liv. XVII, cap. XII). Cf. Paz, p. 471, sur la descendance de Viana.

de ville en ville, mais où qu'il aille, il trouve devant lui cette bande opiniâtre qui répète inlassablement la même requête. En vain il fait valoir que Viana le trahit, veut lui donner peines et triste vieillesse, épouser, contre sa volonté, la demi-sœur d'Henri de Castille. « Nous ne pouvons partir qu'une « fois le prince libre, disent-ils, ou bien donnez-nous le comme « prisonnier, nous le garderons. » Et le roi répond : « J'aime-« rais mieux mourir sept fois : le prince est en sûreté avec « moi. » L'ambassade est triplée, mais qu'ils soient quinze ou quarante-cinq, ils n'obtiennent pas plus. A la fin la Catalogne se fâche ; on arbore à Barcelone les deux étendards, « le royal des Sérénissimes Comtes » et celui de Saint Georges de Catalogne ; la guerre est publiée contre les mauvais conseillers du roi, euphémisme de coutume qui désigne le roi et sa seconde femme, la marâtre de Viana (1). Jean était à Fraga avec son prisonnier ; quand il voit les catalans arriver, il leur cède la place, va enfermer Viana dans un autre château. Les catalans trouvent la table encore prête, sans convives, passent leur fureur sur les meubles. Pourtant l'Aragon était envahi ; le geôlier royal s'aperçoit qu'il ne peut rien contre ces forcenés, annonce qu'il rend la liberté à son fils. La reine, en pleurant, reçoit les ambassadeurs, s'offre à accompagner Viana jusqu'aux abords de Barcelone ; sa proposition est rejetée : la paix venait, on ne voulait pas de figure de discorde. Le 12 mars 1461, le prince, libre au milieu de son peuple, rentre dans sa capitale. Depuis Samboy, les milices formaient la haie ; sur la Rambla, toutes les confréries avec armes et étendards étaient réunies, il y eut trois jours de bals et mascarades (2).

(1) Rosmithal note que « les Catalans se moquent du roi, lui désobéissent, ne font aucun cas de ses mandements ». Cf. Paz, *loc. cit.*

(2) Devant l'hôpital, de grands théâtres richement ornés et sur eux les enfants, les innocents et les pauvres d'esprit en habits ridicules. Cf. *Anales de Cataluña* par Feliù, Barcelone, 1709, III, p. 10-19.

Un roi obligé de céder devant la loi, un peuple qui faisait triompher son droit, c'était une chose inouïe en Espagne. Henri apprit la nouvelle à Ségovie, il avait encouragé les catalans, leur victoire était un peu la sienne. Il les félicita, leur offrit son concours et aussi une souveraine, sa sœur. Du coup, l'Aragonais n'ose plus résister, signe sa défaite : Viana est juré héritier du royaume, lieutenant de Catalogne, Roussillon et Cerdagne ; son père prend l'engagement de ne point entrer dans la principauté. L'humiliation est complète. — Trois mois après, Viana meurt, d'une pleurésie sans doute (1). Aussitôt le peuple s'écria qu'on lui avait empoisonné son seigneur. Les obsèques eurent lieu avec le plus grand amour, *la ultima fineza de l'amor*, et Viana mort resta toujours parmi les siens. Les uns disaient que son âme errait la nuit dans la ville, demandant justice contre ses bourreaux ; d'autres que son cadavre faisait des miracles. « La divine Essence l'a mis en « si durable félicité que tous les dolents incurables, lorsqu'ils « viennent là où est son corps (à Poblet), s'en retournent « guéris. » Un dominicain prêchait contre les empoisonneurs, assurant que le ciel prendrait soin de venger la victime. Bref, on en fit un saint, un cadavre thaumaturge (2) : curieuse destinée pour un prince sensible, et j'imagine aussi un peu mou, qui lisait Dante, le poème de l'exil, et l'histoire de Tristan de

(1) Cf. Paz, p. 8. *Note sur les sépultures de Poblet*. — Quinze mille personnes suivirent son cercueil quand on le transporta à Poblet.

(2) Cf. Lettre de son majordome, ap. Los Rios, VII, p. 9-45. Sa main droite est exposée dans la sacristie de Poblet. « On voit les veines, les doigts posés à la façon de qui touche une chose avec curiosité, couverts de bijoux, et la main sur un piédestal d'argent doré ». Cette main fait des miracles. « Ainsi Dieu démontre que Carlos fut un juste, même quand il désobéissait à son père ». Un contemporain dit que le nombre de ses miracles aurait suffi à faire canoniser un millier de saints. Il était d'ailleurs dangereux de trop les publier : pour l'avoir fait, un catalan fut châtié. (Paz, p. 471. Palencia, I, 344 note). Cf. Mariana, Livre XXII.

Léonois, la plus belle histoire d'amour (1). — Le fils mort, le père rebondit. Barcelone semble accepter le nouveau prince, le jeune fils du roi, Ferdinand. Mais comment la trêve pourrait-elle durer ? La reine ne pardonne pas aux catalans leur révolte : naguère on lui a fermé les portes de la ville, le peuple la désigne comme l'empoisonneuse. Un jour, on apprend qu'elle soulève contre leurs maîtres les serfs de Catalogne, les *payeses de remensa*, que le roi va envahir la principauté. La guerre éclate, la reine s'enfuit, le roi est déclaré ennemi de la patrie : l'âme errante de Viana n'était point encore apaisée.

C'est alors que dans cette mêlée de peuples mutinés, de princes ennemis, entre le Castillan apathique et l'Aragonais bourreau, apparaît un nouveau personnage qui s'entend aux affaires, ne s'émeut pas, un homme d'expérience. Louis XI avait eu une jeunesse à peu près semblable à celle d'Henri de Castille : fils rebelle lui aussi, il avait vécu à la table de l'ennemi de son père ; il avait été pauvre, quasi-famélique ; il savait la valeur de l'argent, il savait aussi ce qu'est une révolution. Lorsqu'il intervient dans l'histoire d'Espagne, c'est en acheteur, en marchand : il achète les hommes d'Henri, vend ses services au roi d'Aragon, amasse pour sa couronne, veut avant tout, comme il dit, « ne pas perdre son écot » (2).

Dans la mort de Viana, ce réaliste a vu une chose : le moyen de prendre la Navarre. Il a envoyé ses condoléances à Barcelone, offert son aide contre quiconque se montrerait ennemi de la principauté « sans exception de personne », ce qui est lourd de sous-entendus. Mais, en même temps, il réclame la Navarre pour la France, la liberté de Blanche, la femme divorcée d'Henri de Castille que son père tient prisonnière.

(1) Ses armes sont parlantes : deux lévriers se disputant un os. France et Castille contre Navarre. MARIANA, Liv. XXII.

(2) *Lettres de Louis XI*, t. II, p. 49.

Dans la suite, se heurtant en Navarre à un demi-brigand, le comte de Foix, il renonce à son projet, fait volte-face, lâche Henri avec lequel il négociait par l'entremise du comte d'Armagnac — un noble marié avec sa sœur et qui en avait deux enfants — lâche les catalans, traite avec l'Aragon. En concluant cette affaire, Louis XI sacrifie l'existence d'une femme et celle d'un peuple. L'ancienne reine de Castille est livrée à sa sœur. Par trois fois, elle proteste contre le traitement qu'on lui fait subir, en appelle à Henri, son ancien maître. La lettre qu'elle écrit des Pyrénées, le jour même de son emprisonnement, a une certaine grandeur : un historien espagnol du XVIIIe siècle, Ferreras, historien émotif, déclare que cette lettre ne peut être lue, même après tant d'années, sans arracher des larmes. Ce qui frappe surtout dans ce testament d'une malheureuse qui avait doublement le droit d'être reine et qui ne le fut jamais, c'est la délicatesse du sentiment. Elle s'adresse à son ancien seigneur avec une parfaite noblesse : son frère, le prince de Viana, est mort par maléfice ; on a voulu se débarrasser d'elle en la mariant en France, mais elle n'a pas consenti à être le bourreau d'elle-même. Son père, le persécuteur de son honneur, de son droit, la livre à une sœur qui la hait, détruisant ainsi « sa propre chair ». C'est Henri de Castille qu'elle choisit pour héritier, Henri qui soutint la cause de son frère. Elle lui donne ses états, elle encore vivante, lui demande seulement de la venger. Deux ans après, elle meurt, peut-être empoisonnée (1). — Ainsi périrent le frère et la sœur, l'un roi manqué, l'autre reine manquée, tous deux unis à ce pauvre roi de Castille. Mais ils étaient d'un autre âge, ne pouvaient soutenir l'assaut des nouveaux politiques :

(1) Cf. Sitges, p. 86 sqque. — Il y a parfois de l'ironie dans cette lettre : le legs fait à sa sœur. Sachant qu'elle va à la mort, elle songe pourtant à l'amour : Henri devra délaisser la Navarre si elle a un héritier légitime.

c'étaient des êtres de sentiment, frêles et doués d'une noblesse naturelle, qui n'avaient point de place dans cette société du xve siècle : ils furent éliminés, c'était dans l'ordre. Mais, dans la triste période que je traverse, j'aime ces deux figures qui disparaissent presque ensemble, ces deux flammes jumelles qui s'élèvent un moment puis s'éteignent.

L'autre victime, ce fut la Catalogne. Par son traité avec Jean d'Aragon, Louis XI s'engage à fournir sept cents lances pour réduire la principauté ; en revanche, Jean lui paiera 200.000 écus et dès à présent donne en hypothèque le Roussillon et la Cerdagne. Le roi-notaire a les mains pleines, le compte des Catalans est réglé. Alors ils regardent autour d'eux : leur prince est mort, la France les trahit ; Naples, la Sicile ont leur vie ailleurs. Ils n'ont qu'un recours : la Castille. A Atienza, Henri reçoit leur ambassadeur : « Le roi d'Aragon a « fait mourir son fils, notre seigneur ; il veut maintenant abat- « tre ses vassaux : nous ne pouvons souffrir cet homicide ; « c'est pourquoi, selon toute justice, nous lui dénions fidé- « lité et obéissance et nous vous choisissons pour notre roi lé- « gitime et vrai seigneur naturel, nous nous mettons sous la « sauvegarde de votre ombre royale ». Ce disant, le Catalan avait les larmes aux yeux ; il était l'image même de ce peuple opprimé, toujours fidèle à la mémoire de son prince, il s'offrait en suppliant. Les uns étaient touchés ; les autres, pratiques, disaient : « C'est un bien facile à prendre » ; à peine quelques-uns osaient-ils objecter que le roi ne pouvait partir en guerre contre Jean II, son parent. Ayant réuni son conseil à Ségovie, Henri déclare qu'il accepte la couronne, envoie des troupes au secours de ses nouveaux sujets. Quand Barcelone le sut, elle acclama son nom, arbora les étendards en son honneur, frappa monnaie à son effigie. Depuis le retour de Viana, on n'avait pas vu pareil enthousiasme. L'arbre de Castille allait-il couvrir de son ombre la terre d'Aragon ?

Les deux compères veillaient : les troupes françaises, ayant traversé la Catalogne, se heurtent aux troupes castillanes. Il n'y a point guerre entre Castille et France : qui oserait attaquer ? Il fallut bien accepter la trêve. Henri, un peu gêné, en avertit Barcelone ; il lui était impossible, disait-il, de rompre l'alliance avec Louis XI mais il travaillerait à le détacher du roi d'Aragon. Paroles creuses, naïvetés qui ne pouvaient tromper des gens de commerce. De fait, Henri est paralysé ; il ne trouve pas d'ennemis devant lui, mais un allié : le chemin de ses nouveaux états lui est fermé. En même temps, Louis XI achète un à un les hommes de son entourage, les endoctrine, leur apprend la leçon qu'ils doivent répéter : « Traitez avec « le roi de France, il vous donnera quelque chose en Navarre, « tout près de vous. Qu'allez-vous chercher dans cette loin- « taine Catalogne ? » L'autre écoute, hésite, peu à peu se rend. En avril 1463, on apprend qu'il accepte l'arbitrage du roi de France pour trancher son différend avec l'Aragon. Ainsi un étranger, un tard-venu vient disposer des peuples, dire sa justice : ce fut, dit le chroniqueur, le commencement des infortunes, des infamies, des douloureux travaux du roi Henri de Castille. Le détail de cette farce (1) vaut d'être suivi : on exécuta la dupe en grande pompe, on la couvrit d'oripeaux, on la combla de respects. Tout était préparé d'avance entre Louis, Pacheco et Carrillo. Le premier metteur en scène est un ambassadeur français : il vient à Almazan pour fixer le lieu de l'entrevue, on le reçoit avec honneur et, après avoir dansé avec la reine, le noble seigneur fait le vœu solennel de ne plus danser désormais avec dame du monde : l'amour-propre castillan est flatté, le grand spectacle se prépare.

C'est au bord de la Bidassoa, entre Saint-Jean de Luz et

(1) C'est l'avis de Castillo qui, contrairement à son habitude, se permet un calembour : « en aquellas vistas, mas propiamente ciegas » (entre*vue*, entr*aveugle*).

Fontarabie qu'Henri rencontra Louis XI (1). Le décor était bien choisi : une rivière paisible au milieu d'une plaine, à l'horizon un amphithéâtre de montagnes. Scène, hémicycle où la majesté des cortèges royaux se déploie à l'aise, où l'on se voit, où l'on s'observe, où les hommes, les choses prennent toute leur valeur. C'est ici l'endroit classique des parades diplomatiques : en présence des deux cours endimanchées, on marchande, on livre l'infante, le prince étranger, on se trahit, on se vend, et toujours avec le même masque d'impassibilité. Mazarin viendra là où Louis XI est venu : sur cette terre d'élection des ambassadeurs, des premiers ministres, dans ces marches de deux peuples, il y a comme une passion comprimée, un élan caché sous une froideur de protocole.

Le Français attendait son homme sur la rive. Il ne s'était pas mis en frais, avait gardé ses habits ordinaires, courts, de mauvais drap ; sur la tête, un mauvais chapeau gras avec une image de Notre-Dame en plomb. Il avait l'air d'un pèlerin en route pour Compostelle. De l'autre côté, les Espagnols arrivaient, mais en seigneurs. Leurs barques étaient si nombreuses qu'on eût dit une armada : il y avait là le maître d'Alcantara, le prieur de S. Juan, les évêques de Burgos, de Ségovie, le comte de Ledesma dont la barque portait une voile d'or. Les Français s'étonnaient, admiraient cette profusion d'étoffes, de broderies, de bijoux, les chevaux couverts de housses merveilleuses : Ledesma « le mignon du roi » se montrait en grand triomphe, ses brodequins étaient ornés de pierreries, il avait couvert d'or jusqu'à la sous-ventrière de la mule qui traînait sa litière. Louis, voyant tant de riches hommes, demandait chaque fois que l'un d'eux abordait : « Est-ce celui-là le roi ? » A la fin, on le lui montra, vêtu simplement, le bonnet en tête (2).

(1) A Urtubie, que Comines appelle Hurtebise.

(2) Cf. Comines, Liv. II, ch. VIII. Castillo, p. 83. Palencia, I, 374. Garibay, *Compendio*, Anvers, 1571, II, p. 1179. R. Sanctius, *op. cit.*, p. 122.

Les rois se saluèrent, s'embrassèrent, se prirent les mains, puis, de compagnie, s'en furent jusqu'à un rocher au bord de la rivière. Henri s'y adossa, Louis resta debout ; entre eux vint se mettre un lévrier sur lequel les deux rois tinrent leurs mains posées. Henri parla le premier pendant un quart d'heure. Louis l'écouta attentivement, répondit, puis appela l'archevèque de Tolède Carrillo, Pacheco, le comte de Comminges et Alvar Gomez le secrétaire qui lut la sentence. Henri abandonnait la Catalogne, recevait en échange Estella de Navarre et sa juridiction. Il devait retirer ses troupes de la principauté et ordonner aux catalans de se soumettre aussitôt à leur roi, moyennant quoi ils seraient pardonnés. La sentence lue, les deux parties d'accord, Henri prit congé du roi de France, remonta en barque avec toute sa chevalerie et alla coucher à Fontarabie.

Comines, qui n'assistait pas à la cérémonie mais auquel Louis XI lui-même la conta, observe que c'est grande folie à deux princes de s'entrevoir « sinon qu'ils soient en grande « jeunesse, qui est le temps qu'ils n'ont d'autres pensées qu'à « leurs plaisirs » ; plus tard, alors que l'envie leur a crû, ils agissent prudemment en pacifiant leurs différends par sages et bons serviteurs. Ainsi le roi d'Espagne et le roi de France, auparavant les plus alliés princes qui soient en la chrétienté, « car ils sont de roi à roi, de royaume à royaume, d'homme « à homme », après leur entrevue, « oncques plus ne se « aymèrent ». Lorsqu'il recommande les bons offices du sage serviteur, Comines parle pour lui : il connaît le métier, sait ce qu'il rapporte, est de la même race que Pacheco. Louis XI ne s'y était pas trompé : aimer, ne pas aimer, cela avait peu de sens pour lui. Il s'était vite aperçu que le Castillan « ne pouvoit guère », que Pacheco, Carrillo menaient tout. Il les acheta, et, la chose faite, les récompensa consciencieusement :

P de Escavias, ap. Sitges, p. 386. Bodin, *République*, Liv. IV, ch. VI et Liv. VI, ch. II. Le Vayer, *Opuscules*, Paris, 1681, t. VIII, p. 83.

c'était de l'argent bien placé. Pacheco maria son fils à une bâtarde du roi de France copieusement dotée ; on donna au fils sacrilège de l'archevêque Carrillo la fille du connétable de Navarre.

L'entrevue d'Uturbie ressemble à une fable : d'une part, la troupe des robins, des gens d'affaires, troupe noire, minable, « une chicheté » (1) ; de l'autre, celle des seigneurs, flamboyante, rutilante, avec tout son bagage de splendeurs... et les papillons vinrent s'empêtrer dans la toile d'araignée. Ce qui préoccupait alors les Castillans, c'était de faire parade. Le chroniqueur Pulgar, qui n'est pas indulgent pour Henri, le félicite « d'avoir montré sa libéralité en accessoires et choses « nécessaires à dépenser et distribuer pour un *acte* aussi grand. » Ils voulaient aussi que leurs privilèges fussent respectés : Henri devait passer la rivière, toucher la terre de France ; cela les gênait, c'était une atteinte à l'honneur. On les apaisa en leur faisant remarquer que la rivière était espagnole et qu'en la traversant le roi ne quittait pas ses états (2). Louis les laissait se cambrer, bomber le torse, ergoter ; il acceptait sa médiocrité et c'est lui qui récolta : le castillan fut renvoyé nu comme un ver, il n'eut même pas Estella.

La France, l'Espagne venaient de se rencontrer : « elles ne « se goûtèrent pas fort ». Les gens des deux rois étaient logés à Bayonne : dès l'abord, ne se comprenant pas, ils se battirent, sans se soucier de l'alliance de leurs maîtres. Les Français, las d'admirer, riaient : « Qu'est-ce que ces accoutrements, que « ce roi laid qui traîne après lui une escorte de sauvages ? » (3). Les Espagnols se moquaient de la pauvre figure de Louis XI,

(1) Comines dit que « la garde de Louis XI était belle ». Ce ne fut pas l'avis des Castillans.

(2) C'est à cette préoccupation que répond l'anecdote contée par Mariana, Liv. XXIII. Cf. Pulgar, *Cl. Varones* (Henri IV). Prescott, I, 133.

(3) « Quelques 300 chevaulx de mores de Grenade, dont il y en avoit plusieurs négrins ». Comines, *ut. sup.*

si mal vêtu que pis ne pouvait, de ce peuple de petit état qui l'entourait. Cela manquait d'or, cela sentait la misère ou encore l'avarice. Bref, ils se quittèrent fort mécontents les uns des autres.

Restaient les catalans. Henri leur dépêcha quelqu'un pour les faire patienter. Au fond, il avait honte, voulait gagner du temps avant d'avouer. A la fin, il fallut bien s'exécuter : il était obligé d'accepter la sentence, de les rendre à l'Aragon ; leur roi les traiterait bien d'ailleurs et lui Henri ferait toujours tout son possible pour eux. S'il en était venu là, il en avait souffert autant que si on lui avait arraché les ongles des doigts. Les catalans n'avaient que faire de regrets ; l'un d'eux s'écria : « Découverte est la trahison de Castille, venue est l'heure de « sa grande infortune et déshonneur de son roi ! » (1). Ils avaient déclaré Jean II, la reine, leur fils ennemis de la patrie : ils ne pouvaient retourner à leur obéissance. Henri les abandonnant, ils donnèrent la couronne au connétable de Portugal.

Ainsi finit l'épisode catalan : une couronne offerte, manquée ; un roi qui se laisse jouer comme un enfant ; une noblesse de théâtre ; une poignée de « sages serviteurs » sans scrupules. Tandis que la Castille refuse de regarder au delà, les catalans continuent à se chercher un maître. Leur connétable mort, ils appellent René d'Anjou, brave homme titulaire de six royaumes et n'en possédant pas un ; le vieillard leur envoie son fils Jean de Calabre, grand coureur d'aventures, chevalier errant. Mais le fils meurt. A la fin, exténués, désespérant de trouver qui les défende, ils se soumettent. On raconte qu'après le siège (1472), entrant dans Barcelone, le roi d'Aragon pleura à la vue de tant de faces blêmes qui l'entouraient. Ce fut la seule vengeance du prince de Viana.

Henri, lui, oubliait vite : il venait d'avoir une fille, c'était

(1) Castillo, p. 86, place la scène à Fontarabie. En fait, il y eut ambassade envoyée en Catalogne. Cf. Sitges, 107.

plus important pour lui qu'un royaume. Lorsqu'il avait appris la grossesse de sa femme, sa mélancolie s'était tournée en joie : il n'avait pas écouté « les chevaliers et religieux de « bonne intention » qui lui conseillaient de ne pas publier la nouvelle, parce qu'elle apporterait infamie à la reine et scandale à la Castille (1). Cette grossesse, c'était sa réponse triomphante, et on voulait l'escamoter ! Il entoura Juana de soins, de tendresse, il lui donna une ville, et lorsqu'elle vint faire ses couches à Madrid, il alla au devant d'elle, la prit en croupe sur sa mule jusqu'au palais pour lui faire honneur, et aussi pour l'exhiber. Au commencement de 1462, la reine, étant dans les bras du comte d'Alva, et en présence d'Henri, de Pacheco, de Carrillo et d'autres chevaliers, mit au monde avec peine une fille qu'on appela Juana. Deux mois après, les cortès étaient convoquées : Carrillo prit la princesse dans ses bras, et les infants, les prélats, les grands, les procureurs des villes lui baisèrent les mains et jurèrent obéissance.

« Il n'y eut personne de sain jugement, dit Palencia, qui « ne comprît à quels moyens on avait eu recours pour faire « cesser la stérilité de la reine ». Henri avait choisi lui-même l'amant de sa femme ; il avait bien choisi d'ailleurs, en homme soucieux de sa postérité (2) : Beltran de la Cueva était un hidalgo andalous, et non, comme l'ont insinué ses ennemis, le fils d'un gardien de troupeaux ; il était bien fait, de manières agréables, courtoises ; une voix persuasive, le goût du faste. Les pas d'armes l'avaient fait connaître : il organisa celui qui fut donné en l'honneur de l'ambassade de Bretagne au Pardo ; les chevaliers ne pouvaient entrer dans l'enceinte s'ils ne juraient de courir six carrières ou s'ils ne laissaient en gage leur gant droit. Sur un arc de bois étaient fichées des lettres d'or et tout chevalier qui avait rompu trois lances venait

(1) Castillo, 53. — Pulgar, *Crónica*, Valencia, 1780, p. 2.

(2) Palencia répète à satiété que le premier soin d'Henri après son mariage fut de procurer des amants à sa femme. I, 205, 277, 299, 354.

décrocher une lettre, par laquelle commençait le nom de sa dame. Or Beltran choisit l'initiale du nom de la reine : il n'en fallait pas plus (1). Henri admirait : à l'endroit même où le pas d'armes eut lieu, il fit construire un monastère de hiéronymites pour en éterniser la mémoire. Pacheco commençant à lui peser, il avait nommé Beltran majordome, maître du palais. Ainsi, celui que tout le monde désignait comme l'amant de la reine reçut des mains mêmes du roi les clefs de la maison. On ne peut s'empêcher de comparer ce mari débonnaire à l'un de ses successeurs qui termina de façon fort différente une aventure semblable. Le comte de Villamediana aimait la reine Isabelle, femme de Philippe III. Il ne s'en cachait pas : dans un tournoi, il avait paru, l'habit couvert de réaux d'argent avec cette devise : « Mis amores son reales ». Un jour, la reine traversait une galerie, un homme s'approche d'elle par derrière et lui ferme les yeux avec les mains. Elle s'écrie : « Qu'est-ce que cela, comte ? ». Or ce n'était pas le comte, mais le roi. Le soir même, Villamediana était assassiné publiquement (2). Henri ignore ces soupçons et ces brutalités : Beltran lui plaît, il ne va pas plus loin. Il n'admet pas qu'on y touche : selon Palencia, il aurait fait pendre un jeune homme qui avait, en jouant, égratigné Beltran d'un coup de poignard. Mais ce qui stupéfia l'opinion, c'est qu'aussitôt après la naissance de Juana, il le fit comte de Ledesma, puis, non content de cela, négocia son mariage avec une fille de Santillane, l'alliant ainsi à la plus ancienne noblesse du royaume. Heureux de sa paternité, le roi récompensait l'étalon. C'est du moins ce que pensait la cour. L'exemple d'Henri enlève aux annales du point d'honneur, de la classique jalousie espagnole, un certain air d'antiquité. La cour se moquait parce qu'il n'avait pas d'héritier.

(1) Pal., I, 272. — Castillo, 41. — Sitges, 69 et 118. — Ceci en 1461.
(2) Cf. Ticknor, III, 65. Madame d'Aulnoy, *Relation du voyage d'Espagne*, II, p. 30, éd. de 1699.

La reine grosse, il la montre, et, l'enfant né, paie le favori. Est-il conscient ? Ne l'est-il pas ? Je ne sais (1). Mais, assurément, il devient moins sensible à ce que l'on dit, à ce que l'on pense de lui ; il me semble qu'il s'éloigne, que son indifférence s'accentue, qu'il participe de moins en moins à la vie, à l'esprit de son temps. Si on lui garde une sorte de respect, c'est qu'il jouit encore d'un reste d'autorité, d'une majesté d'habitude, que son règne s'éclaire d'un reflet de victoire. En 1462, Gibraltar est prise ; D. Juan de Guzman reconquiert le corps de son père, le comte de Niebla, que les mores avaient suspendu aux créneaux d'une tour (2). Désormais, le roi de Castille put ajouter à ses titres celui de roi de Gibraltar ; on célébra cette délivrance, ce nouveau pas en avant du monde chrétien. Ce fut la dernière fusée de la fête espagnole.

(1) Brantôme n'a eu garde de l'oublier dans sa galerie et rapporte la version qu'a établie Isabelle. « Le roy Henri de Castille... voyant qu'il ne pouvoit faire d'enfants à sa femme, s'ayda d'un beau et jeune gentilhomme de sa cour pour luy en faire, ce qu'il fit ; dont pour la peine il luy fit de grands biens et l'advança en des honneurs, grandeurs et dignitez : ne faut douter si la femme ne l'en ayma et s'en trouva bien. Voylà un bon cocu. » (*Dames galantes*, Discours I).

(2) Pelayo, *Rom*, II, 195. Pal., I, 369.

CHAPITRE IV

Le Mage Archevêque

Pourquoi les artisans de trahison vivent-ils en paix? Tu les a plantés et ils ont pris racine, ils poussent et portent des fruits.

JÉRÉMIE.

CHAPITRE IV

Qu'on le traîne en Andalousie, en Navarre, aux frontières de France ou d'Aragon, Henri, l'expédition terminée, invariablement retourne à Ségovie. Là, il est lui-même, il a où être à lui. Au-dessus du quartier des juifs, il retrouve son palais, le patio aux arabesques, ses veneurs, sa meute et aussi ses lions (1). Avec les valets, les bêtes, il se sent en confiance ; on ne lui demande pas de paraître, c'est la compagnie qui lui plaît. Vêtu de grosse étoffe, surtout de laine, portant longs capuchons, houseaux, souliers de paysan, on dirait un roi de chenil, de ménagerie, une sorte de forain royal. La puanteur ne l'incommode pas ; il aime même, nous dit-on, l'odeur de la pourriture, celle des sabots de cheval coupés, du cuir brûlé : un délicat dans l'amour de l'infection (2).

Mais la chasse terminée, les lions repus, il fait un autre personnage, transporte dans sa froide Castille la vie d'Andalousie. C'est un prince musulman que voit le bohémien, baron de Rosmithal de Blatna, lorsqu'il passe à Ségovie, à Olmedo : « Le roi nous donna audience, assis en terre sur des tapis à « la mode moresque, il nous offrit à tous la main... Il mange,

(1) Jean II déjà recevait les ambassadeurs, un lion à ses pieds. Coutume ancienne, armes vivantes. Les *Partidas* contiennent des dispositions relatives aux ménageries particulières (Part. VII. Titre XV. Loi XXIII). Comp. en Italie, Burckardt, *Civilis. au Temps de la Renaissance*, Plon, 1885, II, p. 11-12.

(2) Pal., I, 12-15. Castillo, 6-7.

« boit, s'habille comme un more, est ennemi des chrétiens, « viole les préceptes de la loi de grâce, mène une vie d'in- « fidèle. » Et l'exemple est suivi : le noble barbare du Nord constate que la majeure partie des habitants d'Olmedo vivent en païens ; à Burgos, il est reçu par un comte qui s'entoure d'un harem : « belles donzelles et dames richement parées à « la mode moresque ; dans toutes leurs manières, le manger « et le boire, suivant cette mode ; dansant de fort agréables « danses de style moresque, et toutes, brunes, aux yeux noirs, « faisant gracieux accueil au seigneur, très aimables avec les « Allemands. » (1). On voyait moins de femmes chez le roi misogyne, mais y a-t-il beaucoup de différence entre sa cour et celle de Motacin, prince d'Almeria, dont Dozy a reconstitué l'histoire ? (2).

Les vieux chrétiens, les nobles de la génération de Luna ne donnent point dans ces méchancetés. Sans doute, Alfonso VI avait une garde de mores, mais Henri va plus loin, adopte leur mode d'existence : le mot chrétien devient pour lui vide de signification (3). Aussi ne faut-il pas s'étonner de le voir suivi d'une tourbe de petites gens fort peu orthodoxes, d'un trouneau d'hommes obscurs. Ceux-ci, sortis de rien, ne sont pas exigeants ; ils ne raffinent pas sur le dogme, se contentent de vivre largement sous un maître débonnaire. Voici Diego Arias, juif converti qui d'Avila vint à Ségovie au temps où Henri n'était que prince. Il avait fait le commerce des épices, vendait poivre, cannelle, clous de girofle : pour attirer les gens, il chantait des chansons arabes. Henri l'ayant fait percepteur de rentes, Diego acheta un mauvais cheval, parcourut le pays. C'était un fonctionnaire modèle qui n'acceptait pas de délai ; il soignait les affaires de son patron comme les siennes pro-

(1) *Op. cit.*, p. 165.

(2) *Op. cit.*, I, 244.

(3) En 1462 les grands lui demandent de « communier au moins une fois l'an ».

pres. Parfois il était trop rude, les paysans le malmenaient et il prenait la fuite, quitte à revenir dans un meilleur moment. On l'appelait *Diego Volador*. Un jour, il fut condamné pour crime : Henri lui fit grâce et, qui plus est, le nomma grand intendant des finances : c'est Diego qui fit entamer les négociations avec le pape pour la croisade d'Andalousie. Peu à peu, il introduisit à la cour des camarades, des coreligionnaires comme Rabi Joseph « homme éloquent et de bonne instruction » et ce petit monde d'Israël finit par avoir entre les mains tout l'argent du roi. Il ne s'oubliait pas : Diego altérait les monnaies ; avant d'ouvrir les foires de Medina, il choisissait les meilleures marchandises, les achetait à bas prix ; c'était un excellent spéculateur. Henri laissait faire, se désintéressait de tout cela, il était d'une libéralité sans égale, payait, donnait à tort et à travers. Quant son trésorier faisait des objections, il répondait que c'était son métier de roi, qu'il nourrissait les gens pour le servir et aussi pour empêcher qu'ils ne fussent enclins à voler. Il réussissait mal, mais rien ne le rebutait : lors de la réception de l'ambassadeur de Bretagne, il aperçut deux écuyers qui faisaient main-basse sur l'argenterie et ne bougea pas. Le *repostero* vint l'avertir, il répliqua seulement : « Ces mal-« heureux étaient dans le besoin ; puisqu'ils ont agi par néces-« sité, mieux vaut qu'ils se soient attaqués au mien qu'au « bien d'autrui. Je leur en fais merci et, pour ce, n'ayez cure « de les rechercher » (1).

On s'enrichissait vite avec un tel homme : Diego dut bientôt défendre son or, celui du roi ; il construisit des tours à Valladolid, à Medina. Aujourd'hui encore, à Ségovie, entre le palais d'Henri et l'église St-Martin se dresse une tour carrée, demi-moresque, celle de la famille Arias Davila dont le héros fut juif converti, marchand de poivre et trésorier du roi de Castille.

Un autre parvenu, de plus grande envergure, est Miguel

(1) Pal., I, 93, 160, 204, 210, 256 et 263. — Castillo, 35-40.

Lucas qu'Henri avait « sorti du fumier », qui se distingua en Andalousie et devint connétable. Puis Valenzuela, ancien gardien de porcs, homme expert en mascarades, qui se montrait dans les rues costumé en courtisane, le visage fardé, monté à mule entre un ruffian et un ivrogne ; comme il fallait un établissement à ce baladin, on persuada au vieux Somoza, prieur de S. Juan, qu'il était trop infirme et décrépit pour conserver sa charge, et l'on mit Valenzuela à sa place. Voici encore Alonso Peleas qu'on fit évêque de Mondoñedo : « Un jour qu'il « y avait conseil dans la cathédrale de Jaen, Peleas voit arri- « ver l'évêque de Coria, vêtu simplement d'une soutane blan- « che car il faisait très chaud. Peleas se tourne vers un des « docteurs présents : « Veux-tu que je teigne d'autre couleur « la soutane blanche que porte ce vieux sot ? » Il dit, s'avance « à la rencontre du prélat et lui urine sur le visage et le devant « de la tunique, là, dans ce lieu sacré, en présence de graves « personnages » (1). Les autres comparses sont à l'échelle : Venezuela, fils d'un chaudronnier de Cordoue, qui naguère portait le bois à la ville, se donna au frère de Pacheco, puis au roi, figure équivoque qui, d'après Palencia, voulait être « le plus habile aux illicites besoins » (2). Barrasa, ancien compagnon du brigand Alonso Perez dit l'horrible (qui enlevait la peau du visage à ses victimes pour qu'on ne les reconnût pas), grand ivrogne auquel Henri se plut à donner le privilège du contrôle des vins à Séville. Bartolomé del Marmol « qui avait gagné sa vie en coupant la langue, les « oreilles, les parties honteuses aux chrétiens pour recevoir « des mores sa récompense » et qu'Henri admit dans son escorte.

(1) Pal., I, 231-234. Peut-être est-ce cet évêque de Coria dont Pulgar fait grand éloge. Ancien juif, grand prédicateur, dont Henri se servit à Rome.

(2) I, 201. — Cf. l'aventure du jeune Fr. Valdes qui eut peur et s'enfuit, I, 275.

Pacheco, Giron son frère, avaient fait leur fortune en se mettant à la tête de cette racaille. Pourvus, ils firent les dégoûtés. « Une cour sans seigneurs, c'est une main sans « gants », dira G. Manrique. Seul, Beltran, devenu grand favori, consentit à vivre dans ce milieu : il tâchait de le rehausser en inventant des spectacles à l'imitation de ceux de France, de Bourgogne, des pas d'armes semblables à celui de la Pèlerine qui eut lieu sous les auspices de Lancelot du Lac et de Tristan de Léonois, ou à celui de la Fontaine des Plours que tint une année durant le bon chevalier Jacques de Lalain (1). Mais, peu à peu, le personnel manquait ; les nouveaux dignitaires, les anoblis d'Henri n'avaient jamais eu le sens du chevaleresque, leur maître moins encore. C'étaient des palefreniers à côté de seigneurs, la courtoisie disparaissait. Aussi voyez le ton de cette cour : quand Beltran frappait chez le roi et qu'on ne lui ouvrait pas aussitôt, il tombait sur les portiers à coups de pied et à coups de poing ; Pacheco, Carrillo, dans la même occasion, passaient leur colère en injures. Il y avait là des mores, des éthiopiens, voire des nains, tout un monde noir et contrefait qu'on était habitué à mépriser (2). Henri, lui, prenait plaisir à élever ces humbles. Lorsque Miguel Lucas fut nommé connétable, il observa scrupuleusement le cérémonial, consentit à paraître en majesté : il coupa les pointes de l'étendard et le laissa carré en forme de bannière, offrit les épices et la coupe d'or, remit le bâton, tout cela avec ordre, en grande pompe, le héraut d'armes réglant les mouvements, les trompettes sonnant à point nommé... Dans la chronique, le récit est tout empreint de grandeur (3). Les nobles alors avaient murmuré, ce fut bien pis quand Beltran eut été fait comte, qu'on lui eut donné Gibraltar. La mesure était comble.

(1) Pal., I, 94-95, 399. — Comp. Ol. de la Marche, *op. cit.*, 278, 293.

(2) Pal., II, 83. Castillo, 95.

(3) *Crónica del Condestable Miguel Lucas de Iranzo*, éd. Gayangos, Madrid, 1855, p. 4-14.

Déjà Santillane, Carrillo, Alva, d'autres encore, avaient adressé au roi une supplique : ils lui demandaient de prendre de loyaux serviteurs, d'éloigner les infidèles, de respecter la religion. Henri n'avait point fait de réponse (1). Après l'entrevue d'Uturbie, la trahison étant manifeste, il veut secouer le joug, faire preuve d'indépendance, mener ses affaires lui-même : sans consulter ses directeurs, il part pour Puente del Arzobispo offrir au roi de Portugal sa sœur Isabelle ; il savait bien qu'on la lui opposerait, qu'on jouerait d'elle comme on avait joué de lui contre son père ; il voulait la pourvoir, l'éloigner, en faire une reine mais ailleurs (2). Pacheco, Carrillo n'attendaient qu'une occasion pour rompre : ils quittent la cour, publient que dorénavant ils ne se considèrent plus comme serviteurs du roi ; pour leur compte, le maître de Calatrava ira travailler l'Andalousie. Une fois libre, Henri a peur : il est trop habitué à la servitude, donne à Pacheco un sauf-conduit pour venir à Madrid. L'autre consent à tout oublier pourvu qu'on le débarrasse de l'archevêque de Séville, Fonseca, qui par hasard était resté fidèle. Le pacte est conclu, mais Fonseca prend les devants, se met en sûreté : Pacheco lui-même avait pris soin de l'avertir.

Rarement vit-on roi aussi berné ; on lui prenait tous ses hommes un à un ; c'était si simple qu'on n'y avait pas de mérite. Il eût été plus élégant de le prendre lui-même et avec lui les infants, le frère et la sœur qu'il gardait sous sa coupe. On l'essaya à Ségovie : un jour, on enfonce les portes du palais ; Henri et Beltran se cachent dans un réduit — un retrete pequeño —, les conjurés trouvent la salle vide : ni roi, ni favori, ni infants. Le coup est manqué, mais Pacheco sauve la face, moralise : « Est-ce ainsi qu'on se conduit avec son

(1) Pal., I, 323.

(2) Ceci suffirait à prouver qu'il n'était point aussi stupide que La Fuente et d'autres historiens modernes se sont plu à le répéter.

« seigneur ? » Quant à Henri, il est sublime de bonhomie ; le tumulte apaisé, il dit simplement : « Trouvez-vous bien, « marquis, ce qu'on a fait à ma porte ? » N'ayant plus que Beltran, il entasse les honneurs sur sa tête, veut lui donner la maîtrise de Santiago, vacante depuis la mort de Luna. Pacheco apprend la chose du secrétaire Alvar Gomez qui trahit comme les autres ; pour lui, c'était l'égorgement : il se regardait comme le successeur naturel d'Alvaro, guignait cette dignité profitable comme un bien qui lui était dû. En public, il dit qu'elle revenait de droit au jeune frère du roi, que le pape ne pouvait confirmer la nomination. Cependant le pape confirma : dans l'église majeure de Ségovie, Beltran reçut solennellement le pennon de Santiago et le roi dit au nouveau Maître agenouillé devant lui : « Dieu vous donne bonnes chevauchées contre les mores » (1).

Pacheco ne décolérait pas ; il avait manqué de méthode, voulait prendre sa revanche. Cette fois, chacun a son rôle : il se charge des infants, Paredes du roi, Alva et Placencia de la reine et de sa fille, cependant le maître de Calatrava poignardera Beltran. Trois heures avant, le complot est découvert : on presse Henri d'en profiter. C'était trop lui demander et puis il avait donné un sauf-conduit, ne pouvait violer sa parole. Pacheco fait encore l'innocent, mais décidément Ségovie n'est plus sûre : il va gîter au Parral.

Les coups de force donnant dans le vide, il en revient aux traditions du guet-apens de Tordesillas, à l'école de Luna. Henri, comme autrefois les nobles dupes, s'y prête merveilleusement, va s'offrir en aveugle. Mais les grands perdent du temps à rassembler leurs troupes ; Beltran veillait, demande la permission d'attaquer. Il reçoit pour toute réponse : « Ne « combattez pour chose du monde, pas même une escarmou- « che », et chacun s'en fut de son côté (2). Par leur mala-

(1) Colmenares, *op. cit.*, II, 307.

(2) Cf. Castillo, 105, qui joua un rôle dans l'affaire sans trahir.

dresse, les rebelles avaient rendu toute surprise impossible : c'était maintenant la guerre ouverte. Mais il leur manquait une enseigne, un prétendant qui donnât à la révolte une couleur de légitimité : dès le mois de mai 1464, ces bons apôtres prenaient la défense des infants, affirmaient qu'Henri avait dessein de se débarrasser d'Alfonso, le fils de la vieillesse de Jean II, de donner à Isabelle un mari indigne d'elle ; ils s'engageaient à pourvoir à leur sécurité, « à les passer en leurs « mains afin qu'ils eussent entière liberté ». Le comte de Placencia tenait Burgos : on s'y rendit. Pacheco convoqua le peuple, étala l'ignominie du roi, se posa en réformateur, en homme de pureté tout dévoué au bien public, bref parla si bien que Burgos devint la capitale de la vertu (1).

A Valladolid, où est la cour, la scène diffère : on voit venir l'orage, on supplie le roi d'agir, mais tout ce qu'on obtient, c'est la réunion du Conseil : nom pompeux pour une petite chose. Il y a là Beltran, le jeune évêque de Calahorra Mendoza qui croit encore pouvoir faire fortune sans trahir, et l'ancien précepteur Barrientos qui, malgré ses 82 ans, a quitté son évêché de Cuenca. Barrientos parle le premier. Son discours est à la fois belliqueux, théologique et scolastique : par belles raisons il explique qu'Henri ne doit pas traiter, mais combattre, car il a pour lui Dieu, la justice, la richesse, la légitimité... Entendre un prêtre et vieillard donner tels conseils, le roi ne peut le supporter ; il lui fait face et un peu rudement : « Vous qui n'avez pas à vous battre, ni à mettre la « main aux armes, vous faites toujours franchise de la vie « des autres. Vous voudriez, père évêque, qu'à toute force « je donne bataille pour que meurent gens des deux côtés. « Il paraît bien que ce ne sont pas vos fils qui doivent « entrer dans la lutte et qu'ils ne vous coûtèrent pas beau- « coup à élever... » Ainsi s'exprime, dans une forme qui n'est

(1) Castillo, 108 — Stubs, 133.

pas sans charme, la seule volonté d'Henri, la volonté d'abstention. Il oppose aux conseils d'un vieil homme qui a vu le règne de Jean II, qui est lourd d'expérience, une sensibilité d'humanitaire. En vérité, il prend bien son temps. Barrientos, qui a son franc-parler, le lui dit tout net : « Je vous jure que « dorénavant vous serez le roi le plus méprisable qu'ait jamais « eu l'Espagne. »

La cause est entendue : point de bataille, un traité. Henri, après une entrevue avec Pacheco, reconnaît pour héritier son demi-frère à condition qu'il épousera la princesse Juana (4 septembre 1464). Mais cette déclaration ne satisfait pas le parti de la vertu : Henri semble donner d'une main et reprend de l'autre, il impose la bâtarde au futur roi d'Espagne et ne livre personne. Or, ce que veut avant tout la noblesse, c'est le prétendant en chair et en os ; il le lui faut, bien dans la main, pour qu'elle puisse le montrer au bon moment, se justifier par lui, abriter derrière lui sa félonie, exactement en faire une couverture d'anarchie. Alors paraît le chef-d'œuvre de Pacheco : le manifeste de Burgos. Dans la cathédrale, en présence du Conseil de la ville, du chapitre, Pacheco lit l'acte d'accusation du roi qu'il adresse au roi, qu'en fait il adresse au peuple. Car, c'est bien le peuple qu'il appelle en témoignage, auquel il donne la parole. Soldats, marchands, artisans, ou simplement chrétiens, tous ne savent-ils pas la honte de l'Espagne ? Autour du roi, des infidèles, des hérétiques qui croient et disent qu'il n'y a rien au-delà, que l'homme naît et meurt comme la bête ; qui blasphèment, renient Notre-Seigneur, la Vierge ; bien que l'abomination de leurs péchés corrompe les airs, « défasse la nature humaine », le roi les comble de bienfaits, leur donne double solde ; s'ils sont prisonniers, il les rachète et les captifs chrétiens souffrent au royaume de Grenade. Les mores de la garde violent les femmes, forcent les vierges, les enfants, et le roi n'entend point les clameurs de

vengeance. Ses officiers pillent le royaume ; il n'y a plus de sécurité pour les marchands dans les foires ; la monnaie est altérée ; on rogne les reales, les enriques impunément. Les honnêtes serviteurs ne sont plus payés, les indignes sont élevés aux plus hauts emplois. A ce spectacle, « le cœur de la no-« blesse, celui du peuple, versent des larmes de sang ». D'où vient le mal ? Quel sera le remède ? Le favori, le comte de Ledesma, tient le roi opprimé ; non content de l'avoir déshonoré, il a fait jurer pour héritière Juana qu'il appelle princesse par mensonge : « Car à votre Altesse et à lui-même, il « est bien manifeste qu'elle n'est pas la fille de votre Sei-« gneurie ». Il faut éloigner le comte, délivrer le roi comme naguère Jean II, délivrer les infants qui sont en péril de mort. C'est pourquoi toute la noblesse s'assemble : elle ne veut que le service de Dieu, l'exaltation de la vraie Foi, la liberté de son prince (1).

Ce manifeste est, à mon sens, l'un des plus étranges monuments de haine qu'ait élevé une aristocratie ; le fiel sort de partout. Les formules de respect, d'apparente soumission, au lieu d'édulcorer, renforcent le ton. Sous les voûtes de la cathédrale, les nobles apparaissent en paladins, renouent la tradition de la vieille Espagne, se dévouent pour la Croix, pour les humbles ; les voici partis en guerre pour la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. Mais ceci n'est que façade de théâtre, le fond est bien plus simple. Pacheco exige du roi trois choses : le renvoi de Beltran, la remise des infants, l'aveu de la bâtardise de Juana. La bâtardise de Juana, on en revient toujours là, c'est la grande question du règne : « Jamais je ne « reconnaîtrai don Enrique pour roi, déclare le comte de Pla-« cencia, on ne peut me forcer à respecter quelqu'un qui

(1) Cf. le texte ap. Paz, 60-69. Castillo, 112-113. Sitges, 138-148. — Le document est du 28 septembre 1464. — Cf. également Marina, *Hist. constitut. d'Espagne*, trad. fr., 1834, I, 90, et pour les monnaies, Saez, *op. cit.* 373-493.

« n'a pas droit au titre d'homme, qui a eu la vilenie de faire « passer pour sienne la progéniture d'autrui ». Pacheco, lui aussi, considère la question comme résolue ; tout son manifeste est fait pour cette phrase dite comme en passant : « Vous « savez bien que Juana n'est pas votre fille ». Henri est touché : les nobles, qui avaient naguère reconnu la légitimité de Juana, déclarent maintenant que, lorsqu'ils lui ont juré fidélité, ils ont protesté dans leur cœur ; ils reprochent au roi de n'avoir pas observé la loi de Castille qui exige qu'à la consommation du mariage se trouvent dans la chambre notaire et témoins pour que, le temps révolu, apparaisse aussitôt et de façon indubitable la légitimité du rejeton royal (1).

Prendre une maîtresse (2), promener la reine enceinte, n'avait servi de rien. Juana, pour la cour, pour le peuple, c'est la *Beltraneja*, celle de Beltran. Il faut répondre de nouveau. Alors, comme autrefois, Henri se résout à appeler les médecins ; la procédure recommence, dirigée par deux évêques. La conclusion fut qu'à douze ans le roi avait perdu la force à la suite d'un accident que connaissaient Barrientos et deux autres personnes ; que de là était venu son empêchement ou maléfice avec l'infante de Navarre ; mais que, depuis, il avait retrouvé son aptitude perdue, et que Juana était fille véritable du roi et de la reine (3). Ce brevet est de décembre 1464, il vient trop tard ; Henri a déjà capitulé, il a vu Pacheco, a été fasciné : le prétendant sera livré, Beltran renoncera à la maîtrise de Santiago, l'infante Isabelle ne pourra être mariée qu'avec le consentement des états. Le manifeste a porté, les rebelles sont vainqueurs sur toute la ligne (4).

On croyait connaître Henri, on ne le connaissait pas. Le

(1) Cf. Pal., I, 404, 416. Valera, *op. cit.*, ch. LII.

(2) La Guiomar avait quitté la cour, vivait à Guadalupe avec son amant en titre, P. Manrique. Pal., I, 436.

(3) Colmenares, II, 312.

(4) Capitulations des 25 octobre et 30 novembre 1464.

chroniqueur Castillo qui, au milieu de tant de personnages douteux, fait presque figure d'honnête homme, oublie son rôle d'historiographe officiel, s'écrie : « Quel roi que celui-ci ? Il « compte pour rien ce qui le touche dans son honneur et sa « renommée ! Puissant, riche, ayant carrure à faire peur aux « gens, en pleine vigueur, — il n'a pas quarante ans —, au « moment où la force du corps, la colère du cœur doivent res- « plendir, bouillir, le voilà qui perd courage ; l'audace lui « tombe, l'intrépidité meurt... Mais Dieu commande le cœur « des rois ! » (1). Plutôt que de se battre, Henri a abandonné Beltran après l'avoir fait duc d'Alburquerque et couvert d'or (2) ; il a laissé exiler Mendoza : il est seul. Quatre nobles tiennent le royaume dans leurs mains : deux représentent la ligue, Pacheco, Placencia ; deux le roi, Velasco, Sayavedra. Pour la forme on leur a adjoint un arbitre, un religieux, le général des hiéronymites. On peut imaginer ce que pèse pour ces vainqueurs la majesté du roi : leur premier soin est de rédiger une constitution qui l'annule, ne lui laisse qu'un titre vide. Alvar Gomez (3) le secrétaire trahit comme devant ; Velasco, Sayavedra suivent : cette députation de Medina, c'est une régence contre le roi.

Henri voit clair, trop tard, suivant son habitude. Il a cédé partout, sur tout, pense avoir acheté la paix, et la guerre commence à peine. On le lui fit bien voir. La ligue manque d'argent, de places fortes ; alors l'archevêque Carrillo, l'amiral D. Fadrique feignent de se soumettre par haine de Pacheco. Henri les accueille à bras ouverts, leur donne Medina, la clef

(1) Castillo, 111-112.

(2) Beltran renonce à la maîtrise de Santiago « pour le bien de la paix et de la concorde ». Cf. Siteges, 131.

(3) « De si bas lignage qu'il ne convient pas en faire mention » (Castillo, 119). — « Sayavedra tache son noble nom par sa déloyauté » (*ib.*). Pulgar parle de S. comme d'un fort honnête chevalier, mais Pulgar écrit pour Isabelle : le point de vue change.

de Castille, Avila, Valdenebro, Valladolid. Mais, au moment décisif, il les attend en vain. Carrillo répond à son messager : « Allez dire à *votre* roi que j'en ai assez de lui et de ses af- « faires et que maintenant on va voir qui est vrai roi de « Castille ». Pacheco, bien que laïque, lui signifie la même chose avec plus d'onction : « Nous prenons congé de Votre « Altesse, nous nous plaçons sous la sauvegarde de Notre Sau- « veur et Rédempteur Jésus-Christ, par le consentement du- « quel Votre Seigneurie a régné *jusqu'à aujourd'hui* » (1).

La ligue n'a plus de ménagements à garder : le prétendant, les forteresses, l'argent, elle a toutes ses armes, peut avouer franchement son but : la déposition du roi. Déjà Palencia avait été envoyé à Rome pour pressentir le pape ; il avait accepté cette besogne sans honte bien qu'étant à la solde d'Henri, mais il avait trouvé Paul II peu disposé à l'écouter. Dans cette morte-saison de guerre sainte, le roi de Castille avait réputation de conquérant, et puis il était commode, soumis, ne donnait pas d'ennuis : on ne voulait pas se brouiller avec lui. Tout ce qu'obtint le chanoine fut que le frère du roi aurait la maîtrise de Santiago et sans payer l'annate. C'était un médiocre résultat : l'ambassadeur passe son dépit sur le pape « dont « la plume se refuse à décrire les mœurs, pape de saturnales, « qui organise, pour son divertissement, des courses d'ânes, « de juifs et de courtisanes » (2). Rome fait la sourde oreille ; c'est un échec pour la ligue. Pourtant il lui faut un appareil de légalité, une sanction de droit, quelque chose qui satisfasse les juristes, qui mette à l'aise les consciences. Il y avait des précédents : Scintila, roi des Goths, Ramiro, roi de Léon, furent déposés pour tyrannie ; Alphonse le Sage, privé de l'administration de ses royaumes ; de même don Pédre. — « Appelons « le roi en jugement, disent les habiles, même s'il fait défaut,

(1) Cf. Sitges, 153. — Castillo, 126.
(2) Pal., I, 411, 424, 431.

« cela donnera plus d'autorité au procès. » A quoi d'autres répondent : « Invoquons l'hérésie. C'est préférable. On sait les « crimes d'Henri contre la religion, il n'a aucun signe de foi « catholique ; le marquis (Pacheco) peut en témoigner, il l'a « induit secrètement à suivre la loi de Mahomet lui disant « qu'il aurait plus grandes faveurs ». — « Mais la Cour ro- « maine, objecte-t-on, n'est plus sensible à ces accusations, « tout s'y fait par l'argent » (1). Bref, on lâche Rome, le droit canon, pour s'en tenir aux lois du royaume qui autorisent la déposition pour apathie, négligence, tyrannie. Le détrônement sera un acte laïque, populaire ; un acte au grand jour, une justice à la face du ciel.

C'est en juin ; dans la plaine au pied des murs rouges d'Avila, un échafaud est dressé, ouvert de toute part pour que chacun puisse voir ce qui se passe : sur un trône, une statue vêtue de deuil représente le roi, la couronne en tête, le sceptre dans une main, l'épée dans l'autre. Les grands montent sur l'échafaud et la sentence est lue : elle rappelle les suppliques qu'ont en vain élevées les opprimés devant sa majesté, les crimes et délits dont Henri s'est rendu coupable, la nécessité enfin où est le royaume de changer de maître. Henri mérite de perdre la dignité royale : alors l'archevêque de Tolède, comme primat de Castille, s'avance et lui enlève la couronne. Il mérite secondement de perdre l'administration de la justice, et Placencia lui enlève l'épée. Il mérite troisièmement de perdre le gouvernement du royaume, et Pacheco lui enlève le sceptre. Il mérite quatrièmement de perdre le trône et l'établissement de roi... Alors le cérémonial cesse : les grands trop longtemps contenus se précipitent sur le fantoche. Benavente, Pimentel, Manrique achèvent de le dégrader,

(1) Vieille formule qu'Hita avait illustrée (cop. 493) : « Yo vy alla en Roma do es la santidat — Que todos al dinero fazian l'omilidat. — Grand ourra le fazian con grand solenidat · — Todos à él se omillan como a la magestat » Cf *La disgrâce de Machiavel*, p. 44

puis à coups de pied le font basculer à terre. Le comte de Miranda résume : « Abajo puto ! ».

Au bas de l'échafaud, les assistants pleurent. Mais voici un autre spectacle : le nouveau roi, âgé de onze ans, apparaît ; les nobles lui baisent les mains, puis l'élevant sur leurs épaules l'acclament comme seigneur naturel, les trompettes sonnent... Castille pour le roi Alphonse ! (1).

Henri apprit la nouvelle sans se troubler. « Le peuple d'Is-« raël, dit-il, abandonne son Dieu pour suivre l'idole des « gentils. J'ai élevé des fils et les ai mis en grand état, et « ils m'ont méprisé... Mais ils ne pourront tant faire que je « ne sois le véritable original et que je ne leur tire leur men-« songe. J'espère en la souveraine volonté de mon Rédemp-« teur » (2). Paroles étranges dans la bouche de cet infidèle, formules chrétiennes qu'il avait oubliées et qu'il retrouve à cette minute tragique : c'est comme un écho de jeunesse, une piété qui remonte.

Le détrônement d'Avila a profondément frappé l'esprit des Espagnols. Castillo ne sait comment flétrir cette horrible nouveauté. Garibay, compilateur de chroniques au XVIe siècle, avant de raconter « le terrible acte », prévient le lecteur : « C'est « un chapitre extraordinaire ». Le jésuite Mariana, pourtant fort indulgent pour le tyrannicide, écrit : « La seule pensée de « cet attentat énorme, qui couvre notre nation d'une honte « dont elle ne pourra jamais se laver, me fait frémir d'horreur « et je souhaiterais que ce crime exécrable fut enseveli dans un

(1) Cf. Castillo, Cap. LXXIV. — Palencia, I. 455. — Valera, Cap. XXVIII. Il y a quelques variantes touchant les nobles qui participèrent à la dégradation. Dans Castillo, Pacheco n'intervient pas.

(2) Castillo, Cap. LXXV. — Alphonse le Sage, dans une occasion semblable, avait pris un parti plus radical : passer aux mores. « Si mes fils sont mes ennemis, écrivait-il, il n'y aura aucun mal à ce que je prenne mes ennemis pour fils, ennemis selon la loi mais non d'après la volonté, tel que l'est le bon roi Abeni-Yusaf. » Cf. Ticknor, I, 37.

« éternel oubli » (1). Les théologiens prennent la parole : l'évêque de Calahorra, Mendoza, démontre à la noblesse qu'elle n'a pas le pouvoir de s'opposer à la volonté divine en privant de sa dignité celui qui règne par droit de succession ; l'évêque de Coria, fils de juifs, écrit un livre contre ceux qui croient que sans l'autorité du souverain pontife il est possible, légal de déposer et créer les rois (2) : comme dans le monde il ne peut y avoir deux soleils, ainsi, dit-on, il ne peut y avoir deux chefs qui le gouvernent. De nos jours, la polémique dure encore : Marina, Balaguer soutiennent que la déposition n'était pas contraire aux coutumes de Castille, mais le peuple était-il à Avila ? Les grands, à eux seuls, représentaient-ils le corps de la nation ? Question de catalogue royal. Marina est d'avis qu'Alphonse doit figurer au nombre des rois d'Espagne ; à quoi Sitges répond fort justement qu'Henri ne perdit jamais le titre de roi, puisqu'il n'eut pas besoin de faire reconnaître son droit pour régner de nouveau (3).

Ne voir dans l'acte d'Avila qu'une matière à discussions sur le droit des peuples de déposer l'oint du Seigneur, c'est le ravaler, en faire un paragraphe de manuel juridique ou théologique. Pour moi, il a une valeur plus haute. J'y vois, mieux que dans tout autre fait-divers de chronique, l'état d'âme de l'Espagne à la fin du moyen âge, son trouble, ses scrupules, et aussi sa passion dominante. Les nobles n'ayant pas le droit pour eux cherchent le simulacre du droit ; n'ayant point le roi, ils prennent le simulacre du roi. Une justice directe leur étant interdite, ils vont par une voie détournée, usent d'artifice et, pour le couvrir, font appel au peuple. De là cette cérémonie étrange, inventée par deux hommes, l'un procédurier et laïque,

(1) Garibay, p. 1192. — Mariana, Liv. XXIII. Cf. Escavias ap. Sitges, p. 394 : « fecho muy terrible ».

(2) Pulgar, *Crónica*, p. 3, et *Claros Varones* (portrait de l'évêque de Coria).

(3) Mariana, II, 387 sqque. Sitges, 155

l'autre mage et archevêque. Dans l'acte d'Avila, deux choses apparaissent : le théâtre, la magie.

Avant même d'avoir un drame, l'Espagnol a vécu de théâtre. Pour lui les conceptions, les idées n'ont de valeur qu'autant qu'elles revêtent une forme tangible. Quand Calderon fera mouvoir sur la scène des abstractions, dialoguer le libre arbitre et le déterminisme, il applaudira, car l'idée est là, devant lui, en chair et en os. La représentation immédiate, la plus émouvante possible, voilà ce qui le satisfait : une figure de la Vierge avec des larmes, sept épées lui transperçant le cœur (1), un Christ comme celui de Burgos, des statues de Pasos comme celles de Valladolid. « Avant d'avoir adopté le « système classique, disait A. Duran, notre théâtre était tout « à la fois notre Bible, notre Odyssée, notre Iliade » et il déplorait la corruption du génie espagnol par l'invasion étrangère. Or, dès le xve siècle, avant l'apparition de tout drame régulier, je découvre chez ce peuple un sens profond du théâtre, le besoin d'une émotion directe, visuelle. Les satisfacfactions d'intelligence ne sont en somme que de second ordre pour lui ; il se préoccupe peu du raisonnable, de l'enchaînement, de la clarté. Ce qu'il veut avant tout, c'est l'intensité (2) : il acceptera fort bien le manque presque absolu de caractères dans Calderon, car il y trouvera le mouvement. Ainsi à Avila : il ne sait trop si cette noblesse agit selon la justice, mais la scène est prête ; pour décor les tours de la ville ; au milieu un personnage habillé en roi, les acteurs surviennent un à un, jouent leur rôle — le comte de Miranda celui de gracioso ; — le cérémonial se développe jusqu'à la catastrophe finale. Le peuple y est si bien pris qu'il pleure, mais on sait varier ses

(1) Voyez la « Virgen de los Cuchillos » de Juan de Juni à Valladolid (S. M. de las Angustias).

(2) C'est pourquoi les visions de Quevedo, ses fantasmagories ont eu tant de succès.

émotions : le nouveau roi paraît et le drame se termine au milieu des fanfares.

Il ne suffit pas de toucher le peuple, il faut toucher le roi. Alors intervient l'archevêque de Tolède, Alonso Carrillo. Pulgar nous a laissé son portrait. C'est le plus riche seigneur ecclésiastique, le grand prêtre d'Espagne (1). Sa formation mérite d'être connue. Il est portugais d'origine, avec peut-être du sang allemand (2) et une part de sang juif, si l'on en croit le *Tizon de España* (3). De haute taille, de bonne mine, il est grand travailleur dans les choses de la guerre, vit entouré de gens d'armes ; où que l'on se batte, il accourt, donne de sa personne ; il n'a même plus les scrupules de cet évêque de Beauvais, Philippe de Dreux, qui assommait ses adversaires avec une masse pour rester fidèle à la loi canonique qui défend aux prêtres de se servir de l'épée (4). Ce belliqueux mène grand train : sa maison est splendide, abondamment pourvue de nourritures de diverses sortes ; il entretient des poètes, des hommes de lettres. L'un d'eux, Pedro Guillem de Segovia a laissé un nom ; pour son Mécène, il compose un traité de la gaie science, paie son écot en louanges hyperboliques (5). Un autre lui dédie un recueil de réflexions, où les soucis de la mode voisinent avec les considérations sur les oblations et le jeûne (6). L'archevêque a une table et une cour, il est

(1) 80.000 ducats de rente annuelle, soit 6 millions. Cf. Mariéjol, *L'Espagne sous Ferdinand et Isabelle*, Quantin, s. d., p. 263.

(2) « En Castille vinrent deux chevaliers allemands qui étaient frères et comme à ce moment on appelait les frères Carillos (joues), ainsi disent les paysans, on les appelait Carillos. » Guzman, Cap. XXI.

(3) « Les Carrillos descendent d'un *confeso* et on trouve parmi leurs ancêtres un chantre de l'église de Cuenca, villano, et sa maîtresse. » Pulgar dit au contraire que Carrillo était de sang pur.

(4) Luchaire, *Le Concile de Latran*, Hachette, 1908, p. 142.

(5) Aqueste es espejo de toda Castilla, — Timbre del mundo, primado de España — Aqueste merece la sylla romana.

(6) Alf. de Toledo ap. Los Rios, VII, 173-175.

mondain et incontinent, mais en cela il n'est pas original. L'incontinence du clergé est ordinaire au xve siècle. Sous Henri IV, l'archevêque de Compostelle enlève une jeune fille le jour de son mariage et la viole ; le peuple assiège son palais, le met à sac (1). Par les chemins, on rencontre de bizarres religieux, clercs à moitié laïques, dits clercs tonsurés, « cle- « rigos de corona », appartenant aux ordres mineurs et qui se distinguent par le scandale de leur vie : à ceux-là, il fallut défendre d'être « publics ruffians et de vivre des femmes pu- « bliques » (2). Tous ces gens observent à la lettre les traditions des clunisiens de San Baudilio del Pinar (près Ségovie) et des moines de Palencia. Ce sont de vrais pères de famille : quand leurs fils se marient, ils invitent à la noce (3). S'ils meurent intestats, leur progéniture hérite : c'est un droit reconnu. — Carrillo ne diffère pas des autres. Louis XI pour le payer a marié son fils, le sacrilège au nom classique, Troïlo Carrillo.

(1) Mariana, Liv. XXII. Les couvents de nonnes n'abritent pas beaucoup plus de vertus. Henri met à la tête de l'abbaye de S. Pedro de las Dueñas (près Tolède) D. Catalina de Sandoval qui continue « les errements dissolus » qu'elle avait dans le monde. « Cette dame... recherchait si librement le commerce des hommes que le roi ayant tenté (bien qu'inutilement à cause de son infirmité) d'en faire sa concubine, et elle étant éperdument énamourée d'un jeune homme de grands talents nommé A. de Cordoba, elle arriva à le prier avec telle ardeur de répondre à son envie que le roi, inutile rival, fortement irrité, fit décapiter son compétiteur sur la place de Medina. » (Pal., I, 307). Cf. les charmants vers de Hita sur les nonnes (cop. 1257).

(2) Cf. Mariéjol, *op. cit.*, 266. — Le moine vagabond dans la Danse de la Mort, ap. Los Rios, VII, 137. A la même époque, Louis XI reproche à son clergé « ses grosses et grasses ribaudes ».

(3) Cf. Los Rios, VII, 128. — *Coplas del Provincial* (Revue Hispanique, 1898). « A ti, frayle mal cristiano... » — Hita, II, 147, 277 : cantiga des clercs de Talavera. A Palencia, le sous-prieur et les religieux vivaient publiquement en concubinage. Comp. *Prim. Cr. Gen.*, § 550, et Altamira, II, 189.

Guerrier, libéral, incontinent, que reste-t-il pour le prêtre ? De la religion chez lui on en trouve, mais le minimum : « il « priait bien ses heures, observait scrupuleusement les céré- « monies que l'Eglise ordonne d'observer » ; c'est tout l'éloge de Pulgar. Sans doute, il saura défendre l'orthodoxie : à la junte d'Alcala, il fera condamner Pedro de Osma, maître de théologie à l'Université de Salamanque qui attaquait les indulgences et soutenait que les prélats ne peuvent absoudre des peines du purgatoire (1). Mais ceci n'est qu'un à-côté : le dogme, la religion ne sont qu'un vêtement de profession ; il voit plus loin, rumine sans cesse de nouvelles entreprises, inquiet, actif et irrésolu, passant d'un parti à l'autre, un énervé sans repos. Sa vraie vie est ailleurs ; il a une passion secrète, pour laquelle il dépense sans compter, s'endette et meurt en définitive misérable : il cherche la pierre philosophale, s'adonne à la magie, à l'astrologie, aux sciences maudites (2).

En ce sens, Carrillo est le représentant de toute une classe noble en Espagne. Il faut rechercher ses ancêtres. Alphonse le Sage avait été astrologue et mage : les juifs, les mores ses familiers, lui avaient transmis l'art des chaldéens, des perses ; par lui le savoir hermétique de l'Orient avait pénétré, s'était répandu en Espagne (3). Au XIVe siècle, Arnaud de Villeneuve donne à ce savoir un aspect quasi-scientifique ; on trouve chez lui une classification des superstitions, la médecine s'y conta-

(1) Pelayo, *Heterod*, I, 548-563.

(2) En Italie (1468), on condamne un prieur de l'Ordre des Servites qui tenait un lupanar d'esprits et offrait aux démons des sacrifices en forme : « cives bononienses coïre faciebat cum dœmonibus in specie puellarum » (Burckardt, *op. cit.*, II, 318).

(3) Cf. Maury, *La Magie et l'Astrologie*, Didier, 1864, qui résume l'évolution de la magie au moyen âge. L'astrologie jouait déjà un rôle dans l'hérésie de Priscillien. Cela résulte de la confession de foi prononcée par le synode de Tolède en 447 (Hemmer, *Hist. de l'Eglise*, Colin, 1904, I 218).

mine définitivement de magie. Les armées depuis le Cid ne marchent pas sans astrologues ; un chevalier, au cours d'une guerre civile, écrit à son seigneur : « Je pars, mais les astro-« logues m'annoncent, et je les crois, que je succomberai « dans cette expédition » ; en effet, on l'assassine et dans une église (1). Il y a, à cette époque, comme une revanche des anciens dieux. Israël appelait les dieux étrangers démons, les chrétiens firent de même : tout un peuple invisible, un cortège de divinités déchues, s'interposent entre le Créateur et la créature, comme aux beaux temps de l'alexandrinisme ; ils pouvaient beaucoup, ces anges à la fois engendrables et corruptibles : on les craignait, on les sollicitait. Cet état d'esprit apparaît chez Hita et cela est naturel : il est tout l'esprit de son siècle. Après avoir déclaré qu'il ne sait ni astrologie, ni *astralabio*, pas plus que le bœuf qui dirige le troupeau, il ajoute : la science des astrologues n'est pas douteuse. On le sent soulevé de curiosité, l'inconnu l'attire et il faut tout le poids de la tradition catholique pour le ramener en arrière : « Dieu qui créa la nature et l'accident peut démentir les devins » (2). Le recueil de moralités, la plupart orientales, que D. Juan Manuel intitula « Le Comte Lucanor » atteste l'influence des sciences occultes : on y voit un roi berné par un charlatan qui lui apprend à faire de l'or, un pauvre qui se donne au diable pour contraindre la fortune (3). Sous Jean II, les nobles ne sont pas rares qui sacrifient à la magie : le bon connétable d'Avalos se plaît fort à écouter les astrologues ; de même le maître de Santiago, Suarez de Figueroa. Le père

(1) Pelayo, *op cit.*, I, 590, et le passage cité sur les sorts. Puibusque, Préface au *Comte Lucanor*, Amyot, 1854, p. 41-42.

(2) Cop. 140, 150, 151. — Même attitude vis-à-vis de l'astrologie chez les Français du xvie siècle, par exemple le savant Duchâtel à la cour de François Ier. — Comp. Calderon, *La vida es sueño*, vers 513 sqque. — Lope de Vega, *La Dorotea*.

(3) Exemples XX et XLV.

de Viana, Juan d'Aragon, a auprès de lui un astrologue juif Bibago et le bachelier Alfonso de la Torre, qui composa pour l'éducation de Viana la *Vision Délectable* de Sapience, explique à son élève la double nature des anges, les diverses formes de divination, les licites et les illicites (1). Mais le vrai maître de Carrillo, le mage en titre du xve siècle, est sans conteste Enrique de Villena (2). Guzman nous l'a présenté : petit et gras, le visage rouge et blanc, mal marié, malchanceux, travaillé par la goutte, il abandonne la chevalerie, bien que de noblesse quasi royale et se retire dans ses terres. Mais il sait beaucoup plus dans le ciel qu'ici-bas ; ses affaires vont mal, sa maison à vau-l'eau ; « il est en fort petite réputation et pauvre res-« pect des gentilshommes ». Il ne s'en soucie point, vit dans une autre sphère avec les esprits, converse avec eux, tâche à surprendre les secrets de nature. Sa bibliothèque est un bizarre assemblage : presque point de contemporains ; il remonte aux anciens ; son érudition est latine, grecque, arabe, hébraïque, surtout hermétique. Il étudie sans doute la poésie, « l'arte « de trobar », mais son goût véritable le porte vers d'autres sujets : le traité de la lèpre, de la coupe des viandes et, plus encore, la fascinologie (3). Il délaisse « les sciences notables et « catholiques » pour interpréter les songes, les éternuements ; il explique comment les femmes à de certains moments ternissent les miroirs, comment l'émeraude au doigt d'un fasciné pâlit, pourquoi le mauvais œil agit aussi bien sur les arbres, les pierres que sur les humains. Chez lui, la nature parle un

(1) Guzman, Cap 5 et 16. — Graetz, IV, 373 sqque. — *Vision Delectable*. Cap. XVII.

(2) Cf. sa vie dans Guzman, *op cit.* — D. Cotarelo y Mori, *D. Enrique de Villena*, Madrid, 1896. — Pelayo, *Het.*, I, 608.

(3) Sur le mauvais œil, cf. un passage du Talmud cité par Borrow, *Gypsies in Spain*, Dent éd., p. 83 sqque. — Sur sa persistance en Espagne, Ford, *Gathering from Spain*, Dent éd., p. 78. — Görres, *La Mystique*, Poussielgue, 1854, t. III, p. 252.

nouveau langage ; on le tient pour sorcier : à Escalona, il fait un jour paraître un fantôme dont la bouche lance des flammes et qui disserte cependant sur les mérites comparés d'Hector et d'Achille. Une autre fois, le diable invoqué par lui sert à table Suero de Quiñones le vaillant. On dit enfin qu'il s'est fait tailler en morceaux, enfermer dans une fiole pour être immortel : la fable du diable boîteux. Quand il meurt, Jean II ordonne de brûler sa bibliothèque ; Barrientos qui en est chargé met à part quelques livres et compose lui-même trois traités, mais orthodoxes, sur les arts démoniaques (1). Le mage mort, sa réputation grandit : avoir détruit sa science est un crime, mais on le venge en forgeant sa légende. Les poètes, Juan de Mena par exemple, l'appellent « père illustre, douce fontaine » ; les vingt Sages de Cordoue s'adressent à lui comme « à la « bibliothèque de science inconnue des rois de la terre » (2). Quel autre que lui aurait pu se rendre invisible par l'herbe andromène, faire rougir le soleil avec l'héliotrope, deviner l'avenir avec la chélonite ?

Je ne veux pas descendre plus avant dans cet abîme de divagations, mais un fait me semble établi : l'Orient et la magie ont envahi l'Espagne (3), l'ont peuplée de démiurges, de mauvais anges, ont redonné une voix aux arbres, aux plantes, aux rochers ; la foi s'émeut, l'ennemi est proche. Il y a, dans Lucas de Tuy, une anecdote qui montre combien l'orthodoxie espagnole était fragile, même au beau temps de la reconquête. Dans une église du Léon, une femme avait placé un cierge sur

(1) *Crónica Juan II*, anno 1434. Pelayo, *op. cit.*, 611. — Cotarelo, 115.

(2) D'après Pelayo (*loc. cit.*) l'auteur de la lettre serait un des alchimistes de la suite de Carrillo. On retrouve dans la légende de Villena la fable de l'homme qui a perdu son ombre. Cf. Puymaigre, *Cour littéraire*, II, p. 184.

(3) Dans l'histoire de cette invasion, il faut, à côté du juif, faire une place au bohémien. Chez celui-ci, l'influence mazdéenne est particulièrement sensible. V. Chapitre VIII.

l'autel de Notre-Dame. Un prêtre qui passait emporta le cierge. La nuit suivante, la Vierge apparut à cette femme et lui jetant de la cire brûlante dans les yeux : « Reçois ici ta « récompense : après que tu as été partie, un prêtre a enlevé « le cierge. Il est juste que tu sois punie, puisque, par ta né- « gligence, je n'ai joui que pour un moment de la lumière ». On cessa depuis les offrandes et il fallut, pour rendre la foi à ce peuple, deux miracles authentiques (1). Ceci date du XIIIe siècle : le more, le juif ont travaillé depuis. L'Espagne verse insensiblement dans l'hérésie, tout d'abord une hérésie de petites pratiques qui sentent le paganisme, puis une hérésie plus profonde qui touche au dogme. La croyance à la prédestination, revêtue d'une forme orientale, apparaît sous D. Pèdre : un vassal, au moment d'être décapité, s'écrie : « On ne « peut vaincre sa destinée » (2). Sous Jean II, le libre arbitre catholique est nié, le fatalisme arabe affirmé par un poète de cour très au fait des discussions théologiques (3). C'est l'intérêt passionnant des époques semblables à celle-ci, de rencontrer tant d'idées qui se heurtent, tant de périls qui menacent le fond même de la race, tant de ferments de corruption. L'Espagne est atteinte à la source : on peut se demander si elle ne succombera pas.

Raimond Lulle avait classé la magie parmi les sciences mixtes, c'est-à-dire qui ne sont ni inspirées comme la théologie, ni inventées comme la philosophie (4). Carrillo, en l'étudiant, croit faire œuvre de science : à Tolède, il la

(1) Cf. H. Ch. Lea, *Histoire de l'Inquisition*, trad. fr., Paris, 1901 II. 216-221 pour les efforts de la papauté contre l'idolâtrie au commencement du XVe siècle.

(2) Cf. Ayala, p. 82, anno 1353.

(3) Baena, 549. On sait combien la question préoccupe Calderon. Cf. ce que dit Cipriano au diable, au moment du pacte (*Magico prodigioso*, IIe jornada). Et ce fatalisme se retrouvera tel quel dans le roman picaresque, *Lazarille de Tormes* par exemple. La misère y prédisposait.

(4) Pelayo, *Hist. id. est.*, II, p. 180.

voit vivante, toujours en honneur ; c'est là le royaume même des mages. Tolède, la ville la plus savante, « si élevée « qu'elle menace le ciel, Tolède qui grâce à sa sagesse aspire « à percer les étoiles » (1). Comme Villena, comme Fonseca l'archevêque qui, lui aussi, vit de présages (2), Carrillo subit l'enchantement, « apprend les diables ». Mais il n'est pas homme à se contenter de l'art, de la spéculation ; la fumée ne le satisfait pas, il n'a point l'étoffe d'un mage désintéressé. Sans doute, être l'oncle de Pacheco lui a été profitable : depuis bientôt vingt ans, il est le premier prince mitré d'Espagne, mais son titre, sa richesse ne lui suffisent plus. Il a vu Luna à l'œuvre, a médité son exemple ; asservir un roi, l'entourer de sortilèges est une méthode de domination incomplète, maladroite : l'échafaud est au bout. Mais le vouer à la mort, l'abattre en effigie avec l'assurance qu'il sera abattu en sa personne mortelle, diriger le destin avec le concours des puissances mystérieuses, quelle plus sûre et plus grande entreprise ! Peut-être Carrillo signa-t-il de son sang un pacte avec le diable ; peut-être, comme le Cipriano de Calderon, fit-il don de son âme au magicien prodigieux. Ce que je sais, c'est qu'à Avila il n'officia pas au nom du Christ, mais au nom d'Aêshma (3) : ainsi que la magicienne antique, il perça au cœur la statue de cire.

Ne nous étonnons pas : l'Espagne est le pays des images merveilleuses. Lorsque le héros Fernan Gonzalez fut fait prisonnier par le roi de Navarre, ses soldats taillèrent dans la pierre une statue de leur chef, la mirent au milieu d'eux,

(1) Gracian, *op. cit.*, 221. — Cf. Görres, *op. cit.*, I, 139.

(2) Pal., I, 278, 377. — Rabbi Arragel dit que, de son temps, il y avait des gens qui dormaient sur les tombeaux et affirmaient avoir commerce avec les âmes des morts. D'autres tiraient présages du chant du coq, de la rencontre de certains animaux. Cf. Altamira, II, 298.

(3) L'Aêshma persan qui est passé dans la démonologie occidentale : Asmodée. Cf. Henry, *op. cit.*, p. 72. — Franck, *op. cit.*, p. 289. — Sur le diable, auteur de la destruction d'Espagne, cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 551.

jurèrent de ne point reculer tant qu'elle-même ne reculerait pas. Ainsi, guidés par cette première statue du commandeur, ils marchèrent à la victoire. Pour l'Espagnol, l'effigie, le cadavre, le double ont les vertus de l'homme vivant. Le cadavre du Cid gagne des batailles ; sous D. Pèdre, le corps du duc d'Alburquerque est porté à la tête de son armée ; c'est lui que l'on consulte au moment de l'action. Quand règnera Isabelle, on verra encore Gonzalez combattre sous les murs de Belgrade (1). Ces prodiges expliquent l'acte d'Avila : ce n'est point la statue du roi, c'est le roi lui-même qui est foulé aux pieds.

Et l'on sait bien qu'il ne peut se défendre, détruire le maléfice, opposer sortilège à sortilège : en cela encore, il n'est point de son temps. Les marranes, les juifs qui l'escortent sont les mêmes que ceux dont parle le poète de Silos, Berceo : ils connaissent enchantements, cercles et artifices ; Belzebuth les guide en tous leurs offices (2). A leur contact, Henri s'est déchristianisé mais il ne s'est point fait le dévot du prince des ténèbres, ne croit pas aux présages, aux divinations. Pourtant, depuis qu'il règne, les signes se sont multipliés, annonciateurs de désastres. Des enfants, des personnes de bonne vie ont vu des hommes armés combattre dans le ciel. A Ségovie, une nuit, les capitaines et camériers entendent des hurlements, des gémissements lugubres ; d'horribles fantômes apparaissent ; puis, tout à coup, un grand cri, un fracas terrible ; quand vient le jour, on voit une crevasse qui traverse le palais de part en part et descend dans les abîmes. Un autre jour, ce sont les lions du roi qui se battent ; le plus grand, le plus fort, est dévoré. En 1464, Henri étant à Séville, un coup de vent garbin détruit une partie de l'Alcazar, le jardin des orangers ; les coupoles des tours sont rasées comme par une épée, les sépulcres découverts, et tout cela en moins de temps qu'il n'en

(1) Mérimée, *op. cit.*, p. 154. — *Prim. Cr. Gen.*, § 712 (Gonzalez), 936 (Cid).

(2) *Miracles de la Vierge*, cop. 722.

faut pour ouvrir et fermer trois fois les yeux. Mais le roi ne se trouble pas et, pour rassurer le peuple, lui envoie quelque bon religieux qui explique qu'en tout cela la main de la divinité n'a que faire, qu'il ne faut y voir qu'un caprice de la nature (1).

La complaisance avec laquelle Palencia enregistre ou invente les faits-divers de cet ordre, indique assez qu'on en faisait une arme de guerre (2). Le mauvais prince attire sur le royaume les calamités du ciel ; Ahriman et ses démons sont déchaînés ; il n'y a qu'une voie de salut, que Dieu même enseigne à ses fidèles : sacrifier le plus grand des lions, le roi (3). Le peuple écoute et croit. Ajoutez qu'à ce moment il souffre : le pain manque à Séville ; les corrégidors qu'on y envoie volent au lieu d'administrer. Alors il accueille le nouveau prince, le jeune, l'innocent, celui qui apaisera la colère des dieux.

(1) Castillo, 94. Palencia, I, 278, 293, 321, 389. V. le jeu des prodiges à la fin du règne. Pal., III, 40 : deux loups pénètrent en plein jour dans Séville, l'un entre dans une église, bave sur la chasuble du célébrant...

(2) Et il n'est pas difficile sur le choix : « Une petite fille naît avec le signe de la virilité au bout de la langue, les lèvres couvertes de poils et toutes ses dents. » I, 395.

(3) En Italie également, on attachait une vertu aux faits et gestes des animaux de la ville. Cf. Burckardt, *op. cit.*, II, 11-12.

CHAPITRE V

Le Favori et le Peuple

Ceux qui devraient être têtes
rampent sur le sol.
Ceux qui devraient être pieds
commandent.
Le monde n'a ni pieds ni tête.

L. Gracian.

CHAPITRE V

Le front bas, les joues pleines, la bouche molle, un double menton précoce ; figure d'enfant noyée dans la graisse : tel se présente à nous, dans le chœur de Miraflores, à deux pas de ses parents, le prétendant de Castille. Emprisonné dans son costume d'apparat, son lourd chaperon sur l'épaule, entouré de marmots jouant au milieu des feuillages et sous la protection d'un minuscule Saint Georges, il n'a point mine guerrière, le drapeau des rebelles. Je songe en le regardant à son frère italien, si vif et svelte, tout nerf, tout feu, celui dont le père est Verrochio ou Donatello, et je plains ce roitelet manqué, au sang mauvais, né d'un père usé, dont la mère est folle, qui, jusqu'à onze ans, a vécu reclus dans un château-fort et que sa belle-sœur, la jolie femme brune, a cherché à empoisonner.

Tel est celui que les nobles ont hissé sur l'échafaud d'Avila. Il passe pour avoir un caractère facile et répétera docilement sa leçon. Pour commencer, on lui fait annoncer aux grands « qu'Henri a livré au traître Beltran de la Cueva la reine « Juana, *appelée sa femme*, afin qu'il usât d'elle à sa volonté ; « que sa fille Juana est bâtarde ». Vieille histoire, mais que l'enfant peut enjoliver de détails inédits : il a été témoin de l'adultère, alors qu'on le croyait endormi (1).

Chaque jour, le roi détrôné apprend une défection : après

(1) Pal., I, 422, II, 113. Sitges, 156.

Séville et Tolède, Burgos, Cordoue. Il dit simplement : « Nu « je suis sorti du ventre de ma mère et nu la terre m'attend ». C'est la formule du renoncement espagnol, que Philippe II emploiera avec quelques variantes catholiques après la destruction de l'Armada, et Philippe IV après le désastre des Flandres. L'idée de combattre ne lui vient pas un instant. Entre cette épave royale et cet enfant qui ânonne, Pacheco est maître. Il sait fort bien à quoi s'en tenir sur les forces des rebelles. A Simancas, les chevaliers fidèles à Henri se sont moqués de cette poussière d'armée qu'on leur opposait ; ils ont construit un mannequin figurant le mage-archevêque et l'ont brûlé sur les murailles, chantant un refrain à la honte de don Orpas le traître — celui qui ouvrit l'Espagne aux mores —, et à la gloire de Simancas qu'anoblirent sept jeunes filles (1). C'est la contre-partie d'Avila, l'*Auto* tourné en comédie.

Carrillo en fait les frais, mais Pacheco tire la conclusion. « Licenciez votre armée, dit-il à son ancien maître, je vous « ramènerai tous ces nobles et prélats à l'obéissance ; ils en- « lèveront à votre frère le titre de roi. » Henri licencie ses troupes, très supérieures en nombre, la trêve est signée ; les seigneurs, comme il est naturel, largement payés (2).

Don Juan Pacheco, marquis de Villena, bientôt maître de Santiago, nouveau roi sans couronne ! C'est maintenant qu'il faut l'admirer : le favori est au zénith. Depuis le manifeste de Burgos, il s'est fait un masque de dévot, visite les sanctuaires, les églises, s'agenouille en pénitent, bat sa coulpe, communie : on admire la ferveur de ce Tartufe (3). Ce n'est

(1) Esto es Simancas — Don Orpas traidor... Castillo, 137. — Cf. Mariana, L. XXIII et son opinion sur cette réparation. — « Sept donzelles de Simancas se coupèrent les mains et ensanglantèrent le visage pour que leur infirmité et laideur les missent à l'abri du viol et de la captivité des mores. » Vargas, *op. cit.*, 15.

(2) Castillo, 144. C'est la curée des villes.

(3) Comp. Olivarès, Chapitre II.

pas lui qui oserait dire que « l'homme meurt comme la bête ». Quelle distance de lui à ce demi-more détrôné ! Pour s'assurer de Carrillo qui lui est indispensable, parce qu'encore riche, il joue le malade, appelle son notaire, confie par testament sa femme, ses enfants, sa famille, ses biens à son digne oncle l'archevêque. L'autre s'attendrit... et la scène recommence lorsque Carrillo est de mauvaise humeur.

Quant au roitelet, il le confie à sa femme, une maîtresse-femme qu'il a élevée à son école, qui l'admire en tout. A côté, des serviteurs dévoués, dont la moralité n'est peut-être pas exemplaire, mais qui sont précepteurs de tout repos, comme ce Pedro de Hontiveros, phénomène de la nature, aux pieds tordus, marchant sur les chevilles, traînant ses éperons, mais qui mène tout, avec sa grosse voix, dans la maison (1).

Restent les grands. Il les travaille un à un, « laboure dans « le particulier avec chacun d'eux », promet, donne, et des deux mains, une au nom d'Henri, une au nom d'Alfonso. C'est une situation profitable et que certains envient. On voit un jour arriver à Cigales, monté sur un âne, un petit homme habillé en religieux, le cou de travers, le regard aussi. Ce pèlerin n'est autre que le noble comte de Haro, le fondateur du couvent de Medina de Pomar, le descendant d'une dynastie de grands camériers de Castille devenu ascète. Le trouble du royaume est parvenu jusqu'à lui et il se propose comme arbitre : il arrangera tout, les affaires du roi, celles du prince — c'est ainsi qu'il appelle Alfonso. — Pour prix de ses services, il ne demande que deux villes. Le bon apôtre, « l'homme « de réalités » n'avait pas la manière : on le renvoya et Henri lui-même ne put s'empêcher de sourire : « Cet excellent comte, « c'est le chien du forgeron qui dort quand le marteau résonne « et, quand le bruit diminue, s'éveille. Il s'est tenu coi dans son

(1) Hontiveros meurt assassiné, « bien qu'il assurât que les rois mêmes n'oseraient entreprendre contre lui ». Pal., II, 19, 125.

« couvent pendant la guerre. Arrive la trêve, il accourt le « premier quémander » (1).

Il y avait d'autres pêcheurs en eau trouble et d'une espèce plus dangereuse : le comte de Foix par exemple qui, profitant de la trêve, essaie de se garnir les mains, envahit la Castille ; l'évêque de Pampelune, ami puis ennemi dudit comte de Foix, qui, ayant trahi, fut poignardé (2). Mais, laïques ou clercs, aucun n'a l'envergure du marquis de Villena. Tout myope qu'il est, l'almirante D. Fadrique voit clair dans son jeu : « Ce bon marquis, dit-il, cherche à maintenir les deux « frères dans le cercle des grands du royaume... Un pied posé « sur l'épaule de chacun des rois, il nous arrose tous ». C'est dans cette attitude, digne de Gulliver, que Pacheco a le droit de passer à la postérité. L'homme sec, peau et os, au nez cassé, à la bouche de bègue, qui dans son armure trop ciselée prie devant l'autel du Parral, ce n'est pas le maître de Santiago, c'est son double pour le monde. Le vrai, c'est celui que nous montre l'amiral ou encore celui que portraiture Pulgar : « homme qui ne force pas le temps, sait attendre, ne pense pas « à la vengeance, mais tient l'adversaire dans la crainte ». Le seul, parmi les seigneurs espagnols, qui ait une senteur de machiavélisme (3).

Voyant plus haut que les rois, il est naturel qu'il songe à fonder une dynastie, et voici la combinaison, non indigne d'un cerveau florentin, qu'il soumet à son ancien maître : il livrera le prétendant, Henri sera le roi incontesté, mais en récompense Isabelle — la future Isabelle la Catholique — épousera le frère de Pacheco, don Pedro Giron. Celui-ci est un parti fort présentable : il a été fait, sous Jean II, maître de Calatrava, est riche et profite de la guerre civile pour se tailler un royaume à lui

(1) Pal., I, 492. — Pulgar, *Cl. Varones.*

(2) Castillo fit avorter le projet d'invasion. Cf. *Crónica*, 148, et notamment l'agréable discours qu'il adresse à l'évêque qui parlait mal du roi.

(3) Pal., II, 34. Pulgar, *op. cit.*

en Andalousie. L'idée est grande et belle : Giron se fait fort avec trois mille hommes d'annuler l'oncle Carrillo et Pacheco règne sous le nom de son frère. Luna lui-même est dépassé (1). Mais ils comptent sans la victime et sans son entourage. Isabelle prie et jeûne jour et nuit, demandant à Dieu « de la tuer ou de « tuer Giron avant le jour du mariage ». Sa donzelle la Bobadilla jure solennellement qu'elle poignardera le maître « s'il « veut embrasser Isabelle ou faire une de ces démonstrations « habituelles aux hommes, lorsqu'ils viennent épouser celle qui « leur est promise ». Cependant le fiancé, chargé de pierres précieuses, brocarts, dentelles pour sa jeune princesse, a quitté Almagro, approche de Madrid où la noce doit avoir lieu... mais à Villarrubia, au nord du champ de Calatrava, il tombe malade d'un abcès à la gorge ; au bout de quatre jours meurt « sans que les médecins puissent découvrir la cause de son « mal ». Il n'y avait pas d'épidémie dans le pays ; on découvrit seulement qu'un vol de cigognes était venu se poser sur les tours du château où il devait mourir : mauvais présage. Ce qui est sûr, c'est qu'il distribua à ses favoris (2) l'argent qui devait servir à payer les troupes et finit « accusant Dieu « de cruauté pour n'avoir pas prolongé ses quarante-trois ans « de vie d'au moins quarante jours ». Accusation injuste, si l'on en croit l'auteur de la Chronique de Calatrava, car « il y « eut grand soupçon que quelques grands du royaume, qui ne « voulaient pas du mariage, lui firent donner du poison » (3).

Ainsi la mort travaille pour la future reine d'Espagne, le

(1) Pacheco disait : « En accroissant les grands états, on les conserve mieux ; ne pouvant rester tels quels, il faut, s'ils ne s'accroissent, qu'ils diminuent ». Pulgar, *Crónica*, p. 26.

(2) « Auxquels il était lié par de honteuses relations », dit Palencia. C'est ce même Giron qui, sa maîtresse étant enceinte, prit pour devise quelques bémols et pour lettres : « Voilà que, sans mon office, se tourne le plus doux en plus amer. » (Paz, p. 371).

(3) Pal., II, 9. Paz, 359, 403. — *Crónica de Calatrava* por Rades y Andrada, p. 77.

rêve de Pacheco s'écroule et le thème lamentable de la guerre civile reprend : achats d'hommes, traités, trahisons. Castillo dit tout net : « Chevalerie est devenue trafic de négoce ». Le plus à craindre encore, c'est Henri. Rome le protège — elle n'a pas voulu entendre parler de la déposition d'Avila, ce qui déplait fort au chroniqueur Palencia — il est riche et « le peuple « viendra à lui comme les mouches au miel ». Aussi s'efforce-t-on de lui enlever ses derniers serviteurs. Fonseca obtient l'arrestation du trésorier Pédrarias, mais celui-ci échappe avec une blessure au côté, « dont il se ressentit toute sa vie ». A quelque temps de là, Henri étant allé chasser est surpris à Mayalmadrid par les gens de Pédrarias ; ses gardes sont ivres ; il s'enfuit, en chemise, pieds nus, dans la nuit. Fonseca avait tout fait, mais pour l'opinion Henri est le criminel et un poète de cour écrit les *coplas* vengeresses du serviteur vendu par son maître (1).

Il fallait en finir. « Comme aux échecs, on n'est vainqueur « que quand le roi est mat. Il ne suffit pas de proclamer un « roi déchu, un enfant roi. Le droit est dans les armes. » C'est encore à Olmedo, en plein mois d'août, que se rencontrent les armées. Il s'agit de débloquer Medina assiégée par les rebelles. Henri a livré sa fille, la Beltraneja, en otage au marquis de Santillane et celui-ci lui amène ses lances. Des deux côtés, on se prépare, non à la bataille, mais au tournoi. Un héraut d'armes vient avertir Beltran que quarante hidalgos de la maison du prince ont juré de le prendre et de le tuer, et le prudent archevêque de Séville lui fait dire : « Ne vous

(1) Castillo, 168, et sa sévérité à l'égard d'Henri. Pal., II, 35. — Alvarez Gato, *Cancionero*, ed. Cotarelo y Mori, Madrid, 1901, p. 101. « Chose difficile de suivre qui récompense les services en donnant la mort. Il te plaît de châtier sans raison ; personne n'aura foi en toi, de tes amis, et ceux qui sont avec toi, j'en suis sûr, s'en iront un à un, mécontents comme moi, puisqu'il te plaît défaire qui te fit et faire qui te défit. »

« montrez pas ». A quoi l'amant de la reine répond : « Re-« gardez-bien mes armes et sachez les blasonner pour que vos « maîtres reconnaissent le duc d'Alburquerque. » Carrillo ne veut pas être en reste de chevalerie : il ira dans la mêlée, une chemise blanche sur son armure, une étole rouge croisée sur la poitrine. Henri fait modeste figure à côté de l'archevêque, mais ce païen *abhorret a sanguine* ; il envoie un religieux en parlementaire pour arranger les choses, puis, ses efforts étant vains, il attend. Un transfuge, un homme de Carrillo, lui annonce que son armée est battue et il s'enfuit à Pozal de Gallinas, à une demi-lieue d'Olmedo. C'est là que, le soir, Castillo le retrouve et lui dit : « Vous êtes vainqueur ». Peut-être le chroniqueur exagère-t-il. L'archevêque qui n'a cessé de combattre, le bras traversé d'un coup de lance — « ce n'est « rien, le sang des chevaux », a-t-il dit — qui deux fois a réorganisé les batailles, fait allumer des feux de joie dès la nuit tombée et proclamer la défaite d'Henri. Pourtant Medina est dégagée et l'armée royale y fait son entrée, au milieu des torches, des illuminations « en sorte qu'on se serait cru en « plein jour » (1). Chacun raconte la journée à sa manière et le peuple ne sait trop à qui se fier. Pour les étrangers, c'est « le roi ancien qui a l'honneur et la victoire ». Pauvre honneur en tout cas et victoire nulle, sauf pour Villena qui vient de se faire élire à Ocaña maître de Santiago.

Mille hommes sont morts dans la plaine d'Olmedo. Mais le Livre des Exemples aurait pu apprendre à Henri qu'une bataille ne dénoue rien, qu'une trahison bien conduite est plus efficace. Pédrarias le trésorier, dont le côté saigne toujours (2), vend Ségovie aux gens du prétendant. Après une escarmouche,

(1) Lettre de l'ambassadeur du duc de Milan, 15 octobre 1467, ap. Sitges, 163. — Cf. les récits du combat, où Beltran se distingua, ap. Castillo, 180. Pal., II, 59.

(2) « Sa blessure ne cessait de rejeter de la matière et, quand cela diminuait, son corps enflait. » (Pal.).

la nuit, l'alcazar est livré et « la seconde espérance du « royaume » Isabelle retrouve son jeune frère. Ségovie, la fidèle, aux mains de ses ennemis, c'est le coup le plus dur qui puisse atteindre le roi. Au premier moment, il entre dans une fureur insensée, veut même reconquérir « la bien aimée » par la force. On l'apaise comme on apaise un enfant, en lui disant que Carrillo, d'autres sont morts. Puis vient l'abattement ; il erre ayant perdu son âme, ne sachant où se fixer : une chevauchée lugubre (1). Qui pourrait lui redonner la vie, si ce n'est le maître Villena ? Il est là, aux aguets, un traité tout prêt. Dans la cathédrale de Ségovie, l'accord est signé : Villena aura l'alcazar, et la reine Juana sera donnée en otage à l'archevêque de Séville (2). Après la fille, la mère. Cette fois, Henri est bien seul, mais il est rentré dans sa ville.

La trahison de Pédrarias a fait une autre victime, victime moins tragique et de plus mince état, mais que nous ne pouvons négliger. Le licencié Castillo a déposé son bagage de chroniqueur à Ségovie chez une courtisane ; il craint fort pour tout cela, obtient un sauf-conduit du prince, mais qu'est-ce qu'un sauf-conduit ? On saisit ses mules, sa chronique, on le saisit lui-même. Le récit qu'il vient d'écrire de la bataille d'Olmedo tombe sous les yeux de Carrillo : « un tissu de mensonges ». La blessure est trop fraîche et le prince envoie le chroniqueur à la mort. Bien lui en prend d'être clerc, mais sa chronique est confisquée et c'est — suprême honte ! — son confrère Palencia qui est chargé d'en divulger « les insanités » (3). Malheureux et trop consciencieux licencié, vous continuerez à suivre, sur votre mule, les pas de votre maître, revêtu, comme vous le dites, « d'un manteau plus pur que celui de « vos ennemis ». Mais le gain sera maigre et vous écrirez

(1) Castillo, 197. Pal., II, 83 sqque.

(2) V. à ce sujet une observation intéressante de Sitges. *Op. cit.*, p. 165 : le gouverneur-traître livre l'Alcazar de Ségovie, mais non le trésor.

(3) Pal., II, 92. Castillo, 199, ne parle pas de la courtisane.

plus tard de tristes lettres de meurt-de-faim à la bien-fortunée reine de Castille (1).

Que la majorité des grands ne soit pas douée d'intelligence, cela paraît indéniable. Pacheco les berne en toute tranquillité, mais les méprise un peu trop. Ayant promis à son gendre la maîtrise de Santiago, il se l'est fait donner à lui-même. Le gendre Benavente prend mal la chose, rallie les mécontents, attend son beau-père à la sortie du palais pour l'assassiner. Pacheco, prévenu, fait bonne contenance : « Pourquoi n'es-tu « pas entré, mon fils ? » et, souriant, il découvre son épée cachée sous son manteau. Benavente se trouble, les autres restent cois, puis tout ce monde bâté fait escorte au maître (2). L'avertissement est bon : désormais Pacheco se garde. S'enfuit-il, la nuit, tout armé, dans la campagne, sa maison lui paraissant peu sûre ? C'est possible. Il a de grands soucis : le jeune roi n'est point aussi docile qu'il l'espérait. Il a une certaine honnêteté naturelle, même de la pudibonderie, trouve l'allure de la cour trop désinvolte, les donzelles de sa sœur vêtues de façon inconvenante. Ajoutez à cela qu'il se mêle d'avoir de la décision, refuse de confirmer les vols commis par ses fidèles : « Je ne récompense pas les infamies » répond-t-il aux Tolédans qui lui demandent les dépouilles des convertis. Cette austérité est hors de saison, destructive de toute bonne politique. « Ce garçon, dit un noble, prend trop « d'arrogance pour un âge aussi tendre. Si nous voulons éviter « la ruine, il sera bon de chercher à le dominer par les plai- « sirs, ou autrement » (3). Pacheco, dans ses randonnées nocturnes, cherche sans doute la solution : Henri ne lui a jamais donné autant de peine.

Or, en juin 1468, les Tolédans « ayant, comme les chiens,

(1) Cf. Paz, p. LXXXIII. Sa lettre à Isabelle n'est pas sans finesse : « Le prince vindicatif n'est pas digne d'avoir seigneurie, dit S. Isidore... »

(2) Pal., II, 139. Castillo, 208.

(3) Pal., II, p. 111 sqque.

« avalé de nouveau ce qu'ils avaient vomi » — ce qui, sous la plume de Palencia, signifie qu'ils avaient rappelé le roi ancien — le roi de quatorze ans quitte Arevalo et marche sur la ville infidèle. Il arrive à la couchée, en pleine sierra d'Avila, à Cardeñosa, la sainte ville de Santa Barbada (1). Là, entre autres plats, on lui sert une truite en tourte, mets qu'il affectionne particulièrement. Il en mange beaucoup, cet enfant, puis se sent pris de sommeil. Le lendemain, à midi, il n'est pas levé ; les serviteurs s'approchent du lit, l'appellent ; voyant qu'il ne répond pas, poussent des cris. Arrivent Carrillo, Isabelle, Pacheco. On l'examine : sous l'aisselle droite il y a un point douloureux, bien que la glande ne soit pas enflée. Le médecin, étonné de ce mutisme, recourt à la saignée, mais le sang coagulé ne sort pas. On le pique aux jambes, aux bras, on le secoue, on prie, on fait des vœux ; les nobles courent aux églises, se donnent la discipline... Rien n'y fait. Le 5 juillet, il faut reconnaître que « l'excellent roi, douzième « de ceux appelés Alphonse » a délaissé cette vallée de larmes et la vaine pompe du siècle (2). Empoisonné par les herbes, « le blanc-manger » ? C'est ce que disent Palencia et Valera, le premier accusant formellement Pacheco, le second les grands en bloc. Epidémie ? Elle sévissait à Arevalo qu'il venait de quitter, où Pacheco l'avait longtemps retenu. C'est ce que dit Pulgar, chroniqueur des rois catholiques, l'homme des versions officielles. Je m'en rapporte plus volontiers au consciencieux Castillo, qui continue bon gré, mal gré sa chronique, après sa mésaventure de Ségovie : « C'est grand merveille que

(1) Une jeune fille poursuivie par un ardent chevalier, échappa à sa luxure en priant le ciel. Son visage se couvrit de barbe, le chevalier ne la reconnut pas, elle se consacra à Dieu et le peuple la vénère sous le nom de Santa Barbada (Picatoste, *Tradiciones de Avila*, Madrid, 1888, p. 101 suppléé).

(2) Cf. Gomez Manrique, *Cancionero*, ed. Paz y Melia, Madrid, 1885, II, 127.

« trois jours avant qu'il ne mourut, on divulgua sa mort par « tout le royaume » (1).

Parmi les prodiges du monde, le jésuite Gracian compte : « une personne royale qui meure sans que l'on dise que ce « soit de poison » (2). A aucun degré, le petit roi de Miraflores n'a droit au titre de prodigieux. Pourtant, comme Carlos de Viana, je le vois disparaître avec peine. Je sais bien que ces deux jeunes victimes étendent leurs bienfaits au delà du tombeau : tandis que la main de Carlos multiplie les miracles en Catalogne, le bienheureux Alphonse intercède au ciel en faveur des enfants de Castille. Ces sanctifications sont louables... Mais avec qui les chroniques nous laissent-elles ?

A Alaejos, sous la garde de Fonseca l'archevêque et de son neveu, la reine Juana attend sa liberté : elle a payé pour Ségovie. Belle, d'une vigoureuse jeunesse, « ayant plus besoin « de bride que d'éperon », elle se distrait comme elle peut, n'est point cruelle pour ses geôliers, en particulier pour le neveu don Pedro, un descendant du don Pèdre justicier. — Mais, quand Henri parle de la ramener à Madrid, la dame est fort empêchée car grosse de sept mois. Jusqu'ici, elle a dissimulé de son mieux grâce au « guard'infante » dont elle s'entoure, elle la première de toutes les nobles dames d'Espagne, initiatrice des modes du grand siècle (3). Maintenant

(1) Castillo, 222. Pulgar, *Crónica*, p. 4. — Pal., II, 155, dit que le soir de la mort d'Alphonse, Pacheco dîna en grand apparat. Une pareille maladresse de la part du maître paraît bien improbable, à moins que la gloire ne lui eût tourné la tête.

(2) *Criticon*, I, 233.

(3) « A son exemple, toutes les nobles dames portaient des vêtements de démesurée ampleur, que maintenait rigides autour du corps une multitude de cercles durs, cachés et cousus sous la toile. » (Pal., II, 171) — Comp. Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne*, Bouillon, 1904, III, 250-253, sur le tontillo ou guardinfante, et l'effervescence qui se manifesta au moment où il s'agit de le supprimer. Cf. également la nouvelle de Quevedo intitulée « Fortuna con seso ».

la voici s'évadant la nuit d'Alaejos, descendue dans un panier le long des murs du château ; la corde est trop courte, la reine tombe, se blesse... On l'emmène avec les portugaises de sa suite à Cuellar, chez son ancien amant Beltran. Ce bel homme paraît peu flatté de cette confiance, dit à ses amis que la reine a cessé de l'intéresser, qu'au surplus, il n'a jamais eu de goût pour ses jambes trop maigres... Il fallait contenir cette royauté trop ardente. Pacheco trouva un expédient qui n'était pas sans élégance, laissa son Pedro à Juana et pour témoigner de l'honnêteté de la reine, lui donna comme duègne la mère de son amant (1).

Un roi apathique, une reine en folie, des grands arrosés par un favori : voilà la compagnie que nous donnent les chroniques, voilà les pasteurs officiels de l'Espagne. L'atmosphère est chargée et l'on voudrait respirer autre chose. Ce n'est pas plus haut qu'il faut chercher, c'est plus bas.

Le peuple apparaît, comme il apparut naguère à notre roi fou, à Charles VI (dont Henri a certains traits) dans la forêt du Mans ; comme il apparaîtra plus tard à Charles-Quint dans les monts de Tolède, plus tard encore à Philippe IV. Henri errait autour de Ségovie ; un homme arrête son cheval, lui crie qu'il va à sa perte : « Nous t'avons aimé, tu nous a mé-« prisés. Tel que te voilà fait maintenant, comment pouvons-« nous te respecter ? » Henri donne de l'éperon et s'éloigne en pleurant.

L'anecdote est dans Palencia. Je la retiens, tout au moins dans le fond, car elle marque avec une simplicité de légende le divorce du roi et de son peuple. Ainsi la France affamée

1) Castillo, 225. Garibay, 1172. Siiges, 186. — Juana eut deux fils de Pedro : don Andres, dit Apostol (conçu à Alaejos) et don Pedro. Cf. Gratia Dei ap. Paz, 364. Pulgar (*Cr.*, p. 8) fera remarquer que, si la Beltraneja est dite légitime, Apostol et son frère doivent être aussi considérés comme tels.

de Charles VI, ainsi l'Espagne dilatée de Charles-Quint viennent crier leur misère devant le souverain (1).

Les plateaux crayeux où agonisent les coursiers d'Olmedo, les plaines torrides où s'abattra Rossinante, de maigres pâturages, des brebis efflanquées au milieu d'une nature qui s'en va en poussière, des nuages immobiles, comme sculptés dans le marbre, pesant sur l'horizon : voilà le paysage. Tel on se le figure d'après les lettres du français Gaguin qui visita le nord de l'Espagne en 1468 ; tel on le retrouve dans les dessins de Daniel Vierge, le plus magnifique, le plus véridique illustrateur de l'Histoire Espagnole (2). Et, tout naturellement, le peuple s'adresse au roi, comme les brebis au pasteur : « Ouvre « les oreilles, écoute, pasteur. Tu n'entends pas le cri de tes « brebis. Tu nous a pris tant de laine que tu en aurais pu « faire un manteau qui couvrirait toute l'Espagne. Mais tu « choisis des loups pour chiens, un loup rapace habillé en « mouton (Pacheco)... Aussi les sept serpents ont ravagé les « prairies, les ânesses ont le dos saignant et le bât est si « lourd qu'elles le feront basculer » (3). Même complainte,

(1) Cf. l'anecdote concernant Ch.-Quint ap. Ranke, *L'Espagne sous la monarchie espagnole*, tr. fr., Paris, 1845, p. 350. Pour Philippe IV, Hume, *op. cit.*, 332. Même anecdote concernant Pierre le Cruel, ap. Ayala, 328. Comp. le passage suivant de la vie de Sainte-Thérèse, par F. de Ribera ap. Colmenares, II, 345 : « A Villacastin, lieu bien connu de Vieille Castille, il y eut, au temps du roi Henri le Malade, un homme vraiment prophète qui prédit diverses peines qui arrivèrent depuis à Castille, et avec liberté sainte et prophétique, il reprenait le roi et pour cela on lui coupa la langue à Ségovie, mais il parlait après comme s'il l'avait, se tournant vers sa langue qui était là plantée sur un pieu et disant : Vous serez ici pour dire la vérité ».

(2) Gaguin ap. Mariéjol, *op. cit.*, p. 234. — Parallélement à l'évolution des études historiques sur l'Espagne, voyez le chemin parcouru depuis l'Espagne romantique de Doré jusqu'à l'Espagne de Vierge. Celui-ci est le premier illustrateur qui se soit avisé que don Quichotte n'est pas un roman comique, lorsqu'on le replace dans son paysage.

(3) « Abre, abre las orejas — Escucha, escucha, pastor... » Vers d'un anonyme adressés au roi Henri IV ap. Pelayo, *Ant. lir.* III, 171.

mais renforcée de métaphores, d'allusions obscures — il y faut un commentaire comme à une œuvre mystique, à un Jean de la Croix — dans les *Coplas de Mingo Revulgo*. Ici le peuple discute. Qui est responsable ? Le pasteur qui erre tout le jour éberlué, sans voir le troupeau embourbé, massacré, les récoltes perdues, les chaumières brûlées, cependant que les loups se garnissent la panse à ne pouvoir bouger. Ce berger meurtri, les cheveux arrachés, la houlette brisée, auquel on a volé sa panetière et sa peau de mouton, ce fantoche aux yeux rouges, c'est le roi de Castille, « le pasteur Candaule » (1). Le motif très simple plaît au peuple. Il reparaît dans « *la* « *bataille des loups et des chiens* » de Palencia, dans les poésies de Gomez Manrique qui montre Henri « poursuivant « les agneaux, épargnant les renards » et plus tard Ferdinand le Catholique pourra s'apercevoir que l'allégorie du mauvais berger n'est point encore usée (2).

Ceci est la misère en littérature, celle qu'avait chantée jadis, avec un accent qui rappelle Villon, Ruy Paes de Ribera, le dévot de la pauvreté. Maintenant la voici en réalité : « Les « grands se sont chargés de transformer l'Andalousie en désert ; « du royaume de Murcie on n'a pas plus de nouvelles que « s'il s'agissait du royaume de Navarre ; dans la province de « Leon, guerre civile ; à Tolède et dans les environs, on vole, on « pille, on brûle ; remettre de l'ordre, il n'y faut pas penser ; le « pays de Medina, Valladolid, Zamora, Salamanque est mis « à feu et à sang par l'alcaide de Castronuño ; en Estrèma- « dure les malfaiteurs sont maîtres ; quant à la Galice le comte « de Treviño se charge de la dévaster... Si l'Espagne était plus

(1) *Coplas de M. R.*, ap. Castillo. *Append.* avec le commentaire de Pulgar.

(2) Cf. Paz, p. XXVI : l'œuvre de Palencia est remplie d'allusions à l'histoire contemporaine. Baena, p. LXXIV, 310. — Gil et Mingo reparaîtront dans les églogues de J. del Encina : *Representaciones* (Bibl. Romanica, n° 208-10), p. 73.

« grande, il y aurait plus de ruines. Les fonctionnaires, gens « du Conseil, trésoriers, secrétaires n'y peuvent rien : on « n'obéit pas, on n'exécute pas ; si on pend quelqu'un, ce « n'est pas le criminel... » Et la litanie, entamée par le chroniqueur, continue sur ce ton (1). Il ne faut pas s'étonner qu'Henri soit appelé « roi des grands chemins » : les famines, les épidémies ont enlevé jusqu'à quinze mille habitants dans les villes du midi ; les bourgs se dépeuplent au profit des cimetières (2). — Les châteaux, les *solares* ne servent point à défendre le paysan. Demandez à un habitant de Medina ce qu'il pense de l'alcaide de la Mota ? Entre deux escarmouches, il essaie de labourer, de semer ; sa main est lourde, son œil inquiet : pourra-t-il récolter ? « Les ordres de Santiago, Cala- « trava, Alcantara, le priorat de S. Juan ont deux ou trois « maîtres et chacun d'eux vole la terre qu'il dit appartenir à « sa maîtrise, et ils volent tant qu'ils dépeuplent la terre » (3). Ajoutez à cela « cette gent perdue, pillarde que les Français « appellent routiers » et tout le pain est mangé, comme dit Revulgo, ce pain que Lazarillo de Tormes, l'affamé du grand siècle, appellera « la face de Dieu » (4). Si la population diminue, les hôtels des monnaies prospèrent : de cinq on passe à cent-cinquante sous le règne d'Henri. On fait des quarts de

(1) Lettre de Pulgar à l'évêque de Coria sur l'état du royaume en 1473. — Comp. Marineo Siculo ap. Los Rios, VII, 89. — Pal., II, 383. — Prescott, I, 252, 270.

(2) « Despoblar vi lo poblado — E poblar los zimenterios » Baena, 642. Le poète Larra en 1836 ne trouve dans l'Espagne qu'un cimetière. Le jour des morts, il se demande si le cimetière est « dehors, ou dans les cœurs ». V. l'article cité par Quinet, op. cit, 154.

(3) Anonyme cité par Saez, *op. cit.*, p. 5. — Comp. danse de la Mort : le laboureur, ap. Los Rios, VII, 321. « Ah ! comme il convient au vilain danser... »

(4) Cf. Zurita, ap. Quicherat, p. 16. Les soldats non payés se mutinaient, dévastaient les champs. Les Cortes d'Ocaña s'en plaignent en 1469. — Comp. *Lazarillo de Tormes* (Bib. romanica, n° 177), p. 34 « contemplar en aquella cara de Dios ».

réaux en les mélangeant avec du cuivre. Henri ne réussit pas à arrêter cette curée profitable aux nobles. Il est vrai que là où il n'y a plus personne, l'argent perd ses droits. Les survivants dans le midi en reviennent au troc (1).

Mais, dira-t-on, ce peuple a des libertés, il peut faire entendre sa voix. C'est ici la grande duperie. Depuis Jean II, il n'y a plus que dix-sept ou dix-huit villes qui députent aux Cortès ; les villes exclues transmettent leurs instructions aux députés des cités privilégiées : Salamanque à elle seule représente cinq cents villes et mille quatre cents villages. Les frais de déplacement sont coûteux, le roi s'en charge mais à la condition de nommer les députés, prend la place du peuple. Il est d'ailleurs un moyen expéditif de légiférer sans s'adresser aux représentants, on ajoute aux ordonnances la formule exécutoire : « Je veux que cet acte ait force et vigueur de loi aussi bien « que s'il avait été fait et promulgué en Cortès » (2). Rendons pourtant justice à Henri : dans les occasions où se réunissent les procureurs de la nation, il fait preuve de bonne volonté, se montre modeste et accommodant. A Ocaña (1469), on lui reproche de laisser chômer la justice. Il répond qu' « *autrefois* « il a eu soin de tenir sa cour et chancellerie bien pourvue de « prélats, auditeurs et alcades, jusqu'au moment où les troubles « ont commencé ; que les députés savent bien qu'il n'a pu « mieux faire ». A Nieva (1473), on critique la création d'un nouvel office, celui de « féal de cour », absolument inutile ; Henri répond que cela est fort bien pensé, et supprime l'office. Les mêmes Cortès vont plus loin, demandent l'abolition d'une loi promulguée sans leur assentiment ; Henri dit avec ingénuité : « Je crois n'avoir jamais fait ni ordonné loi semblable ». Le mécanisme représentatif est détraqué ; le conseil

(1) Cf. Salz. 373, 493. — Prescott, I, 270. — Escavias, ap. Siteges, 396 : « Chaque seigneur avait en sa terre maison de monnaie ».

(2) En fait, le corregidor royal a une influence légale sur le choix des procureurs.

royal éloigné du roi ou errant à sa suite, l'administration nulle. Si l'on a recours aux députés, c'est pour leur demander de l'argent, mais l'octroient-ils, le plus clair s'en va dans les poches des nobles. Le corps social est malade et il n'y a point de médecin pour le guérir : « désespérant du remède, les dé- « putés se dégoûtent ». Lorsque les ambassadeurs du duc de Bourgogne, les envoyés du gras pays, viennent en Castille pour renouveler les conventions d'amitié, ils exhortent Henri à considérer l'état de son royaume, « qui est tel que tous les « honnêtes gens se désolent de le voir déchoir de son antique « gloire ». Mais qu'eût-il fait ? Pour se maintenir, il était forcé de payer en villes, en argent. Pacheco était insatiable et l'Espagne devenait une marchandise que se disputaient « les loups aux dents longues ». Ce grand corps se déchiquetait peu à peu (1).

« Tout le mal, dit Pulgar, vient de ce que l'office de Roi « est vacant » — *porque falta el oficio del Rey.* — Le peuple a devancé le seigneur chroniqueur : il n'y a pas de roi, il sera roi. Sans protection du souverain, sans sécurité sur les chemins, dans les champs, dans les villes, à la merci du noble ou de sa clientèle, il se protégera lui-même, sera justicier. N'est-il pas hidalgo ? N'a-t-il pas conquis sa terre ? (2).

L'hermandad est une révolution populaire, mais une révolution d'ordre (3). Les habitants de Tolède, Talavera, Villareal et du Maeztrago de Calatrava, las des vols et des assassi-

(1) Pulgar, loc cit. — Marina, *Cortes*. I. 121, 261. — Clemencin, 117, 153. — Sempere, *Hist. des Cortes*. Bordeaux, 1815, p. 145, 150, 196. — Prescott, 103. Altamira, II, 57, 220 (travaux publics). Les rentes royales tombent à 40 millions de maravedis en 1474 ; elles étaient de près de 61 millions en 1429. Cf. Zurita, Liv. XVIII, cap. 60.

(2) Cf. à ce sujet « le livre des pensées variables » ap. Los Rios, VII, in fine. — Comp. Vayrac, I, 47.

(3) Elle a son origine dans les anciennes confréries que les rois avaient travaillé à détruire. Depuis don Pedre, ces antiques hermandades sont en pleine décadence. Cf. Puyol, op. cit.

nats, avaient jadis constitué une « fraternité » dont la justice était merveilleuse. Les paysans, bûcherons, gardiens de rûchers se réunissent dans la forêt ; le coupable étant amené, on lui offre un banquet ; le banquet terminé, on le lie à un arbre, on marque le but sous le sein gauche et à coups de flèches on le tue ; puis les juges nommés par la junte des paysans font connaître les motifs de la sentence (3). Le peuple a conservé le souvenir de cette justice familière et sommaire, il sait le refrain : « Est-ce l'hermandad de Peralvillo qui, après avoir « *sagetté* l'homme, le recherche ? »

Or, une nuit, à Zamarramala près de Ségovie, les mores de l'escorte royale massacrent quelques paysans et deux femmes. Le peuple s'arme et sagette les assassins. Ce fut l'étincelle. De Ségovie, l'hermandad rayonne sur la Castille, le Léon. Les bandits se terrent. La noblesse s'étonne : que le peuple songe à se défendre lui-même, qu'il ose porter non seulement l'arc, mais l'épée à pointe, cela dépasse l'entendement ; elle voit là une force nouvelle qui naît, qui s'oppose à la sienne, et pour en avoir raison, elle tâche à la corrompre avec de l'argent et plus encore avec des gens de chicane, des bacheliers en droit qu'elle envoie dans les réunions populaires. Il ne semble pas qu'elle ait réussi à entraver le mouvement dès l'origine. En 1467, les hermandades se donnent une charte, dans la citadelle même des bandits, au cœur des régions dévastées par « ce gros ver nourri », l'alcaide de Castronuño. Là, sur ce rocher gris qui domine la vallée du Douro, les députés du peuple d'Espagne, réunis de leur propre volonté, ont tenté de créer une administration, une justice, une armée. Ils s'adressent aux clercs, aux hidalgos, aux écuyers, à ceux qui sont le plus près d'eux, les supplient d'avoir pitié du royaume, de les

(1) Pal., I, 522 et ses réflexions sur ces justices a posteriori. Sous Ferdinand il fut recommandé de ne pas attacher le patient à un poteau ayant la forme d'une croix. Plus tard on pendit le malfaiteur avant de le sagetter. Cf. Mariéjol, *Op. cit.*, 21.

aider dans l'œuvre de réforme. Délaissez un moment les chroniques, lisez ces ordonnances de Castronuño : de la folie vous passez au bon sens ; du désordre à l'organisation. Rien n'échappe à la sollicitude de l'hermandad : elle est représentée dans la province, dans la ville, dans le plus maigre *pueblo*. Elle a ses alcades, ses procureurs, ses juntes, son impôt et comme elle redoute le pouvoir de la parole, l'enchantement des *letrados*, elle prend des mesures contre eux, limite leur droit d'intervention. Remarquable sagesse de ces hommes d'action qui se défient des hommes de bavardage et pressentent les dangers du parlementarisme (1).

Ayant ses cadres, sa ligne de conduite, l'hermandad étend son champ d'action ; elle n'a exécuté jusqu'alors que des bandits vulgaires, anonymes, dans le Guipuzcoa par exemple (2).

(1) Le texte des ordonnances, auquel Marina s'était déjà reporté, a été publié par Puyol, *op. cit.*, 106 sqque.

(2) Ici, plus que partout ailleurs, il faut distinguer les Espagnes. Les Basques et Biscaïens forment une nation quasi-indépendante, jouissant de privilèges particuliers. Ce que dit d'eux Palencia intéressera peut-être les basquisants. « Navarrais, biscaïens et basques vivent déchaînés par de sanglantes coteries, d'éternelles et implacables rivalités, en quoi Biscaïe et Guipuzcoa consument les richesses que leur procurent les expéditions maritimes, et les navarrais et basques les abondants fruits que leur terre produit. Tous s'adonnent au vol et tentent d'accroître les forces de leur parti en juntes et réunions entre leurs partisans, ce qui leur fait perdre la plus grande partie de leur temps. Ils n'obéissent pas aux lois, sont incapables de gouvernement régulier ; leur idiome et leurs coutumes n'ont de ressemblance avec ceux d'aucun autre peuple ; en avarice seulement ils égalent, s'ils ne surpassent pas, les plus avares : entre père et fils, l'usure est courante. Parfois hospitaliers au voyageur, mais toujours assoiffés de son argent, ils l'assaillent... Satisfaits, ils se consacrent à sa sécurité et même s'offrent à l'accompagner un bout de chemin pour qu'il ne tombe pas dans les mains d'autres aventuriers ». Ce sont ces gens auxquels Henri sut plaire. — Pour les Biscaïens : « Quand le roi de Castille, de qui ils se confessent vassaux, visite leur province, les lois exigent qu'il aille à Guernica, à pied, déchaussé du gauche, vêtu d'une simple jupe et d'un sayon rustique, portant dans la main droite un léger épieu, et qu'à l'approche du vieux chêne qui dans la vallée non

Elle va s'attaquer à des brigands de plus haute volée qui vivent dans l'entourage des grands. Garci Mendez de Badajoz, voleur de grand chemin qu'Henri a fait capitaine, rançonne les marchands de Burgos. L'un d'eux dénonce Mendez à l'hermandad. Poursuivi par les « cuadrilleros » (1), Mendez se réfugie dans le couvent de San Juan ; on l'y suit, on le saisit, on l'attache au poteau. Mais l'évêque, l'alcaide de Burgos ont appelé leurs hommes au secours de l'homme du roi. La foule hésite : cette justice toute neuve l'effraie. Alors un certain Garci Nieto, auquel des aventuriers avaient naguère coupé les doigts, s'approche du poteau, « appuie contre sa poitrine avec « ses mains mutilées le manche d'un poignard, dirige la pointe « vers l'estomac de Mendez et, poussant de tout son corps, « lui traverse les entrailles ». Quand on libéra Mendez, il était mort. Garci Nieto ayant disparu, on rasa sa maison (2). Le renom de l'hermandad grandit, sa justice a le pas sur celle du roi, elle s'essaie maintenant à administrer, envoie des députés à Séville pour empêcher « qu'on ne continue « à battre monnaie contrairement aux lois du royaume ».

loin du pays élève sa robuste ramure, il coure jusqu'à lui en présence des biscaïens qui l'accompagnent et lance son arme contre le tronc pour ensuite la retirer avec la main. Cela fait, le roi jure d'observer les antiques institutions des peuples, de les tenir exempts de tout tribut, sauf celui des levées, car, pour les expéditions terrestres et surtout les maritimes, les biscaïens sont excessivement habiles ». Ce peuple-là ne comprend rien aux « caracolages et escarmouches à la mode africaine ou morisque » des seigneurs comtes de Haro. — Cf. Palencia, I, 245, II, 394. Garibay, 1198. — Sur l'organisation politique, les partis : Gamboinos et Oñacinos, cf. Altamira, II, 194, 205.

(1) Fonctionnaires de l'hermandad. Sur l'origine du « cuadrillero », cf. Prvol., 54

(2) Il alla vivre à Dueñas « de son industrie, malgré ses mains mutilées » Pal., II, 127. Pour Castillo, p. 204, la mort de Mendez est un assassinat pur et simple : il s'agit d'un homme du roi.

C'était toucher les nobles à l'endroit sensible, ils en appelèrent à l'élu d'Avila (1).

La caractéristique de cette époque, c'est que l'esprit critique naît dans le peuple. Il commence à jauger à leur valeur ces trafiquants dont l'écu devient une enseigne, dont les armoiries sentent la boutique. Il fait mieux, les ajourne devant lui, les passe en revue un à un, et leur inflige la « correction fra- « ternelle ». Dans les *Coplas du Provincial*, les titrés, les dirigeants, les riches défilent sous le fouet du vilain : c'est un spectacle tout nouveau en Espagne. Voici le grand chapelain (Henri) abruti sur son trône, et à sa suite Beltran, Giron et « toute la « sodomie », le chien more Guzman qui chante au chœur les lois de l'Alcoran, Fern. de Silva plein de vent, frayle del burdel, Villandrando qui vole et ne restitue pas, Diego Arias le converso trésorier, Iranzo comte sans comté, vilain confirmé, Gonzalez Bobadilla qui fait le bravache et n'a jamais touché une épée... Et les femmes sont à l'échelle : Isabelle de Estrada qui tient boutique ouverte, Inès Coronel qu'on a vue dans les mauvais lieux de Valence, cette autre qui, malgré ses parfums, sent la juive à plein nez, cette grande dame enfin, la reine sans doute, qui sur sa figure a des durillons de fard (2).

Si encore les nobles gardaient le prestige des armes ! mais ils le perdent après Olmedo. Le peuple ne prend plus au sérieux ces pantins bardés de fer, bariolés de devises grandiloquentes, qui, aveuglés par la poussière, échangent de grands coups d'épée. Cette fois-ci, ce n'est pas le provincial qui est le maître du jeu, c'est la boulangère, la boulangère idéale qui « vend le pain à bon marché ». Elle a du souffle, cette ancêtre des femmes de la Halle, et vous montrera, avec sa bonne

(1) Pal., II, 136.

(2) *Coplas del Provincial* (Revue Hispanique, 1898, éd. Foulché-Delbosc, 255-256). Pelayo. *Ant. lir.*, VII, p. VII. — Il faudrait les citer tous : Ana de Guevara qui « fait doubler la baguette » à l'alcade Mondragon — et cet autre qui fut baptisé de si étrange façon : « ...Estando de ti preñada — Te bautizo con su esperma — El prior de Mejorada. »

humeur encline à la scatologie : le comte de Haro, jaune comme cire qui voudrait bien ne pas passer la rivière et qui « tan « gordos pedos tiraba » qu'on les entendait de Talavera ; le grand écuyer plus armé qu'un hérisson, qui en fuyant donne dans une outre de vin, croit que c'est du sang et s'évanouit (1) ; le grand repostero, l'épée ballante, la diarrhée au ventre, qui lâche son déjeuner par la mentonnière de son casque ; Ramirez de Guzman aussi vergogneux qu'une prostituée ; l'évêque de Sigüenza qui, resté avec la femme de chambre, a si peur en voyant fuir les paysans qu'il fallut une lavandière pour ses chausses... Le bon moine de Silos, Fr. Liciniano Saez, si grave dans son étude des monnaies d'Henri IV, s'est reposé en publiant cette joyeuseté (2).

La boulangère ne donne pas au roi figure grotesque. Est-ce à dire que, dans l'opinion publique, il échappe au naufrage de la noblesse ? Durant le voyage d'Henri en Andalousie, une hermandad s'était constituée à Ségovie « pour le service du « seigneur roi, avantage et utilité de ses royaumes, clarifi- « cation de sa justice ». Plus tard, après la mort de Giron, c'est encore l'hermandad guidée par Castillo qui empêche le roi de traiter avec l'archevêque de Tolède, mais cette fois-ci elle le tient en chartre privée, coupe toute communication entre les seigneurs et lui, défend l'incapable contre lui-même. Elle sent sa force : à la junte de Tordesillas, elle réunit 1.800 chevaux et de quoi en équiper 3.000 ; aussi on lui fait révérence ; Castillo lui envoie de beaux messages rhétoriciens, appelle les députés « pères conscrits » et les gens d'Alfonso font de même (3). Sollicitée, surveillée par l'un et par l'autre parti,

(1) Faut-il rappeler que pareille aventure arriva à don Quichotte ? Mais ce chevalier-là ne fuyait pas, il fonçait.

(2) *Op. cit.*, p. 547 sqque.

(3) Cf. Pulgar, 50-62. Castillo, 160, 170. Paz, 413. Comp. le discours qu'adressera, sous Isabelle, Al. de Quintanilla aux députés de l'hermandad. Il soutient qu'Henri a voulu la détruire. Los Rios, VII, 567-571.

il semble que l'hermandad penche vers « le roi ancien » ; comme dans le romance de Zamora, alors populaire en Espagne, elle l'avertit de se défier des traîtres : « Rey don Sancho, rey « don Sancho, — No dirás que no te aviso... (1) ». Mais le don Sanche-Henri n'entend pas. Cette puissance qui s'offre à lui, il ne sait pas en user, la décourage par son absolu détachement ; ou bien il pleure et passe. Le peuple demande autre chose. Naguère il recevait le souverain non seulement dans sa maison, mais dans ses entrailles. Maintenant, s'il se réclame de lui, c'est en nom seulement, par habitude (2) ; au fond, il sait bien que cet aveugle le mènerait tout droit au fossé : « Cuando « los ciegos guian — Guay de los que van detras ! » Quand les aveugles conduisent, malheur à ceux qui vont derrière (3).

N'était l'anachronisme, je dirais que l'hermandad était animée d'un esprit de classe, qu'elle tâcha de réorganiser et d'administrer par ses propres moyens, de mener ses affaires elle-même, indépendamment de tout appui de la royauté ou de l'aristocratie. Il y avait là une force disponible, neuve et nette. Les rois catholiques la domestiquèrent et ils ont laissé un nom dans l'histoire (4).

(1) Pelayo, *Rom.*, I, 352. — *Primavera*, I, 134.

(2) C'est ce que fera l'hermandad à Villacastin en 1473. Sitges, 160.

(3) G. Manrique. Coplas sur le mauvais gouvernement de Tolède.

(4) Cf. Lettre de G. de Figueroa (1478), ap. Paz, 299 et Puyol, *op. cit.* Et ils la brisèrent quand ils n'en eurent plus besoin. Sur l'évolution vers la bourgeoisie, cf. Altamira, II, 16.

CHAPITRE VI

Les Princesses à l'encan

Le roy dom Henry avoit pour femme la sœur du roy de Portugal, de laquelle saillit une belle fille.

COMINES.

Gran corona del varon
Es la mujer.

SANTILLANE.

CHAPITRE VI

Les grands personnages préfèrent qu'on ne leur rappelle pas leurs petits commencements, les menues compromissions qui les ont amenés au pouvoir. Ils veulent être soleils sans tache, rayonner dès le berceau. Ainsi s'expliquent sans doute la disparition, l'altération de certains documents touchant les origines d'Isabelle et de celle qu'elle appelait dédaigneusement *la mochacha*, sa nièce, la Beltraneja. Il semble qu'il y ait eu, dans tout ce passé écrit, un travail de remaniement, une révision attentive des pièces qui pouvaient être dangereuses, dévoiler certains ressorts cachés. Quand il fut bien évident aux yeux de tous qu'Isabelle était reine et absolue, l'aristocratie fut la première à vouloir effacer les traces de fidélités ou de trahisons maladroites, et la reine elle-même n'avait-elle pas intérêt à ce qu'on nettoyât sa première figure dans le monde ? Henri n'a pas connu ces préoccupations ; nous l'avons tel quel, peut-être enlaidi, à coup sûr calomnié : il n'a pas songé à se parer pour la postérité. Cependant les rats ont travaillé dans les archives pour la plus grande gloire de sa sœur. Tâchons, malgré eux, de saisir, parmi l'obscurité du règne finissant, l'aube du grand règne catholique.

C'est dans l'église de S. Salvador, au chevet crénelé, dans « le château de l'âme » d'Avila, qu'apparaît la sœur de l'enfant empoisonné. Elle a alors dix-sept ans, très blanche et blonde,

les yeux entre vert et bleu (1), une face un peu plate mais rehaussée d'un grand nez arqué, volontaire — celui-là même qu'admirera Quinet. Autour d'elle, les grands meneurs : Carrillo, Pacheco, d'autres de plus mince essence parmi lesquels un corrégidor-poète Gomez Manrique. Elle ne prie pas, cette jeune fille : il semble qu'elle ait entendu le conseil des politiques : on ne lui demande pas de dire ses heures, de se donner la discipline (2). Non, c'est son droit qu'elle proclame dans la ville même où son jeune frère a été couronné, où le roi-mannequin a été traîné dans la poussière. Elle est héritière des royaumes de Castille et Léon, confirme les privilèges, promet, fait merci ; mais elle s'intitule simplement princesse : *la muy alta é esclarecida señora, princesa de Castilla* (3). Et les thuriféraires, singulièrement les modernes, de s'écrier : Sublime modestie ! elle eût pu se dire reine. L'Espagne unanime l'attendait.

La vérité est plus simple et fait honneur à l'intelligence d'Isabelle : elle sait bien qu'elle n'est pas assez forte pour avoir, outre le titre, la chose, que son heure n'est pas encore venue. Mais elle a déjà ses idées, son plan. Pacheco, vieux routier qui croit la conduire, sera joué par cette jeunesse. Dans le camp d'Henri, on hésite. Il y a les partisans de la manière forte, ceux qui ont en recommandation « la salutaire sé- « vérité ». La mort d'Alfonso est un bienfait du ciel. Profitez-en. « La vie sans paix n'est pas vie, encore moins vie « sans honneur se peut-elle dire vie et paix pour les rois ». D'autres conseillent l'accommodement : on vous a fait une

(1) Cf. Pulgar, *Cr.*, p. 37. — « Plus agréable que belle », dira Garibay. Prescott, I. 182. V. les portraits d'Isabelle (musée de la Marine, Prado).

(2) El rezar de los salterios — El decir bien de las horas — Dexad á las oradoras — Qu'estan en los monasterios. G. Manrique, ap. Pelayo. *Ant. lit.*, III. 86

(3) Cf. Sitges, 171-174. Le document est du 2 septembre 1468, deux mois après la mort d'Alphonse.

vilaine réputation parmi vos sujets, cédez en apparence, reconnaissez votre sœur héritière. Il n'est pas défendu de changer d'avis plus tard. C'est une enfant : on la mènera où l'on voudra (1). Je reconnais ici le langage de Pacheco qui, comme toujours, a un pied sur les deux partis, comme toujours est écouté.

L'entrevue d'Henri et de sa sœur a lieu dans la sierra de Gredos, à Guisando, non loin de Yuste où s'enterra Charles-Quint. Il y a là quatre masses de pierre qu'on appelle les Toros et dont l'origine a fort inquiété les archéologues. Sont-ce des taureaux, des éléphants ? les restes d'un monument triomphal élevé par César ? le symbole de rivières, la représentation du bœuf Apis ou simplement des bornes ? On peut choisir entre ces hypothèses d'érudition, mais le peuple a sa leçon : ces pierres ont été dressées en souvenir de la trahison de félons chevaliers, qui avaient voulu vendre Avila aux mores : ce ne sont ni taureaux, ni éléphants, ni bœufs, mais bien cochons de pierre qu'on met devant la maison des traîtres (2). Cette interprétation ne me déplaît pas : c'est une assez vilaine pièce qui se joua de part et d'autre à Guisando, le 19 septembre 1468.

Le frère et la sœur se saluent. Tout semble devoir se passer correctement. Mais Carrillo est là : toujours colérique, il refuse de baiser la main du roi avant d'avoir entendu proclamer sa protégée légitime héritière du royaume. Cela précipite les choses : le légat du pape délie les grands des divers serments qu'ils ont pu prêter, précaution indispensable, car on peut se tromper au milieu de tant d'actes de foi et il faut faire table rase. Puis on lit le traité. Tel qu'il nous est parvenu, il peut se résumer ainsi : Isabelle obéira à Henri « comme à son « roi, seigneur et père ». Henri la tient pour « sa sœur bien « aimée, sa fille et première héritière ». Il lui donnera villes

(1) Cf. Paz, 321. Pulgar, *Cr.*, 7.
(2) Picatoste, *op. cit.*, p. 89 sqque.

et rentes. Elle s'engage à ne pas se marier sans son consentement. Puis viennent les exécutions nécessaires : il est manifeste que la reine Juana « n'a pas, depuis un an, usé proprement de « sa personne, comme il convenait à l'honneur du seigneur « roi et au sien ». D'autre part, le roi a été informé qu'il n'a jamais été légitimement marié avec elle ; en conséquence il divorcera, Juana sera exilée mais sans sa fille. — Serment sur les Saints Evangiles ; vœu à la Sainte Maison de Jérusalem ; hommage une, deux et trois fois dans les mains d'un hidalgo, selon la coutume d'Espagne, et le rideau tombe (1).

Guisando, pour les historiens du Grand Règne, c'est le monument de l'infamie du roi, la reconnaissance publique et par lui-même de son impuissance, de l'indignité de sa femme, de la bâtardise de sa fille. Admirez, par contraste, Isabelle la reine sans souillure ! Un ton plus bas, je dirais : Guisando est un traité après tant d'autres, n'a ni plus ni moins de valeur. Chacun des contractants est bien décidé à ne pas l'observer : Isabelle se mariera librement, Pacheco ne laissera pas Henri divorcer, désavouer sa fille ; on ne lâche pas des gages de cette qualité. En apparence, l'accord est complet et l'on n'entend que la protestation officielle des victimes, celle que Juana adresse au pape, que le comte de Tendilla, administrateur des biens de la Beltraneja, vient clouer, une nuit, sur la porte de l'église de Colmenar de Oreja, où se trouve Isabelle (2).

Alors commence le jeu des mariages espagnols. Deux héri-

(1) Castillo, 226. Pal., II, 182. Texte du traité, ap. Sitges, 176-184. Carrillo, mécontent car Isabelle lui échappe, s'en va à Yepes, mais Isabelle sut l'amadouer. Naturellement on donna des gages aux nobles : l'Alcazar de Madrid et son trésor.

(2) Castillo, 229. — Pal, II, 195 : « Sur la porte de la demeure d'Isabelle ». Sitges, 189. Le texte du traité, tel que nous l'avons, semble falsifié, notamment en ce qui touche la Beltraneja. Quoi qu'il en soit, Henri ne croit pas expédient de se faire examiner de nouveau — de répondre.

tières : l'une de dix-sept ans, l'autre de six (1). Deux partis : celui de l'archevêque Carrillo qui s'est fait le tuteur et le pourvoyeur d'Isabelle (il lui donne 300.000 maravédis par an), celui d'Henri qui tient pour la Beltraneja. Le roi, les grands deviennent courtiers. Au pied de l'estrade où sont exposées les princesses, ils célèbrent leurs qualités, les avantages de leur union : une criée. Et nous assistons au défilé des prétendants.

C'est d'abord le roi de Portugal, l'Africain, le vainqueur d'Arzila. Celui-ci demande la main d'Isabelle, son fils épousera la Beltraneja. Le projet est signé Pacheco et Mendoza, petit évêque qui se pousse. Le Portugais a une couronne glorieuse pour l'époque, une allure de conquistador, mais il est vieux, étranger, et les Castillans, pages et peuple, endoctrinés par le mage Carrillo, chantent : « Nous ne livrerons pas le tendre « bouton de rose au vieillard ennemi ». Isabelle refuse net. On la menace de prison, elle pleure mais tient bon. Il fallut renvoyer les ambassadeurs avec de bonnes paroles (2). Alors réapparaît une figure qui, depuis l'entrevue d'Uturbie, est restée dans l'ombre : un profil de renard, un chapeau sale avec une image de plomb. Louis XI est inquiet. Henri, si menacé, si peu roi chez lui, a gardé du prestige au dehors ; il est l'allié du Bourguignon Charles le Téméraire, de l'Anglais : double raison pour le ramener à la France. Heureusement il y a, à la cour d'Espagne, un homme avec qui l'on peut s'entendre, qui a déja fait ses preuves sur la Bidassoa. *El Maestre era enteramente del Rey de Francia*, dit Castillo. Pacheco fait approuver par les Cortès d'Ocaña le renouvellement de l'alliance avec la France, la rupture avec l'Angleterre et, pour couronner le tout, le projet de mariage d'Isabelle avec

(1) La Beltraneja est née le 7 mars 1462. Cf. Paz, 428. — Isabelle le 23 avril 1451.

(2) Castillo, 230. — Pal., II, 207. Aux Cortes d'Ocaña, Henri ne fit pas reconnaître Isabelle héritière. Peut-être faut-il voir là une vengeance, mais elle n'est pas dans sa manière.

le duc de Guyenne, frère de Louis XI. Henri s'exécute : sa lettre au roi d'Angleterre pour dénoncer l'entente est d'un monarque bien désolé ; les formules diplomatiques s'y mêlent curieusement aux expressions de regret, et de fait une commune disgrâce aurait dû maintenir l'union entre ces deux royautés malades (1). A Cordoue, il entend, avec ennui, un pompeux discours de l'ambassadeur français, le cardinal Jouffroy, grand orateur et fort convaincu de son importance. Reste l'acceptation d'Isabelle. Celle-ci fait au cardinal cette étonnante réponse : « J'agirai suivant ce que Dieu ordonnera et « ce que les grands et chevaliers du royaume me conseille- « ront », mais, en femme pratique, elle envoie son chapelain en France pour se renseigner et reçoit du prétendant le portrait que voici : « Faible, efféminé, maigre à en être difforme, la « vue si basse qu'il ne peut se livrer aux exercices d'un che- « valier, aurait plus besoin d'un guide que d'armes ou de « cheval ». La cause est entendue. Au surplus, Dieu a ordonné depuis longtemps (2).

Traîné par Pacheco, Henri parcourt l'Andalousie : voyage sans gloire, voyage de la méfiance. Le spectacle de cette puissance à la remorque a quelque chose de lamentable. La présence du maître de Santiago met sur les dents tous les despotes du midi ; ils savent bien qu'il n'y a rien de bon à attendre de ce « mangeur de villes » et lui ferment prudemment la porte : ainsi fait Iranzo à Jaen, déclarant qu'il se refuse à recevoir les traîtres ; ainsi Séville qui accueille Henri — seul il n'était pas dangereux, on connaissait sa douceur d'âme — mais force Pacheco à se loger hors les murs, à Cantillana, et le peuple dit : « C'est le diable qui est à Cantil-

(1) Cf. Paz, 86. Comp. Lettre de Ferd. le Catholique, *ib.*, 121. Edouard IV fut détrôné en 1470.

(2) Pal., II, 223, 255. — Pulgar, cap. VIII. — Prescott, I, 172.

« lana » (1). Or, un jour, le diable rappelle le roi qui brusquement quitte la ville en pleine fête. La nouvelle est d'importance : à Valladolid, vient d'être célébré le mariage de la princesse avec Ferdinand, l'héritier d'Aragon.

Ceci est le premier coup de maître de la grande Isabelle. Pacheco en eut la fièvre quarte, demeura sans ressort devant l'évènement. L'histoire mérite d'être contée : elle joue un assez grand rôle dans les destinées de l'Espagne ; sans elle, nous n'aurions peut-être pas le grand siècle et don Quichotte et tout ce qui rejaillit sur la France de l'esprit espagnol. Cela tient à la fois du roman picaresque et de la nouvelle sentimentale ; j'y retrouve la trame d'une *novela ejemplar* que Cervantes aurait pu exploiter, qui aurait fourni une matière aux esprits délicats du XVIIe siècle français ; une face un peu louche, l'autre juvénile et franche — de la banque et de l'amour.

Deux mois avant Guisando, avant le serment solennel que prêta, sans sourciller, la princesse héritière : ne pas se marier avec qui que ce fût sans le consentement de son frère, le projet était ébauché. Deux compères mènent les négociations : d'une part, le vieux roi d'Aragon, enfin débarrassé de son encombrant Carlos le miraculeux et qu'un juif vient de guérir d'une cataracte ; de l'autre, le mage Carrillo auquel les étoiles ont sans doute prédit la gloire d'Isabelle. Au-dessous d'eux, des gens d'action, de papier ou d'intrigue : Peralta le Navarrais qui traverse le Tage la nuit pour porter les nouvelles, P. de la Caballeria factotum de l'Aragonais, Cardenas le majordome, Chacon le trésorier et pour finir le « Tacite » Palencia qui ne dédaigne pas de courir de Castille en Aragon et vice-versa — en somme une troupe avide et dévouée de subalternes qui fondent l'avenir sur la nouvelle combinaison : les petites roues du nouveau régime. Ce qui préoccupe ces têtes couronnées

(1) Cf. Paz, 448. Le voyage d'Andalousie est conté par Castillo, 237, sqque.

ou non, c'est tout d'abord la question d'argent. Le roi d'Aragon est pauvre, le Roussillon est comme une plaie à son flanc, son peuple à peine pacifié — *undique mihi sunt angustiæ*, dit-il — et pourtant il faut dépenser, donner des arrhes : un collier, des florins d'or, acheter les bonnes volontés. Il tient à son affaire, ce vieillard. Isabelle est un parti qui ne se retrouve pas deux fois. Il est adroit — ce qu'il écrit le montre même plus avisé que ses adversaires — mais les fonds manquent. Aussi avec quelle minutie ce famélique trace-t-il à son fils, à son homme de confiance, la conduite à tenir avec ces magnifiques castillans ! Il semble un boutiquier au bord de la faillite, parlant de créanciers gens du monde : pour Dieu ! ne lâchez l'argent qu'à bon escient !... et le « correu volant » sillonne les routes de Saragosse à Ocaña, à Madrigal ; Ferdinand le fiancé court à Valence pour racheter le fameux collier de perles et de rubis balais mis en gage chez des usuriers ; Palencia, envoyé tout exprès, le rapporte ; le contrat de mariage est signé, le problème financier résolu, tout est prêt ; mais la fiancée n'est pas libre et comment Ferdinand entrera-t-il en Castille ? (1).

Avant de partir pour l'Andalousie, Henri avait fait jurer à sa sœur de ne tenter « aucune nouveauté » avant son retour. Plus circonspect, Pacheco la fait surveiller. C'était alors une bien médiocre cour que celle d'Isabelle. Jadis la jolie femme brune et ses portugaises y faisaient régner une certaine désinvolture que censurait le coquebin Alfonso, mais maintenant quels gens y rencontre-t-on ? Des prélats prudents comme l'évêque de Burgos, des « hommes pervers » comme l'évêque d'Osma, des lourdauds comme le chapelain Alonso « sachant « moins qu'il ne convenait » et brutal à ses heures ; on l'appelait « fray Mortero » ; avec Chacon le trésorier, ils faisaient

(1) V. les négociations, ap. Paz, notamment p. 88, 89, 91. Pal., II, 229. Succ., 194.

la paire (1). On y voyait encore des femmes : la Bobadilla qui avait joué la Judith, qui, courtisée par l'archevêque de Séville, déconseillait le mariage avec l'Aragonais ; Mencia de la Torre à qui Henri adressait officiellement des soupirs. Un milieu où la jeune fille ne pouvait trouver aucun appui, un mélange de profiteurs, de suspects ou de médiocres. Quant à ses amis, ils étaient sur les chemins. Heureusement Carrillo veillait : lorsqu'Isabelle quitte Ocaña malgré la promesse faite à son frère, il lui envoie des troupes. Henri ordonne d'arrêter sa sœur, les femmes prennent peur, la Bobadilla abandonne sa maîtresse ; mais, flanquée des hommes de l'archevêque, celle-ci arrive à Valladolid, saine et sauve.

L'entrée de Ferdinand a une allure proprement théâtrale ; vous la retrouverez plus d'une fois dans Lope de Vega ou Tirso de Molina : un déguisement, la nuit, la méprise, la reconnaissance et la conclusion en fanfare (2). Cardenas et Palencia ont été le chercher à Saragosse ; Ferdinand dit en public qu'il va consulter son père, puis, déguisé en valet de marchand, conducteur de mules, il se dirige sur Dueñas par des voies détournées. Le voyage ne manque pas d'imprévu : à Osma, une pierre lancée par une sentinelle faillit assommer le futur roi d'Espagne. Enfin le 9 octobre 1469, il entre à Dueñas, petit village terreux qui tâche de s'élever au-dessus de la plaine et qu'affectionnent les personnes royales. Ce qu'il y a là de noblesse l'acclame et demande sa récompense ; le fiancé, sans un sou, répond du mieux qu'il peut, fait preuve de « prudente « cautèle ». Enfin, il voit Isabelle. « La présence de l'archevêque

(1) « Chacon e fray Mortero — Traen la corte al retortero ». Font tourner la tête à la cour. — On leur adjoignait Cardenas et le cardinal (Mendoza). Clemencin, 198.

(2) Touchant l'allure de Ferdinand, héros de théâtre, cf. son entrée à Salamanque : la nuit, entouré d'ennemis, le visage caché par sa cape, il dégaîne, se découvre : « Je suis le roi... » et tout s'arrange. Paz, 396, et sur son enfantillage persistant, *ib.*, 398.

« réprima les mouvements amoureux des amants dont les « cœurs, fortifiés alors par une mutuelle contemplation, de- « vaient être peu après remplis de joie par le lien licite du « mariage ». Ainsi s'exprime Palencia dans son jargon, mais « lien licite », est-ce bien sûr ? Ferdinand et Isabelle sont parents au troisième degré de consanguinité, il faut une dispense du pape.

Clemencin, auteur d'un *Eloge de la reine catholique doña Isabelle*, s'est départi un instant de son admiration pour son héroïne et nous a conté l'histoire de ce qu'il appelle « la farce « de la bulle ». Le pape avait formellement refusé la dispense, en quoi il était sage, car il avait, quelques mois avant, autorisé le mariage d'Isabelle et du Portugais. Carrillo et les clercs passent outre : si près du port, va-t-on se laisser arrêter par de pareilles contingences ? On forge une bulle, on la date de 1464, on la signe du nom de Pie II et l'évêque de Ségovie prononce gravement que les lettres apostoliques sont *omni prorsus vitio et suspicione carentes*. Isabelle, Ferdinand savent fort bien à quoi s'en tenir : avant Guisando, avant même la mort du petit roi, ils ont entamé des négociations à ce sujet avec Rome. Mais — et c'est le beau — le pape même joue son rôle dans l'affaire : il a laissé entendre au roi d'Aragon qu'il accorderait la dispense, une fois le mariage célébré, demandant simplement, ce politique qui ne veut pas se brouiller avec le roi régnant, qu'on lui force la main, qu'on le mette en présence du fait accompli. Le 19 octobre, à Valladolid, dans la maison de Juan de Vivero, l'audiencia actuelle, Ferdinand épouse Isabelle ; on lit le contrat, la bulle ; il y a danses et réjouissances ; après quoi « la multitude laisse les princes « se recueillir dans leur chambre ». Et la conscience de la reine catholique ? Sixte IV la mit en repos, deux ans après (décembre 1471), en l'absolvant de toute sentence d'excommu-

nication, en l'autorisant à contracter un mariage régulier et en légitimant sa progéniture (1).

Le premier acte d'Isabelle mariée est un acte de prudence : elle ne veut point de guerre, explique sa conduite à son frère, l'assure de son obéissance, de celle de son mari, fait valoir que l'alliance avec Ferdinand est conforme au vœu du peuple, est même nécessaire. Pourrait-on en dire autant d'une alliance avec un portugais, un anglais (le frère du roi d'Angleterre), un français ? Tout cela très pondéré, très bien raisonné ; mais ce que ne disent pas les lettres d'Isabelle, c'est que Ferdinand n'est ni vieux, ni myope, qu'il a des traits réguliers et « symé- « triques », des yeux riants, une belle chevelure brune ; au total, un chevalier qui a de la grâce et une gaillarde allure (2).

Il ne faut pas rabaisser sans raison les évènements d'histoire ; mais, en vérité, ceci est-il autre chose que journée des dupes, ou, comme dit irrévérencieusement le sévère Clemencin, farce ? La politique a ses exigences. Ce qui est réel, c'est qu'Isabelle fut toujours fort éprise de son mari et aussi fort jalouse ; elle en eut raison : « bien qu'il aimât fort la reine, « Ferdinand s'adonnait à d'autres femmes », et cette jalousie chez sa fille tourna en folie : une conclusion ordinaire dans la famille (3).

Il restait une princesse sur l'estrade. Louis XI, qui voyait loin et bien, avait dit : « Si le mariage avec l'Aragonais se fait,

(1) Cf. Pal., II, 255. Clemencin, 112. Sitges, 199-204. Et, cette fois, on montra les draps au peuple.

(2) Pulgar, *Cr.*, 15 et 36. Castillo, 251 et 260.

(3) La mère d'Isabelle, folle ; sa petite-fille, Jeanne la folle. Celle-ci écrivait le 1er mai 1501 : « Il est notoire que la seule cause (de ma passion) est la jalousie. Je ne suis pas seule à avoir souffert de cette passion ; la reine elle-même, cette si excellente et exquise personne, fut jalouse elle aussi, mais le temps guérit son altesse et le temps me guérira aussi ». (cit. ap. Suau : *L'Espagne Terre d'Epopée*, Perrin, 1905, p. 86). Isabelle s'était renseignée sur le physique de Ferdinand — comme sur celui de Guyenne — et le rapport (influencé sans doute par la reine d'Aragon, femme de sens) avait été favorable. Cf. Prescott, I, 172.

« incontinent le maître mettra en avant la fille du roi d'Es-« pagne ». Et voici la bâtarde de Guisando au premier plan. La Beltraneja, porte-drapeau de la France en Castille ? La France va-t-elle une fois de plus dénouer la crise, comme elle la dénoua naguère avec Duguesclin, le jour où le roi légitime fut « mis en dessous » du bâtard, où don Pèdre fut poignardé par le Transtamare ? Les temps sont changés, une opinion publique est née et aussi une poésie, poésie de pages, d'écuyers, poésie du peuple. L'une et l'autre ne nous ménagent pas. Ecoutez Palencia : « Les coutumes de France répugnent à la « gravité castillane, jamais les Castillans ne pourront s'enten-« dre avec ces gens-là ». Le Français, c'est la jactance et l'avidité ; il se moque de la tristesse espagnole, exalte la pureté de son sang qui lui donne la joie, vante son courage, sa cuisine, son sens pratique ; le français, pour Palencia, c'est le baron de Fœneste. Plus tard, ce sera pis : « Peuple cruel, inique, pétu-« lant, injurieux et dépourvu de toute humanité à l'égard des « malheureux soumis à son joug » (1). Quand arriva le cardinal d'Albi, ambassadeur du roi de France, chargé de conclure le mariage de la Beltraneja (8 ans) avec Guyenne (24 ans), l'antipathie éclata. A Medina del Campo où Henri et sa cour le reçoivent, cet ecclésiastique maladroit, peu au fait de la susceptibilité de son auditoire, parle de haut, vitupère : « Si le « roi Charles (Guyenne) a daigné consentir à ce mariage, c'est « pour extirper la corruption castillane grâce à la très pure « dignité de la vertu française, pour que l'énergie française « secoue la torpeur de ce pays, que les rites indignes soient dé-« truits par le baume du catholicisme... » Il veut leur apprendre leur religion, injurie Isabelle, Ferdinand, Carrillo ! Les nobles

(1) Pal., III, 47 et fragments de sa « *Perfección del triunfo militar* » (1459), ap. Paz, p. XXXI. Quelques érudits espagnols d'aujourd'hui manifestent une sorte de joie en découvrant cette gallophobie ancestrale. Comp. l'état d'esprit de l'annotateur récent de Hita, et le voyage misogallique de Ford.

font mine d'accepter la mercuriale, mais les humbles se fâchent ; on chansonne le cardinal, on l'injurie à son tour, on en fait un sot, un bouffon, un glouton, « vivant entouré de prostituées « ou parlant sans honte à des hommes impudiques ». Le roi est fort empêché : avoir un hôte ainsi blasonné, cela ne rehausse pas le prestige de la Beltraneja (1).

Malgré l'opinion publique, le mariage a lieu. C'est au Val de Lozoya, tout près de Ségovie, qu'Henri a la satisfaction de déclarer publiquement la légitimité de sa fille, l'imposture et l'inceste de sa sœur qui s'est mariée sans son consentement et sans dispense du pape. Les grands — « ces grands cent « fois parjures » — signent au contrat : Pacheco à peine libre de sa fièvre, Mendoza le futur ministre d'Isabelle, Cabrera qui va trahir son maître, toutes ces têtes bonnes à prêter obéissance, jurer foi, hommage au gré des vents. Isabelle est déshéritée, Beltraneja future reine d'Espagne : la revanche de Guisando, le triomphe de la jolie femme brune (2). Le ciel pourtant n'approuvait pas. Palencia raconte que, le jour des fiançailles, il y eut un orage terrible. La fiancée-enfant, « cette donzelle « née pour le malheur des espagnols », reste seule dans la tourmente de pluie et de grêle, sa mule la jette à bas, enfin un domestique la recueille. L'orage passé, il fallait voir ces nobles honteux quitter leur abri à la recherche de « Sa Majesté « royale » (3). Pauvre majesté en miniature ! salie dès sa naissance, tant bien que mal lavée aux yeux du monde et toujours battue par la tempête. Son français se soucie peu d'elle : il y a, vers l'Orient, une héritière bien plus attrayante et profitable, dont la naissance n'est pas contestée, la fille du Téméraire,

(1) Pal., II, 321. Valera. Cap. LVII. Les hommes de Carrillo voulurent même assassiner le cardinal.

(2) Pulgar, *Cr.*, 20, assure que les Mendozas ne jurèrent pas, disant qu'ils avaient déjà juré auparavant avec tout le royaume.

(3) Pal., II, 335. Castillo, 294. Siges, 212. Ici encore, les textes sont altérés ou font défaut : la noblesse a voulu faire disparaître sa malheureuse signature.

Marie de Bourgogne. Le prince aux jambes flasques une fois de plus trahit, mais la coupe est pleine, Louis XI à bout. En mai 1472, Guyenne meurt empoisonné. Fût-ce par des herbes ? en recevant la communion ? de la main de son frère ? de la main d'un moine ? On ne sait. On venait d'empoisonner sa maîtresse, c'était son tour : l'empoisonnement est de style à cette époque (1).

Henri avait cru de bonne foi toucher au dénouement, conjuré Guyenne d'entrer en Castille au plus tôt avec les forces que Louis XI avait promises ; il lui donnerait Avila, « la clef de « la perdition des déloyaux ». A ce moment, on découvre chez lui un indice de volonté, il semble qu'il se redresse, que son regard inquiet ait une teinte d'énergie, que, comme il le dira plus tard, il refuse d'être plus longtemps abaissé, annulé *sumido y rebajado* ; il prend un instant figure de roi, mais ce beau feu s'en va en fumée. Qu'il s'agisse du fils de Pacheco, du prétendant Alfonso, du fils du roi de Portugal, du frère du roi de France, immanquablement sa fille lui retombe sur les bras : c'est l'indésirable fiancée.

Il faut chercher ailleurs. Trois projets de mariage sont mis sur le chantier : l'un avec le fils du roi de Naples, le second avec un infant d'Aragon, le troisième avec le roi de Portugal, l'oncle même de la Beltraneja (2). Henri frappe à toutes les portes, il veut un mari pour sa fille, coûte que coûte. Si l'un s'esquive, l'autre reste. Le Portugais, tout à son expédition marocaine — il va conquérir Tanger —, écoute poliment et répond que l'heure n'est pas aux épousailles. Alors on a recours à l'Aragonais, au descendant de cet Enrique qui mourut, sous Jean II, d'une blessure reçue à Olmedo. Mais ce beau fils

(1) Pal., III, 47. Castillo, 297. Cf. Michelet, t. VI, p. 314. Faut-il rappeler que Marie de Bourgogne fut l'aïeule de Charles-Quint ?

(2) Le premier projet est sans doute une erreur des historiens : confusion de noms. Il s'agirait d'une Juana, fille du roi d'Aragon. Cf. Siuces, 231.

d'un factieux — qu'on appelle Fortuna, le disgrâcié, parce que né l'année même de la mort de son père — tranche du roi avant la lettre et, quand les nobles « lui offrent la paix accou- « tumée », tend sa main à baiser, avec ou sans gant. Les castillans n'admettent point ces procédés, ils sont chatouilleux sur l'étiquette ; Pacheco, de son côté, n'est point partisan d'une alliance qui menace ses possessions d'Aragon, et Fortuna voit son étoile décliner. Ce n'est pas qu'on l'éconduise tout de go : si le projet avec le roi de Portugal avorte, on se rabattra sur lui, on le tient en réserve pour les mauvais jours.

Quand Henri mourut, les négociations avec l'Africain duraient encore, et la Beltraneja était toujours offerte. « Innocente « enfant, digne d'un meilleur avenir si sa mère eût mieux vécu, « qui souffrit l'infamie et l'injure, déshonorée pour jamais ». C'est peut-être la seule note attendrie que fasse entendre dans toute sa chronique le licencié Castillo.

CHAPITRE VII

La Fin des Chevaliers

Les vertus sont perdues.
Mortes, en voiles noires,
Si les tendres enfants
Ne leur donnent vie de nouveau.

ALVAREZ GATO.

Avec chiche vie
Le vivant se tourne en mort.

G. MANRIQUE.

CHAPITRE VII

« La sœur du roy Henri a obtins le royaume et le possède ; « et ainsi ce jugement et ce partage s'est fait au ciel, où il s'en « fait assez d'autres. » J'imagine qu'aucun espagnol du xve siècle n'aurait songé à présenter sous cette forme le jugement de Dieu. Chez Comines (1), l'avènement d'Isabelle apparaît sous ses deux faces, la mystique et aussi la politique. L'Espagnol, lui, ne voit que ceci : Isabelle, don du ciel à l'Espagne. Parcourez les lettres de Pulgar, le contemporain de Comines, mais qui ne l'égale ni en saveur ni en intelligence, un Comines roidi, officiel, sans sourire. Pour lui, un incroyable concours de circonstances a sauvé la Castille, en donnant la couronne à la reine catholique : élevée dans la crainte, vivant dans le péril, elle a vu disparaître, un à un, les obstacles qu'on lui opposait. Il a plu à Dieu d'enlever dans sa jeunesse le prince Alfonso « instrument de la division » ; c'est Dieu qui a choisi la fille certaine du roi Jean II, rejeté la fille incertaine du roi Henri : ne voyez-vous pas là « la marque de fondements et « mystères divins ? » (2).

Lorsque Ferdinand a passé la frontière, les enfants chantent : « Flores de Aragon — dentro en Castilla son — Flores de « Aragon ! » et le curé antisémite Bernaldez joint les mains,

(1) Liv. V, ch. XX « Exemples des malheurs des princes et révolutions des états arrivéz par jugement de Dieu ».

(2) Cf. notamment lettre à un chevalier de la maison de Carrillo, et lettre pour le roi de Portugal.

s'exclame : « Domine ex ore infantium et lactantium perfecisti « laudem ! » Voulez-vous une autre preuve de l'intervention divine ? Le cardinal d'Albi, qui a tenté de s'opposer au mariage « décrété au ciel », qui a insulté les oints de Dieu, meurt misérablement : « Sa tête enfle, il exhale par le haut du crâne « comme par une cheminée la vapeur de la fièvre, il se con- « sume de feu sauvage et cela sans remède » ; le ciel l'a frappé (1). Et ce que Dieu a voulu aussi, c'est qu'aucune main étrangère n'osât toucher la couronne des royaumes d'Espagne : « Qu'on nous laisse librement servir nos rois, dira « Pulgar, qu'on ne nous moleste pas pour que nous servions « des rois étrangers, *quos non cognoverunt patres nostri* ». L'argument national se rehausse de l'argument divin ; tous ces prétendants amènent chez nous « des gens odieux à la nation », lisez : des gens qui n'ont pas fait leur terre comme nous, qui ne sont pas hidalgos. Qu'on nous laisse libres dans notre maison, sous la sauvegarde du Lion et de la Tour ; c'est déjà, en plein quinzième siècle, le cri de Zorrilla : « Arrière les lys in- « trus de France ! Arrière les marchands d'Angleterre ! « Que la vaillance et la fierté nous restent ! La liberté et la « terre ne nous manqueront pas ! » L'Espagne aussi a eu son *Fuori i Barbari !* (2).

Il faut descendre de ces hauteurs, laisser s'évanouir cette vision délectable, retrouver la petite cour d'Isabelle. L'argent y est rare : le beau-père suffit à peine « à ses nécessités », n'envoie rien, demanderait plutôt ; sans Carrillo, les princes ne

(1) Bernaldez *Hist. de los reyes católicos* (Soc. de bibliof. andaluces) 1870-75, I, p. 26. Pal., III, 54 et 155. Castillo, 272. — Le Comte d'Armagnac s'était réfugié en Espagne. Le cardinal d'Albi traite de son retour en France, partage l'hostie avec lui. Malgré son sauf-conduit, Armagnac est poignardé. « Dieu ne laissa pas le cardinal sans châtiment... »

(2) Lettre de Pulgar au secrétaire de la reine (1479). *Cr.*, p. 21. — Comp. « Le chant d'espérance pour le relèvement de l'Espagne », ap. Quesel, p. 169

pourraient payer leurs hommes ; Carrillo saigné par ses alchimistes, c'est l'amiral qui se charge de la dépense. Mais tout ce monde vit chichement. Lorsque le duc de Bourgogne envoie la Toison d'Or à Ferdinand, le problème devient angoissant : qui recevra l'ambassadeur, et l'ambassadeur d'un seigneur riche parmi les seigneurs ? Ferdinand dit qu'il ne peut supporter les frais d'une réception ; son oncle l'amiral, qui veut bien payer mais ce qui est indispensable, refuse à son tour. Enfin on trouve un noble plus libéral qui consent à héberger les Bourguignons (1). Sans argent, lorsqu'on a le pied à l'étrier, qu'il suffit d'un élan ! Sans argent, lorsqu'il faut s'attacher une noblesse, avoir la main large, prendre tournure royale ! Isabelle a su sortir de cette impasse, c'est proprement le miracle qu'elle a accompli. Avec son frère, elle est la prudence, le sang-froid mêmes. Publiquement accusée d'imposture et d'inceste, elle se défend sans exclamations, sait toucher la fibre nationale : n'est-ce pas lui qui, le premier, a rompu le pacte de Guisando ? N'a-t-il pas voulu la donner, elle la castillane, à ces français dont Bernard del Carpio humilia la superbe à Roncevaux ? (2) mettre la cruelle main française sur la nuque espagnole ? Quant à l'inceste, — ici, on sent que le bât la blesse, mais elle esquive la question avec élégance — « Vous n'êtes pas juge de « ce cas-là... » (3). Les chefs des grandes maisons reçoivent d'elle, à défaut d'espèces sonnantes, des espérances : le duc de Medina-Sidonia aura la maîtrise de Santiago que Pacheco dé-

(1) Pal, III, 209. La mort de l'amiral vient compliquer les choses. Cf. pour les soucis d'argent d'Isabelle, ses lettres à son beau-père, ap. Paz, 93 sqque.

(2) Cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 619.

(3) Pal., III, 349. Sitges, 240. Dans une lettre antérieure aux fiançailles de la Beltraneja, elle avait proposé à Henri de soumettre leur différend à quatre religieux présidés par l'inévitable comte de Haro. Dans le manifeste du 1er mars 1471, elle ose dire : « Ma conscience est bien nette, *saneada* », pourtant la bulle d'absolution n'est que du mois de décembre suivant.

tient sans droit ; par contre, Séville se donnera aux princes. Isabelle jure, signe, quitte à ne pas tenir, mais il faut parer au plus pressé. — On ne peut durer avec des expédients. Il est de nobles familles bien rentées, que la générosité sans frein d'Henri a rendu difficiles et qui ne s'en tiennent pas à la fumée. Il y a aussi les anoblis de fraîche date, qui sentent encore les bas-emplois ; les parvenus qui appliquent à la lettre le principe de Pacheco : pour conserver les états, il faut les accroître. Les uns et les autres sont redoutables : Isabelle le sait bien, elle sait aussi que leur appui lui est indispensable. Heureusement le ciel y pourvoit et les instruments dont il se sert ne sont pas d'une qualité ordinaire.

Rome a toujours eu pour Henri des égards, même des complaisances. Que le pape soit un humaniste siennois et s'appelle Pie II, qu'il soit un vénitien bel homme et s'appelle Paul II, les meilleures relations existent toujours entre le Vatican et le roi de Castille. Parmi tant de souverains de mauvais esprit, ayant sans cesse la menace à la bouche, Henri est un fils soumis et déférant ; il refuse à Louis XI d'appuyer la réunion d'un concile général contre le pape. Cet incrédule n'a point l'idée d'introduire des nouveautés dans l'église, cette question ne le passionne pas ; dans son parti, on ne maltraite pas Rome. Mais lisez les écrivains d'opposition. Palencia ne tarit pas d'insultes lorsqu'il s'agit des pontifes de son temps : des démoniaques, des païens qui s'occupent de statues, qui s'adonnent à la magie au lieu de réformer les mœurs, des paillards qui s'entourent de gens infâmes et qui vont faire couler la barque de Saint-Pierre. Le chroniqueur, qui connaît son monde romain, n'a peut-être pas tort, mais, pour ses maîtres, il s'agit d'autre chose que de critiquer le népotisme ou le concubinage des successeurs de l'Apôtre (1). Or, en juillet 1471,

(1) Pal., I, 431 et ce qu'il dit de l'anneau enchanté de Paul II (II, 433). Cf. *La disgrâce de N. Machiavel*, 42 et 291.

la fortune sourit aux princes : Paul II leur ennemi meurt, et Sixte IV, un ligurien, l'homme de la conjuration des Pazzi, est élu pape (1). Dès la fin de l'année, le mariage incestueux est régularisé, c'est une arme de moins contre Isabelle ; elle peut se présenter canoniquement à son peuple et profite de l'avantage. Travaillé comme le roi d'Aragon par les besoins d'argent, Sixte IV envoie en Espagne un légat chargé apparemment d'apaiser les discordes, en fait de vendre des indulgences. Le légat est Rodrigo de Borgia, le plus riche des cardinaux après le français d'Estouteville, « beau, noble, séduisant, exerçant « sur les femmes une attraction plus forte que celle de l'aimant « sur le fer », le futur Alexandre VI. Cet espagnol de Jativa, élevé à la porte du jardin de Valence mais façonné dans les jardins d'Italie, a déjà plusieurs enfants et songe à leur tailler un établissement dans sa patrie (2). Il arrive, précédé d'une réputation d'opulence et de sensualité (3), suivi d'une multitude de prélats, la plupart italiens, qui cherchent à glaner sur cette nouvelle terre. A la cour, c'est un évènement. Henri, contrairement à ses habitudes, ordonne de préparer une réception digne d'un si grand homme, il dépêche Castillo son chroniqueur et chapelain à sa rencontre. L'archevêque Carrillo, qui entrevoit la pourpre, achève de se ruiner « en orge pour les chevaux, « viandes, volatiles de toute sorte, muids de vin, et fait telle « recherche de poules dans le pays d'alentour qu'à peine resta « poulet qui ne se vît avec épouvante, le matin, solitaire sur « l'échelle du poulailler ». Mais, tandis que tout ce monde s'empresse, Mendoza va sans bruit cueillir le légat au débar-

(1) Le 9 août. Cf. Pastor, *Hist. des papes*, IV, 185.

(2) Pastor, *op. cit.*, V, 351. Gregorovius, *Lucrèce Borgia*, trad. it., 1874, 9-18. Carrillo a un enfant. Mendoza deux, à notre connaissance.

(3) Naguère, Pie II lui écrivait : « Je sais qu'on a dansé dans ton jardin avec toute licence et qu'on n'a épargné aucune des séductions de l'amour ». D'après Palencia, Borgia ne se conduisit pas autrement en Espagne.

qué, à Valence : il a conclu une entente avec Ferdinand et Isabelle, renoncé à soutenir la Beltraneja, demandé pardon de ses erreurs passées, s'est donné lui et sa maison aux princes ; en récompense, il aura le chapeau — et il l'eut. Les Mendozas sont désormais les serviteurs d'Isabelle, tout en maintenant, cela s'entend, le respect dû au roi régnant.

J'aime à voir, au milieu de ces nobles encore barbares aux yeux d'un italien, la face pleine, l'œil avisé, les grosses lèvres avançantes, la carrure du robuste viveur qu'a immortalisé Pinturicchio. Il donne la dernière touche. Avec lui, c'est véritablement la politique romaine qui envahit la Castille ; Borgia dispensera aux bons entendeurs de bonnes leçons : il a été à l'école de son parent Calixte III, et où apprendre l'art de conduire les hommes, si ce n'est sur la terre de Machiavel ? Borgia est la première figure du règne d'Isabelle ; on l'a peut-être trop oublié. — Cependant, l'admiration pour lui n'est pas unanime, il a beau dire qu'il apporte « la médecine qui « convient aux âmes espagnoles », on se défie du médecin. Pour Palencia, le cardinal et sa suite viennent « curieux de « butin, sachant que les Espagnols, plus attachés au nom qu'à « la chose, prodiguent avec joie l'argent pour acquérir des « honneurs ». Des novices, ces Espagnols, sans défense contre la finesse italienne ! Un libelle scatologique, intitulé « L'apo- « sento en Juvera », mettra en bonne place le cardinal Rodrigo de Borgia, aux côtés de Carrillo : à la garde-robe (1).

Les grands repus, vient le tour des sous-ordres. Il y en avait un qui tenait la clef de Castille dans sa main : l'alcazar de Ségovie et le trésor. Andres de Cabrera était-il juif converti, chef des conversos de Ségovie ? était-ce simplement un homme nouveau, venu de Cuenca ? Je ne sais qu'une chose, c'est que ses descendants ont pris soin de faire disparaître des documents

1. Pal., III, 87. Castillo, 321-326. Sitges, 243. *Obras de Burlas*, préf. et p. 9. Borgia arrive « al reino deconcertado ».

le concernant le mot *novus*. — Pacheco l'avait donné à Henri, puis, c'était dans l'ordre, le famulus, riche des grâces royales, avait rompu avec le maître, volé de ses propres ailes : ainsi naguère Pacheco s'était affranchi de la tutelle de Luna. Etre gardien de la Forteresse, de l'argent du royaume, et ne pas trafiquer de cette situation, il aurait fallu pour cela une tête solide, une fidélité chevillée dans le cœur. Cabrera n'est point de cette trempe, négocie par l'entremise du trésorier d'Isabelle, A. de Quintanilla. Cela dure un an, le trésorier courant de Ségovie à la cour, achetant les portiers, l'alcade. Enfin Cabrera, sans trahir le roi (à la manière de Mendoza), s'engage à ne livrer l'alcazar et le trésor à qui que ce soit, sans l'assentiment des princes. En récompense, il sera marquis de Moya et marquise sa femme, la Bobadilla (1).

Avoir à sa dévotion la plus nombreuse et la plus riche famille, être, quand on le voudra, maître de la capitale, c'est bien, mais ce n'est pas tout. Une noblesse, une ville ne représentent pas l'Espagne. Isabelle a dû conquérir peu à peu, morceau par morceau, l'aristocratie du royaume : persévérant travail d'enveloppement, réseau patiemment filé où vinrent se prendre, un à un, ces seigneurs de guerre civile. Les historiens, chroniqueurs, compilateurs ont raconté tout cela, et avec quel enthousiasme ! Pour nous, ce qui importe, c'est de savoir à quels gens la jeune reine aura affaire, ce qu'est devenue, à la veille de la mort d'Henri, la noblesse du commencement du règne, cette noblesse que Guzman a figurée au naturel. Où va son cœur ? Où son esprit ?

Ce qui frappe tout d'abord, c'est la décadence du chevalier de tournois : les jours du Paso Honroso, des grandes emprises semblent oubliés : le dernier pas d'armes dont les chroniques parlent avec admiration est celui que Beltran célébra en 1459.

(1) Paz, 443-444. Pulgar. *Cr.*, 26. Pal., III, 183. Mendoza, Benavente se partageaient les bonnes grâces de la Bobadilla. Cabrera laissait faire, recevait en souriant ces hôtes d'importance.

Que sont devenus Suero de Quiñones bataillant, le bras nu par amour de sa dame, portant un anneau de fer à la gorge en signe d'esclavage ? Juan Pimentel, qui se passionne pour les exercices de guerre au point de se faire assommer par un valet, en jouant à mort, *a todo matar* ? Gonzalo de Cuadros, si impétueux qu'il faillit tuer à Valladolid le roi sans couronne Luna ? Que sont devenus les joutes et les tournois, les ornements, broderies, cimiers ? Passés comme les rêves, comme l'herbe des saisons... (1). Isabelle ne fera rien pour les ressusciter, ces combats sanglants en l'honneur des dames mais sans profits pour la couronne. Gagner la gloire à coups de « fers aiguisés » lui semble un passe-temps inutile. Elle va même plus loin, n'admet pas les *toros*, elle Espagnole ! (2).

Si vous voulez rencontrer un chevalier d'ancienne souche, il faut l'aller chercher en Portugal. Là s'agite le don Quichotte royal, mais un don Quichotte obèse. Le soleil d'Afrique l'a illuminé, ce colonial ! Champion de sa nièce, de sa fiancée, la Beltraneja, il se fera battre honteusement ; quatre-cents de ses soldats seront châtrés par les espagnols ; il voudra rétablir la concorde entre les princes ennemis, unir Louis XI et le Téméraire. Bafoué, dégoûté du monde, « le vieux coq » — c'est ainsi que l'appelle Ferdinand — s'exilera en Normandie ; anachorète, et plus sincère peut-être que Charles-Quint, il abdi-

(1) *Coplas de Jorge Manrique*. Cf. Baena, préf. Cotarelo, *op. cit.*, 144. Sur la hiérarchie de la noblesse Altamira, II, 8 et 409.

(2) Cf. sa lettre, ap. Clemencin, 309. « De los toros luego alli propuse con toda determinacion de nunca verlos en toda mi vida, ni ser en que se corran ». Oviedo (*Quincuagenas*) conte qu'un jour à Arevalo, les taureaux tuèrent deux hommes et trois ou quatre chevaux. Isabelle ordonne que « désormais on enchâsse sur les cornes des taureaux vivants des cornes de bœufs morts, qu'on les scelle de façon que leur pointe soit tournée du côté des épaules ». Ainsi les toros inoffensifs devinrent « gracieux passe-temps » (*ib.* 195-96).

quera, voudra s'embarquer pour Jérusalem. Ramené chez lui, trouvant son fils couronné, sa fiancée cloîtrée, il essaiera, une fois encore, de se faire moine et mourra, essouflé, de fièvre maligne : le dernier idéaliste du moyen âge (1).

Regardez maintenant les vieux chevaliers castillans. Enrichis, assagis, ils savourent la paix bourgeoise ; réconciliés avec Dieu, finissent en patriarches. Voici le routier Villandrando, ex-pillard, ex-blasphémateur, qui meurt anobli, considéré, priant, pleurant au souvenir de ses erreurs passées. Voici l'alferez-mayor Cifuentes, ambassadeur zézayant, maigre et long, qui suffisamment arrondi par la fortune se retire dans ses terres et laisse à ses deux fils deux majorats fort respectables (2). Je sais bien qu'à côté de ces repentis en pantoufles, il en est d'autres appartenant à la même génération et qui gardent une allure plus romanesque. Ce sont les fidèles de la tradition amoureuse, les dévots du légendaire Macias qu'un mari jaloux tua d'une flèche, tandis qu'il chantait sa passion dans la prison d'Arjonilla. Un seul les résume tous. L'histoire du chevalier de Galice, Rodriguez del Padron, paraît encore agréable, pourvu qu'on ait le goût des nouvelles à l'espagnole : une dame s'éprend de lui, confie son honneur à sa discrétion, le rend heureux mais sans se nommer. La scène est connue : la nuit, une poterne, une épée sous un manteau ;

(1) Prescott, I, 223. Sitges, 310. Après sa défaite, il fuit jusqu'à Castronuño, s'arrête chez l'alcaide, s'endort et la femme de l'alcaide, montrant à son mari ce gros homme suant et ronflant : « Vois pour qui nous nous perdons ». Vieux coq, non sans esprit : cf. sa lettre à Louis XI, ap. Sitges, 317.

(2) Cf. Pulgar, *Cl. Var.* Les exploits de Villandrando en France ont créé des légendes : il attache son cheval à une statue de S. Pierre dans l'église d'Aurec (Haute-Loire). Le pieux cheval se cabre. Villandrando remonte en selle, le cheval se précipite dans la Loire, noie le cavalier, et sort sain et sauf. La bossette de son mors fut consacrée en mémoire du jugement de Dieu. Cf. Quicherat, 63.

puis le jeu des gages d'amour, une boucle de cheveux, un ruban incarnat ; les manifestations courtoises, les devises tendres et funèbres. Rodriguez apparaît vêtu de velours cramoisi et de drap d'or, mais avec un voile noir ; ses armes représentent des limbes où se distinguent des figures d'enfants : « Esperanza es mi tiniebla — de nueva luz con victoria — « pues del limbo saco gloria... » Or la dame était la reine, la jolie femme brune, l'épouse d'Henri IV ; c'est du moins ce que rapporte l'histoire : on ne prête qu'aux riches. Se croyant trahie, la reine chasse le chevalier. Alors, sur la place publique, Rodriguez fait un bûcher de ses gages d'amour, et tandis que se consument les cheveux, les bijoux, et les reliquaires, il s'accompagne d'une guitare et pleure en voyant « brûler ces tristes souvenirs, comme il brûle pour eux. » Après s'être vengé en vers, il passe en France, et là on ne sait ce qu'il devient : amant d'une autre reine ? ou moine franciscain ? Ce qui est sûr, c'est qu'ayant peiné plus que tout autre dans l'Enfer d'Amour, il finit enragé (1). De ce roman, je ne retiens qu'un type : le malade d'amour — et la maladie passe aux disciples. Quiñones donnait des coups de lance et rimait en Corydon. Les nobles d'Henri IV se contentent de rimer entre deux trahisons. Les formules ne leur manquent pas : ils en trouveront chez Micer Francisco Imperial, italien, fils d'un joaillier gènois établi à Séville, qui a révélé Dante à l'Espagne ; chez Gonçalo Martines de Medina, mélancolique, misanthrope, homme des prophéties obscures ; plus encore chez Ausias March, le précepteur de Viana, le poète scolastico-érotique qui marie savamment le syllogisme et la passion :

(1) « Que no sè sino ladrar — Ham, Ham, huid que rabio. » Je ne sais qu'aboyer, fuyez, je suis enragé. — Cf. Baena, 689-96. Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, p. 91. Il semble que la dame soit la seconde femme de Jean II. — Sur Macias, cf. Ticknor, I, 330.

Amor no val sino com l'amador... (1). Que ces exercices de seconde main, ce psittacisme littéraire n'aient rien donné, cela n'est pas surprenant. Jean II était poète, Henri ne l'est en aucune façon ; il n'y a plus de place sous son règne pour les gentillesses de cour, les déplorations amoureuses. Par la nouvelle littérature, nous saisissons sur le vif la décomposition de la chevalerie espagnole.

Pulgar, qui succède à Guzman comme peintre des *Claros Varones* de son temps, prononce ex cathedra : « Il n'y a changement de prospérité que là où il y a corruption de coutumes. Des petits le roi a fait des grands, leur a donné « titres, dignités, patrimoines et ils ont mis le désordre dans « la maison ». Et Bernaldez renchérit : « Les hommes pacifiques ont souffert grande violence des hommes nouveaux « qui se sont levés ». Ceci est le credo des chevaliers qui se prétendent de pure race : l'avènement des plébéiens obscurs a obscurci l'ancienne noblesse, les parvenus ont l'honneur et l'argent, les mésalliances se multiplient, les traditions se perdent... « Alors vient le temps de la corruption, du vol, de « l'orgueil et de la luxure » (2).

A ces nouveaux chevaliers il faut des poètes qui sentent le populaire, qui ne s'abîment pas dans les distinctions melliflues. Aussi voyez leur nom : Juan *el Trepador*, Gabriel *el Musico*, Martin *el Tañedor*, Juan fils du bourreau de Valladolid. Mondragon *mozo de espuelas*, protégé de l'aristocrate Gato, et le plus grand de tous, Anton de Montoro le fripier.

(1) Cf. Baena, 223. Vers d'Imperial sur la « Estrella Diana » qu'il rencontra sur le pont de Séville. Sur March, Pelayo, *Id. est.*, II, 222 et la série des serfs d'amour : G. Sánchez de Badajoz (*Infierno d'amor*), Diego Fernandez de S. Pedro (*Cárcel de Amor*). Sur la répercussion en France de cette littérature, cf. Reynier : *Le roman sentimental avant l'Astrée*. Colin, 1908, p. 55 sqque.

(2) Pulgar, *Cl. Var.* (portrait d'Henri). Bernaldez, *op. cit.*, p. 9. — Cf. le chapitre suivant sur cette prétendue pureté. Comp. Guzman, Cap. X et XXX.

Naguère les hauts seigneurs cultivés comme Santillane consentaient à correspondre, de loin en loin, avec ces chanteurs de la rue et de l'échoppe, lorsqu'ils avaient du talent. Maintenant les chanteurs sont au premier plan ; ils ont trouvé la clientèle qu'il leur faut, presque à leur niveau. Dans ce sévère monument encore bien étriqué, guindé qu'est la littérature espagnole, un hôte inattendu s'installe, désinvolte. Les écussons armoriés, les devises avantageuses resplendissent toujours, mais d'en bas une clameur monte... Sous l'auvent, un poète chante, le valet du seigneur dit des vers, le fripier répond, le joueur de *vihuela* intervient, les enfants entonnent à leur tour des « *cantares* qui infectent l'air ». Tout ce peuple d'humbles s'injurie, quémande, s'amuse : un bourdonnement de vie, un grouillement de liberté, un nouveau monde qui s'éveille.

Certains esprits chagrins ont regretté l'invasion de ces poètes trop bas. Pour moi, j'avoue découvrir avec joie ces enfants sans-soucis qui, tout en vivant de leur métier, tâchent de tirer quelque argent des riches, de ramasser quelques miettes de leur table. Mais quoi ! si l'argent ne vient pas, si la nourriture qu'on leur donne est indigeste, ils retournent à leur aiguille et tout est dit (1). Ces poètes-là vous font agréablement oublier les Phébus et leurs élégances cotonneuses, ils ont un don de vie, et c'est un don inappréciable. Je salue en eux le cortège annonciateur de la Célestine, l'entremetteuse populaire.

Et le beau, c'est que les seigneurs authentiques se laissent prendre à cette gaieté, veulent à leur tour manier le vocabulaire de la rue, des métiers ; mais ils ne sont pas de taille, restent inférieurs à leurs maîtres qui, par nature, ont de la gueule. Cette rencontre a produit un livre, livre honteux que des hétérodoxes ont réédité à la honte du clergé (bien naïve-

(1) *Canc. de Montoro*, éd. Cotarelo y Mori, Madrid, 1900. « Puisque poétiser n'accroît point ma fortune, il faut t'adorer, mon dé, te rendre grâces, mon aiguille. » Il se plaint ailleurs au parvenu Iranzo d'être fatigué « de poisson et de sardines » (p. 211). Cf. Baena, p. XV, XXXII sqque.

ment, à mon sens, car le clerc n'y est pas le seul personnage) : le *Cancionero de obras de burlas provocantes à risa* (1). Ouvrez ce recueil : vous aurez la satisfaction quasi-philosophique de voir le nom des Manrique, seigneurs de Villazopeque ou de Belmontejo, vieux croyants, chevaliers notoires, accolé à celui de ce « gros rat de moulin », de cette « figure de coffre », le fripier juif Montoro (2) : jeux-partis du noble et du plébéien, où le plébéien l'emporte, et de loin.

Tel quel, et malgré toutes les censures accumulées sur lui, le *Cancionero de Burlas* a son prix. Vous n'y trouverez pas l'allégorie somptueuse, l'exquis du sentiment, le poli de la déclaration d'amour. Les rapports de l'homme et de la femme y sont envisagés sous un unique aspect — ainsi dans les vieux chants satiriques galiciens, les chants d'*amigo*, de joie et de danse (3). Mais, en revanche, vous aurez des visions délectables moins scolastiques que celles du savant bachelier Alfonso de la Torre (4), des comédies injouables dans le goût de certaines fantaisies du XVIIIe siècle français, dont le héros ressemble à Karagueuz comme un frère, des madrigaux, des pasto-

(1) Ed. L. Usoz y Rio, Londres, 1841. L'éditeur soutient que ce livre est le produit d'une excitation purement cléricale.

(2) Telles sont les aménités que l'on s'envoie entre poètes.

(3) Cf. Pelayo, *Ant. Rom.*, III, préface, p. 17 et 37. — Alphonse le Sage fit, lui aussi, une satire obscène contre le *dean* (doyen) de Calez, qui avait chez lui « un livre magique et aphrodisiaque pour conquérir les femmes ». Cf. les très rares romances gaillards, celui du Comte Velez : « Alterada està Castilla », d'ailleurs remanié au XVIe siècle. Le romance finit en drame : tous les quatre mois, on coupe un membre au comte, qui a été surpris « las calzas a la rodilla » avec la cousine du roi Sanche. Pelayo, *op. cit.*, II, 85.

(4) Autour du dieu « Matihuelo », des femmes chantent des litanies. *Doña Maria :* « Tan adentro te querria — cuan lejos estó del cielo, — Matihuelo ! » *Muñoza :* « Si te han de aposentar, — ruegote, quieras tomar — lo mio por entresuelo — Matihuelo ! » — et la petite *Ynès* : « Aunque soy niña — siempre terné con ti riña — hasta que podes mi viña — y me riegues mi majuelo — Matihuelo ! » — p. 135-140.

rales d'un genre inédit. Vous aurez, dans ce mince volume, un raccourci du théâtre des mœurs, un catalogue raisonné des courtisanes, augmenté du pedigree, des particularités et spécialités d'icelles ; vous connaîtrez Francisca de Laguna, surnommée Rabo d'Acero, Juana de Cueto à l'incommode infirmité, la Mariblanca qui prie Dieu de lui envoyer le bon amant, la Tabares et Marialvarez bagasses, les dix sibylles valenciennes parmi lesquelles se distingue « la monja Sesè que durmiendo « se mea » ; vous saurez le lieu d'origine de ces célébrités : Ségovie, Medina, Burgos ou Valladolid ; vous assisterez à de subtiles discussions juridiques au sujet d'un manteau (1). Enfin, et cela est symptômatique, vous verrez le noble Jorge Manrique envoyer sa belle-mère coucher avec des poux ; le comte de Paredes se mesurer avec le fils du bourreau, l'accuser de contaminer par sa seule présence *la muy devota yglesia*. — Le ton est plus ou moins spirituel, la langue toujours verte ; les Italiens ne font pas mieux (2), mais la chevalerie espagnole ne s'en trouve pas rehaussée. C'est sans doute cet « enfer » qu'aura en vue Luis de Leon lorsqu'il dira : « Nous faisons musique de nos vices et chantons à voix allègre « notre confusion » et Garcilaso le pur parlera avec horreur de « ces livres qui tuent les hommes ».

Chevaliers retraités, fatigués ; chevaliers enragés d'amour ;

(1) *Pleito del Manto*. Faut-il donner l'argument ? Obrando segun natura y puestos en su agonia, un couple est surpris par un passant. Celui-ci jette son manteau sur ces nudités et dit : « Je le donne à celui que lo tiene dentro ». — Procès. — Avocats. — A qui le manteau ? — Argument pronion

(2) Comp. *La disgrâce de N. Machiavel*, p. 218 et 335. On rencontre parfois dans le *Cancionero de Burlas* des coplas agréables, ainsi celles de la dame requérant d'amour un berger : « Blanca soy como el papel — la color tengo mezclada — como rosa en el rosel ; — las teticas agudicas — que el brial quieren hender — ... pues lo que tengo encubierto — maravilla es de lo ver ... » (p. 240).

chevaliers aux prises avec les chanteurs populaires ; que reste-t-il de la vieille tradition héroïque ? « Tout est arme et « tout guerre, en sorte que la vie de l'homme n'est qu'une « milice sur la face de la terre », dira Gracian. Sous Henri, cette milice est de guerre civile, la seule dont nous entretiennent les chroniqueurs. Chaque seigneur travaille pour soi de la Galice à Séville. Les habiles se font, en plein cœur du royaume, une souveraineté indépendante, pillent et rançonnent en sorte qu'on les distingue à peine des bandits de grand chemin : voyez par exemple l'alcaide de Castrunuño ; il ne rend hommage à aucune tête couronnée, peut lever cinq à six cents lances ; il faut traiter avec lui « pour qu'il donne « sûreté de ne voler ni assassiner » (1).

Non sera vylla nin çibdat nin casa — Adonde non aya Guelfes e Gebelines, prophétisait G. Martines. Et, en effet, on se croit transporté à Florence, à Viterbe, à Pérouse ou telle autre ville sanglante d'Italie, lorsqu'on lit l'histoire de Séville périodiquement bouleversée par les rivalités des Medina-Sidonia et des Ponce de Léon. A Medina, ce sont les bandes des Mercados et des Pollinos qui s'entretuent la nuit et les marchands sont obligés de déserter la grande foire castillane, les « ferias » de mai et d'octobre. A Guadalupe, en Estrèmadure, même spectacle : le monastère est soumis à un siège en règle ; durant une trêve, il fallut nettoyer l'église qui ressemblait à une étable. « Des latrines sentent moins mauvais, dit Castillo, car « hommes et bêtes y avaient vécu » (2).

Mais les chevaliers de la reconquête ? les descendants de ce Jufre Tenorio qui défendit le passage de Gibraltar contre les mores, que la chronique nous montre sur sa galère, couvert

(1) Pulgar. Lettre à l'évêque de Coria.

(2) Cf. Pal., II, 413, III, 61. — Castillo, 291. Sur l'origine des Mercados (anglaise) et Pollinos (française), cf. Paz, 440. — Sur la décadence de la noblesse castillane et l'absolutisme aragonais, cf. Altamira, II, 6, 33, 115.

de sang, brandissant son pavillon et son épée ? (1). Plus modestement, les fils du vieux Santillane, le poète mais aussi le vainqueur d'Huelma ? En parcourant la galerie des *Claros Varones*, c'est à peine si je compte deux familles qui aient gardé quelque reflet de l'ancienne flamme. D'abord les Manrique, « l'une des plus grandes et antiques maisons de Castille ». Chez Rodrigo, tout est tourné vers l'office des armes, sa conversation n'est que d'armes. Dans sa maison, on ne voit point de couard. C'est lui qui résiste deux jours à Huesca contre les mores du dedans et du dehors, qui prend Alcaraz et Uclès : son nom est célèbre parmi ses ennemis. L'autre, Garcilaso de la Vega, est le descendant d'une famille de guerriers : ses ancêtres furent les premiers à passer le pont du Salado. Pulgar nous le présente comme un taciturne, patient, d'esprit solide ; il meurt jeune, sous Baza ; les héros sont rares : les poètes le choisissent. Sa mort et son triomphe, déclamés par Gomez Manrique, ne sont pas dépourvus de grandeur. Un chrétien a été tué, les mores ont gardé son corps (2) ; chez les Castillans, les sanglots se mêlent à la crainte : *llagrimas iban con lanzas echadas*. Manrique voit cette douleur au milieu des armes : « Quel bon chevalier pleurez-vous ? » — « C'est Gar-« cilaso qu'une flèche a tué. Il est mort, car il n'avait pas « mis sa barbière pour frapper plus à l'aise, mais il est mort « au lieu même où Rodrigo Manrique, le second Cid, l'a armé « chevalier (3) : »

(1) Les chevaliers mouraient contents, s'ils pouvaient se traîner jusqu'à lui et baiser sa main. Il mourut assommé par une barre de fer. Cf. *Comte Lucanor*, p. 62

(2) Los Moros con trompas é con alaridos — é con atabales el ayre enllenaban...

(3) En aqueste mismo lugar donde está — le armó Caballero en una gran lid — Rodrigo Manrique el segundo Cid. *Définicion del noble Caballero G. de la V.*, ap. Pulgar, éd. cit., p. 239. Les Garcilaso sont devenus

Les Castillans ne sont pas tous semblables au jeune héros « ami des actes, ennemi des paroles » ; à défaut de reconquête, nous avons une littérature autour de la reconquête. Alvarez Gato l'élégant soupire : « Où est la guerre des Mores ? » Que n'y va-t-il voir lui-même, au lieu de parler « perle et « argent » ! Plus vif, Lucena s'écrie : « Grande lâcheté en « vérité de souffrir le gravier dans le soulier (Grenade en « Espagne) et dans la barbe laisser pendre le morveau ! C'est « le fait d'hommes qui ne se soucient pas du mal et ne sentent « pas la honte... Sur les mappemondes d'Italie où figure l'Es- « pagne, tu verras le mahométan, l'oiseau de proie de Gre- « nade, les robes levées, nous montrer... » (1). Ce geste de mépris, exactement musulman, quelques-uns le devinent. Carrillo, un jour, se prend d'une grande colère, écrit au roi : « C'est un opprobre pour la noblesse castillane de voir nos « voisins (les portugais) passer la mer, conquérir telle multi- « tude de mores, et ce petit nombre que nous avons de ce « côté-ci de l'eau venir nous prendre notre terre ». Il propose une concorde générale, un serment solennel sur le sépulcre de Saint Vincent d'Avila, une expédition contre Grenade (2)...

héros de romances. On leur attribue les hauts-faits d'autrui. Un Garcilaso tue un more, qui insolemment avait attaché au cou de son cheval la devise de l'*Ave-Maria*. Un autre serait entré à cheval dans Grenade et aurait cloué avec son poignard le parchemin de l'*Ave-Maria* sur la porte de la principale mosquée, la consacrant ainsi au christianisme : prouesse qui appartient en propre à Hernan Perez del Pulgar de las Hazañas. Cf. Pelayo, *Rom.*, II, 226. Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, 135. Ticknor, I, 187.

(1) *Vita Beata* (écrit en 1463), cit. p. Paz, 388.

(2) Castillo, 281. St Vincent d'Avila est un lieu de miracles. En 1458, on ouvrit le tombeau du saint. Il y avait là un trou où les infirmes avaient coutume de mettre la main ou le pied pour obtenir guérison. L'évêque y plongea le bras mais aussitôt le sortit en tremblant, le rochet taché de sang si frais qu'on eût dit qu'en ce moment le martyre venait de finir. L'évêque fit faire une somptueuse sépulture et longtemps on eut coutume de jurer dessus, mettant la main dans le trou. Un jour, un serpent en sortit poursuivant un juif incrédule, qui se convertit. Le bras du parjure se desséchait. (*Cr. Avila*, 53)

Mais cette ardeur tombe vite ; tout le premier, il retourne à ses combinaisons de guerre civile.

En fait, on ne vit pas sur le pied de guerre avec l'infidèle, on a même avec lui des relations de courtoisie. Lorsque Diego de Cordoba provoque le traître Alonso de Aguilar, c'est le roi more, à défaut du roi chrétien, qu'il prend pour juge. Il assigne son ennemi dans la plaine de Grenade, et comme Aguilar ne se présente pas avant le coucher du soleil, il attache à la queue de son cheval le portrait du traître, pieds en l'air, tête en bas, et chevauche, criant : « Voici le traître Alonso de « Aguilar ! » Cela fait, le roi de Grenade le proclame vainqueur (1). Ainsi, ce qui reste de chevalerie en Castille admet l'arbitrage de la chevalerie more ; imaginer entre l'une et l'autre une attitude permanente d'hostilité serait une erreur. L'arabe n'a-t-il pas, lui aussi, une tradition héroïque, et fondée sur la religion ? Le Koran promet le paradis au martyr mort en combattant : « La guerre sainte est l'échelle du pa- « radis. L'apôtre de Dieu s'est appelé lui-même le Fils du « Glaive ; il aimait à se reposer, à l'ombre des drapeaux, sur « le champ de bataille ». Et sa tradition de cour n'est pas moins remarquable : nous en retrouvons des traces dans les romances espagnols (2).

(1) Castillo, 267. Ceci en 1469. Sur le « riepto » (défi) et les rapports des chevaliers mores et castillans, cf. Altamira, II, 54 et 208.

(2) Cf. Prescott, II, 6. Pelayo, *Rom.*, II, 27. Les mores eurent honte d'assiéger dans Tolède la femme d'Alphonse VII : « Et alors les rois, princes et ducs mores levèrent les yeux et virent l'impératrice sur un siège royal, sur la plus haute tour de l'Alcazar, et vêtue comme femme d'empereur et autour d'elle une grande foule d'honnêtes dames, s'accompagnant sur tympanons, cithares, cymbales et psaltérions... Ils humilièrent leur tête devant la face de l'impératrice et retournèrent en arrière ». Autre exemple : hors du camp des chrétiens, un chef arabe trouve une troupe d'enfants, fils de seigneurs espagnols, qui jouaient en sécurité. Il les caresse du bois de sa lance et dit : « Allez, petits, allez trouver vos mères ». On s'étonnait. « Que voulez-vous ? dit-il, je n'ai pas vu

Les chroniqueurs, il est vrai, prennent soin de nous avertir que, lorsqu'une trêve est signée, la guerre reste ouverte en certains points de la frontière. Le feu ne s'éteint pas à Jaen, à Murcie, à Ecija ; il y a là des *adelantados*, des gouverneurs revêtus de pouvoirs spéciaux, chefs de guerre dans les postes avancés (1). La vie de l'un de ces hommes nous a été conservée et dans une forme singulièrement pittoresque : nous pouvons suivre pas à pas le connétable Miguel Lucas de Iranzo, celui-là même qu'Henri tira du fumier, dans *la muy noble et muy leal ciudad de Jaen*. Voici l'une de ses journées, celle du mariage de son cousin. Entouré de ses chevaliers ou écuyers, il accueille les fiancés, leur donne riches joyaux, fins draps et soieries ; des « ministrels » jouent du hautbois et de la saquebute. De l'église, par les rues fleuries, jonchées de rameaux, le cortège revient au palais, au *solar* du connétable. Un roi y serait dignement reçu. Dans la salle ornée de draps français, la table est dressée ; au haut-bout, un dais de riche brocart. Après le festin, on entend les ministrels, on chante, on danse ; une collation, puis, comme il fait chaud, on va se reposer. L'après-midi, vêpres ; puis on se rend au marché où l'échafaud est dressé, les barres mises pour les toros. On sert une collation de confitures, cerises, pommes et vin, et l'on rentre souper au son des *chirimias* et du *clavecimbalo*. De bons chanteurs chantent bonnes chansons et refrains, il y a comédies, mimes (*momos*, les zarzuelas de l'époque), puis danse jusqu'à deux heures de minuit ; nouvelle collation, après quoi le noble comte et la comtesse avec torches, trompettes, chiri-

de barbes ». Michelet n'a eu garde d'oublier cette belle histoire qu'il avait lue dans Viardot (*Mores d'Espagne*, I, 35). — Dans le *Comte Lucanor*, on ne médit pas des arabes. V. exemple L : définition de l'honneur. Cf. Puymaigre, *Vieux Aut. Cast.*, Metz-Paris, 1861, I, 32, 56, II, 56.

(1) Cf. Castillo, 24. Salazar de Mendoça, *Origen de las dignidades de Castilla*, Madrid, 1618, p. 64.

mias et chœurs accompagnent les mariés au château... (1). Et ceci n'est pas l'exception : cette noce et cet appétit durent d'un bout à l'autre de la chronique ; les jours se passent en bals parés, joutes, courses de cannes, de bagues, représentations dans la rue : le seigneur veut plaire au peuple et aux hidalgos. Parfois une escarmouche contre les mores, une razzia : on enlève femmes, enfants et aussi bijoux, étoffes ; mais au retour, le soleil brûle, le chemin est dur, on ne dort pas, certains deviennent fous (2). Cette petite guerre, quasi-conventionnelle, dure trop ; des deux côtés on se lasse.

Quant à la valeur de l'homme, les contemporains ne sont pas d'accord : les nobles ne lui pardonnent pas son origine, l'accusent de favoriser le populaire, de ne pas faire son devoir contre les mores ; d'autres voudraient mettre l'ennemi dans Jaen pour en chasser le connétable. Il est certain qu'il a un tort : parmi les anoblis d'Henri, il reste, lui presque seul, fidèle : « Loyauté, loyauté, dis-moi : où es-tu ? — Roi, cherche « le connétable, en lui tu la trouveras ». A défaut de guerrier, il se montre administrateur ; le trésor, grâce à lui, fait des économies : on n'a besoin à Jaen ni d'un capitaine avec sa bande (ce qui coûterait 5 à 6 millions de maravèdis par an), ni d'un corregidor (100.000 maravèdis de salaire et 200 autres mille qu'il volerait, sans compter le cantonnement, le pillage, la paille, l'avoine, les femmes déshonorées et la mauvaise justice). Il ne peut cependant empêcher la peste d'entrer dans

1. *Crónica de Iranzo*, p. 444-512. Sur les cosantes, rondelas, momos, cf. Colleti, *op. cit.*, p. 159. — Comp. pour le luxe et l'appétit, la réception de Philippe IV par le duc de Medina-Sidonia en Andalousie (1624), ap. de Latour, *La Baie de Cadix*, Lévy, 1858, p. 215, — et les fêtes d'Aranjuez racontées par Ant. de Mendoza, *Obras*, Madrid, 1728, p. 145.

2. Cf. Escavias, ap. Sitges, 388. Très favorable à Iranzo, il vante la fidélité de Jaen et d'Andujar : « les privilèges que le roi leur donna en sont bons témoins ». Cf. *Cr. Iranzo*, 506.

la place ; cela interrompt les fêtes, mais on en est quitte pour aller se réjouir à Andujar (1).

De Jaen passez à Lorca. Là, sévit un chevalier, moins fastueux qu'Iranzo, mais seigneur absolu en sa terre. Alfonso Fajardo est l'ami des mores, ne reconnaît pas de suzerain en pays chrétien. Henri a autorisé ses ennemis à lui faire la guerre à feu et à sang ; un de ces nobles qui savent encore combattre aux frontières, Gonzalo Sayavedra, « homme d'expérience pour « ordonner les batailles, reconnaître les lieux, poser les gardes « et assurer la sécurité de l'armée », vient l'assiéger dans Lorca. L'autre appelle à son secours ses parents, ses amis, le roi de Grenade, et en même temps envoie à Henri le cartel que voici : « Vous ne devez pas, seigneur, me molester ainsi, « car vous savez que je pourrais donner les châteaux que je « tiens aux mores, être vassal du roi de Grenade, vivre en ma « loi de chrétien, comme d'autres font avec lui. Et, seigneur, « si vous me tournez la tête, la destruction du roi Rodrigue « vienne sur vous et vos royaumes... » Il fait mieux, offre au more de lui vendre les habitants de Lorca, hommes et femmes, à quatre doubles par tête, promettant en outre de laisser mettre la ville à sac. A la fin, il obtient une bonne capitulation, vit en indépendant qui tient son bien de lui-même et ignore qu'il y ait une cour en Castille. Dans ce coin d'Espagne, il est musulman avec les musulmans, juif avec les juifs, chrétien quand il le faut ; mène les grenadins à la razzia et s'intitule tout net roi. Plus tard, il apparaîtra dans le romance, attablé en face du roi infidèle et jouant sa ville aux échecs : *Fajardo jugaba a Lorca, y el rey moro Almeria...* — Que peut signifier,

(1) *Cr. Iranzo*, 444, 450, 519. — Paz, 430. — Los Rios, VII, 170. — Le potentat garde d'ailleurs son franc parler, dénonce à Guyenne la bâtardise de Juana : il fait avertir le roi de Portugal, « mais en termes moins explicites, car le roi était frère de la reine Juana et oncle de la fille de celle-ci ». Cf. Pal., II, 347.

pour des gens taillés sur ce patron, le mot Guerre Sainte ? Et ce sont les sentinelles avancées (1).

S'il fallait une nouvelle preuve de l'abandon de la reconquête, nous la trouverions dans le silence du peuple. Naguère il chantait la prise d'Antequera, la victoire de la Higuera, des Alporchones, les prouesses de cet évêque de Jaen qui « sou-« lait dire la messe armé ». Il n'y avait pas là matière à une grande épopée, à un cycle de la frontière : ce n'était que lueurs dans la nuit. Mais le peuple recueillait ces fragments héroïques, les façonnait à son usage ; il savait par cœur le romance de tel château, de tel bastion, la gloire de ces pierres, et, comme dans le tragique grec, le drame s'ouvrait par le chant solitaire du guetteur attendant « le signal éclatant du feu qui annoncera « la prise d'Ilion ». L'un des miracles de cette nation est d'avoir créé d'un seul jet sa poésie et son histoire ; dans le romance, les sources de l'une et de l'autre sont confondues, on ne peut les séparer (2). Sa poésie n'a pas le goût du surnaturel, elle se modèle facilement sur la chronique, lui donne l'élan et la couleur, de la terre l'enlève dans la lumière. Ainsi est née une œuvre qui n'a peut-être pas d'équivalent chez les autres peuples d'Europe : le trésor des romances, « le collier de « perles » de l'Espagne (3).

Au moment où Henri est roi, il semble que ce grand travail à peine ébauché touche à la ruine. Le peuple ne chante plus

(1) Castillo, 32. Pal., I, 309. Pulgar, *Cl. Var.* (sur Sayavedra). Pelayo, *Rom.*, II, 202, semble attribuer à Fajardo l'Ancien, celui des Alporchones, ce qui appartient à Alfonso Fajardo, celui dont nous parle Palencia. Cf. Paz, 391. — Comp. Escavias, ap. Siuges, 385 : une ville espagnole fut perdue par la trahison d'un mauvais chrétien qui gâta la poudre, coupa les cordes des arbalètes, encloua les affûts et avertit les mores. Pour le romance, cf. *Primavera*, I, 269.

(2) Même phénomène dans la *Prim. Cr. Gen.*

(3) Pelayo, *Rom.*, I, 78, 367, II, 167. — Nous entendons parler ici des romances populaires, non remaniés par les siècles suivants. Sur ce travail de dépouillement des scories, cf. Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, 94.

la reconquête ; les poètes cultivés s'efforcent de jouer aux guerriers, de retrouver une veine combative, mais ce n'est qu'une flamme peinte, le cœur n'y est plus. — Dans la *Première Chronique générale*, on lit ceci : « En ce temps-là, se faisait la « guerre cruelle des mores, de sorte que les chevaliers, les « comtes et les rois mêmes plaçaient les chevaux dans leur « palais et même dans leurs chambres où ils dormaient avec « leurs femmes, afin qu'en entendant le cri de guerre, ils trou- « vassent prêts leurs chevaux et leurs armes... » Qu'eussent pensé Iranzo, Fajardo d'une vie pareille ? Ont-ils entendu le cri de guerre dans la nuit ? En vérité, ces potentats des marches espagnoles sont faits à l'image des mauvais chevaliers qui, comme les ennemis du Cid, « mangent avant de faire oraison », les premiers à toucher la solde, les derniers à aller aux frontières (1).

Parallèlement, le sens religieux s'émousse ; les gestes mêmes de la dévotion sont oubliés. Avant la bataille d'Olmedo, au moment de l'élévation de l'hostie, personne ne s'agenouille. Le bohémien Rosmithal, qui voit cela, s'étonne : ces chevaliers combattent-ils donc sans implorer l'aide de Dieu ? Jamais l'inspiration chrétienne n'a été aussi pauvre, tout au moins chez les poètes de cour. Ruy Paes de Ribera, le miséreux, n'a pas eu de disciples, et, si la divinité apparaît, c'est ravalée au niveau de la créature, en compagnie de quelque dulcinée du moment (2). Quant aux prêtres, la plupart se soucient fort

(1) Cf. Hita, cop. 1254. *Prim. Cr. Gen.*, § 791. Ceci sous D. Sanche de Navarre le Grand. Et, pour la première fois peut-être, le chevalier apparaît grotesque : Don Bueso, naguère personnage épique de la légende de B. del Carpio (cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 651) est devenu une figure ridicule. Gato dit qu'espérant voir la dame qu'il servait, il ne trouva qu'une épouvantable vieille qui lui donna : « por palacios tristes cuevas, — por lindas canciones nuevas — los romances de don Bueso ». Cf. Pelayo, *Rom.*, III, 59.

(2) Cf. vers de Gato à une dame : « ni dezir que ay otro Dios — en la tierra ni en el cielo... » Parfois la dévotion touche à la grossièreté, comme

peu du ministère évangélique : ils laissent vagabonder le troupeau, « oublient quel est leur roi, et tiennent pour loi la loi que le temps leur donne ». Chez Pulgar, je rencontre des prélats politiques, polémistes, voire même théologiens, mais à peine une ou deux figures qui retiennent l'attention par un caractère de spiritualité : celle de don Tello par exemple, homme sorti du peuple, qui pratiquait les œuvres de miséricorde, rachetait les captifs chrétiens et mariait les orphelines (1). Ne nous étonnons donc point si les récits de miraculeuses interventions tiennent si peu de place dans nos chroniques. On ne promet plus de récompenses divines à ceux qui luttent contre l'infidèle : sur leur cadavre, ne croîtra plus l'aubépine, qui naguère permettait de distinguer le chrétien du païen ; leur lance, la veille de la bataille, ne prendra plus racine, ne se couvrira plus de feuilles ; ils ne seront plus les élus de Dieu, ils n'auront plus la grâce de mourir dans le saint combat. Le cycle des belles légendes semble fermé (2).

Ce n'est point en Castille, c'est dans les montagnes de Cantabrie, ou, à l'opposite, à Carthagène, loin du cœur même de l'Espagne, que vous découvrirez encore quelque étincelle de foi vive, quelque élévation mystique. — Un enfant qui gardait

dans ces vers de P. Veles de Guevara à la Vierge (Baena, 349) : « Creo en el tu Fijo bueno, — Señora, mas de mill veses, — Que truxiste nueve meses... »

(1) « Il avait été instruit au collège de Salamanque, où l'on montre aux pauvres par amour de Dieu », mourut évêque de Cordoue. Pulgar le relègue au bas-bout de sa galerie, car « né de travailleurs. » Voyez les saints de cette époque : Vincent Ferrier fut surtout un démagogue. Jean de Dieu, né dans les dernières années du XVe siècle, fut saint, aussi passa-t-il pour fou.

(2) Cf. sur ces légendes du cycle carolingien, localisées en Espagne, Bédier, *Les Légendes Epiques*, Champion, 1912, III, 101, 324. « Les racines de ces lances restées en terre poussèrent des rejetons ; la plaine se couvrit d'un bois de frênes que l'on voit encore sur les bords du rio Cea, non loin du monastère de Sahagun. » Comp. légende de l'abbé de Montemayor, ap. Pelayo, *Rom.* II, 69.

les moutons dans la montagne d'Aloya, aperçut sur une épine verte une petite image de la Vierge, son précieux fils dans les bras, à son côté une clochette semblable à celle qu'on met au cou des brebis. On était au printemps, un samedi, jour de la mère de Dieu. Le pasteur, après avoir prié, alla prévenir le gouvernement d'Oñate ; le clergé, le peuple, les magistrats vinrent, dans ce lieu sauvage, adorer l'image posée sur l'épine verte et là fut fondé l'ermitage de Notre-Dame de Arançaçu (1). De même que la Vierge apparut à un pasteur parce que son âme était pure, ainsi le Seigneur se manifesta à une petite fille souffrante, qui « avait élevé son désir en lui ». Sous sa dictée, Thérèse de Carthagène a écrit *la Arboleda de los Enfermos*, dont les arbres sont les livres pieux et particulièrement les psaumes de David. Sous leur ombre, elle reprend des forces, monte peu à peu des tribulations de la vallée des larmes à la vie contemplative. N'était une certaine allure pédante, on trouverait quelques traits de la grande Sainte Thérèse chez cette petite Thérèse sourde (2).

Après avoir suivi « la triste et douloureuse voie de l'infor- « tunée Espagne », avoir vu sa patrie « gâtée » par les partis, Guzman termine son livre par une prière : « Plaise à Dieu que les peines ne croissent pas avec les péchés, mais, par son infinie miséricorde, sa très sainte mère intercédant, que s'adoucisse et calme sa sentence, rendant si pieux les peuples qu'ils méritent avoir bons rois. Car ma grossière et matérielle opinion est celle-ci : ni les biens temporels, ni la santé ne sont aussi profitables et nécessaires au royaume qu'un roi juste et sage parce qu'il est principe de paix ; et Notre Seigneur, quand il quitta le monde, en ses testament et dernières volontés, ne nous laissa que la paix. Et cette bonne règle peut la donner celui qui tient la place de Dieu, car le monde ne le peut, selon

(1) Garibay, 1227. Anno 1469. — Et les pèlerins étrangers défilent toujours, en route pour Compostelle (van Eyck, etc.). Cf. Altamira, II, 96.
(2) Cf. Los Rios, VII, 176.

ce que chante l'Eglise : *Quam mundus dare non potest.* » — Il y a vingt ans que furent prononcées ces dernières paroles du dernier grand seigneur : Henri n'a rien donné à l'Espagne et les peines ont crû avec les péchés.

La noblesse ne trouve plus sa joie dans la fidélité, son repos dans la foi ; sans but, elle n'est même plus « bonne à se faire « tuer (1) ». L'hidalgo a oublié le sens de sa mission : « La « forme était torve et fautive, scandaleuse et rigoureuse, et cela « d'ordinaire pourrit le fond ». Mais cette déchéance, cette inutilité, il en prend conscience, en souffre ; à de certains moments, nous surprenons son désenchantement, sa mélancolie. Le mot n'est pas nouveau : Guzman l'applique à ses modèles (2). Mélancolie mortuaire, non pas celle de Dürer, découragement devant l'impuissance à s'élever plus haut, mélancolie au milieu d'une officine de sciences. La maladie espagnole est plus simple, le sujet plus fruste : la mort est l'idée toujours présente, avec quoi il habite. C'est, pour lui, mieux et plus qu'un lieu commun de littérature : ainsi que dans le poème de la Perse, elle est la toile de fond devant quoi tout se joue. Aussi la plupart de ses chants de départ ont-ils une beauté ; dès que la mort apparaît, l'accent devient plus vrai, le rythme plus pur ; à son contact, le cœur du poète s'agrandit et ce n'est point de la grandiloquence. Hita savait parler magnifiquement de la mort, il l'a montrée terrassée par le Christ. Ses successeurs, qui sont surtout des ouvriers habiles, n'ont point osé aborder d'aussi sublimes images, mais, au moment de disparaître, ils oublient leur virtuosité ; il y a de l'âme dans ces vers de l'archidiacre de Toro :

> A Deus, Amor, a Deus, el Rey
> Que eu ben servi... (3).

1. Saint Simon sur les nobles de son temps.
2. Cf. entre autres Cap. XVIII et XIX.
3. Cf. Baena, 344. — Hita cop. 1556 sqque.

Chez d'autres, comme Ferrant Sanches Calavera, le drame même de la mort se déroule sous nos yeux (1) et dans certains romances asturiens, dans le *Cantar de los Comendadores de Cordoba*, apparaît la source de tant de ballades, de lamentations funèbres que nous chantèrent les romantiques, un ton trop haut (2).

Mais c'est à un chevalier qu'était réservé l'honneur de conduire dignement les funérailles de la chevalerie espagnole. Rodrigo Manrique, maître de Santiago, vainqueur en vingt-quatre batailles, étant mort, son fils a composé les « Coplas « pour la mort de son père », la première grande pièce lyrique espagnole, et, je crois, la plus belle. Lope de Vega la voulait gravée en lettres d'or (3). N'attendez point une élégie. Jorge Manrique n'a point voulu pleurer sur lui-même ; le spectacle qu'il nous offre est d'une majesté plus haute et plus émouvante : de sa douleur propre, il a fait la douleur de sa patrie et c'est toute l'Espagne de son temps qui passe devant nous, marchant au tombeau. Voici en tête les rois : Jean II, les infants d'Aragon, vêtus galamment, — n'était-ce pas leur souci ? — portant cimiers, harnais de joute. Leurs femmes, leurs maîtresses, avec leurs robes à traîne et leurs parfums... Les musiques s'accordent, ce monde qui va à la ruine danse et balle. Puis, triste et seul, Henri, l'ancien favori de la Fortune, dont

(1) Poème sur la mort de Ruy Diaz de Mendoza (Baena, 593) : « Dueñas, doncellas, mançebos valientes — Que logran so tierra las sus mançebias... » Plus tard, les danses de la mort espagnoles garderont une saveur particulière. On y verra le rabbin, l'alfaqui. Cf. Los Rios, VII, 507.

(2) Cf. Pelayo, *Rom.*, III, 132, 370. Romance du soldat dont la femme est morte et qui voit son spectre : « Brazos con que te abrazaba — la desgraciada de mi — Ya que la comió la tierra — la figura vesla aqui. » Romance très ancien, d'après Pelayo. — L'histoire des Commandeurs de Cordoue (le commandeur trompé tue l'amant, l'esclave, coupe la main de sa femme...) est une histoire vraie (1448) ; la lamentation a été composée peu après.

(3) Cf. Pelayo, *Ant. lir.*, VI, 104. Los Rios, VII, 116. Ces coplas se trouvent dans toutes les anthologies.

les châteaux regorgeaient d'or, qui donna tout et que tous ont abandonné. Après lui, un enfant. Alfonso l'innocent que la mort a mis dans sa forge... Les rois passés, reconnaissez les favoris : Luna, l'homme aux trésors, le seigneur le plus riche en terres et en villes ; que dire de lui, sinon que nous l'avons vu décapité ? Pacheco, Giron, les deux frères qui furent puissants comme rois, et, à leur suite, les ducs, les marquis, les comtes, les barons, — la grande tourbe des armées, les pennons, étendards, bannières — et, à l'horizon, les châteaux, les bastions et boulevards, et toute la guerre et tous ses travaux... Le rythme de la marche est grave ; parfois quelques syllabes stridentes, souvenir des gloires anciennes, mais qui s'amortissent en syllabes sombres, sonnant creux comme la tombe ; des images champêtres à peine entrevues ; l'or des broderies, des drapeaux, des armures scintillant un moment puis recouvert d'une ombre noire. Enfin, voici Rodrigo Manrique : il a mis plus d'une fois sa vie en jeu « pour sa Loi », il a atteint la dignité de la grande chevalerie de l'Epée, et la Mort est venue appeler à sa porte. Elle l'a encouragé, sachant que la vie perdurable, les chevaliers la gagnent en répandant le sang des païens et non, comme les religieux, par oraisons et pleurs. Et Rodrigo Manrique, le bon chevalier, « qui ne laissa pas de « grands trésors mais fit la guerre aux infidèles », accepte la mort « avec une volonté claire et pure, donne son âme à qui « la lui donna ».

Les gloses des *Coplas* sont innombrables, mais aucune, que je sache, n'a assez marqué combien cette œuvre dépassait le cadre d'un hymne, d'une oraison pour la mort d'un héros. Cette grande fresque funèbre est plus qu'une épitaphe gravée par un fils sur la tombe de son père ; je n'y vois pas seulement la fin d'un homme, mais la fin d'une race : dans la mort de son père, Manrique a enveloppé la mort même du chevaleresque. Et ici le nom de François Villon s'impose à l'esprit :

lui aussi, dans *la Ballade des Seigneurs du temps jadis*, a salué toutes ces figures de guerriers qui venaient de disparaître, toute cette génération de chevaliers morts de 1456 à 1461 (1). C'est l'époque d'Henri de Castille : le poète espagnol répond au poète français ; tous deux assistent au même spectacle, en France, en Espagne, voire en Europe : l'écroulement du vieil esprit seigneurial, l'effacement de la mystique, l'avènement de la politique. Il serait vain d'établir entre Villon et Manrique un échelon, une comparaison : ces deux âmes étaient trop différentes et un pareil exercice littéraire serait sans grand profit ; mais peut-être ceux qui goûtent les divers aspects de la musique funèbre éprouveraient-ils une satisfaction à voir réunis en un seul cahier ces deux chants qui embrassent tout un monde au déclin, nés l'un et l'autre d'une même noblesse, hautaine, roide et rude chez le chevalier, — toute de cœur, d'effusion chez l'homme du peuple.

Les Coplas de Manrique ont leur moralité : dans cette procession, point d'ossements, aucun relent de pourriture. L'Espagnol ici s'affirme plus sain que l'Italien qui, du premier coup, a glissé dans la vermine. Les fresques de Pise, les divagations de Cavalcanti au milieu des sépulcres, les fantaisies macabres des peintres du Quattrocento, vous n'en trouverez pas l'équivalent chez les contemporains de Manrique : ils ne lèvent pas la stèle du tombeau. Plus tard seulement viendront le goût, la hantise de la putréfaction ; ce sera l'une des formes du catholicisme espagnol, chez Lope de Vega, Calderon, Quevedo, Valdès qui est proprement un effréné, ou encore chez Miguel de Mañara qui, devenu ascète, se distingue par l'idée fixe de la décomposition (2). Manrique, lui, reste plus haut, ne tombe pas

(1) Cf. Pierre Champion, *François Villon*. Champion, 1913, II, 191. Comp. les sentiments de Charles d'Orléans revenant d'exil : il trouve le monde bien changé (*ib.*, II, 93).

(2) Lope de Vega, *Rimas sacras*, Lerida, 1615, sonnet 22. — *Miguel de Mañara*, par A. de Latour, Douniol, 1860. Valdès Leal travaillait à Séville

à la poussière, ne donne pas dans ce que Goethe appelait les abominations : il garde une « pudeur chevaleresque » devant la mort.

Il ne délire pas, ne désespère pas. — Nous sommes au tournant du drame : ce peuple descendra-t-il toujours plus bas, après Jean II, Henri IV, démembré, exsangue, fantôme « que « la flèche de la mort perce de part en part » ? Des poètes comme Manrique, des chroniqueurs comme Pulgar, ont dompté l'humeur noire de leurs contemporains, leur ont rendu confiance en eux-mêmes, les ont sauvés par l'orgueil. Pour Manrique, l'Espagne est malade, non morte. Elle ne peut pas mourir : montrez-lui la voie du salut, elle connaîtra le triomphe et « la vie perdurable » en Dieu. Pulgar dit tout net que pour un Castillan point n'est besoin d'aller chercher des exemples d'héroïsme à Rome : sa vertu est supérieure à la vertu romaine. « Je n'ai pas vu d'étrangers venir montrer leur valeur « en Castille, car ils savent qu'il y a là abondance de force « et de courage chez les barons, en sorte que les leurs seraient « peu estimés : de même personne ne songe à porter du fer « à la terre de Biscaye *où le fer naît* » (1).

Et cet état d'esprit, ce renouveau de confiance, a réagi sur la littérature. L'Espagne du xve siècle suivra-t-elle le courant italien ou restera-t-elle fidèle à son épopée ? Aura-t-elle une littérature dérivée ou gardera-t-elle son chant propre ? Tandis

au moment où Mañara était hermano-mayor de la confrérie de la Charité. — On connaît l'anecdote de Fr. de Borgia jurant devant la dépouille de sa souveraine, l'impératrice Isabelle, devant sa figure décomposée, de ne plus servir un maître qui pouvait mourir. — Cf. également le *Magicien Prodigieux* de Calderon : Cipriano, retrouvant sa maîtresse, n'embrasse qu'un cadavre : « Asi, Cipriano, son — todas las glorias del mundo... » On pourrait multiplier les exemples (v. Pelayo, *Ant. lir.*, VI, 105). — Pour l'Italie, *La Disgrâce de Machiavel*, 354.

(1) Vie de R. de Narvaez et Lettre à F. Nuñez. Palencia disait que si l'espagnol, guerrier courageux entre tous, ne connaît pas « le triomphe militaire » c'est manque d'ordre et d'obéissance. Cf. Paz, XXIX.

que la France balbutie encore à la suite de l'Italie, elle résiste au transport de la Renaissance, elle n'admet point le culte, la culture de ses anciens vainqueurs. Sans doute, elle subira l'invasion des grammairiens, des ouvriers d'humanités, mais ce ne sera qu'un temps (1). Les formules latines ne substitueront pas un masque classique au masque épique. La scolastique ne mourra pas et l'humanisme, triomphant partout ailleurs, ne réussira pas à marquer profondément cette terre. La musique conservera le rythme grégorien ; toute de commerce avec Dieu, elle n'aura pour but que de donner à l'âme « de la noblesse et de l'austérité » (2). L'élément étranger s'appliquera sur le fond traditionnel mais ne s'y incorporera pas. L'art renaîtra pur en se rattachant au moyen âge : là va le cœur de l'Espagne. Manrique dédaigne les invocations à l'antique, Isabelle pleure en écoutant les vieux romances et Lope de Vega mettra en œuvre sur le théâtre le trésor poétique de sa patrie. Ainsi la gloire de cette nation, — son drame, dont la grandeur sacrée ne se retrouve peut-être que dans les téaziès de la Perse (3), — est fondée sur sa plus ancienne littérature. C'est proprement sa renaissance d'avoir ramassé ces lambeaux d'honneur, de les avoir recomposés sur la trame de son histoire, d'avoir mis l'héroïsme et la religion en ac-

(1) « Je fus le premier à ouvrir boutique de latin et osai planter le drapeau des nouveaux préceptes », dira Nebrija. Mais c'est la Castille — non Valence ou Barcelone imprégnées d'italianisme — qui sera la tête de l'Espagne.

(2) Morales, ap. Collet, *op. cit.*, 248. L'encyclopédie d'A. de la Torre restera pour les lettrés « la vision délectable ». Il existe d'admirables manuscrits de ce répertoire de sciences, fort habile et parfois plaisant (p. ex. : Cap. VI sur la musique : XVI sur la providence : XVII sur les arts magiques).

(3) Comp. *Théâtre persan*, trad. Chodzko, Leroux, 1878. Renan, *Nouv. Et. d'Hist. Rel.*, Lévy, 1884, p. 185. V. les premiers essais de drame religieux, essais si touchants, chez J. del Encina (1469-1534 ?), *op. cit.*, p. 19 sqque.

tion (1). Elle n'a pas connu le scepticisme de la renaissance italienne, n'a pas unifié les cœurs par la cadence latine, ne s'est pas stérilisée par une admiration aveugle des modèles classiques. En ce sens, son histoire a une continuité, une solitude incomparables.

Les symptômes de cette renaissance sont sensibles dans les coplas de Manrique : elles mènent le deuil d'un monde caduc mais déjà l'aube d'un monde nouveau les éclaire. Le poète-chevalier est mort en combattant :

Mis arreos son las armas — Mi descanso es pelear (2).

(1) Aussi est-ce dans la Première Chronique Générale — enfin restituée par D. R. Menendez Pidal — dans le romancero et le drame du grand siècle qu'on sent battre le cœur même de l'Espagne.

(2) « Mes ornements sont les armes — Mon délassement, combattre. » C'est le romance que citera don Quichotte.

CHAPITRE VIII

L'agonie d'Israël

Aussi vous di-je, fist li Roys, que nulz, se il n'est très bon clerc, ne doit desputer à eulx ; mès l'omme lay, quant il ot mesdire de la loy crestienne, ne doit pas deffendre la loy crestienne, ne mais de l'espée, de quoi il doit donner parmi le ventre dedens, tant comme elle y peut entrer.

JOINVILLE.

Holà ! veillez ! holà ! veillez !
Veillez, les juifs de la juiverie.

Chant des juifs dans BERCEO.

CHAPITRE VIII

Ibn-Gebirol, premier poète juif d'Espagne, ayant été assassiné, son cadavre fut enfoui sous un figuier. L'année suivante, l'arbre donna tant de fleurs qu'on s'étonna. Ibn-Gebirol avait fait refleurir Israël en Espagne.

Après la dispersion, c'est là qu'ils s'étaient retrouvés : entre le chrétien et le more ils s'étaient fait une place, avaient recommencé une histoire. « Témoins perpétuels et universels » du drame des nations, ils découvraient à leurs hôtes, avec ce lyrisme mélancolique qui leur est propre, tout un monde lointain qu'ils avaient traversé, eux dont la destinée est d'aller, le bâton en main, la ceinture aux reins. Maintenant, ils se croyaient fixés, ayant droit de cité, s'enfonçaient de nouveau, tête perdue, dans l'étude de la Loi. De Girone, la Kabbale envahit Tolède ; le Zohar, rédigé, popularisé par un juif de Léon, révèle le sens mystique de la Thora ; les séphirots, émanations de la divine essence hébraïque, planent sur la catholique Espagne. Celle-ci sera-t-elle donc pour Israël une seconde Sion ? Les noms de Cordoue, de Tolède résonneront-ils, aux oreilles juives, comme ceux de Nahardea ou de Jérusalem ? (1). On l'aurait pu croire au temps d'Alphonse XI, de Pierre le Cruel. Alors les juifs étaient les grands maîtres de la poli-

(1) Cf. Franck, *La Kabbale*, Hachette 1889. Graetz, *Juifs d'Espagne*, 167-217 et *Hist. des Juifs*, IV, 186-233. — J. Darmesteter, *Les Prophètes d'Israël*, Lévy, 1895, p. 153. — Yehouda Halevi (XIIe s.) est le premier grand sioniste.

tique ; ils allaient habillés de soie et d'or, recevaient les rois portant la Thora devant eux, au grand jour, non pour la voir condamnée comme elle l'était à Rome au couronnement des papes. Ils construisaient leurs synagogues « d'un bras fort et « puissant » et l'on disait dans les communautés qu'en Castille se réaliserait la prophétie : « Jamais le sceptre ne dispa- « raîtra de la tribu de Juda ».

A la fin du XIVe siècle, tous ces espoirs s'effondrent. Les purs, les dépositaires de l'Esprit d'Israël, craignaient que le troupeau ne se dispersât, qu'un trop grand appétit de savoir ne réduisît en poussière le corps même de la Loi. Ils redonnèrent au Talmud toute son autorité et le Talmud, c'était la réaction. Il fut décrété que seul il devait être l'étude du juif, la seule science, le seul livre accolé à la Thora : « Celui qui comprend « le Talmud comprend tout ». Les autres sciences, comme frivolités profanes, ne pouvaient être apprises que dans les courts instants du crépuscule. Alors un esprit étroit, une humeur intolérante s'implanta dans les juiveries (1). Là où régnaient naguère la joie de vivre, l'espoir de retrouver une seconde patrie où le juif sémerait, récolterait librement à l'ombre du roi, on vit paraître d'équivoques figures de délateurs. Le juif dénonça le juif : il y eut un véritable meurtre juridique, celui du trésorier d'Henri II, auquel participèrent des rabbins. L'étincelle était rallumée, les persécutions recommencèrent. Israël l'avait voulu (2).

On en massacre 4.000, puis reparaissent, aggravées, les vieilles prohibitions : le juif ne pourra être intendant, fermier, collecteur d'impôts ; on le chasse de l'administration ; il ne pourra

1. V. A. Franck, *Etudes Orientales*, sur Maimonides, p. 328. Comp. la tristesse des juiveries de Pologne, de Galicie, l'histoire de Salomon Maimon, ap. A. Baron, *Bourgeois et gens de peu*, Hachette, 1910. Cf. J.-J. Trabaud, *L'Ombre de la croix*, Emile-Paul, 1917 et *Un royaume de Dieu*, Plon, 1920.

2. C'est ce que reconnaît Graetz, IV, 304.

être épicier, tavernier, pharmacien, médecin : les professions qu'il exerçait ; on le parque dans certains quartiers ; on lui défend de se couper la barbe, les cheveux — « nous avons l'air « de gens en deuil », dit l'un d'eux —, de sortir le mercredi des ténèbres, d'ouvrir les portes et fenêtres de sa maison le vendredi saint ; on l'oblige à porter un emblème sur ses vêtements (1). Ainsi, dans la solitude du ghetto, le juif va redevenir un étranger ; son type se fixe, se stabilise. Mais Luna a besoin de lui, le protège. Henri fait plus, l'adopte.

C'est dans Israël que s'est recruté le tiers-état de l'Espagne. Mais il faut distinguer ici les diverses faces de la nation. A côté du vieux juif, resté fidèle à la parole de David : « Il ne « quittera pas ta bouche le Livre de la Loi ni de jour ni de « nuit », il y a le *converso*, le nouveau chrétien. Celui-ci peut avoir été converti par force et les juifs l'appellent *Hanuzin* (forcé), ou bien il a de son plein gré abandonné sa religion et on le confond avec le chrétien : c'est un *Mesumad* (2). Race dangereuse, celle de ces chrétiens de fraîche date : le juif s'en défie, car, pour sa sûreté, le converso, devenu le plus fervent des catholiques, étale un antisémitisme exigeant. Ecoutez les prédicateurs conversos ou issus de conversos : ils sont les premiers à proclamer la nécessité de la persécution. Voici le juif Pablo, qui s'est poussé dans la hiérarchie ecclésiastique en soutenant qu'il est de la tribu de Lévi d'où est sortie la Vierge Marie ; il devient Pablo de Santa-Maria, évêque, et demande qu'on expulse les juifs de la cour. Ses fils seront l'un évêque, l'autre doyen et mêmement prêcheront contre leurs anciens frères : dynastie de renégats haut-placés. Geronimo de Santa-Fé, ex-juif, grand controversiste, est d'avis qu'on extermine

(1) Cf. Prescott, I, 286. Los Rios, *Est. sobre los Judios de España*, 77. — Graetz, IV, 310.

(2) Cf. Paz, 355 : observations sur le « Traité de l'Alborayque » (cheval fabuleux que montera Mahomet lorsqu'il ira au ciel appelé par Allah. V. d'Herbelot, *Bibliothèque Orientale* au mot Mérage).

ceux qui ne veulent pas renoncer à l'ancienne loi ; Alonso de Espina, ancien rabbin, écrit un livre terrible contre Israël, le *Fortalitium Fidei* : les chrétiens ont des armes spirituelles et temporelles, qu'ils en usent ! il faut enlever aux juifs leurs enfants. Un autre publie *la Colère du Christ contre les juifs...* De la chaire où siège le converso, part le signal des massacres (1).

Cependant, le vieux chrétien reste sur la défensive : il ne sait si ce converti appartient à la catégorie hanuzin ou mesumad, mais il a des doutes sur son orthodoxie, le soupçonne de judaïser en cachette, d'accomplir, portes closes, les rites condamnés. « A Tolède, Murcie, en Andalousie et Estrèmadure, « à peine trouverait-on un converso fidèle. En Vieille-Castille « à peine trouverait-on un converso hérétique », dit un contemporain (2). Et cette répartition géographique s'explique aisément : à mesure qu'il se rapproche de l'arabe, le converso retrouve l'atmosphère de sa race, l'odeur de sa foi. Quant à Tolède, c'est là que la synagogue a gardé sa puissance.

Juifs fidèles ou non, un fait paraît établi : c'est que, peu à peu, ils ont mis la main sur la richesse de l'Espagne ; ils sont le travail, le commerce, l'administration. De là les haines qu'ils soulèvent. Prudemment, ils s'étaient établis en haut, avaient clientèle princière. A la cour d'Aragon, le juif est astrologue, médecin, prêteur sur gages. C'est lui qui guérit le vieux roi de la cataracte, qui avance l'argent au moment critique. Aussi les communautés sont prospères. Quand Jean d'Aragon meurt, les juifs prennent le deuil et chantent, cierge en main, des psaumes hébreux et des élégies espagnoles (3). Mêmes

(1) Cf. Los Rios, *Hist. Lit.*, VII, 179 et *Est.*, 339, 435. — Graetz, IV, 318, 335, 375. Pulgar, *Cl. vir.* Il y eut des conversos prêtres, doués de plus de mansuétude : l'évêque de Coria, Francisco, issu de juifs tolédans.

(2) Lucena, ap. Paz, 356. — Cf. Pal., III, 125.

(3) L'astrologue Bibago, le médecin Abiabar. Cf. Graetz, IV, 373. Altamira, II, 306. Mariana, Liv. XXIII. Après l'expulsion, des villes restèrent sans médecin : il fallut en importer.

figures autour d'Henri : un rabbin Jacob ibn Nuñès à la fois médecin et favori, et ce ghetto en miniature qu'avait construit, au pied du trône, Diego Arias le financier.

Si l'impôt rentre tant bien que mal dans les caisses royales, c'est au juif qu'on le doit. Il a accepté d'être le maltôtier du chrétien ; Diego Arias l'a formé aux bonnes méthodes, a prêché d'exemple. Au milieu de la guerre civile, dans la confusion d'un pays qui se décompose, le juif reste stable, suit son chemin, travaille pour le roi et pour lui. Il sait, persiste, perçoit la rente ; insulté, battu, il s'enfuit mais l'argent en poche. C'est le juif volant, le disciple de Diego Volador. Le métier a ses risques : dans le Guipuzcoa, le juif Gaon, profitant de la présence du roi, levait le *pedido* avec une fermeté particulière. Les Basques le massacrèrent ; Henri n'osa poursuivre les meurtriers, encaissa (1).

L'administration financière par le juif est l'une des raisons de la ruine d'Israël. Mais ce qu'on n'a point assez dit, c'est qu'elle était alors une nécessité : les gens de Diego avaient une double vertu de compétence et d'opiniâtreté qui ne se trouvait pas ailleurs. Luna, qui était un politique, savait ce qu'on pouvait attendre de ces fonctionnaires-là : il les défendit contre le pape, contre les lois, contre les prêcheurs de meurtre. Aussi est-ce un converso qui prononça sa sentence de mort (2). Cherchez à ressaisir ce qu'il y a de vie économique, de vie politique en Espagne, vous rencontrerez le juif : derrière son comptoir trafiquant, artisan, usurier ; sur les routes serviteur du roi son maître et serviteur de tout repos, il n'a point de velléités de révolte. Mais son rôle ne s'arrête pas là : même à ce moment, il garde une place dans l'histoire littéraire espagnole.

Menendez y Pelayo, qui était foncièrement humaniste et catholique, a dit que le commencement du xve siècle marque

(1) Los Rios, *op. cit.*, 138. — Mariana, *ut sup.*

(2) Graetz, IV, 345, 358-60. Lea, *op. cit.*, II, 222. Altamira, II, 23-27.

la décadence de l'influence sémitique en Espagne. Le royaume de Grenade n'apporte plus rien, les juifs enfermés dans le Talmud s'isolent, restent étrangers au mouvement des esprits ; les efforts d'indépendance de certaines synagogues, Ségovie et Tolède, sont vains (1) ; l'Espagne, délivrée des maîtres étrangers, redevient elle-même, pure catholique. Ce pays qui rejette l'enveloppe juive avant de chasser le juif lui-même, c'est sans doute une belle image. Israël n'existe plus en esprit, il suffit de l'anéantir dans son corps : tout est prêt pour le grand acte de 1492.

Pourtant, au moment où ce peuple agonise, il serait juste de faire le compte de ce que lui doit encore l'Espagne. Dans le trésor littéraire, dans le trésor de science, n'y a-t-il plus rien qui rappelle le juif ? Tout d'abord, la philosophie espagnole est née juive : elle a subi l'empreinte néo-platonicienne, et je crois qu'on retrouverait sans peine sur la terre de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix quelques-unes de ces « belles avenues mystiques » dont s'orne la Kabbale : c'est même là sa rareté (2). Et que l'on ne dise pas que le Castillan du xve siècle se désintéresse des grandes œuvres du moyen âge. Pourquoi, en 1455, un juif de Ségovie, Schem Tob, aurait-il traduit et commenté Averroès ? Comment expliquer que l'averroïsme ait continué, même après la Renaissance, à exercer une influence sur la philosophie espagnole ? — En même temps qu'une philosophie, le juif importait en Espagne la fleur des fables indiennes, les contes, les apologues et aussi les mystères de cet Orient qui avait fécondé son esprit. Villena, Carrillo

1. *Est. de Crit. Lit.*, Madrid, 1912, II, p. 363.

2. On dira de la musique de Victoria qu'elle est « generata de sangue moro ». Cf. Collet, *op. cit.* Pelayo, *Ant. lir.*, I, p. LXXI sur l'idéalisme mystique juif. Darmsteter, *op. cit.*, 181. Renan, *Averroès*, Lévy, 1893, p. 196 et 426. Altamira, II, 247, 249, 253 sur les écoles juives, le travail de traduction, les bibles annotées. — Comp. Jourdain, *Recherches critiques sur les traductions d'Aristote*, Paris, 1819, p. 78 sqque. — Franck, *op. cit.*, 243.

se sont mis à son école. Vous découvrirez dans *le Traité du mauvais œil* des lambeaux de démonologie mazdéenne : vous y reconnaîtrez, vêtue à l'espagnole, la Druje corruptrice. Plus tard, entrez dans la boutique de la Célestine ; elle est meublée de choses fort peu catholiques :

..astrologos et magos et vates
Beelzebub et Astharoth, proprios penates (1).

Maimonides excepté, le philosophe juif est poète. Rationaliste par le processus mais mystique quant à l'aspiration, sa philosophie trouve dans le lyrisme sa dernière expression. Ainsi de Yehouda Halévi, auteur du *Chozari* mais en même temps héraut d'Israël dans les *Sionides ;* écrivain arabe, hébreu, castillan, dont les chansons, au dire d'Henri Heine, sont aussi pures, belles, immaculées que l'âme du chanteur, « cette âme « que le Seigneur a marquée du divin baiser d'amour ». Cette source lyrique s'est-elle tarie ? Le catholique castillan s'en est-il détourné ? Il me semble l'apercevoir courant à travers le poème de Hita et, devenue un peu bourbeuse, dans certains fragments du cancionero de Baena (2).

Le règne de Jean II, celui d'Henri, ont eu leur cortège de poètes juifs. Ce ne sont pas les plus grands, aucun n'atteint la noblesse de Manrique : mais ils ne manquent pas de saveur. La rue est leur champ-clos. Le débat entre Montoro et Juan de Valladolid pourrait s'éterniser, l'un et l'autre disposant d'un solide capital d'invectives, mais voici que passe Rodrigo Cota, juif antisémite et renté. Montoro, toujours fripier, l'interpelle : « Ton nom est-il Guzman ou Velasco que te voilà si « fringant ? Mais non tu es Mossé, Chroniqueur du roi,

(1) Cf. Renan, *op. cit.*, 288. Cotarelo, *Villena*. Comp. Henry, *le Parsisme*, 76. V. également J. del Encina, *Egloga de Plácida y Vitoriano*, éd. cit., p. 166.

(2) Cf. Graetz, *Juifs d'Esp.*, 217. Pelayo, *Hist. id. esteticas*, II, 109 et les cantigas lyriques à la Vierge dans Hita, II, 259-276.

« sois donc chroniqueur de Moïse, dis-nous les hauts-faits « de Moïse ! » Il ne faut pas négliger comme trop minces et basses ces criailleries à la porte de la synagogue, ces disputes de juif à juif, de juif à converso, qui émaillent les cancioneros. Là encore, Israël a donné quelque chose à l'Espagne : un sens nouveau de la satire, une gaieté d'une qualité particulière qui s'insère dans la raideur castillane. La poésie se judaïse et en même temps s'assouplit. La galerie des rimeurs chrétiens, nobles ou plébéiens, écoute, imite ; les rythmes se transforment, le vocabulaire aussi : Villasandino atteint un effet comique en parsemant sa poésie de mots spécialement juifs, et certaines pièces du *Cancionero de Burlas* prennent un parfum tout oriental (1). Dans cette foule mêlée, il y a une figure attachante. Montoro n'est ni un héros, ni un martyr : il veut gagner sa vie en paix. Fatigué d'être appelé juif, de recevoir les gifles « que ses ancêtres don- « nèrent à Jésus-Christ », il se convertit comme tant d'autres, pratique strictement. Ecoutez sa litanie : « Genoux courbés, « — avec très grande dévotion, — aux jours marqués, — « avec grande dévotion comptés — et priés — les nœuds de la « Passion, — adorant Dieu et Homme — pour mon très haut « seigneur — par qui ma faute soit lavée... — je n'ai pu « perdre le nom — de vieux, puto, juif... » Il entend messe sur messe, croit avoir gagné « la patente de pur chrétien ». Mais quoi ? « Rien ne peut tuer cette tache de converti ». *Tu es judeus in æternum, Montoro.* Alors il se fait une raison, reste juif puisqu'il le faut, et lorsque le boucher n'a que de la viande de porc à lui vendre, lui dit : « Tu me fais trahir le serment de « mes aïeux ». C'est un fait que les meilleures histoires juives

(1) Baena, Préface. *Canc. de Burlas*, passim, notamment, p. 59 : la pièce dédiée à Matihuelo semble une parodie des invocations bouddhiques. *Canc.* Montoro, *passim*. Graetz, IV, 316. — Comp. dans Baena (lequel n'était d'ailleurs pas juif) les lamentations attribuées à Macias dont le refrain est : « Deus meus, elle ely — El amaz abatany... » (p. 679).

sont contées par les juifs : parcourez le recueil de Montoro ; il vous fera connaître, mieux que tout autre livre, la vie d'un israélite malgré lui dans la catholique Espagne, mais prenez garde que son rire n'est que de façade, que vous êtes au seuil de la tragédie.

Lorsqu'un pur castillan veut exercer sa verve, il choisit le juif : c'est le plastron classique. Dans son testament, l'archidiacre de Toro lègue « ses yeux avec toute leur vue » à un juif aveugle de Valladolid ; Pedro Ferruz s'attache aux rabbins, aux grands rabbins tortus qui brâment à tue-tête (1), mais avec Villasandino, dit « le Prince des Poètes », le ton change : « Tête à gifles, à coups de bâton, si tes mâchoires souffrent on le voit à ton nez. Puisses-tu sans souliers, chemise ni robe, battre les mauvaises herbes ! Tu ne crains pas Dieu, tu ne crois pas à son Evangile, la goinfrerie et la luxure te tiennent, sale, vil juif, fils de sale juive... » Insensiblement le jeu devient sérieux. A Rome, sur la place Navone, le juif n'était qu'un mannequin de carnaval. En Castille, on parle de lui tirer « les tripes par l'intestin ». Comme le disait un théologien arabe d'un vizir juif de Grenade : « Sacrifiez-le : « c'est un bélier gras ! » (2).

Il est gras en effet, défaut grave aux yeux du maigre castillan. Et s'il est gras, c'est qu'il thésaurise, presse le contribuable, le débiteur comme raisin au pressoir, qu'il est toujours prêt « à boire le sang des peuples affligés ». Une fois qu'il tient sa proie, « il lui suce le sang, ainsi qu'une panthère »,

(1) Comp. le privilège burlesque concédé par Jean II à un chrétien « rancio », qui veut devenir marrane. Toutes les accusations contre le sémite s'y retrouvent, mais le ton reste celui de la plaisanterie. Publié par D. Paz y Melia, *Sales españolas*, primera serie, Madrid, 1890, p. 51 sqque.

(2) Cf. Baena, 132, 164, 334, 346, 360. — Comp. Dozy, I, 292. — Pour l'Italie, Gregorovius : *Promenades en Italie*, trad. fr., Hachette, 1894, p. 21.

ne la lâche que lorsqu'il l'a vidée (1). Tout le monde sait — et Alfonso de Espina le converso ne vous l'a-t-il pas répété ? — que les juifs ont le goût du sang. Ils s'en nourrissent, on dit aussi qu'ils en usent comme remède (2). A Salamanque, ils ont supplicié un enfant, lui ont arraché le cœur. Il est vrai qu'après enquête on les a déclarés innocents, mais le roi Henri les protège, les juges sont corrompus. En 1468, ceux de Sepulveda, sur les conseils de leur rabbin, ont volé un enfant, l'ont crucifié comme le Sauveur. Cette fois l'évêque les a fait arrêter, conduire à Ségovie ; on les a pendus, brûlés, mais, le peuple n'étant pas satisfait, on en a tué d'autres et par la même occasion des conversos. — L'accusation de crime rituel a traversé tout le moyen âge : c'est un thème connu (3) ; même après l'expulsion, l'Espagne ne l'abandonnera pas. Il y a dans la Manche un village qui, au dire d'un saint pèlerin, ressemble à Jérusalem, le village de Guardia. Là, un enfant a subi la Passion ; des convertis voulaient, avec son sang et une hostie consacrée, composer un philtre qui empoisonnerait l'eau que boivent les chrétiens, anéantirait le Saint-Office, redonnerait le sceptre à Juda. L'hostie lumineuse dénonça les criminels qui moururent dans les tourments, et de toute cette tragédie, il reste une chanson que le peuple chante encore (4). Colme-

(1) Cf. Paz, 335. — Pal., I, 363 : « Diego Arias et ses ministres font payer au peuple le produit de ses sueurs ». Ayala disait déjà dans le *Rimado del Palacio* : « Alli vienen judios que estan aparejados — Para beber la sangre de los pueblos cuitados ». Los Rios, *Est.*, 53.

(2) D'après Infessura, *Diario*, ed. Tommasini, Rome, 1890, p. 275, le médecin juif du pape Innocent VIII aurait fait égorger trois enfants de dix ans et voulu faire boire leur sang au Pontife : unique remède pour lui conserver la vie. Ceci n'est pas spécial aux juifs : le fameux antisémite Jean de Capistrano (xve siècle) disait qu'avec le sang qu'il avait recueilli du nez de Bernardin de Sienne et avec son capuchon, il pouvait guérir les malades, ressusciter les morts. Cf. Graetz, IV, 362.

(3) Cf. *Partidas*, Part. VII, titre XXIV, loi II.

(4) Sur le niño de Guardia, cf. Pelayo, *Heterod*, I, 636. Picatoste, *op. cit.*, 69. — Il a été prouvé que cet enfant n'a jamais existé.

nares vous contera une histoire analogue qui se passa au temps de Jean II. Ici, l'Espagne n'a pas innové : l'église des Innocents à Paris était dédiée aux enfants martyrisés par Hérode et aux petits chrétiens crucifiés par les juifs ; Louis XI la distingua un jour en lui faisant don d' « un innocent en- « tier » (1).

Thésauriseurs, buveurs de sang, ce n'est que l'en-tête du catalogue. On ne manque pas de rappeler au juif le Crime par excellence. Les armes de Diego Arias sont l'aigle, le château, la croix, et le Provincial vous explique que l'aigle est Saint Jean, le château Emmaüs, la croix celle où fut cloué Jésus, Diego Arias étant là, capitaine ! (2). Ils croyaient s'être lavés de cette accusation, n'être plus comptés parmi les déicides, disaient qu'ils s'étaient établis en Espagne avant la mort du Rédempteur, que des juifs de Tolède avaient écrit à ceux de Jérusalem pour désapprouver cette mort. Comme cela s'était passé dans des temps très anciens, ils confectionnaient des faux, tâchaient d'écarter cette responsabilité ancestrale. Mais en vain. A Ségovie, les évêques leur avaient imposé un tribut annuel de 30 deniers en mémoire de ce qu'ils avaient payé pour acheter le Christ. On leur disait : « Souvenez-vous que vous « venez d'Orient, que vous avez infecté de vos vices non seu- « lement la pure Espagne, mais les mores mêmes. » (3). Ils se défendaient comme ils pouvaient, se faisaient petits afin d'être écoutés : « Pour naître sur l'épine, je ne crois pas que la rose « perde, ni le bon vin pour sortir du sarment ; l'autour ne

(1) Colmenares, *op. cit.*, II, 219. Comp. P. Champion, *Fr. Villon*, I, 303.

(2) Cf. également la copla suivante : « Fr. Pedro Mendez, hermano — Privado de Jeremias — Dimè tu ? Cuanto darias — Por un cuarto de cristiano ? »

(3) « La sodomie des juifs vint aux mores et des mores aux mauvais chrétiens comme Diego Arias », dit Lucena, ap. Paz, 356. Le Romancero accusera le juif d'avoir vendu Tolède aux mores. Cf. *Prim. Cr. Gen.*, § 561. — Los Rios, 4. — Graetz, *Juifs d'Esp.*, 8, 9. — *Cr. de Segovia*, Madrid, 1867, p. 60.

« vaut pas moins parce que son nid est pauvre, ni les bons « exemples parce qu'un juif les dit » (1). Quand le temps était beau, que le roi avait besoin d'eux, ils parlaient plus fort ; des prédicateurs apparaissaient, qui soutenaient l'antique foi d'Israël contre les conversos (2). Mais c'était l'exception : cette fidélité à la Loi est trop lourde à porter et le juif va se faire baptiser — tout comme Montoro.

Il n'en est pas quitte pour une cérémonie. Consultez Guzman et ensuite Bernaldez, vous pourrez mesurer la marche de l'opinion publique à son égard. « Il ne faut pas, dit Guzman, « trop demander aux nouveaux chrétiens, ils ne sont pas nés, « n'ont pas été élevés dans la vraie foi. Or, les disciples du « Sauveur, qui avaient vu des miracles, abandonnèrent leur « maître, doutèrent... Ne condamnons pas toute une nation : « il y a de bonnes et dévotes personnes parmi les conversos. « Pourtant, les plantes nouvelles et greffes fraîches ont besoin « de beaucoup de travail, de grande diligence et soin jusqu'à ce « qu'elles soient bien enracinées et prises. C'est pourquoi, il « serait bon d'enlever leurs enfants aux récents convertis ; au « bout de deux ou trois générations, ils seront bons catholi- « ques. Evitons les extrêmes : si le converso n'observe pas sa « loi, qu'on le châtie, qu'il serve d'exemple. Mais, les con- « damner tous ou n'en accuser aucun semble plus volonté « de dire mal que zèle de vérité » (3). Et maintenant Bernaldez,

(1) Cf. ap. Ticknor, I, 84, les vers charmants de Rabi don Santob à Pierre le Cruel : « Por nascer en el espino... »

(2) Cf. Graetz, IV, 349. Il y eut même des controverses courtoises entre juifs et chrétiens, sous Jean II.

(3) *Generaciones*, Cap. XXVI et l'exemple qu'il donne. Comp. lettre de Madame de Maintenon (25 octobre 1685) : « Je crois bien... que toutes ces conversions ne sont pas également sincères ; mais Dieu se sert de toutes les voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfants du moins seront catholiques. Si les pères sont hypocrites, leur réunion extérieure les rapproche du moins de la vérité ; ils en ont du moins les signes communs avec les fidèles ». V. aussi la loi du 19 septembre 1783 de Charles III d'Espagne sur les bohémiens, ap. Borrow, *Gypsies*, p. 120.

le curé, le panégyriste des rois catholiques : « Ces maudits « refusent de faire baptiser leurs nouveaux-nés, ou s'ils y con- « sentent, ils lavent, rentrés chez eux, la tête des enfants pour « effacer la trace du baptême. Ils apprêtent leurs aliments « avec de l'huile au lieu de lard, s'abstiennent de porc, font « gras en carême, remplissent d'huile les lampes de leurs « synagogues et autres rites abominables ». L'inquisition recueilliera tous ces indices : « Judaïse celui qui porte du linge « blanc le jour du sabbat ; qui, la veille du sabbat, n'allume « pas de feu le soir dans sa maison ; qui a lavé un cadavre « avec de l'eau chaude, tourné le visage d'un mourant vers « la muraille, qui sort déchaussé ou demande pardon à un « ami le jour de l'Expiation ». Mais Bernaldez a déjà indiqué le remède : « Tous les maudits juifs, hommes et femmes, de « vingt ans et plus, soient-ils purifiés par le feu et le « fagot ! » (1). Chez le noble, pas de bûcher : la confiscation des enfants. Chez le curé, une description détaillée, soignée, quasi amoureuse du *quemadero*, l'instrument de purification. Du commencement à la fin du règne d'Henri, on suit l'évolution vers le massacre. En 1461, A. de Espina, le nouveau chrétien, put s'apercevoir qu'il ne prêchait pas dans le désert. Un moine ameute les habitants de Medina del Campo contre les juifs, on en brûle quelques-uns avec les rouleaux de la Loi, on pille leurs maisons. En 1462, le frère de Beltran de la Cueva organise à Carmona un soulèvement contre les conversos, une razzia « au nom de la religion ». Mais ce ne sont là que mouvements isolés, il n'y a pas encore contagion. Alors un frère de l'Observance de Saint François, Fr. Fernando de la Plaza, tente d'organiser plus méthodiquement la destruction

(1) Ce qu'il admire chez ses rois, c'est qu'ils ont mis le feu aux hérétiques : que, grâce à eux et par synodale constitution, les hérétiques ont brûlé, brûlent et brûleront en vives flammes jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seul. *Op. cit.*, I, 26. Cf. Prescott, I, 287, 293, 308. Graetz, IV, 397.

des juifs et judaïsants, de mettre « ce grand œuvre » sous l'ombre du roi et de Rome ; il fait savoir à Henri que des conversos font circoncire leurs enfants, qu'il importe de faire inquisition sur cela, qu'il a les preuves : « des prépuces de fils « de chrétiens convertis ». Henri demande qu'on lui apporte les pièces à conviction et les noms des coupables. Le frère refuse, l'imposture est découverte et l'observantin confondu. Nouvelle tentative par la voie légale en 1464 : les nobles réunis à Burgos et les Cortès de Medina attirent l'attention du roi sur « les mauvais chrétiens, très suspects en la foi » ; il faut faire la chasse à l'hérétique et, pour cela, introduire en Espagne l'inquisition romaine. La morale et l'intérêt y trouveront leur compte, car les confiscations profiteront au trésor royal. Bien que ces mauvais chrétiens soient ses familiers, Henri accepte, mais l'affaire n'a pas de suite. L'Espagne n'est pas mûre pour une inquisition régulière (1).

Elle l'est, en revanche, pour la tuerie populaire, pour le meurtre, non plus seulement au nom de la religion mais au nom de la politique. Le converso craint pour ses biens et les partis spéculent sur cette crainte, sur la haine que le converso inspire au vieux chrétien famélique. Au plus fort de la lutte entre Henri et son frère, les fidèles du roi légitime vont répétant que l'un des articles du programme du prétendant est l'extermination des conversos, que si Alphonse est vainqueur, la race juive disparaîtra. A Tolède, on se prépare. La maison du chef, Fr. de la Torre, devient un arsenal : 10.000 cordes avec des nœuds pour lier les pouces des prisonniers, des balistes, des espingoles, des sarbacanes, de la poix, de la chaux vive, et des herses de fer contre la cavalerie. C'est dans la cathédrale même, près de la puerta del Perdon, que l'étincelle jaillit : un clerc est tué. La bataille dure trois jours et

(1) Cf. Graetz, IV, 160. Castillo, 88. Garibay, 1482. Paz, 60. Lea, II, 223. — En 1460, les nobles et prélats avaient demandé, pour prix de leur fidélité, l'expulsion des juifs. Los Rios, *Est.*, 183.

se termine par la défaite des conversos. Fr. de la Torre est pendu à la cloche d'une église, son frère le régidor l'est également, tête en bas, car il a renversé la foi. Quatre grandes rues habitées par les conversos sont brûlées, leurs biens confisqués ; on réédite contre eux les anciennes incapacités et ils partent en exil. On trouva, dans la suite, les traces d'une véritable république, d'une organisation secrète à la fois administrative et religieuse avec impôts particuliers, fondations pieuses... Ainsi disparut l'oasis judaïsante de Tolède (1).

L'élan est donné. Une fois de plus, le fabricant d'outres a soufflé la révolte et celui-là c'est le leader du peuple (2). Les conversos de Cordoue avaient la fortune, les emplois, ils s'étaient armés et judaïsaient « à la honte du rite catholique ». De leur côté, les vieux chrétiens avaient créé des confréries sous l'invocation de la charité, à la tête desquelles s'était mis un forgeron, homme de bon renom et fort ennemi des hérétiques. Un jour, la procession passe dans une rue : la fille d'un converso jette de l'eau par une fenêtre et cette eau tombe sur le dais qui couvrait l'image de la Très-Sainte Vierge. Aussitôt le forgeron de crier que c'était urine lancée en mépris de la sainte religion. Le massacre commence ; les conversos se barricadent, le forgeron percé d'un coup de lance agonise ; les paysans arrivent à la rescousse, cela sent la razzia et on peut sans remords se garnir les mains, « les biens des con- « versos ayant été acquis par arts singuliers ». Le bruit court que le forgeron est ressuscité et l'ardeur des vieux chrétiens, citadins et ruraux, s'en accroît : « Ils courent à l'incendie, au

(1) Pal., II. 48. Castillo, append. à la chronique, p. 109 sqque (relation de P. de Mesa). Il y eut 1.600 maisons brûlées, 36 vieux chrétiens tués, quatre fois autant de conversos. C'est à ce moment qu'Alphonse refuse de distribuer aux tolédans les dépouilles des vaincus (1467).

(2) « Les fameux fabricants d'outres ont mis dehors les notable physiciens et je crois que vous êtes maintenant fournis de bien meilleurs *odreros* mutins que de bons physiciens naturels... » Pulgar, Lettre IV à un ami de Tolède (1478).

« vol, au sac général, violent les filles, dépouillent les ma-
« trones... Une fort belle vierge, déjà privée de ses vêtements,
« gardait une riche chemise ornée de précieuses dentelles selon
« la coutume des fiancées ; un chrétien, pour la lui enlever
« plus vite, la déchire du haut en bas avec son épée, ouvrant
« la poitrine et le ventre de la pucelle qui mourut incontinent.
« On dit même qu'il y en eut qui violèrent les cadavres. » Les nobles n'abandonnent pas leur part de butin, disent « qu'ils veu-
« lent s'indemniser ». Quant aux conversos qui ont pu quitter la ville, ils tombent dans les mains des *campesinos* qui les pillent. En vérité, on gagne à être vieux chrétien : aux environs de Cordoue, à Jaen, à Andujar, mêmes tueries. Ce qui échappe est jeté sur les routes (1).

Un homme tenta de s'opposer à cette destruction systématique : le connétable d'Iranzo. Il fallait du courage. Ce peuple de Jaen, toujours à l'avant-garde, est le plus rebelle et le plus arrogant de tous ; il suffit de voir la façon dont il se couvre (2). Mais Iranzo a foi en sa popularité et tient tête aux meneurs. Tandis qu'on commence à se battre dans les rues, il se rend à l'église, accompagné de trois serviteurs, au lieu de cent comme à l'ordinaire. A la porte, il les renvoie, s'avance vers le grand autel, disant : « Aujourd'hui mourront « les méchants », puis s'agenouille sur les marches. A ce moment arrivent deux arbalétriers ; l'un assène sur la tête d'Iranzo un coup de son arme, la cervelle jaillit sur le pavé... les meurtriers s'acharnent ; quand ils le lâchèrent, le cadavre ne présentait plus figure humaine. Alors les massacreurs eurent le champ libre. — Faut-il s'étonner qu'Henri n'ait pas songé à venger la mort d'un homme qui lui était fidèle, qui, comme

1. Pal., III, 107 sqque, 133. — Castillo, 323.

2. « Quand on demande à un homme de cette cité qui voyage aux pays lointains : D'où es-tu ? il répond avec une figure mauvaise : N'as-tu pas vu que je suis de Jaen à la façon dont je me couvre la tête ? » Pal., III, 117.

son maître, ne croyait pas indispensable de haïr Israël ? « Bien « qu'il eût de la peine, le roi ne prononça aucun châtiment, « mais, sur les instances du maître de Santiago, donna la « connétablie au comte de Haro » (1). — Séville n'avait pas encore été touchée. La guerre civile entre les Guzman et les Ponce y régnait à l'état endémique. Il semblait que cela dût suffire, qu'il ne fût pas nécessaire de s'y entretuer au nom de la foi. Mais les vieux chrétiens sévillans avaient vu arriver les débris des conversos de Cordoue exactement dépouillés : le sac avait été profitable. Il y eut alors une subite éclosion de ferveur religieuse, les griefs classiques reparurent : célébration du samedi au lieu du dimanche, réunions nocturnes à la synagogue, récitations de psaumes, usage de l'huile pour les lampes... Un coup de couteau donné par un converso à un vieux chrétien déclenche le mouvement ; les hérétiques les plus notoires se trouvèrent être les plus riches sévillans.

Multipliez ces scènes à travers l'Andalousie, dans certaines villes de Castille, à Ségovie par exemple, et vous comprendrez ces paroles de l'*Alborayque* : « Au temps du roi Henri IV, « il y eut destruction et mort, en toute l'Espagne, dans les « juiveries. On les passa au fil de l'épée et de ceux qui res- « tèrent vivants, beaucoup se convertirent et furent baptisés « plus par force et crainte que de bon gré. » Pourtant, ils avaient eu de grandes espérances : une baleine monstrueuse étant venue s'échouer sur les côtes du Portugal, ils en avaient fait le Léviathan annoncé par les prophètes : le Messie ne pouvait tarder (2).

Après Cordoue, Jaen, Séville, c'est la répétition générale

(1) Pal., Castillo, *ut. sup. Cr. Iranzo*, p. 307. L'un des meurtriers, qui était borgne et s'était vanté à Séville d'avoir tué le connétable, fut écartelé par ordre du duc de Medina-Sidonia. Iranzo avait déjà, en 1468, échappé à une tentative d'assassinat. La conjuration était menée par un ami d'A. Gato, Fernan Mexia (*Cr. Iranzo*, 382).

(2) Pal., III, 115 et 231. Los Rios, *Est.*, 126.

de l'exode : Israël erre à la recherche d'un asile, d'un seigneur qui veuille bien l'accueillir, mais les purs chrétiens se récrient : « Ces infidèles vont nous infecter, pervertir la discipline ecclé- « siastique, corrompre nos enfants. Sans argent, ils seront une « charge pour la ville ». Soixante conversos chassés de Séville sont fouettés, massacrés par les paysans ; d'autres, devançant les temps, s'expatrient en Flandre, en Italie ; le plus grand nombre échoue à Gibraltar, d'où ils espèrent atteindre l'Egypte, et qui sait ? Jérusalem — Jérusalem que chanta, avec quelle ferveur mystique, leur poète Yehouda Halevi. Mais bientôt la place manque, on ne sait où les parquer, le prix des vivres augmente, il y a des rixes entre conversos cordouans et sévillans ; ceux-ci ruinés, exténués, préfèrent rentrer chez eux, à la merci du tumulte (1).

L'opinion publique approuve. Pacheco, fidèle à son rôle de dévot, pousse à la persécution : c'est pour lui un moyen de retarder l'union sous l'égide des princes catholiques, car le seul point sur lequel conversos et vieux chrétiens s'accordent est « l'inclination en faveur d'Isabelle et de Ferdinand » (2). En outre, la guerre des rues lui est indispensable pour se maintenir au pouvoir ; sous prétexte de rétablir l'ordre, il prend possession de l'Alcazar, fait ses affaires au milieu du sang. Parmi les nobles, bien peu essaient de résister au mouvement populaire : ils ont devant les yeux l'exemple d'Iranzo. A peine peut-on citer le comte de Cabra qui, à Baeza, sauve la vie aux conversos et le brave Pedro de Escavias qui, après avoir raconté les désastres d'Andalousie, s'écrie : « Superbes, achar- « nés, désobéissants, étaient ces gens qui en voulaient aux « convertis, disant qu'ils étaient hérétiques ! Ce qui devait

(1) Pal., III, 133, 233. Il faut admirer la force de rebondissement de ces convertis : ceux de Séville, pour se défendre, constituent une milice de 300 cavaliers, 5.000 soldats dont 3.000 écuyers — et ceci au moment même de la dispersion.

(2) Tout au moins Palencia l'affirme, III, 107.

« être plus désir de les voler que zèle du service de Dieu ! » Plus tard Gomez Manrique évangélisera Tolède, tâchera de lui enseigner la tolérance à l'égard des nouveaux chrétiens, mais ce ne sont que voix isolées, sans écho. L'antisémite Bernaldez a un autre auditoire : la nation (1).

Un poète cependant ose demander merci. Montoro, âge de soixante-dix ans, exilé de Cordoue, revendique sa nationalité juive, se fait aux pieds d'Isabelle le porte-parole des juifs, des convertis. Ce n'est plus le Montoro du *Cancionero de Burlas*, des insultes à Cota, à Juan Poeta : c'est Montoro, fils d'Israël, plaidant pour Israël. Je vois ce gros juif blanchi, amer, triste, pleurant au milieu de sa friperie : « Si vous me « condamnez à la peine, quelle mort pouvez-vous me donner « que je n'aie déjà soufferte ? Si vous voyiez le sac de la ville « et pas une baguette (un officier de justice), Seigneur, qui « dise : Arrêtez ! Si votre Altesse voyait cela, le cœur lui « fondrait en larmes de grande pitié... Notre Seigneur ne « désire pas avec fureur la mort du pécheur, mais qu'il vive « et se repente. Reine de grand état, fille de mère angélique, « ce Dieu crucifié, le côté ouvert, bordé d'outrages et incliné, « dit : Pardonne-leur, Père... Ainsi, Reine d'autorité, cette « mort sans répit, qu'elle cesse par ta pitié et bonté » (2). Ce furent les dernières paroles des juifs en Espagne, le dernier appel. On sait quelle fut la réponse.

Un juif ségovien, fort riche, Abraham el Viejo, espéra sauver ses frères en les mettant sous la protection des rois. Le

(1) Cf. Pal., III, 114. Sitges, 406. Pelayo, *Ant. lir.*, VI, préf., p. 79. D'après Escavias, il faudrait ajouter au nom de Cabra ceux de D. Alonso à Cordoue et de Martin Alonso de Montemayor à Alcaudete.

(2) *Canc. Montoro*, 100. Baena, préf., 36. — Pelayo, *Ant. lir.*, VI, p. XX. — « Sans père, sans enfant, je gémis dans une triste solitude ; altéré d'un ami, je me consume d'une soif que je ne puis éteindre. Où trouver encore des motifs d'espérer ? » Ibn-Gebirol, cité par A. Franck, *op. cit.*, p. 367.

raisonnement de ce docteur, futur grand rabbin, était simple : « Naguère, le roi Henri a favorisé les miens, mais que reste-t-il « de cette royauté ? un être sans énergie, sans décision, sans « même ce libre arbritre commun à tous les hommes, ne sa- « chant ni aimer, ni haïr : un imbécile (1). Pour nous, il n'y « a plus rien à en tirer, ce déchet royal devient compromettant. « Le moment est venu de s'en éloigner, de confier notre for- « tune à un autre vaisseau. Par sa bisaïeule, l'infant Ferdi- « nand a du sang juif dans les veines... Il y aura peut-être « encore de beaux jours pour les fils d'Israël ». Petite prudence qui vient trop tard. Israël est condamné. Il ne faut pas oublier que, du vivant même de son frère, Isabelle a pour directeur un dominicain de Ségovie, Fray Tomàs de Torquemada.

L'agonie durera dix-huit ans ; peu à peu naîtra l'idée d'une nouvelle croisade catholique, mais de tout repos celle-ci : on a la victime sous la main. « Jadis les croisés allèrent au loin « pour venger leur Dieu outragé ; nous n'épargnerons pas ceux « qui l'ont tué. » Roland, au moment de mourir, ne dit-il pas : « Combien ai-je tué de juifs ? » (2). Il ne s'agira pas seulement de tuer, mais de ruiner. Les juiveries de Tolède, Cordoue, Séville, Burgos sont considérablement réduites : le fisc s'en est aperçu lors du *repartimiento* de 1474. Mais cela ne suffit pas. On enlèvera à ceux qui restent, artisans, manœuvres, artistes, leurs moyens d'existence. Une police spéciale est créée pour empêcher les juifs de sculpter des statues, de peindre des tableaux de sainteté ; les tailleurs de pierre de Tolède s'engagent « à ne pas montrer leur métier aux confesos ». Un à un, on brise leurs outils (3). Sans doute, vous retrouverez des juifs

(1) C'est son mot lorsqu'il se confie à Cabrera. Pal., III, 184.

(2) *Chronique de Turpin*, Ch. XXII. Cf. Graetz, IV, 343 sur ce que disaient les allemands massacreurs de juifs, au commencement du xve siècle.

(3) Cf. Los Rios, *Est.*, 140. Pulgar, *Lettres*, 219. — Dieulafoy, *op. cit.*, 161, 194

auprès de la reine très-catholique (1), vous en rencontrerez de plus humbles, à la suite de l'armée de Grenade, qui sont colporteurs, vendeurs de casse-croûte. Mais ce n'est qu' « un trou-« peau abandonné du pasteur ». Alors vraiment Israël n'apporte plus rien à l'Espagne. J'imagine ces dernières juderias, qui s'en vont en lambeaux, « ayant toujours le combat à la « porte » mais qui, riches de leur ancienne gloire, s'en nourrissent encore et répètent, aux jours de Pourim et de Ros Hasàna (chef de l'an), les chants mélancoliques que leur apprirent Ibn-Gebirol et Yehouda Halevi. Les juifs de Ségovie, avant de partir en exil, restèrent trois jours dans le cimetière de leurs pères, se lamentant sur les tombeaux. *Dedisti nos tanquam oves escarum et in gentibus dispersisti nos* (2).

L'expulsion des juifs est une manifestation de ce don-quichottisme qui, selon M. de Unamuno, est le fond de l'âme espagnole (3). Que le turc raille la sottise de ces princes qui « appauvrissent leur terre pour enrichir la sienne » (4), que l'Espagne doive souffrir de cette amputation volontaire, peu importe. « Ce qu'aucun n'oserait faire, la Foi d'un Goth, d'un « Espagnol l'ose. — Je ne veux laisser croître dans les champs

(1) « On dit que la Reine est protectrice des juifs et fille d'une juive. Elle a plus de confiance dans les juifs baptisés que dans les chrétiens. C'est entre leurs mains qu'elle remet ses rentes. Les juifs sont ses conseillers et secrétaires comme ils le sont du roi ». (*Nic. de Popielovo*, ap. Paz, XX.)

(2) *Psaumes*, XLIII, 13. — Cf. Los Rios, *Est.*, 153, 207. Graetz, IV, 420, 441. Pelayo *Hist. id. estet.*, II, 108, 112. Ces juifs d'Espagne sont ceux qu'un génois verra aborder : « Vous les eussiez pris pour des larves ; sans quelques mouvements qu'ils faisaient avec peine, on les aurait crus sans vie. » (*B. Senareza*, ap. Beugnot, *Juifs d'Occident*, 214). D'après les calculs les plus récents, 165.000 émigrèrent, 50.000 se convertirent, 20.000 moururent.

(3) Quand l'Espagne aura une philosophie propre, elle sera idéaliste et pessimiste. Shopenhauer admirera Gracian.

(4) C'est l'avis de Zurita, *An.*, II, Liv. I, cap. VII.

« de ma religion aucune mauvaise herbe » (1). L'essentiel pour la nation est de préserver la pureté de son sang, d'empêcher à tout jamais le retour des conversos aux pratiques juives. L'esprit de doute, de science peut envahir l'Italie, la France. Nous, nous écouterons la voix du Seigneur, nous obéirons à ses commandements, nous serons guidés par notre foi plus exigeante que celle d'aucun autre peuple, parce qu'elle a été soumise à de plus dures épreuves. Comme le saint roi Louis, nous ne discuterons plus avec le juif qu'à coups d'épée ; nous chasserons l'impur, le professeur d'incrédulité, et redeviendrons ce que nous devons être : les soldats du Christ. « Lève-toi, « Eternel, rends ton jugement ! Saisissez pour nous les re- « nards » (2).

Le voyageur anglais George Borrow, parcourant l'Espagne, rencontra, un soir, près de Talavera, un juif. Celui-ci lui parla de Ferdinand le Maudit et de *Jésabel*, comme s'ils eussent été les Persécuteurs d'hier, lui raconta qu'il existait en Espagne, particulièrement dans les villages, des familles pratiquant en secret la religion juive ; qu'un archevêque venait naguère rendre visite à son grand'père, homme d'une grande sainteté et passait avec lui des nuits entières ; que lui-même Abarbenel était en relation avec des prêtres de sang juif... Ceci se passait aux environs de 1836 (3).

Si l'on veut comprendre pourquoi l'Espagne a si longtemps porté la marque d'Israël, pourquoi, malgré l'inquisition, l'ex-

(1) Cf. Calderon, *La Virgen del Sagrario*, IIa jornada. — Diamante, *La juive de Tolède*.

(2) C'est l'inscription que portait le tribunal de l'inquisition à Séville. Cf. Graetz, IV, 395. Los Rios, 187. « L'Espagne seule a échappé au péril (de la Renaissance et de la Réforme) par la proscription en masse et elle entre superbement dans son agonie ». Darmesteter, *op. cit.*, 186.

(3) *The Bible in Spain*, p. 106, 165. Et le fait est confirmé à Borrow par un prêtre de Cordoue, qui lui apprend ce qu'on entend par judaïsme noir (observance de la loi de Moïse) et blanc (toute hérésie). Comp. pour le XVIIe siècle, Quevedo, *El gran Tacaño*, cap. I, V.

pulsion, des habitudes, une tradition juives se sont maintenues invisibles dans ce pays vide de juifs, il faut remonter au règne d'Henri IV. Borrow a pu voir une religion honnie, qu'on croyait morte, continuant à végéter à côté d'une religion triomphante ; on lui assure même qu'il y a des transfuges, que certains retournent dans l'ombre à leur ancienne croyance. Ce sont là les derniers vestiges d'une fusion ancienne. Sous Henri, la fusion apparaît dans toute sa force. Juif, more, chrétien, « tout « va ensemble », dit Mingo Revulgo. Les vieilles prescriptions des *Partidas*, et les plus récentes ordonnances dues au zèle de S. Vincent Ferrier ne sont plus observées. Le juif ne porte plus la rouelle d'étoffe rouge, il ne craint plus de se faire donner du « don » comme un pur chrétien. On ne le brûle plus, on ne le « déroche » plus s'il a forniqué avec une chrétienne, ce qu'exigeaient autrefois les fueros de Sobrarve et de Sepulveda. C'est qu'en vérité, il est souvent difficile de le distinguer du chrétien, de savoir quelle est l'estampille religieuse de cet homme qui passe... Voici un poète, Garci Ferrandez de Jerena : il s'est épris d'une jongleuse moresque fort belle et qu'il croit riche ; il l'épouse, mais découvrant qu'elle est pauvre, il l'abandonne, se retire dans un ermitage près de Jerena ; las de solitude, il reprend sa femme, s'embarque pour Jérusalem, mais à Malaga il change d'avis, passe à Grenade, renie le Christ, séduit sa belle-sœur et finit par rentrer en Castille après treize ans d'absence, chargé d'enfants et pauvre comme devant. Je veux bien que ses vers soient d'un lyrisme dévot, mais, en conscience, quelle pouvait être la religion de ce jongleur ? (1).

Qu'il s'agisse du noble, du plébéien, les races se mêlent et l'on ne s'y retrouve plus. Les danseuses moresques ou juives ont été les favorites des castillans du moyen âge. Hita com-

(1) Baena, 625, 700. *Revulgo*, cop. 10 et la glose. Garibay, 1243. Graetz, IV, 328. Los Rios, 83. Sur les sentiments d'un Castillan du temps d'Henri IV vis-à-vis des religions étrangères, cf. Paz, *Sales españolas*, p. XVII et 35 (prophétie d'Evangelista).

posait pour elles ses chansons de truandailles. Je l'imagine, ce clerc en belle humeur, fort à l'aise au milieu des sémites mimant leurs *cántigas ;* il sait apprécier la mollesse de leurs attitudes, leur habileté à suivre le rythme : *en chica dueña yase muy grand amor...* (1). Qu'elles soient un peu magiciennes, adeptes des arts défendus, qu'elles pratiquent les incantations, s'entendent à composer des philtres, cela ne le choque pas profondément. En musique, il est dilettante, ne condamne pas un instrument parce qu'il est d'essence hétérodoxe ; le son du rabel arabe a pour lui autant de vertu que celui de la *vihuela de pendola* castillane. Danse, chants, musique, il respire librement dans cette atmosphère chargée de parfums étrangers. Sa qualité de clerc ne le gêne pas : ce castillan né catholique est à demi oriental. Le milieu où vécut Hita, vous le retrouverez tel quel en plein xve siècle. Montoro nous parle de l'art de jonglerie et Villasandino avoue que « pour une gentille « créature de la lignée d'Agar, il mettrait à l'aventure son « âme pécheresse » (2). Plus tard, c'est parmi ce peuple bigarré que se recrutera la clientèle de la Célestine.

Pour la noblesse, le cœur, l'orgueil de l'Espagne, le danger est plus grave. Aussi la loi même a pris soin que son sang ne fût point souillé. Les *Partidas* défendent aux hommes nobles

(1) En dame petite gît fort grand amour.

(2) Hita, cop., 1228 et suiv., 1612 et notes, t. II, p. 136. Pelayo, *Est. de critica*, II, 401. — Il faudrait tenir compte, en outre, de l'influence des bohémiens. Ceux-ci apparaissent en Espagne dans la première moitié du xve siècle (sans doute après 1417 ; ils sont à Barcelone, établis, en 1447). D'où viennent-ils ? Ils se distinguent du juif, se disent égyptiens, condamnés à errer à travers le monde ; en définitive, ils paraissent d'origine hindoue. Borrow relève dans leur langue des mots sanscrits et persans, c'est là un nouvel apport oriental qui se superpose à l'influence arabe et juive. — Les Castillans, eux, les ont considérés comme de race more, venus de l'Afrique du Nord, et il est bien probable que les contemporains de Villasandino confondaient les bohémiennes avec les moresques. Leur art consistait déjà à danser, dire la bonne aventure (*baile*), vendre des charmes, des drogues pour l'amour ou l'avortement, et sans doute à escroquer le *Busné* (l'espagnol). La première loi contre

et de grand lignage d'avoir pour maîtresses « des serves, jon-« gleresses, tavernières, maquerelles, ni les filles d'icelles, ni « toute autre femme dite vile par elle-même ou par son as-« cendance, car ce serait mauvaise chose que le sang des no-« bles hommes fût épandu et lié à si viles femmes » (1). Donc, l'aristocratie ne hantera pas le tripot de Hita, la boutique de la Célestine. Mais ces femmes de bas lignage, ces familles de juifs, de conversos, se sont peu à peu enrichies, tandis que la noblesse travaillait à se ruiner. La pureté du noble sang castillan en a souffert. Les preuves ne manquent pas. Lors du soulèvement de Tolède en 1449, le peuple avait exigé que tout nouveau chrétien fût exclu des charges municipales et des bénéfices ecclésiastiques ; ce règlement « né du tumulte » fut attaqué par un fort savant homme, doyen de Tolède, qui fit valoir « qu'un grand nombre d'illustres familles n'avaient pas rougi « de s'allier à de nouveaux chrétiens descendus de race juive », que l'exclusion prononcée était téméraire, contraire aux lois, à la raison, à la justice. Ce théologien politique avait du crédit à Rome et il obtint de Nicolas V une bulle condamnant l'ordonnance de Tolède sur le chapitre des juifs (2). Voici maintenant Bernaldez qui, Isabelle étant reine, écrit : « Par leurs « machinations scélérates, les juifs acquièrent grande fortune « et peuvent ainsi s'unir souvent par mariage à de nobles fa-

les bohémiens est datée de Medina del Campo, 1499. Il y eut des gitanerias comme il y avait des juderias. — Cf. Borrow, *Gypsies in Spain* et notamment le discours qu'adressa le docteur Sancho de Moncada à Philippe III sur l'expulsion des gitanos (p. 98-106). — Salazar de Mendoça, *op. cit.*, 185. Cervantes, *Novelas ejemplares* : la gitanilla de Madrid. — *Romances de Germania*, Madrid, 1779.

(1) Part. IV, tit. XIV, loi III. — C'est en 1348 seulement que les Partidas eurent autorité en Castille. Cf. Altamira, II, 81.

(2) Mariana, Liv. XXII. Mariana dit avoir eu entre les mains « des mémoires très secrets et très sûrs qui lui avaient été fournis par une personne également illustre par sa naissance et son savoir. » Sans doute le prototype du *Tizon*.

« milles chrétiennes ». La contagion d'impureté s'étend. On pourra chasser le juif ; n'importe, il reste en Espagne ; son sang coule dans les veines des nobles castillans, voire les plus frénétiquement catholiques, les plus ardents à la persécution.

Il est remarquable que Guzman n'oublie jamais de noter que tel ou tel de ses modèles est « de sang pur » : c'est, à ses yeux, une marque de grandeur, de rareté aussi. Mais faut-il s'en rapporter absolument à sa parole ? Ce consciencieux portraitiste est-il remonté à la source des illustres familles ? Quand on contrôle les *Generaciones* par le *Tizon de España*, il est permis d'en douter. — C'est un prélat qui, dans un jour de colère, refit, mais en grand, les Coplas du Provincial et dévoila à l'Espagne les origines de sa noblesse. Le cardinal de Mendoza voulait pour son neveu l'habit de Santiago ; on faisait des difficultés en haut-lieu, les informations n'étaient pas satisfaisantes... Alors Mendoza se mit au travail, fouilla dans les archives et présenta à Philippe II « le Tison de l'Espagne ». On allait voir sur quoi reposait l'orgueil de l'aristocratie espagnole, de quel suc se nourrissaient ces nobles arbres généalogiques.

Si un livre est passionnant, c'est celui-là : l'histoire du sang d'une race ; un défilé de grands noms humiliés, marqués l'un après l'autre, renvoyés dans le troupeau commun ; les familles les plus illustres désarçonnées, déboulonnées, culbutées du solar seigneurial à la taverne, à la juiverie ; les nobles ancêtres coiffés du bonnet juif, du turban more ou vêtus du sambenito ; les blasons éclaboussés, les cimiers crottés ; une héraldique qui s'effondre ; un armorial de faux nobles, un catalogue de métis... La grandesse espagnole ? Des sang-mêlés comme aux Indes occidentales ! — Certains applaudirent. Le peuple s'amusa (1). La noblesse trembla. Quant à Philippe II, il

(1) Le Tizon a eu ses heures de popularité : l'édition dont nous nous sommes servis porte la date de 1848. — Sur le Tizon, v. deux pages admirables de M. Barrès, *Greco ou le secret de Tolède*, p. 107.

ordonna de faire disparaître « ces taches honteuses » des archives de Simancas. Pourtant, nous avons le *Tizon*. Quelle nation pourrait nous offrir un livre semblable ? La panique de la noblesse, l'auto-da-fé ordonné par le roi, prouvent assez que l'auteur dit vrai. Je veux bien que Mendoza n'ait pas observé la règle du jeu : lorsqu'on appartient à la plus haute aristocratie, déshabiller les siens, ses pareils, les exposer nus sur la place pour l'édification du populaire, n'est pas le geste d'un bon parent ; c'est manquer de solidarité. Mais qui, mieux qu'un noble, aurait pu nous faire suivre pas à pas, de génération en génération, les étapes de cette corruption ?

Cherchez en Aragon, en Castille, en Navarre, en Portugal ; parcourez la liste des nobles familles ; c'est à peine si vous en trouverez une qui soit sans défaut, *sin ninguna manguia*. Il y a toujours une paille dans le glaive, un ver dans le fruit. Dénombrez les seigneurs qui composent l'entourage d'Henri, qui seront les courtisans des rois catholiques, les soutiens de l'inquisition et voyez leurs origines : Pacheco, l'ennemi des confesos, descend d'un juif Ruy Capon ; on retrouve dans sa généalogie un more de Tolède, une juive de Guadalcanal. Ce même Ruy Capon, surintendant des finances de la reine Urraca de Portugal, est l'ancêtre des Santesteban. Arias d'Avila descend d'une juive Francesca Gonzalez, fille d'un potier de basse condition ; Pedrarias le trésorier, d'une tenancière de taverne, d'un juif converti ; les Ponce de Leon, les Villandrando d'une mulâtresse (1) ; les Fuensalida d'une courtisane appelée la Judiona qui fut brûlée à Tolède ; les Carrillos d'un confeso, sans compter un chantre de Cuenca, villano, et la maîtresse dudit ; les Berganzas de la fille d'un savetier juif qui se convertit en Portugal (de là viennent les marquis de Soria) ; les Zuñigas d'une juive d'Alcala, d'une confesa de

(1) Une mention spéciale est due à un des ancêtres de cette famille qui « pour infamer la noblesse, se mit à faire des enfants dans des femmes viles ». *Tizon*, 6.

Salamanque, d'une « réconciliée » de Zamora, et, dit Mendoza, « il y a des témoins oculaires qui l'ont vue avec le sambe-« nito ». Les Guzman de Tolède ont pour ancêtre un Zuñiga marié à une moresque, antérieurement fille publique. La plupart des nobles de Navarre descendent de Mosen Diaz, juif converti, et on verra ces gens-là employés « dans les offices « royaux ou d'inquisition... »

Mendoza ne se lasse pas ; il a une force de rancune étonnante, empoigne tous ces seigneurs qui portent beau, ont leurs quartiers de noblesse peints sur la figure ; les confronte avec le juif, le more, la courtisane. Il abat, assomme, imperturbable en apparence (il parle au roi), mais on sent chez lui une joie secrète, lorsqu'il aligne des généalogies comme celle-ci : « Le duc actuel de Medina-Cœli, descendant de Maria « Escudera, naturelle de Puerto de Santa-Maria, femme d'un « barbier, fille d'un calfat... Lope de Barrientos, évêque de « Cuenca, homme bas et converti ». Dira-t-on, après le *Tizon*, que l'aristocratie espagnole n'a jamais connu les amies de Hita, les filles de « notre mère Célestine », qu'Israël a été à tout jamais banni, que l'Espagne a dégorgé ?

On pourrait suivre plus loin les traces de l'invasion sémitique en Espagne, donner d'autres preuves de sa permanence. Mon dernier témoignage sera celui de Miguel de Mañara : pour entrer dans l'ordre qu'il avait fondé, il fallait être né chrétien, sans mélange de sang more, juif, nègre ou de converso ; mais ce que redoutait avant tout cet ancien don Juan, c'était Israël. L'enfer des juifs, nous dit-il dans sa conversation avec une tête de mort, est encore plus bas que l'enfer des arabes (1).

Plus haï, le juif est resté plus profondément attaché à l'Espagne. Sous Philippe IV, Charles II, il crut le moment venu : le trésor était à sec, on avait besoin de lui. Dissimulant plus ou moins sa religion, il opéra son rétablissement à la cour, redevint banquier. Mais les jésuites veillaient : allait-on voir

(1) D'après St Jean Climaque. Cf. de Latour, *M. de Mañara*, p. 160

de nouveau « péricliter les nobles familles ? » (1). Toléré, caché, camouflé, le juif se résoudra difficilement à abandonner la terre élue : il a mis en elle trop d'espoirs et ne retrouve-t-il pas, tout près du prince, dans les plus hauts emplois, des hommes de son sang ? Mais ce sont ces hommes mêmes qui empêcheront Israël de revoir Cordoue-Nahardea, Tolède-Jérusalem. En Espagne, le converti a tué le juif.

(1) Notes de Morel-Fatio aux *Mémoires de Villars*, p. 330 .

CHAPITRE IX

La dernière Journée

Ne me laissez pas nu, comme asperge en terre.

VILLASANDINO.

Qui donna à la blanche rose habit et voile sombres?

L'ARCHIPRÊTRE DE HITA.

CHAPITRE IX

Le grand homme de la fin du règne, le héros de la dernière journée, est un domestique. Cabrera, maître de Ségovie, dispose du royaume ; le dénouement sera celui qu'il choisira : Isabelle ? *la Mochacha* ? Il est l'arbitre des dynasties. Les gens avisés le sentaient bien, Pacheco tout le premier. Ayant Madrid, il voulait Ségovie, avait essayé de se la faire livrer en mettant le roi en avant. C'était un mauvais ambassadeur : Cabrera était resté sourd. Alors, il avait eu recours à la procédure habituelle, un soulèvement contre les conversos, avait promis aux hidalgos vieux chrétiens une récolte fructueuse ; bonnement, Henri avait averti les victimes, l'affaire avait mal tourné et le maître de Santiago, battu et honteux, s'était enfui au Parral et de là à Madrid (1).

Du coup, Cabrera touche à la gloire, mais il sait échapper au vertige ; bon picaro, il ménage les deux partis, ne travaille en fait que pour Isabelle : le roi est-il autre chose qu'un nom ? En juillet 1473, les princes étaient entrés à Ségovie et Henri s'en était plaint : « A mon insu, contre ma volonté, ils sont venus dans *ma ville de Ségovie* où j'ai ma demeure et maison principale ; ils sont là distribuant les faveurs pour que je n'y puisse plus aller, y rester librement, l'avoir dans mes mains,

(1) Cf. Oviedo, ap. Prescott, I, 204. Castillo, 327. Pal., III, 123. — Pulgar, *Cr.*, 26. Colmenares, II, 361.

dans mon obédience, à ma libre disposition... » (1). Ce pauvre homme souffrait trop quand on lui enlevait sa ville. Cabrera fut magnanime, rendit au maître sa maison, Balsaïn, sa chasse et prépara avec la Bobadilla la grande scène de la réconciliation.

Elle eut lieu en deux temps : on mit d'abord en présence le frère et la sœur. La Bobadilla, vêtue en paysanne, monte sur un âne et va prévenir Isabelle à Aranda ; Henri était dans les bois, ne savait rien ; Cabrera l'amène. « Ils s'embrassèrent, « dit Castillo, avec grand amour et se retirèrent dans une salle « où, assis, ils causèrent longtemps. » L'entrevue avait été cordiale — en pouvait-il être autrement avec Henri ? Cabrera passe alors à la seconde partie, se décide à montrer Ferdinand qu'on tient tout prêt, à Turuegano. Pacheco n'étant pas là et pour cause, Henri se laisse faire : le peuple de Ségovie admira le roi de Castille et les princes chevauchant ensemble, et Cabrera suivait, deus ex machina, exhibant son œuvre, bénissant cette trinité enfin réconciliée.

Au jour des Rois, il y eut banquet à l'archevêché, près de l'Alcazar ; Cabrera régalait avec l'argent de son seigneur, courait de l'un à l'autre, appelait Henri son bienfaiteur, disait aux princes qu'il était tout à eux. Les tables levées, il leur donna les musiciens, puis, le soir, « une somptueuse collation ». Tout respirait la paix, l'entente, et cela grâce à l'ancien doncel, au fidèle majordome, au vainqueur de Pacheco. Pourtant il avait bien fallu aborder la grande question : celle de la succession. Isabelle l'avait fait « avec beaucoup de prudence et « de sens », on peut en croire Castillo, mais Henri s'était dérobé : « Je vous ferai répondre ». On en était resté là. Après la réception, il s'était senti une grande douleur au côté. Cela le fit souffrir plusieurs jours. On fit processions, rogations,

(1) Cf. la lettre datée de Cuellar, ap. Sitges, 235. — Pal. (III, 191) assure que, durant son séjour à Ségovie, Ferdinand était quasi-prisonnier : cela prouverait la prudence politique de Cabrera.

dans la ville et les monastères ; après quoi, il alla mieux, mais « il lui resta toujours des restes de dysenterie, des vomis-« sements et du sang dans les urines, jusqu'à sa mort ». Les princes l'allaient voir, essayaient de renouer la conversation, mais n'arrivaient à rien ; « des deux côtés on alléguait « des choses périlleuses à écrire » (1). Cette phrase de Castillo mérite qu'on s'y arrête. Dangereux festin de réconciliation. Est-ce le majordome ? Est-ce la princesse, la sœur ? Dans le manifeste qu'elle lança de Palencia après la mort de son père, la Beltraneja dit ceci : « Le roi et la reine de Sicile sont entrés « dans la noble et loyale ville de Ségovie et là ont requis à « diverses reprises le Roi mon seigneur de leur remettre aus-« sitôt l'héritage et la succession de *mes* royaumes... faute de « quoi sa personne serait en grand péril et il perdrait du tout « ladite ville de Ségovie et ses alcazars et ses trésors... Et ce « qui est pis et plus grave et de plus grande douleur à enten-« dre et à raconter, c'est que je suis très informée et sûre... « qu'au mépris de la loi divine qui ordonne de n'oser toucher « à son roi qui est l'oint de Dieu ni même le penser en esprit..., « ils lui firent donner herbes et poison dont il mourut depuis, « laquelle mort certains de leurs messagers publièrent sept et « huit mois avant que ledit Roi mon seigneur mourût, affirmant « et certifiant à quelques chevaliers de *mes* royaumes qu'ils « savaient de toute certitude qu'il devait mourir avant la Noël, « qu'il ne pouvait échapper, et même le Roi mon seigneur « le dit ainsi et le connut en lui-même, ordonnant qu'on le « soignât... » (2). On objectera : ceci est un papier de politique, écrit pour une jeune reine qu'on vient de frustrer de son héritage. Mais Castillo nous a fait signe ; bien que sa prudence l'empêche d'aller plus avant, nous pensons au crime ; et ce qui est certain, c'est qu'à dater de cette Epiphanie, le roi est touché. Lui si solide, le voilà valétudinaire ; ce n'est plus le

(1) Castillo, 337. Pal., III, 191. Colmenares, II, 371.
(2) Cf. le manifeste, ap. Sitges, 284.

chasseur à la carrure épaisse, aux larges mains, l'homme des bois de Balsaïn : c'est un grand corps qui se disloque, qui traîne la mort avec lui.

Si encore il pouvait souffrir en paix dans sa Ségovie, mais il garde une valeur pour l'opposition, pour ceux qui n'ont pas reconnu les princes usurpateurs. Pacheco l'appelle. Fasciné, le roi moribond accourt. Les temps sont durs pour le maître de Santiago. Rien ne lui réussit. Comme Luna, il s'alourdit, perd le tour de main. Sa femme est morte et pour lui c'est une catastrophe : elle lui était si dévouée, « s'était si bien identifiée « à lui qu'elle l'imitait jusque dans le tremblement de la « voix ». Il jouait d'elle, de ses filles, s'en servait comme d'amorces pour enjôler le roi, les princes, Carrillo. On craignait la femme autant que le mari et Palencia raconte que, lorsqu'elle fut enterrée au Parral, « les frères du couvent ne « pouvaient entendre sans terreur les lamentations nocturnes « de cette âme en peine, lamentations qu'on attribuait aux « crimes qu'elle avait commis » (1). Pour se remettre à flot, Pacheco épouse la fille du comte de Haro, à défaut d'une héritière des Santillane. Ayant échoué à Ségovie, il tente de s'emparer de la fille d'Isabelle (2). Grande pensée : il avait déjà à sa merci la fille du roi, tiendrait dans sa main l'avenir des deux partis. Mais Isabelle résiste, l'enfant est mise en sûreté à Avila. Il ne se rebute pas, essaie de faire prisonniers les princes mêmes et Cabrera. Nouvel échec. Alors il change de politique, ne songe plus qu'à se faire un état digne du Premier Seigneur du royaume aux dépens d'Isabelle et d'Henri. Pourvu qu'il collectionne les villes, les places fortes, il est satisfait. Santillane l'insulte : il salue. « Homme de grande endurance », grand encaisseur d'outrages : c'est sa caractéristique. Il fuit l'ostentation, se dit pauvre, sans influence, ne s'irrite plus

(1) II, 464. Le tombeau de Béatrice Pacheco est peut-être le plus noble du Parral, celui qui parle le plus à l'imagination.

(2) Née le 2 octobre 1470 à Dueñas.

jamais ; aux juntes de la noblesse, il apparaît en ministre de paix, en ami de la concorde, exalte la Vertu, la Sensibilité : le plus modeste, le moins nerveux des hommes (1). Mais, pour s'accroître, Henri lui est indispensable ; d'autre part, le laisser à Ségovie sous l'influence de Cabrera, d'Isabelle, est dangereux : on pourrait le lui gâter. Sous prétexte de renouer les pourparlers avec le portugais, il fait venir le roi en Estrémadure. En réalité, il veut Trujillo, la forteresse moresque sur les pentes de la sierra de Guadalupe, la ville des futurs conquistadores.

Henri se met en route aux premiers jours d'automne ; ils sont froids dans ce pays de montagnes, de landes monotones : triste terre et malsaine. Arrivé devant Trujillo, il répète les paroles que lui souffle Pacheco, mais l'alcaide exige une compensation. Les négociations traînent, l'état du roi empire de jour en jour, il ne peut plus se nourrir ; à bout de force, rentre à Madrid. Pacheco, lui, reste à Santa-Cruz, deux lieues de Trujillo. Or, comme il attendait qu'on lui livrât la ville, il tomba malade à son tour ; un abcès lui vint à la gorge, si gros qu'il ne pouvait parler, manger ni respirer. Il dormit trois jours sans qu'on parvînt à l'éveiller ; le quatrième, il rendit de la matière par l'oreille mais n'alla pas mieux. Son entourage ne comprenait rien à cette maladie (2) ; on usa d'onguents, de compresses, de choses douces *(hunturas, blanduras)*, on ouvrit l'abcès jusqu'à quatre fois, rien ne sortait. Alors les

(1) Cf. Castillo, 337, 340. Pal., III, 186-195 et 247. « Quand il aspirait à la maîtrise, il affectait dédain pour exprimer en lettres et documents de sa main son nom et titre, les traçant comme s'il ne savait écrire, en lignes irrégulières et caractères informes. Mais, la maîtrise obtenue, il montra que cette impéritie était feinte et en lettres bien formées et artistiques il écrivait le titre de sa nouvelle dignité. » Comp. les fac-simile de son écriture, ap. Paz, p. LIX.

(2) « Je ne sais comment s'appelle cette maladie, car j'ai peu lu dans Avicenne. » Lettre de G. de Cardenas à Ferdinand (20 octobre 1474), ap. Paz, 164. — Pacheco était mort le 4.

médecins l'abandonnèrent et il expira. — Si l'alcaide de Trujillo apprenait cette mort, il refuserait de livrer la ville. Il fallait cacher le cadavre. On l'enveloppa dans un tapis, on l'enfonça dans une barrique ; « il puait autant que lorsqu'il « était vivant, personne ne pouvait rester là ». Cependant les domestiques faisaient main basse sur l'argent et les meubles (1). — Fin ignoble que j'ai rapportée en détail, car elle semble avoir frappé les contemporains. Luna a été égorgé par ordre du roi, celui-là par ordre de Dieu ! Tu étais maître de Santiago, te voilà maintenant maître des barriques ! Tu es mort dans une auberge, toi qui as jeté tant de gens à la rue ! C'est par la gorge que Dieu t'a pris, ô maître de Santiago qui eus telle faim et voracité ! Tu es mort sans confession, sans communion (2). Jamais tes os ne pourront se vanter, là où ils gisent, d'avoir été fidèles serviteurs du roi ! C'est une clameur unanime : Castillo et Palencia s'indignent sur le même ton (3). De fait, ce grand mangeur avait eu trop faim ; il lui était resté une ville dans la gorge. Mais ce qui est remarquable, c'est l'identité de sa mort et de celle de son frère : mêmes symptômes, même fin. Or il semble prouvé que Giron fut empoisonné. Peu à peu, la haine s'apaisa. Pulgar n'insulte point Pacheco dans les *Claros Varones* ; Isabelle n'avait pas intérêt à salir cette mémoire, elle avait d'ailleurs essayé de traiter avec le fils du maître pour se faire livrer la Beltraneja (4). Six ans après, on alla chercher le cadavre à Guadalupe ; jusqu'à Ségovie, il fut accompagné en grande pompe « comme on n'en vit jamais que pour personnes souveraines ».

(1) Paz, *loc. cit.* Pal., III, 252. Castillo, 342. Pacheco avait 51 ans.

(2) Ce qui n'est pas prouvé : « La compagnie du prieur de Guadalupe me porte à croire qu'il ne mourut pas si mal qu'on le dit ». Lettre de Cardenas.

(3) « Le héraut de ton infamie ira de peuple en peuple et restera dans le souvenir tant que le monde durera et que les femmes enfanteront. » Castillo, 180.

(4) Cf. Siglas, 265, 287, 294.

On attendit le corps à l'Azoquejo, les religieux de Santa-Cruz sortirent pour le saluer, le chapitre descendit la côte et on l'enterra au Parral, auprès de sa première femme (1).

La disparition de Pacheco ne pouvait nuire qu'à un homme, à Louis XI qui perdait son factotum en Castille. Pour Henri, c'est la liberté. Cependant, lorsqu'il apprend la nouvelle, « il « en a grande douleur » ; il était trop habitué à son despote, ne pouvait s'en passer. L'orphelin Diego Téllez Pacheco vient pleurer dans ses bras, « il le console, le caresse de douces « paroles pour qu'il retrouve en lui la tendresse et jusqu'au « nom du père qu'il a perdu » ; il lui confirme son héritage et, sans consulter personne, le fait maître de Santiago. Ce jeune Pacheco, c'est la dernière passion d'Henri.

Fin d'automne en Castille. Je vois ce roi décharné, qui peu à peu s'en va, autour de qui le vide se fait. De nobles, peu ou point : Mendoza le récent cardinal qui continue son double jeu, fidèle au roi, fidèle aux princes ; Carrillo qui arrive en coup de vent, furieux contre Isabelle parce qu'elle reconnaît mal ses services. Le reste a déserté. Comme les juifs, les nobles pensent : « Il n'y a plus rien à gagner ici. Cet homme est « condamné. Repartons sur de nouveaux frais ». Ce sont les mêmes gens que verra Saint-Simon : « Vers la fin de la vie « du roi, ils sentirent le cadavre ». Cardenas écrit à Ferdinand : « Tout le monde est enceint et l'on n'attend pas les « neuf mois. Je crois qu'il va arriver de fort grandes choses « et neuves ». On *sait* que l'ancien roi ne durera pas : le nouveau règne est commencé.

Il est vrai qu'Henri ne compte plus, que l'Histoire l'a déjà rejeté, qu'elle passe au-dessus de sa tête ; il a fini son rôle. Mais, dans ces derniers jours de l'année, sous cette lumière froide, sa figure souffrante a quelque chose d'attachant. A côté de lui, sa fille — qu'il aimait, quoi qu'on en ait dit,

(1) Colmenares, II, 403.

autant qu'il détestait sa femme (1) — et Diego Pacheco. Peut-être eut-il alors quelques moments heureux. C'est son ennemi Palencia qui me le ferait croire : « Quand il voyait Diego « triste, il allait lui rendre visite à l'aube et chantait, s'ac- « compagnant doucement avec sa mandoline, pour distraire « Diego qui l'écoutait, couché dans son lit » (2). Veillée avant la mort, mais c'est le moribond qui chante pour apaiser la douleur du jeune homme. Dans cette solitude, il semble qu'on puisse le toucher de plus près ; quelque chose s'éclaire en lui, il y a un biais par où on peut le saisir : il est musicien, « le son de sa voix est doux, il joue doucement du luth, sent « bien la perfection de la musique, aime ses instruments » (3). Voilà un goût prononcé, une inclination constante : jeune, il a pour familier un chanteur Martin de Vilches ; en Andalousie, il faillit être pris par les mores un jour « qu'il se réjouis- « sait dans un jardin délicieux au son de la musique » ; plus tard, lorsqu'on lui proposera un mari pour sa fille, il demandera avant toute chose : « Est-il musicien ? » S'il laisse les autres gouverner, il s'occupe lui-même de sa chapelle, de sa maîtrise, dépense beaucoup pour en avoir une bonne ; on lui en fait grief, mais les maîtrises d'Alphonse VIII, d'Alphonse X ne valaient pas celle d'Henri de Castille (4). Ainsi ce mélomane mime la foi, se plaît aux saints offices, chante sa partie au chœur. Il collectionne les instruments castillans, arabes, et l'on trouve chez lui, comme dans le tripot de Hita, la guenbri moresque à côté de la gaita espagnole, le rabel arabe auprès du psalterion et de la vihuela. Isabelle hérita de cet amour,

(1) Castillo, 233.

(2) III, 257. Suit l'indispensable calomnie : « Il allait si loin dans ses caresses au jeune homme, qu'il donnait assez de motifs aux murmures ».

(3) Castillo, 6.

(4) Pal., I, 131, 255. III, 45. Castillo, 36. — Sur la musique en Espagne à cette époque, cf. Altamira, II, 292, 335. — En Bourgogne, Charles le Téméraire est musicien et compositeur. Cf. O. de la Marche, *op. cit.*, 408.

elle eut une chapelle de quarante chanteurs et, parmi les instruments qu'elle réunit dans l'Alcazar de Ségovie, certains avaient probablement appartenu à son frère, gardaient un peu de son âme (1).

On aimerait savoir quelle fut sa musique, ce qu'il lui demandait. Non pas, sans doute, de comprendre « que l'état heureux « d'une république consiste en la modération, la proportion « convenable, l'accord de ses parties » ou « combien forte est « l'influence des lois, utile l'ordre dans la vie, suave et douce « la modération de l'âme » (2). Ruy Sanchez de Arevalo lui enseigne bien, dans la dédicace de son livre, que « la cinquième « excellence de ce noble art et honnête exercice consiste en ce « qu'il dispose et induit les hommes aux vertus politiques, « c'est à savoir bien régir et gouverner » ; Alfonso de la Torre, que « l'harmonie des sons entraîne la sphère de l'univers, « élève la force intellectuelle aux pensées transcendantales des « choses spirituelles, bienheureuses et éternelles » (3). Je crains bien qu'Henri n'ait rien cherché ni senti de tout cela : les allégories, analogies, anagogies, alignées par les théoriciens scolastiques, par les cuistres d'école, depuis Isidore de Séville jusqu'au bachelier Alfonso, sont pour lui des jeux d'esprit, des amusements vains. Il ne conçoit pas que la musique devienne un moyen de discipliner l'âme, de connaître le monde, un tremplin pour s'élancer vers Dieu, ou, plus platement, une règle d'administration : il n'est ni philosophe, ni croyant, ni conducteur d'hommes.

(1) Cf. Pedrell *Organografia musical antigua española*, 1901, p. 87-91. Collet, *op. cit.*, 113-117. Bernaldez raconte que « quand la reine assiégea Baza en 1489, les mores furent tous aux murailles ouïr la musique de tant d'instruments qu'elle avait avec elle ». Sa fille, Jeanne la Folle, est mélomane (Héfelé, *Ximenès*, 181). Charles-Quint également : lorsqu'à Yuste un chanteur fait une fausse note, il jure : O hideputa bermejo !

(2) Mariana, *De rege*, cit. par Collet, p. 111.

(3) *Vergel de Principes*, ap. Collet, *ut. sup.* — *Vision Delectable*, Cap. VI, Pa Part.

Il n'a rien laissé, même pas des *Cantigas* comme Alphonse le Sage, mais celui qui l'a le mieux connu nous dit : « Tout « chant triste le délectait ». Songez à ce que fut sa vie et la phrase de Castillo prendra toute sa valeur. Ce qu'il chante, ce n'est pas la cantiga d'*amigo*, de joie, de fiançailles, les refrains de *maldizer* ou ceux du *Cancionero de Burlas*. Ce chasseur n'est pas grossier : « il a la parole mesurée, n'est « pas familier, dit vous, même aux enfants ». Ce n'est pas non plus le chant héroïque, celui qui scande le romancero, qui accompagnera les soldats de Grenade (1). C'est, je crois, une mélodie plus humble et qui va peut-être plus profondément, un chant solitaire, parfois aussi dépourvu d'accents que la plaine monotone qui descend de Madrid vers l'Andalousie, parfois aussi tourmenté que les paysages noirs qui entourent Ségovie. Cet homme toujours à l'écart devait aimer les chansons de montagnes, les chansons des pâtres traînantes et lugubres qu'on entend encore sur les plateaux de Castille, les mélopées arabes qui commencent sur un rythme de bacchanales et finissent en lamentations funèbres, et aussi les hymnes sombres du catholicisme, celles de l'office de Ténèbres ou le Dies iræ ; car son âme trouble est aussi sensible à ce qui vient du more qu'à ce qui vient du chrétien. Cette tristesse indéfinissable qui l'a travaillé toute sa vie devient pour lui une jouissance lorsqu'elle s'épanche, qu'elle s'exprime en musique : il a besoin de lui donner une forme. Lorsqu'il crée autour de lui un air de mélancolie, son œil inquiet sous sa paupière épaisse retrouve une manière de sérénité, sa nature une délectation (2).

Ainsi je l'imagine, à la veille de sa mort, vêtu noir sur noir,

(1) La musique a permis de conserver certains fragments épiques, comme l'épisode du siège de Baza sous les rois catholiques. Cf. Pelayo, *Rom.*, II, 214.

(2) Castillo, 5-6. Escavias, ap. Sitges, 407.

sur la tête une calotte noire, aux pieds des bottes moresques (1), et chantant de sa voix douce auprès du lit de son ami. — On dit que, dans la retraite qu'il devait à la générosité de Mahmoud le Gaznévide, Firdousi se réjouissait au chant d'un enfant, que cette voix jeune éveillait son génie... (2). Le roi oublié, mi-more, mi-castillan, me rappelle le poète paradisiaque qui fut persan dans son cœur et musulman parce qu'il le fallait : tous deux, auprès d'un être jeune, chantent leur chant du tombeau.

On ne le laissa pas mourir tranquille. Diego est haï de la noblesse ; un jour, le comte d'Osorno s'empare de lui par trahison. Diego s'étonne : « Pourquoi cette perfidie ? » Osorno répond : « Votre père a trahi sa parole autrefois ». On crut qu'Henri allait devenir fou : il avait des accès de colère puis retombait aux larmes, n'admettait pas de consolation ; son mal doubla. Il lui fallut errer de nouveau, négocier, mais « il ne regardait pas le péril de sa vie ». Enfin une nouvelle trahison rend la liberté à Diego : la comtesse d'Osorno et son fils sont faits prisonniers ; les gages étant équivalents, on traite. Henri rentre à Madrid apaisé, mais « las, exténué d'aller par « les champs en temps de si grand froid ». Son dernier désir est de retourner à Ségovie, de mourir dans son terrier. Mais la maladie l'en empêche, sa douleur au côté ne lui laisse ni repos ni répit ; il refuse d'être soigné, ne croit pas aux médecins ; peut-être sait-il d'où vient son mal. Autour de lui, trois ou quatre nobles, Mendoza, Haro, Benavente et le jeune Pacheco. On lui dit de mettre ordre à ses affaires et le prieur de Saint-Jérôme del Paso est appelé. Il se confesse une grande heure, puis, la pénitence finie, désigne les exécuteurs testamentaires de son âme, *albaceas de su anima*. Il est, nous dit-on, étendu sur un pauvre lit, vêtu d'une mauvaise tunique, les

(1) V. son portrait reprod. ap. Paz et Pal., III, 299 sqque.
(2) Cf. Michelet, *Bible de l'Humanité*, 1864, p. 124.

cuisses à l'air, ses bottes moresques aux pieds ; il respire avec angoisse et tourne ses yeux éteints sur ceux qui l'entourent sans pouvoir leur répondre ; il est devenu difforme, sa bouche est tordue ; il agite les bras. Pour l'inciter à la dévotion, on dresse un autel auprès de son lit, mais il ne s'aperçoit de rien et expire dans la nuit du 11 au 12 décembre 1474. — Il était si décharné qu'il ne fut pas besoin de l'embaumer. Castillo assure qu'on lui fit des funérailles royales, Pulgar que Mendoza dit la messe, Palencia que l'enterrement fut abject : « le cadavre, colloqué sur de vieilles planches, « fut porté au monastère de S. M. del Paso, près Madrid, sans « aucune pompe, par des hommes qu'on avait loués. Tout le « monde s'était dispersé et les grands songeaient aux contin- « gences de l'avenir ». Cette dernière version n'est peut-être pas la plus mauvaise : la noblesse s'y montre assez bien (1).

Fit-il un testament ? La question n'est pas résolue. On a raconté, à ce sujet, de romantiques histoires : un curé de Madrid aurait reçu d'un secrétaire le testament d'Henri, l'aurait enterré dans un coffret près d'Almeida de Portugal ; Isabelle aurait eu ce testament en sa possession peu avant sa mort ; Ferdinand l'aurait brûlé, suivant les uns ; suivant d'autres, un licencié du Conseil du roi l'aurait conservé. Ce qui est certain, c'est que les fidèles d'Henri se fondaient sur une clause testamentaire instituant la Beltraneja héritière (2). Après confrontation des divers témoignages, la vérité semble celle-ci : Henri ne laissa pas de « volontés écrites » mais déclara verbalement que sa succession appartenait à sa fille (3). La Beltraneja, héritière légitime des royaumes d'Espagne, Isabelle usurpatrice : la

(1) Castillo, 345-46. Pal., *ut. sup.* Pulgar, *Cr.*, 31. Sitges, 248. Paz, p. XIX, dit qu'Henri mourut le 24 décembre. Isabelle ne donna rien « pour les honneurs de l'enterrement de son frère. »

(2) Bernaldez, cap. X. Galindez de Carvajal, anno 1474, ap. Pulgar, *Cr.*, 31 (note).

(3) Sitges, 251. Comp. le récit de Pal., III, 301.

contestation date de plus de quatre siècles et dure encore. Il faut en dire un mot. — Une information présentée en 1522 à Charles-Quint donne trois preuves de la bâtardise de la Beltraneja : les mauvaises mœurs de la reine Juana ; lorsque la Beltraneja naquit, on lui donna des coups sur le nez pour qu'elle ressemblât à son père ; le jour de sa naissance, une femme accoucha d'un garçon dans le même pays et on tenta de substituer le garçon à la fille, ce que Dieu ne permit pas... Ces papiers du XVIe siècle portent déjà l'empreinte florentine : nous sommes à la cour des Médicis, le frate a un nouveau-né tout prêt dans la manche de sa robe (1). L'argument principal reste l'impuissance d'Henri. Débat dangereux au cours duquel les médecins et les femmes firent des dépositions contradictoires. Pulgar, dans sa chronique, a beau donner la vérité officielle — la vérité qu'Isabelle voulait établir en Espagne, — Henri n'a pas encore perdu son procès, plus heureux en cela que ce marquis de Santa-Cruz que rencontra Saint-Simon et qui, accusé tour à tour d'impuissance et d'adultère, fut chaque fois condamné (2). Un chroniqueur bourguignon dit, à propos du mariage des princes : « Du surplus du secret de la nuit, je « le laisse à l'entendement des nobles parties » (3). Imitons cette réserve, passons à côté de l'alcôve et tenons-nous en à ceci : la Beltraneja est née au palais royal, son père étant légitimement marié avec la reine Juana ; deux fois, Henri fut contraint, par politique, de la désavouer ; en toute autre occasion « ou publique ou secrète, jamais il ne la dénia pour sa fille, au

(1) Histoire de Bianca Capello.

(2) Cf. Pulgar, *Cr.*, 8. « Bien qu'il eût aimé beaucoup de femmes tant duègnes que donzelles... qu'il les eût dans sa maison et fût seul avec elles en lieux écartés et souvent les fit dormir avec lui dans son lit, celles-ci confessèrent que jamais il ne put avoir avec elles copulation charnelle. » Documents en sens contraire, ap. Sitges, 48 sqque. Pour la discussion, Paz, LIX sqque. Comp. Tallemant des Réaux, *Historiettes*, Techener, 1865, t. VI, p. 20. Historiette de Mme de Langey. Bayle, *Dict.*, article Quellenec.

(3) O. de la Marche, *Mémoires*, 540.

« contraire toujours il l'affirma être sienne et l'eut pour « telle » (1). A son lit de mort, il l'institue son héritière. Quels titres Isabelle peut-elle opposer à ceux-ci ? L'avènement de la reine très catholique n'est-il pas une pure et simple usurpation ? (2). A cela, l'historien de la plus grande Espagne, le sage jésuite Mariana, vous répondra : « Peut-être. Mais, la « gloire et l'avantage que les peuples en ont retirés, ont bientôt « fait oublier ce qui aurait pu manquer à ces princes (Fer- « dinand et Isabelle) pour rendre leurs prétentions légiti- « mes » (3). Henri n'a pas réussi : il a tort.

Isabelle récolte. Elle n'a point quitté Ségovie depuis le festin de réconciliation, sait que là doit commencer sa fortune. La mort de son frère « lui tire quelques larmes », elle prend le deuil un moment, pour la forme, mais n'est point femme à perdre le temps en comédies funèbres. L'échafaud est élevé sur la place de Ségovie, la reine apparaît en riche costume, « adornée de joyaux resplendissants et de pierres précieuses « qui relèvent sa beauté singulière » ; elle sait la valeur de l'apparat. Devant elle, Gutierre de Cardenas tient par la pointe une épée nue, à la mode espagnole, « pour apprendre à tous « que s'avance celle qui peut châtier les coupables » (4).

A Saragosse, où se trouve Ferdinand, la scène est un peu différente. Ferdinand pleure pour de bon et s'étonne de ses larmes. Il refuse de voir personne, s'enferme chez lui, « ordonne

(1) Castillo, 233-34. Cf. Dieulafoy, *Isabelle la Grande*, Hachette, s. d. p. 45.

(2) Cf. Sitges, 253 sqque. Aussi les partisans d'Isabelle ont-il dû invoquer « le vœu de la nation ».

(3) Liv. XXIV. — Cf. Liv. XXII, anno 1459. « On peut soupçonner que grande partie de cette fable (la bâtardise de Juana) fut forgée en faveur des rois... » Comp. le mot que rappelle Et. Pasquier sur les maisons royales : « Elles font cent ans bannières et cent ans civières ».

(4) Pal., III, 304. Pulgar, *Cr.*, 37 : « Cérémonieuse en ses vêtements et parures... » La figure populaire d'Isabelle apparaît dans Brantôme : « Elle prenoit un grand plaisir à voir quatre choses : un homme d'armes sur les champs, un évesque en son pontifical, une belle dame dans un lict et un larron au gibet ». *Dames Galantes*, discours II.

« le deuil de ses domestiques ». Quand il arrive à Ségovie, il porte une robe de deuil, on le supplie de quitter cela : ce n'était plus le moment, et quelle figure ferait-il à côté de sa reine éclatante ? Peut-être y avait-il alors du bon jeune homme émotif, respectueux des apparences, dans ce nouveau roi qui sera plus tard l'astucieux et avare dénoncé par Machiavel (1). Ce ne fut point une idylle que cette réunion dans la gloire d'une princesse de vingt-trois ans, d'un prince de vingt-deux. Isabelle s'est fait couronner seule, sans prendre conseil de son seigneur ; elle l'a avisé de cette cérémonie par un billet fort laconique. L'autre s'étonne « de l'insolite de la chose », notamment de cette épée portée par la pointe ; il dit à Palencia et à A. de la Caballeria le juriste : « Vous qui avez lu dans les his- « toires (2), est-il conforme à la tradition de voir une reine « usurper les attributs d'un roi ? » Au lendemain même de la mort d'Henri, les difficultés commencent. Isabelle s'oppose à Ferdinand, la Castille à l'Aragon : c'était dans l'ordre. Il y aura encore de mauvais jours pour l'Espagne, avant que la très gracieuse reine parvienne à faire courir les chevaux couplés (3).

Le protagoniste mort, le successeur sacré, que deviennent les comparses ? — Six mois après Henri, disparaît l'auteur de tout le mal, la reine Juana. La vie n'avait pas été douce pour elle depuis sa fuite d'Alaejos : son amant, P. de Castilla, la ros-

(1) Cf. Pal., III, 311. Colmenares, II, 382. Ne nous fions pas trop à ce bon jeune homme : il s'est déjà montré à Saragosse en faisant égorger un hidalgo qui le gênait et en ordonnant de laisser le cadavre exposé tout un jour sur la place, pour l'exemple (Pal., III, 236).

(2) Ce qu'il n'avait pas fait, car son éducation avait été fort négligée. Il savait à peine écrire : « ses signatures en sont une preuve assez convaincante », dit Mariana, Liv. XXIII.

(3) Cf. Pal., III, 316. Sitges, 263. Los Rios, VII, 198. — Sur la prééminence d'Isabelle, v. Nic. de Popielovo, ap. Paz, XX. « La reine est le roi et le roi son serviteur... Le roi ne peut rien faire sans permission de la reine... »

sait, « fatigué de souffrir son incontinence » ; Henri refusait de la voir, la tenait « en tel abhorrement qu'il ne se souciait « pas d'elle ». A la fin, son tempérament étant décidément excessif, on l'enferma à Madrid, au couvent de Saint-François ; elle entendait la messe par un judas. Certains disent qu'elle mourut en couches, d'autres qu'elle fut empoisonnée par ordre de son frère, le roi de Portugal, parce qu'elle voulait rendre public le repentir de son adultère. Pourquoi ne pas supposer plus simplement que la jolie femme brune, l'ancienne héroïne de la fête espagnole, l'amazone de Cambril, ne put supporter une réclusion de nonnerie ? Nous avons le testament de cette première religieuse portugaise : elle lègue ce qui lui reste à son chevalier, son amant, « pour le service qu'il lui rendit le jour « où il la tira d'Alaejos », nomme la Beltraneja son exécutrice, puis, se souvenant qu'elle a été belle, qu'elle l'est sans doute encore à trente-six ans, demande « qu'on l'enterre en quelque « endroit bien creux pour que la terre ne tombe pas tout de « suite sur elle ». Elle signe : « la triste Reine ». Ce fut, semble-t-il, une mort en sourdine. Il était loin le temps où G. Manrique célébrait « la très puissante dame, fille et petite-fille de « rois, sa beauté, le son de sa voix et le regard de ses yeux ». Maintenant, à côté de la très positive et moraliste Isabelle (1), que pesait le cadavre d'une jeune femme qui aima uniquement l'amour et s'entendit fort peu à la politique ? On ne fit pas de dépense pour l'ensevelir, on chassa de son tombeau l'ambassadeur à la cour du Grand Tamerlan et on mit la triste reine à sa place (2).

Avec Carrillo, le ton change. A mesure qu'il vieillit, son

(1) Ses lettres à son confesseur sont d'une femme supérieurement ennuyeuse et pratique. On y rencontre des exclamations sur l'immoralité de la danse, etc... Cf. Clemencin, *op. cit.*, 363.

(2) Depuis, ses cendres ont été dispersées. Cf. Sitges, 282. Paz, 427-28. Fulgar. *Cr.* 67. Plus tard, Isabelle lui fit faire un tombeau (ceci d'après Fulgar).

profil de *gracioso* s'accentue. Sa boutique de mécontents et sa boutique de magie sont toujours ouvertes, la seconde plus florissante que la première. C'est que, depuis quelque temps, il a un nouveau directeur de conscience, une manière de saltimbanque qui serait digne de devenir le héros d'un roman picaresque. Le nommé Alarcon, natif de Cuenca, avait la manie voyageuse ; ayant parcouru la Sicile, Rhodes, Chypre et d'autres pays, à la fois escroc, alchimiste, entremetteur et polygame, cet écumeur de Méditerranée rentre en Espagne et s'adonne « à la corruption des religieuses, aux aiguillons de « l'inceste et à toutes sortes d'obscénités ». Il vivait tant bien que mal, promettant de l'or pour du fer, disant qu'il avait le secret de la pierre philosophale. Carrillo en entend parler, veut avoir ce prodige chez lui. L'autre se fait prier le temps qu'il faut, puis devient le familier, le favori. Isabelle, bien qu'elle en ait, doit lui servir une rente. Désormais, Alarcon fait la loi, non pas seulement mage en chef, mais maître en politique. C'est lui qui réconcilie Carrillo et Pacheco, qui détourne son patron du service des princes, — tout ceci entremêlé d'expériences d'alchimie, de révélations sensationnelles, car ce baladin a beaucoup appris dans ses pérégrinations ; il a vécu sur la terre élue des mages, sait des secrets plus sublimes que ceux qui furent jadis dévoilés à l'apôtre Saint Paul : emporté au troisième ciel, il a embrassé d'un regard l'avenir tout entier. Pour varier le spectacle, il introduit chez l'archevêque un compère, Beato, qui sert de médium. A eux deux, ils font des choses surprenantes : Alarcon raconte qu'après un jeûne de trois jours, il a vu Beato s'élever en l'air dans l'attitude d'un suppliant (1) ; et Beato, pour ne pas être en reste, proclame qu'Alarcon est aimé de la Divinité... Des hommes si haut placés dans la grâce n'ont pas besoin de se gêner : au palais, Alarcon tombe à coups de

(1) Comp. Görres, *op. cit.*, I, 65 (Jamblique).

bâton sur le chapelain d'Isabelle. Il est si sûr de son vieil homme qu'il le bafoue en public, parie qu'il le forcera à quitter le pallium, à se déguiser en ruffian avec bouclier, épée, chapeau de cuir, à traîner dans les rues. Carrillo, envoûté, assiste, admire, fait admirer — il faut écouter son prodige pour lui plaire, — se ruine, car ce qui lui reste est censé passer au grand œuvre. Etonnante maison que celle de ce primat d'Espagne : laboratoire, salle de spectacle et mieux encore, car lorsque la science albertine devient trop sévère, les compères amènent des femmes qui, disent-ils, « aspirent à participer « de leur pureté » (1).

Ceci est la misère domestique. Il faut voir comment elle se manifeste au dehors. Henri mort, Carrillo demande à être payé : il a de plus anciens titres que Cabrera à la reconnaissance des princes. On l'éconduit avec des formes. Il s'écrie : « J'ai tiré la reine de quenouille, je l'y renverrai » et le voilà enrôlé parmi les opposants, baisant la main de la Beltraneja. On le savait dangereux, mais on savait aussi qu'il baissait, qu'il commençait à battre la campagne. On tâcha de l'amadouer, de lui faire entendre raison : « N'enseignez pas au peuple à « secouer le joug de l'obéissance, qui est plus agréable à Dieu « que le sacrifice... Reposez-vous, pour Dieu, Seigneur ! Pour- « quoi vous armez-vous, sinon pour pervertir votre habit, « votre religion ? Pourquoi vous armez-vous, père de conso- « lation, sinon pour faire verser des larmes ?... » Mais le père de consolation, au sortir du laboratoire, casque en tête, fait la guerre à la reine. Il voit Mendoza, ce petit évêque devenu cardinal, qui a la sagesse de ne pas s'occuper du grand œuvre et est maintenant premier ministre ; cela lui échauffe la bile : « On me traite comme on ne traiterait pas le dernier des cha- « pelains ». S'il lève des troupes, c'est pour sa sauvegarde : par ce temps de poison, il craint « les herbes ». Il fallut quatre

(1) Pal., III, 13, 147, 257, 297. Paz, 361

ans pour venir à bout de ce forcené, alchimiste, *sourcier* (1) et chef de bandes ; mais on lui confisqua ses rentes ; Alarcon qui exagérait, déviait trop de magie en politique, fut pris, décapité sur la place du Zocodover à Tolède. Désabusé, ayant perdu son magicien prodigieux, il demande la paix et se résigne à s'occuper des choses spirituelles. Il avait soixante-huit ans. Ce sera un spectacle édifiant de le voir présider un concile en qualité de délégué apostolique et condamner un docteur hérétique (2). Pourtant, la place du mage-archevêque n'était-elle pas parmi les réprouvés qui, dans l'enfer dantesque, défilent la tête tordue, les yeux tournés vers les reins, car ils ont voulu voir dans l'avenir ?

Chè'l pianto degli occhi
Le natiche bagnava per lo fesso...

Les autres rôles de cette tragédie sortent d'un moule plus commun. Nobles prudents, voulant finir en paix, comme le beau Beltran, l'un des premiers à reconnaître la nouvelle reine mais qui exige des garanties pour sa personne et ses biens. Domestiques enrichis comme Cabrera, qui a livré le trésor de son ancien maître et fait sa fortune sous le nouveau. Ambitieux assagis comme Diego Pacheco qui, ayant joué de la Beltraneja, sa principale richesse, et voyant la partie perdue, rentre dans l'ordre. Prélats établis comme Mendoza, dont le pennon fut le premier planté sur la Tour de la Vela à Grenade (3). Dans la lumière du nouveau règne, ces grandeurs s'atténuent puis s'effacent. Alphonse de Portugal peut continuer le tournoi à lui seul, délirer en Castille, en France, voire même chez lui. C'est un fossile, une curiosité ; il n'est plus en accord avec le temps.

(1) Comp. Bayle, *Dict.*, art. Zahuris : devins et *sourciers* espagnols.
(2) Pulgar, *Cr.*, 39-40-46. *Lettres* et *Cl. Var.* Bernaldez, cap. XV. Paz, 209, 242, 347. Sitges, 330. Pelayo, *Heterod.*, I, 548. Lea, *op. cit.*, II, 224. — Il mourut pauvre et endetté à Alcala en 1482.
(3) Cf. Sitges, 123, 205, 327.

Je compte un à un ces personnages avec qui j'ai vécu, je note la date de leur mort. A la fin, il ne me reste qu'un nom à inscrire sur cet obituaire, celui de la fille du roi, de la *mochacha*. Etrange destinée que celle de cette enfant : otage des partis, dix fois fiancée, deux fois mariée (1), enfermée dans un couvent, surveillée, bâillonnée par ordre d'Isabelle qui tient sous sa coupe les geôliers en chef, le confesseur et le médecin. Le portrait que nous avons d'elle doit dater de cette époque : une figure douloureuse, amollie par les larmes, des yeux las. Son voile est serré par une couronne de diamants, mais elle garde dans l'attitude je ne sais quoi d'abattu, de prosterné : un être vaincu qui ne se défend plus.

Pourtant, l'histoire de sa vie, la constance de son effort prouvent qu'il ne faut pas s'attacher à cet aspect de faiblesse. Son père mort, elle maintient son droit, agit en reine, signe : Moi, la Reine. Elle défend la mémoire d'Henri, dénonce ses empoisonneurs, menace de lever contre eux non seulement l'armée de Portugal, mais celle des colonies, l'armée noire. On se servira d'elle ; sournoisement on la laissera sortir du cloître, paraître à la cour, revendiquer... Isabelle s'adressera à Rome, à Sixte IV, à Innocent VIII, suppliant qu'on enferme de nouveau ce fantôme qui l'effraie. Puis l'oubli vient, on ne se soucie plus de cette « fille incertaine d'un roi ». Un noble, un seul, eut un scrupule de conscience : à son lit de mort, Mendoza pria les rois catholiques de bien marier la Beltraneja. Elle était alors au couvent et Isabelle dit à son mari : « Il « commence à extravaguer, le cardinal ! » (2).

Derrière les murs de Sainte-Claire de Coïmbre, elle entend l'écho de l'histoire qui se fait : Grenade conquise, Israël chassé, l'Amérique découverte. Elle voit mourir l'usurpatrice Isabelle, a l'honneur d'être demandée en mariage par le veuf Ferdinand,

(1) Alphonse de Portugal l'a épousée à Palencia en mai 1475.
(2) Medina, cité par Siges, 124.

le voit mourir à son tour (1) et d'autres après lui qui portaient de grands noms... Quelle méditation funèbre ! Quelle revue ponctuée d'*obiit !* Quelle couche de morts pesait sur cette nonne découronnée ! A soixante ans seulement, elle renonce, n'est plus que « l'Excellente Dame » (2), mais elle condamne encore Charles-Quint comme prince illégitime « régnant contre droit et par force » tant qu'elle est vivante, et fait dans les formes requises cadeau de ses états à Jean de Portugal. Celui-ci ne voulut pas la peiner, accepta sans sourire cette royauté illusoire.

C'est à ce moment qu'on voudrait connaître le regard de cette enfermée, se représenter cette énergie contenue sous le voile, voir la vieille religieuse irrémédiablement oubliée, politiquement annulée, refusant de se courber devant le maître des deux mondes. Mais ce qu'on a, ce qu'on sait de sa fin se borne à ceci : elle mourut en 1530 à soixante-huit ans, voulut être ensevelie avec l'habit de Saint François ; son testament est signé infatigablement : *Yo la Reina*, ses armes sont toujours celles de Leon et de Castille avec la devise : « Mémoire de mon « droit ». Pour son corps, on ignore où il repose. Il n'y a pas de tombeau de la Beltraneja (3).

Quant à l'autre victime, celle qu'on ne pouvait se permettre de laisser survivre, vous ne la trouverez pas dans l'impériale Tolède : elle n'a place, ni dans la chapelle majeure près du pâtre de las Navas — elle n'avait pas assez de gloire —, ni dans la chapelle des rois nouveaux, où sont cependant ensevelis les ancêtres de sa race. Ce n'est pas non plus à Ségovie que vous rencontrerez ce déchu solitaire. On aimerait penser : là fut son commencement, là sa fin ;

(1) Il mourut de l'abus des excitants à 63 ans. Cf. Gal. de Carvajal, *Anales*, cap. II.

(2) Ainsi l'appelaient les Portugais. Chose rare : on n'incrimina jamais ses mœurs.

(3) Et, cependant, Isabelle trône dans la chapelle de Grenade. Cf. les documents sur la vie de la Beltraneja en Portugal, réunis par Sitges, 335 sqque.

dans le lieu qu'il a le plus aimé, il connaît la paix *quam mundus dare non potest* (1). Mais si, au temps de Colmenares, « les moines hiéronymites se dépensaient encore en messes « et sacrifices pour le repos de son âme », ce n'était qu'un souvenir, un hommage rendu à l'ancien seigneur de la ville, au bienfaiteur du couvent : Pacheco reste maître dans le chœur du Parral. Il faut se souvenir que Ségovie l'avait trahi, au dernier moment s'était donnée à son domestique et, qui pis est, à sa sœur. Aussi a-t-il désiré une retraite plus lointaine, moins royale peut-être mais plus sûre ; il a élu sa sépulture dans un monastère de montagnes, bâti près du désert, à Guadalupe. Là était ensevelie sa mère.

Je ne crois pas que son tombeau doive jamais servir à le ressusciter. Il n'y a rien de commun entre l'*outlaw*, avant tout chasseur et insociable, et ce roi bien propre, bouclé, godronné, priant dans un décor dorique : une caricature de protocole (2). Le florilège de Guadalupe ignore Henri et même la belle Guiomar sa maîtresse, qui vécut ici en exil. Il a de plus grands noms à nous offrir : Alphonse XI, le vainqueur du Salado, Colomb, les aventuriers du nouveau monde, Cortès, Pizarre, qui vinrent ici en pèlerinage, inquiets d'abord, puis repus et reconnaissants ; don Juan d'Autriche et aussi Cervantes qui déposa ses chaînes d'esclave aux pieds de « la Très « Sainte Image de l'Impératrice des Cieux » (3). Souvenirs de guerres, de conquêtes (4) : l'émotion ne sort pas de la tombe d'un roi qui ne fut pas chevalier, qui n'aima pas le sang.

(1) Colmenares, l'un des très rares historiens qui parle d'Henri sans antipathie — parce qu'il aima Ségovie, — dit : « Dieu lui donne dans la vie éternelle le repos, puisque dans la temporelle il en jouit si peu. »

(2) Mendoza fit les frais de la sépulture, fonda deux chapelles perpétuelles et les dota de ses deniers. Il composa une inscription grandiloquente et mensongère. Faut-il voir là la marque d'un remords ? Cf. Pulgar, *Cr.*, 31 et note.

(3) *Persiles y Sigismunda*, Liv. III, cap. V.

(4) Et aussi de haute politique : en 1486, Ferdinand y signa la sentence qui affranchit les serfs d'Aragon.

A d'autres égards pourtant, ce champ de repos lui convient : la solitude, la montagne qui ferme l'horizon, intercepte tout écho de vie. Puis le monastère même s'accorde avec sa double nature : bâtisse moyen-âgeuse et classique ; aucune symétrie, des bastions poussant comme des champignons sur la muraille sans souci des lois de la fortification ; rien de la rectitude pâle et froide de l'Escurial. Deux cloîtres, l'un gothique, l'autre moresque, fidèle et infidèle. Le fils du Greco, un espagnol mêlé, a travaillé dans l'église mais aussi et surtout Zurbaran, un espagnol tout pur, un sauvage en son genre, une noblesse sans apprêts.

Aucun romantique n'a relevé ce coin perdu d'Estrémadure et cela se comprend : il n'a point d'affleurement tragique comme Yuste, est trop éloigné des grandes scènes espagnoles, de Tolède, de Madrid, des épopées andalouses. Ce n'est pas impunément que, comme Henri, on reste en dehors de la route nationale. Je crains donc que personne ne fasse le pèlerinage de Guadalupe par dévotion pour un roi malheureux ou par curiosité pour un spécimen de fin de race. Les docteurs font bien qui s'attachent à la grande Isabelle, travaillent à arrondir son auréole : on se meut à l'aise au milieu de ces récits de victoires et de prospérité ; c'est un thème fertile, un labeur qui rend.

Cependant je relève bien des éclaboussures, bien des taches de sang sur les marches du trône et, à mon sens, le plus vilain rôle de cette tragédie n'est pas celui du Roi Sauvage. — Mais, qui connaît ces pauvres seigneurs du temps jadis, Jean II, Henri de Castille ?

> Hélas ! et le bon roy d'Espaigne,
> Duquel je ne scay pas le nom ?

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
Préface			9
Chapitre	I.	— Le chemin de Ségovie	11
—	II.	— Le Livre des Exemples	67
—	III.	— La Fête et le Deuil	101
—	IV.	— Le Mage Archevêque	137
—	V.	— Le Favori et le Peuple	167
—	VI.	— Les Princesses à l'encan	193
—	VII.	— La Fin des Chevaliers	211
—	VIII.	— L'Agonie d'Israël	245
—	IX.	— La dernière Journée	277

Achevé d'imprimer le 20 Mars 1922
par Jules CÉAS et FILS, imprimeurs
à Valence-sur-Rhône

pour
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, Quai des Grands-Augustins, 35
PARIS

Tous droits de reproduction et traduction réservés pour tous pays.

HSp.
L9336r
210179
Author Lucas-Dubreton, Jean
Title Le roi sauvage.
DATE.
NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU